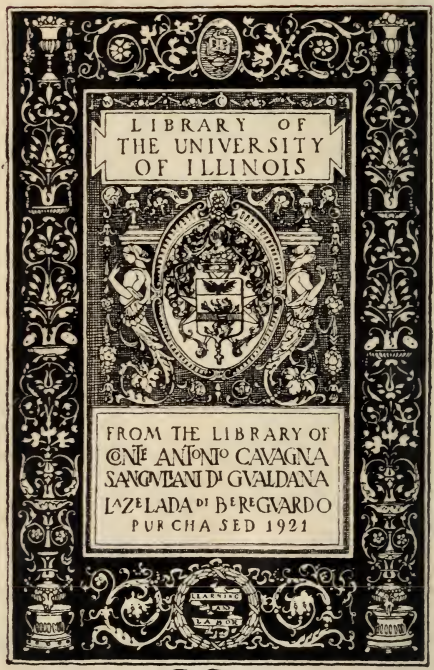

291
B22m
v.4
Rare Book & Special Collections Library
REMOTE STORAGE

E-1-44

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE.

TOME IV.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE;

Par M. l'Abbé BANIER, *de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIE'ME.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/lamythologieetle04bani

291 B22m v.4

3MV.30 R. SEXTIUS

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES Contenus dans ce Tome IV.

Suite des Dieux d'Occident.

Continuation du Livre I.

CHAP. IX. *Histoire de Minerve, de Pallas & de Bellone.* page 1

CHAP. X. *Histoire de Mars & de la Victoire.* 34

CHAP. XI. *Histoire de Venus, de Cupidon, de Psyché, & des Graces.* 50

L'Amour, ou *Cupidon.* 72

Anteros. 79

Psyché. 81

Les Graces. 90

CHAP. XII. *Histoire de Vulcain.* 200

CHAP. XIII. *Histoire de Mercure.* 112

CHAP. XIV. *Apollon, le Soleil, Phaëton, les Muses, &c.* 139

ART. I. *Le Soleil, nommé* Helios *par les Grecs.* ibid.

ART. II. *Explication de la Fable de Phaëton, des Heliades ses sœurs, & de Cygnus.* 149

549887

CHAP. XV. *Hiſtoire d'Apollon.* 162
Diane & la Lune. 208
CHAP. XVI. *Des Muſes.* 221
CHAP. XVII. *Hiſtoire de Bacchus.* 232

LIVRE II.

Des Dieux de la Mer, des Fleuves, & des Fontaines. 273

CHAP. I. *Du culte rendu à l'Eau, & des cauſes qui donnerent lieu à ſon établiſſement.* 273
CHAP. II. *Des differens Sacrifices qu'on offroit aux Dieux des Eaux.* 289
CHAP. III. *De l'Ocean & de Tethys.* 294
CHAP. IV. *Neptune & Amphitrite.* 301
CHAP. V. *Nerée, les Nereïdes, Doris & Triton.* 328
CHAP. VI. *Protée.* 338
CHAP. VII. *Phorcys, Saron, Portunus, Matuta, Glaucus & Egeon.* 353
CHAP. VIII. *Des Nymphes, Dryades, Hamadryades, Napées, Oreades, &c.* 361
CHAP. IX. *D'Eole & des Vents.* 370
CHAP. X. *Des Sirenes.* 381

LIVRE III.

Des Dieux de la Terre. 392

CHAP. I. *Démogorgon.* 395
CHAP. II. *De la Terre, adorée sous differens noms.* 399
CHAP. III. *De Cybele*, ou *de la Mere des Dieux.* 409
CHAP. IV. *De Vesta & des Vestales.* 426
CHAP. V. *Du Dieu Terme.* 431
CHAP. VI. *Histoire de Flore, de Pomone, de Vertumne, & de Priape, Dieu des Jardins & des Vergers.* 437
CHAP. VII. *De Palès, & de quelques autres Divinités champêtres.* 454
CHAP. VIII. *Des Satyres, Faunes, Ægypans, &c.* 463
CHAP. IX. *De Faunus & de Sylvanus.* 473
CHAP. X. *De Silene & de Midas.* 480
CHAP. XI. *Des Dieux Lares.* 491
CHAP. XII. *Des Dieux Penates.* 497

XTRAIT DES REGISTRES DE l'Academie Royale des Inſcriptions des Belles-Lettres.

Du Mardi 28. Août 1736.

CE jourd'hui M. de Boze & M. l'Abbé Sevin, Commiſſaires nommés par l'Académie pour l'examen de l'Ouvrage de M. l'Abbé Banier, intitulé : *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Hiſtoire, &c.* en ont fait leur Rapport, & dit qu'ils n'y ont rien trouvé qui pût l'empêcher d'être imprimé ; en conſéquence duquel Rapport & de leur Approbation par écrit livrée aux Regiſtres, l'Académie a cedé & tranſporté audit Sieur Abbé Banier ſon droit de Privilege pour ſervir à l'impreſſion dudit Ouvrage. FAIT à Paris au Louvre ledit jour Mardi 28. Août 1736. *Signé*, GROS DE BOZE, Secretaire perpetuel de l'Académie.

J'ai cedé à Monſieur Briaſſon, Libraire à Paris, le Privilege que l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres m'a accordé pour mon Ouvrage, intitulé : *Mythologie, &c.* ſuivant les Conventions faites entre nous. A Paris ce premier Septembre 1736. *Signé* BANIER.

Regiſtré les deux Ceſſions ci-deſſus ſur le Regiſtre IX. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 311. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce premier Octobre mil ſept cens trente-ſix.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LA MYTHOLOGIE

L A

MYTHOLOGIE
ET LES FABLES
EXPLIQUE'ES
PAR L'HISTOIRE.

SUITE DES DIEUX DU CIEL.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de Minerve, ou Pallas, & de Bellone.

JE commence l'Hiſtoire des Dieux de cette ſeconde race, par celle de Minerve, la plus noble production de Jupiter. Rapportons d'abord la Mythologie Grecque à ſon ſujet, puis nous recher-

DIEUX d'Occident Liv. I. Ch. IX

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

cherons sa véritable origine. Ciceron reconnoît cinq Déesses de ce nom. « J'ai » déja parlé, dit-il, d'une Minerve, » mere d'Apollon. Une autre, issue du » Nil, est honorée à Saïs ville d'Egypte. » Une troisiéme dont j'ai parlé aussi, » fille de Jupiter. Une quatriéme, née » de Jupiter & de Coryphé fille de l'O- » cean, nommée par les Arcadiens, » Corie, & à qui l'on doit l'invention » des chars à quatre chevaux de front. » Une cinquiéme, que l'on peint avec » des talonnieres, eut pour pere Pallas, » à qui, dit-on, elle ôta la vie, parce » qu'il vouloit la violer (*a*).

Saint Clément d'Alexandrie, celui des Peres de l'Eglise qui connoissoit le mieux l'Antiquité profane, & qui avoit lû un grand nombre d'Auteurs, dont le temps nous a enlevé les Ouvrages, reconnoît aussi cinq Minerves, mais pour leurs parens, il differe un peu de Ciceron. La premiere, étoit Athénienne, & fille de Vulcain; la se-

(a) *Minerva prima, quam Apollinis matrem suprà diximus: secunda orta Nilo, quam Ægyptii Saïtæ colunt: tertia illa, quam Jove generatam diximus: quarta Jove nata, & Coryphe, Oceani filia, quam Arcades Coriam nominant, & quadrigarum inventricem ferunt: quinta Pallantis, quæ patrem dicitur interemisse, virginitatem suam violare conantem: cui pinnarum talaria affingunt.* De Nat. Deor. lib. 3. 5. 192.

conde Egyptienne, fille du Nil; la troiſiéme qui avoit Saturne pour pere, avoit inventé l'art de la guerre; la quatriéme, fille de Jupiter; la cinquiéme enfin, étoit fille de Pallas & de Titanide fille de l'Océan, laquelle après avoir ôté la vie à ſon pere, l'écorcha & ſe couvrit de ſa peau.

D'abord il ſe préſente un énigme impénétrable au ſujet de la naiſſance de cette Déeſſe. Jupiter, dit-on (*a*), après la guerre des Titans, ſe voyant, du conſentement des autres Dieux, maître du Ciel & de la Terre, épouſa Metis qui paſſoit pour la plus ſage fille qui fût dans le monde: mais la voyant prête d'accoucher, & ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une ſageſſe conſommée, & un fils à qui les Deſtinées réſervoient l'Empire du monde, il la dévora; & quelque temps après ſe ſentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où ſortit Minerve toute armée, & dans un âge même aſſez avancé; de ſorte qu'elle fut en état de ſecourir

(*a*) Voyez Homere *Hymn.* de Pallas. Heſiod. Theog. Philoſtr. *Tableau de la naiſſance de Minerve*, & Lucien, Dial. de Jupiter & de Vulcain.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

son pere dans la guerre des Geants ; où elle se distingua beaucoup (1). Jupiter, suivant quelques Auteurs, étoit déja marié avec Junon ; & il ne prit le dessein de mettre Minerve au monde, que parce que Junon étoit stérile. Cette fiction a toujours paru mystérieuse, & ceux qui ont entrepris de l'expliquer, se sont jettés dans différents partis. De Sçavans Modernes ont crû qu'elle renfermoit les vérités les plus sublimes de la Philosophie, & cette parole (2) qui avoit créé toutes choses ; c'est-à-dire, l'idée éternelle qui avoit été le modele de tout ce que l'Etre souverain avoit mis au monde (*a*) ; qu'on avoit voulu marquer l'égalité de puissance entre cette Déesse & son pere, en lui donnant le redoutable Egide (3), qu'aucun autre Dieu que lui ne pouvoit porter ; & que si on avoit dit qu'elle étoit la Déesse des Arts & des Sciences, c'est qu'elle étoit l'intelligence de son pere ; enfin qu'on ne lui avoit consacré la Chouette, le Dragon & le Coq, que pour marquer sa vigilance, & nous apprendre que la véritable sagesse ne s'endort jamais. Mais si on demande à ces

(1) Voyez ce qui a été dit à l'occasion de cette guerre.

(2) λόγος.

(3) Voyez Homer l. 6.

(*a*) Que S. Paul appelle *figura substantiæ ejus*. Voyez S. Augustin, liv. 7. *de la Cité de Dieu*, après Varron.

Auteurs, où les Poëtes avoient pris ces hautes idées de la plus ſublime Théologie, ils répondent que c'étoit dans les Livres de Mercure Triſmégiſte, cet Auteur célébre qui ſembloit avoir pénétré le myſtere de la Trinité; mais ces Livres ne ſont-ils pas ſuppoſés? D'autres diſent (*a*) que les Poëtes avoient puiſé ces idées dans les Livres de Moyſe, dont les Egyptiens & les autres Peuples voiſins porterent la connoiſſance avec leurs Colonies, dans la Grece; & qu'une connoiſſance confuſe du Verbe éternel, fut le fondement des fables qu'ils débiterent ſur ce ſujet. Le Pere Tournemine eſt de ce ſentiment, puiſqu'il dit dans un excellent morceau, inſéré dans les Mémoires de Trevoux, Novembre & Décembre 1702. que le nom d'*Athena* ou *Thena*, vient d'un mot hébraïque qui ſignifie *connoiſſance*; & il trouve un grand rapport entre cette Déeſſe & le Verbe produit par voye de connoiſſance. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Arcadiens diſoient que Minerve étoit fille de Coryphé, que ce mot ſignifie le ſommet de la tête. *Triton*, de même,

(*a*) Le Pere Tournemine, Projet de l'Explication des Fables; Journal de Trevoux, Novembre & Décembre 1702.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

dans la Dialecte Eolienne, veut dire *le crâne* : on a dit auſſi, pour la même raiſon, que ſon pere s'appelloit Cranaüs. Ce ſçavant Auteur va plus loin encore, & eſt perſuadé que le Serpent que les Vierges qui ſervoient Minerve portoient dans leurs proceſſions, étoit une figure de celui qui trompa Eve. Mais j'ai bien de la peine à me rendre à ces idées ; les Payens avoient-ils la moindre connoiſſance de ces myſteres ineffables ?

M. le Clerc, dans ſes Notes ſur Héſiode, dit que cette fable eſt fondée ſur ce que Jupiter adopta cette fille, & prit ſoin de ſon éducation. Pour moi, m'en tenant à Héſiode qui la fait ſortir du cerveau de Jupiter, je remarque ſeulement qu'il ne s'agit pas dans cette fable, comme on le croit communément, de la ſage Minerve, mais de la guerriere Pallas, puiſque les épithetes qu'il lui donne, ne conviennent qu'à celle-ci. *Ce Dieu*, dit-il, *fit éclore de ſon cerveau la Tritonienne aux yeux pers ; elle eſt vive & violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre & les combats.*

Euſebe prétend que la fable de Minerve vient d'une fille qui parut ſur les bords du Lac Triton, & qui ſe rendit

fameuſe par les ouvrages de laine ; & comme les beaux Arts ſont les fruits de l'eſprit, on eut raiſon de dire qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter. Pauſanias (1) ſemble confirmer la tradition qu'a ſuivie Euſebe, lorſqu'il dit ; *Quant à la Déeſſe, elle a les yeux pers, ce que je crois fondé ſur une fable qui a cours parmi les Libyens, car ils diſent que Minerve étoit fille de Neptune & de Tritonis Nymphe d'un Marais, & que pour cela on lui a donné des yeux pers comme à ſon pere* ; cependant comme l'Antiquité varie beaucoup ſur tous ces ſujets, ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, ſe vantoient, au rapport de Pauſanias, que Minerve étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie. Enfin la plus commune opinion eſt que Minerve étoit fille de Cecrops (*a*), & comme elle ſe diſtingua dans les belles-lettres, & peut-être dans les armes, on la regarda après ſa mort comme la Divinité qui y préſidoit, & l'on ne la fit ſortir du cerveau de ſon pere, que parce que les étymologies les plus naturelles de ſon nom, ſignifient ou *conſeil*, ou *ſageſſe*, ou *eſ-*

(1) In Attic. c. 14.

(*a*) Cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que Cecrops eſt peut-être Jupiter Roi d'Athénes que l'ancienne Mythologie Grecque dit être le pere de Minerve.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

prit (1). Tous les Sçavans ne conviennent pas de cette étymologie. On fait venir le nom d'*Athene*, ou d'*Athanatos*, immortel, ou de *Thanaï*, *Sçavant*, ou d'*Athrena*, *clairvoyant*, ou de *Thena*, connoiſſance: & celui de Minerve, anciennement Menerve, eſt tiré de μένω, ou de *minuere*, diminuer, ou de *minari*, menacer, ou de *monere*, avertir (2).

(1) Cœlius *Cœlo Poët. Aſtron. in Geminis.*

(2) Conſultez auſſi Lylio Giraldi.

Mais je crois qu'il y a eu une Minerve plus ancienne que celles dont nous venons de parler, & qui étoit honorée à Saïs en Egypte, long-temps avant Cecrops; que ce Prince qui en étoit originaire, en porta le culte dans la Grece, & que ce n'eſt que dans la ſuite que cette Déeſſe fut confondue avec ſa fille Athené, à qui il avoit donné ce nom pour la conſacrer à la Divinité qu'on adoroit dans ſa patrie. Cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Neits*, ſelon Platon (1) & Eratoſthene, & c'étoit elle, ſuivant le premier de ces deux Auteurs, qui avoit fondé la célébre ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de ſon culte. Et comme les Rois d'Egypte, au rapport de Lucien, portoient ſouvent les noms de leurs Dieux, celui de Nitocris, cette

(3) Dans ſon Timée.

fameuſe Reine qui ſe diſtingua pendant ſon regne autant par ſes belles actions que par les monumens qu'elle fit élever, ſignifioit *Minerve victorieuſe.*

Suivant d'autres Anciens, cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Ogga*, ou *Onka*, & il faut convenir que leur opinion eſt mieux fondée que celle d'Eratoſthene & de Platon. En effet, que le premier & le plus ancien nom de Minerve ait été celui de *Ogga* ou *Onka*, c'eſt un fait atteſté par pluſieurs Anciens. Euphorion le dit poſitivement dans Etienne de Byſance ; & Heſychius s'en exprime ainſi : *Athéné étoit nommée Onka à Thebes.* Le Scholiaſte de Pindare, qui parle d'un village de la Thébaïde nommé *Onka*, penſe de même qu'Heſychius : or la ville de Thebes en Grece étoit une Colonie Phénicienne. Eſchile eſt le premier qui nous ait appris ce nom de Minerve ; Etheocle en effet dit dans une des Tragédies de ce Poëte : « D'abord Onka, Pallas, » cette Déeſſe qui veut bien habiter » près de nous aux portes de cette » ville, &c.

Le Scholiaſte de ce Poëte conclut de-là que Pallas étoit honorée chez les Thebains ſous le nom d'*Onka* : or d'où

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

les Thebains avoient-ils appris ce nom, que des Egyptiens ou des Phéniciens que Cadmus avoit conduits dans la Beotie ? Je dis des Egyptiens ou des Phéniciens, parce que les Anciens étoient partagés sur le pays d'où étoit venu Cadmus, comme nous le dirons dans son histoire.

Mais d'où venoit ce nom d'*Ogga*, ou *Onka* ? C'est un point sur lequel les Sçavans ne sont point d'accord, ainsi qu'on peut le voir dans Selden (1) & Bochart (2). M. Fourmont (3) y paroît moins embarrassé que les autres. *Onga*, dit-il, qui est le nom Phénicien de Pallas, doit se trouver dans la famille de Chronos ; or Chronos, ou Saturne, selon lui, est inconteſtablement Abraham. Ce nom veut dire une jeune fille, ou une femme, ou une servante : c'est donc le même, en ôtant l'*r*, que celui d'Agar, la mere du guerrier Ismaël ; mais je renvoye à l'Auteur même, pour les preuves de ce sentiment.

(1) *De Diis Syriis.*
(2) Geogr. sacr. liv. 2. c. 24.
(3) Resl. crit. 8. *a.* sect. 2.

Dès-là je ne doute point que Ciceron ne se soit trompé, lorsqu'il dit, dans le passage que nous avons rapporté, *Minerva secunda, orta Nilo, quam Ægyptii Saïtæ colunt*, & ce qui prouve

ſon ancienneté, c'eſt que chez les Egyptiens elle étoit la femme de Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux : en quoi, comme nous l'avons déja remarqué, la Mythologie Grecque, qui en faiſoit une fille qui garda toujours ſa virginité, étoit bien différente de celle d'Egypte. Les Libyens qui avoient reçû des Egyptiens, ſelon le témoignage d'Herodote, le culte de cette Divinité, en changerent toute l'hiſtoire, comme le rapporte cet Auteur (1), & dirent que Minerve étoit fille de Neptune & du Lac Tritonide, qu'elle s'étoit donnée à Jupiter, qui l'avoit adoptée pour ſa fille, &c.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

(1) Liv. I. c. 182.

Je dois ajouter avec le même Auteur, que les Libyens qui habitoient autour du Lac Tritonide, célébroient tous les ans une Fête ſolemnelle en l'honneur de Minerve, pendant laquelle les filles ſe partageoient en deux bandes, & ſe battoient à coups de pierres & de bâtons, & qu'elles regardoient comme de fauſſes Vierges celles qui mouroient de leurs bleſſures : Fête ancienne, ſelon ces Peuples, & qu'ils diſoient avoir reçûe de leurs ancêtres. Le même Auteur (1) fait auſſi mention d'une Fête

(2) Liv. 2 c. 59.

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX.

célébrée à Saïs en l'honneur de cette Déesse ; mais nous en avons assez parlé dans l'Histoire des Dieux d'Egypte.

Pallas, Minerve, & Athené, n'étoient parmi les Grecs qu'une même Divinité, avec cette seule différence, que Minerve étoit proprement la Déesse des Sciences & des Arts : & Pallas, qui avoit pris son nom du Géant Pallas son pere, étoit celle qui présidoit à la guerre ; ce qui la fait confondre quelquefois avec Bellone, dont nous parlerons dans la suite de cet article, mais les Poëtes varient souvent là-dessus.

Plusieurs villes se distinguerent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Rhodes & Athenes ; cependant Saïs le disputoit à toutes les autres villes du monde ; & cette Deesse y avoit un Temple magnifique, dont Herodote fait la description (1). Le même Auteur parle aussi des Temples que cette Déesse avoit dans différentes villes de la Gréce ; mais il paroît que l'Isle de Dio, ou de Naxe, quoique consacrée à Bacchus, se distinguoit par le culte qu'elle rendoit à Minerve, ainsi qu'on peut le prouver par trois médailles de cette Isle, sur lesquelles elle

(1) Liv. 2.

paroît. Une de ces trois médailles eſt dans le Cabinet du Roi, & a été expliquée par le P. Hardouin; & les deux autres ſe trouvent dans le *Theſauro Britannico*. Mais à propos de Rhodes, je dois expliquer en paſſant la Fable qui dit que le jour de la naiſſance de cette Déeſſe, on vit tomber dans cette ville une pluye d'or (1); ce qui n'a d'autre fondement, ſinon que cette ville, qui s'étoit miſe ſous la protection de Minerve, excella dans l'art de faire de belles ſtatues. On ajouta à la Fable que cette Déeſſe, piquée de ce qu'on avoit une fois oublié de porter du feu dans un de ſes ſacrifices, abandonna le ſéjour de cette Iſle, pour ſe retirer à Athenes; ce qui n'eſt fondé que ſur ce que les Rhodiens ayant négligé le culte de la Déeſſe, & le ſoin qu'ils avoient de cultiver les beaux Arts, les Atheniens commencerent alors à s'y diſtinguer, & à la prendre pour leur Patrone. En effet ils lui dédierent un Temple magnifique ſous le nom de *Parthenos*, qui veut dire *Vierge*. Phidias l'orna d'une ſtatue d'or & d'yvoire, qui étoit un chef-d'œuvre. Mais ce qui rendoit le culte de Minerve plus ſolemnel encore, étoit la Fête que les

(1) Pindar. 7. Olymp. & Claudien.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

Atheniens célébroient en ſon honneur, & dont la célébrité attiroit des ſpectateurs de toute la Grece. Cete Fête: que Meurſius a décrite avec ſoin (1), & que je ne ferai que copier, s'appelloit Athénées, & avoit été inſtituée par Ericthonius, troiſiéme Roi d'Athenes. Enſuite lorſque Théſée eut raſſemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus conſidérable, & que cette Fête fut célébrée par tous ces Peuples, elle prit le nom de Panathenées. Cette Fête ne duroit d'abord qu'un jour; mais pour en augmenter la ſolemnité, on la fit durer dans la ſuite pendant pluſieurs jours. Ce fut alors que les Panathénées furent diſtinguées en grandes & en petites: les grandes ſe célébroient de cinq ans en cinq ans, le 23. du mois *Hecatombeon*, qui répond à notre mois de Juin; & les petites, tous les ans, le 20. du mois *Targelion*, c'eſt-à-dire, au mois d'Avril. Les Jeux, ou les exercices publics qui accompagnoient cette Fête, étoient la courſe à pied, avec des flambeaux & des torches allumées, comme dans les Fêtes de Vulcain & de Promethée: puis vers le temps de Platon, où l'on introduiſit dans cet exercice

(1) Meurſ. Panathenea.

l'uſage des chevaux, cette courſe ſe faiſoit à cheval. Le ſecond exercice étoit le combat des Athletes, & le troiſiéme celui de la Muſique ; les Poëtes auſſi y diſputoient le prix, & préſentoient quatre Piéces, qu'on appelloit *Tetralogies*. A ces Jeux on joignoit la danſe, ſur-tout la Pyrrhique, & c'étoient les jeunes gens qui la danſoient. La raiſon qu'on rendoit de cet uſage, eſt que Minerve elle même, après la défaite des Titans, l'avoit danſée. Lorſque les Romains furent maîtres d'Athenes, ils y ajouterent encore le combat des Gladiateurs. Ceux qui préſidoient à ces différens Jeux étoient nommés Athlotethes ; ils étoient dix en tout, ſuivant le nombre des Tribus d'Athénes, & leur fonction duroit quatre ans. Le prix du vainqueur étoit une couronne d'olivier, & un vaiſſeau rempli d'huile, dont il pouvoit diſpoſer à ſa fantaiſie, pourvû qu'il ne l'emportât pas en ſa maiſon, & il étoit obligé de donner un repas à ceux qui avoient combattu avec lui.

Après ces combats venoient les ſacrifices, pour leſquels chaque village de l'Attique étoit obligé de fournir un bœuf, & de ce qui reſtoit on en faiſoit un feſtin public.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

Comme les grandes Panathenées se célébroient plus rarement, elles étoient aussi plus solemnnelles. Aux exercices & aux sacrifices dont nous venons de parler, on avoit ajouté une Procession, dans laquelle on portoit le *Peplus* de Minerve. Ce Peplus étoit une robe blanche sans manches, & toute brochée d'or, sur laquelle étoient représentés les combats & les grandes actions de Minerve, de Jupiter & des Héros. A cette Procession assistoient gens de tous les états & de tous les âges, de l'un & de l'autre sexe, avec cette différence que les jeunes gens marchoient les derniers; que les vieux portoient un rameau d'olivier à la main, les jeunes filles des corbeilles, & les jeunes gens couronnés de millet, chantoient des Cantiques qu'on appelloit *Pæan*, pendant que ceux qu'on appelloit *Rhapsodes*, récitoient des vers d'Homere. La Procession alloit depuis le Ceramique jusqu'au Temple de Cerès Eléusine. Ce *Peplus* étoit attaché à un Navire qu'on faisoit rouler avec des machines.

L'Antiquité fait mention du différend qu'eut cette Déesse avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athé-

nes. Les douze grands Dieux furent choiſis pour être arbitres de ce différend, & y réglerent que celui des deux qui pourroit produire la choſe la plus utile à la ville, lui donneroit ſon nom. Neptune, d'un coup de trident, fit ſortir de terre un cheval, & Minerve un olivier, ce qui lui fit adjuger la victoire, & elle donna ſon nom d'*Athené* à la ville de Cecrops (*a*).

S. Auguſtin (1) nous apprend après Varron, que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que Cecrops en bâtiſſant les murs d'Athénes, trouva un olivier & une fontaine; que l'on conſulta là-deſſus l'Oracle de Delphes, qui dit, que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, & que le Peuple & le Sénat aſſemblés, déciderent en faveur de la Déeſſe. Mais, ſelon quelques Auteurs, cette Fable n'eſt fondée que ſur le changement que fit Cranaüs, en faiſant porter à ſa capitale le nom d'Athené ſa fille, au lieu de celui de Poſidonie qu'elle portoit,

(1) De Civit. Dei. l. 8.

(*a*) Apollodore, liv. 3. qui rapporte cette fiction, dit que Neptune qui étoit arrivé le premier dans l'Attique, avoit fait ſortir de terre une mer, & que Minerve, en préſence de Cecrops, avoit planté un Olivier, qui ſe voyoit encore de ſon temps dans le Temple de Pandore, une des filles de Cecrops.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

qui étoit le nom de Neptune : & comme l'Areopage autorisa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Quoique ces deux explications ne manquent pas de vraisemblance, un habile homme (*a*) en a imaginé une troisiéme qui est encore plus satisfaisante. Les anciens Peuples de l'Attique, dit-il, posterité de Cethin, gens sauvages & féroces, n'habitoient que les antres, & ne s'occupoient qu'à la chasse. Les Pelasges qui se rendirent maîtres de leurs pays, leur apprirent l'art de la navigation, & en firent des Pirates. Cecrops, originaire de Saïs en Egypte, y conduisit une Colonie, abolit les mœurs barbares de ce Peuple, leur apprit la culture de la terre & des oliviers, pour lequel le terrain se trouva propre : des oliviers, dit-il, dont Saïs avoit pris son nom (1). Il leur enseigna aussi à honorer Minerve, qui s'appelloit *Athené*, fort révérée à Saïs, & à qui l'olivier étoit consacré. Les Athéniens regarderent depuis la Déesse comme la protectrice de leur ville, & lui firent porter son nom. Athénes devint

(1) Zanth, olivier.

(*a*) Le Pere Tournemine, Journal de Trevoux, Janvier, 1708.

fameuſe par l'excellence de ſon huile (1): le profit qu'on en retira, fit former le deſſein de détourner le Peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à la culture de la terre. Pour y réuſſir on compoſa une Fable (c'étoit la maniere de propoſer quelque choſe au Peuple) dans laquelle on ſuppoſa Neptune vaincu par Minerve, laquelle, au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque choſe de plus utile que Neptune. Cette Fable fut compoſée dans l'ancienne langue du pays, qui étoit la Phrygienne, mêlée de pluſieurs mots Phéniciens: & comme dans ces deux langues le même mot ſignifie un cheval & un navire (2), ceux qui interpreterent cette Fable, prirent ce mot dans la premiere ſignification, & parlerent d'un cheval au lieu d'un navire, qui étoit l'emblême de la Fable, dont le but étoit de détourner le Peuple de la piraterie. Sans cette mépriſe, ajoute ce ſçavant homme, auroit-on donné le nom d'Ippius à Neptune (3), & auroit-on fait un cavalier du Dieu de la Mer? Ou, pour le dire en un mot avec Voſſius (4), ce fut un différend des Matelots qui reconnoiſſoient Neptune pour leur Chef, & du Peuple

(1) V. Herod.

(2) Conſultez l'endroit qu'on vient de citer.

(3) Ἵππιος, cavalier.

(4) De Idol. l. 1. c. 15.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

qui s'attachoit au Sénat gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette Fable. Le Peuple, au jugement de l'Areopage, l'emporta, & la vie champêtre fut préférée à celle des Pirates ; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

Quelques vraisemblables que paroissent ces explications, je crois qu'on peut encore en donner une plus naturelle, & qui puisse convenir aux autres Fables qui ressemblent à celle-là : car ce différend entre les Dieux n'est pas le seul dont l'Antiquité fasse mention. Pausanias (1) rapporte que les Corinthiens disoient que le Soleil & Neptune avoient eu, au sujet de leur pays, une pareille dispute que celle de Neptune & de Minerve pour la ville d'Athenes, & qu'ils prirent pour juge de leur différend Briarée qui adjugea l'Isthme à Neptune, & le Promontoire qui commande la ville, au Soleil, & depuis ce temps-là Neptune demeura en possession de l'Isthme.

(1) In Corinth.

Les Argiens, au rapport du même Auteur (2), avoient parmi eux une autre Fable pareille aux deux qu'on vient de rapporter. Ils disoient que Neptune avoit inondé une grande partie de leurs terres, lorsque le fleuve Ina-

(2) Loc. cit. c. 22.

chus, & les autres arbitres prononcerent que ce pays devoit appartenir à Junon, & non à Neptune. Junon pria enſuite Neptune de faire ceſſer l'inondation; le Dieu lui accorda cette grace, & à l'endroit par où les eaux de la Mer ſe retirerent, les Argiens, pour conſerver la mémoire de cet événement, bâtirent un Temple à Neptune, qu'ils ſurnommerent *Proclyſtius* (1). Ainſi je crois qu'il s'agiſſoit dans ces occaſions, & dans d'autres ſemblables, dont parle encore le même Auteur, de l'introduction du culte de ces Dieux dans ces pays-là, & des oppoſitions qui ſe formoient à cette occaſion. On prenoit des arbitres, & celui du Dieu dont le culte étoit établi par préférence à un autre, étoit cenſé avoir remporté la victoire: ce qui eſt bien ſenſible, ſurtout dans les deux premiers exemples. Les Athéniens en effet qui préfererent d'abord l'agriculture au commerce maritime, honoroient plus particuliérement Minerve que Neptune; & les Corinthiens, ſitués entre deux mers, préférerent le culte de Neptune à celui d'Apollon, c'eſt-à-dire, le commerce de la mer, aux Sciences & aux beaux Arts.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

(1) Du mot grec προσκλύζειν, s'écouler.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

Ce ne fut pas là le seul différend qu'eut Minerve. Arachné, fille d'Idmon, de la ville de Colophon, lui disputa la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & en tapisserie. Le défi fut accepté ; & la Déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jetta sa navette à la tête, ce qui picqua Arachné au point qu'elle se pendit de désespoir ; & les Dieux par pitié la changerent en araignée, comme le raconte Ovide (1).

(1) Met. L. 6.

Bochart croit que cette Fable n'a d'autre fondement que le mot *Arach*, qui veut dire *filer*, & dit que le texte Hebreu se sert de ce même terme pour désigner les toiles que file cet insecte ; mais n'en déplaise à ce sçavant Auteur, il peut fort bien être arrivé qu'une habile ouvriere s'étant vantée de surpasser Minerve elle-même, & ayant fait une fin tragique, on imagina la Fable que je viens de raconter. Pline (2) qui rapporte l'histoire d'Arachné, dit qu'elle se pendit, sans nous apprendre la raison de son desespoir. Le différend de cette Déesse avec Tiresias fut bien-tôt terminé. Comme il avoit eu la témérité de la regarder pendant qu'elle se baignoit, elle le priva de

(2) Liv. 11. c. 24.

l'uſage de la vûe, comme nous le dirons dans le ſixiéme volume.

Je m'étendrai peu ſur l'avanture de Vulcain avec Minerve, il ſuffit de dire que ce Dieu, par la permiſſion même de Jupiter, ayant voulu lui faire violence, elle ſe défendit ſi bien, que ſans ſouffrir aucun affront, Vulcain devint pere d'Ericthonius (1). La Déeſſe ayant pris l'enfant qui étoit boiteux & contrefait, l'enferma dans une corbeille, & chargea les filles de Cecrops de le nourrir; mais j'expliquerai cette Fable dans le ſixiéme Volume, à l'occaſion de ce Prince.

(1) Pauſan. in Attic. Ovid. Met. l. 2.

Il ne me reſte maintenant qu'à parler des noms qu'on a donnés à cette Déeſſe, & de la maniére dont on la repréſentoit. Elle les tiroit, ces noms, ou de ſes qualités, ou des lieux où elle étoit honorée. Celui d'*Alalcomene* que lui donne Homere, étoit tiré, ſelon quelques-uns, du nom de celui qui avoit érigé ſa ſtatue, ou, ſelon d'autres, de ce qu'elle donnoit du ſecours à ceux qu'elle favoriſoit, comme Hercule, dont elle étoit la grande protectrice, contre Junon: & c'étoit, au rapport de Pauſanias (2), dans l'attitude d'une femme prête à défendre ce Héros, que

(2) In Eliac.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

la représentoient les Megaréens dans la ſtatue qu'ils avoient placée dans le Temple de Jupiter Olympien. On l'appelloit *Muſica*, ou la Muſicienne, & elle avoit pris ce nom de la ſtatue que Démetrius lui avoit faite, où les ſerpens de la Gorgone, quand on les frappoit, raiſonnoient comme une guitarre. Le nom de *Tritonia*, ou de *Tritogenia*, venoit du fleuve Triton, près duquel elle étoit née, & où elle avoit été vûe pour la premiére fois. Celui de *Gigantophontis*, du ſecours qu'elle avoit donné à Jupiter contre les Geants. Celui de *Parthenia*, parce qu'elle avoit conſervé ſa virginité; celui de *Cæſia*, à cauſe qu'elle avoit les yeux pers: on la nommoit *Ippia*; c'eſt-à-dire, *Cavaliere*, & c'étoit celle-là que l'on croyoit fille de Neptune; *Sthenias*, c'eſt-à-dire, robuſte; *Poliuchos*, ou *Poliade*, comme qui diroit la Patrone de la Ville; c'eſt ainſi qu'on l'appelloit à Athénes, & on trouve ce nom ſur une Médaille de cette Ville, au ſujet de laquelle on peut conſulter une Diſſertation dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1). Elle avoit auſſi ſous ce nom-là, ſuivant Strabon, une ſtatue à Athénes, toute d'yvoire, de la main

(1) Tome III.

de

de Phidias. Elle portoit auſſi le même nom dans les autres Villes où elle étoit ſpécialement honorée. On l'appelloit *Ellotès*, pour les raiſons que nous dirons dans l'hiſtoire d'Europe ; *Coriphagene*, parce qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter ; c'eſt Plutarque qui lui donne cette épithete. On la nomma *Lyndia*, à cauſe de la Ville de ce nom dans la ville de Rhodes ; *Ergané*, ou l'*Inventrice*, parce qu'on lui attribuoit l'invention de pluſieurs Arts, puiſqu'outre ce que nous avons dit de l'art de la guerre, Lucien lui attribue celui de l'Architecture : l'art de filer, de faire de la toile, de la tapiſſerie & des étoffes de ſoye & de laine, lui eſt auſſi attribué par les Anciens. Enfin c'étoit elle qu'on croyoit avoir été la premiere qui avoit enſeigné à planter & à cultiver l'Olivier. On lui a encore attribué l'invention des chariots & de l'uſage des trompettes & de la flûte, &c.

On trouve encore un grand nombre d'autres noms de cette Déeſſe dans Pauſanias & dans Lylio Geraldi, que l'on pourra conſulter ; il me ſuffit d'avoir expliqué les principaux.

Minerve eſt ordinairement repréſentée le caſque en tête, une pique d'une

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

main, & un bouclier de l'autre, avec l'Egide sur la poitrine. L'Egide, suivant l'étymologie de ce mot, étoit une peau de chévre qui servoit de cuirasse à cette Déesse, sur laquelle étoit gravée la tête de Méduse (1). Le casque de Minerve est différemment figuré sur les monumens qui nous restent, ainsi qu'on peut le voir dans les Antiquaires; mais je ne connois que Pausanias qui dise (2) que les Eléens surmontoient ce casque d'un cocq, parce que cet animal est très-courageux, ou parce qu'il lui étoit consacré sous le nom d'*Ergané*. Pausanias dans ses Attiques, parle d'une statue de Minerve qui avoit un Sphinx dans le milieu de son casque, & des Griffons aux deux côtés. Dans une médaille du Cabinet de la Reine de Suéde, le même casque est surmonté d'un chariot à quatre chevaux; dans une autre du Cabinet de M. Maffei, est un serpent, ou dragon à replis tortueux, qui marche devant elle. On croit que ce pourroit bien être Minerve Poliade, honorée dans la Roche d'Athenes, qui étoit gardée par un dragon; nous sçavons d'ailleurs que les animaux consacrés à cette Déesse, étoient le dragon & la chouette. On

(1) Voyez l'Histoire de Persée.

(2) In Eliac.

voit en effet, ſur nombre de ſtatues de Minerve, des dragons ſur ſon caſque & ſur ſa poitrine, comme la chouette ſur pluſieurs de ſes médailles. Dans le Cabinet de M. de la Chauſſe, eſt une Minerve qui tient de la main gauche un bâton entortillé d'un ſerpent, tel qu'on le voit dans les images d'Eſculape, & qui étoit le ſymbole de la Médecine : le R. P. de Montfaucon (1) a eu raiſon de dire, que c'étoit *Minerva Medica*, qui avoit un Temple, ou un Pantheon à Rome. Elle étoit auſſi honorée chez les Grecs ſous le nom de *Hygeia*, qui veut dire *Medica*, ou Déeſſe de la ſanté. Mais je n'ai pas deſſein d'expliquer tous les monumens qui nous reſtent de cette Déeſſe, ni toutes les ſingularités qui s'y rencontrent, qu'on peut voir dans les Antiquaires.

(1) Diarium.

Je ne dois pas oublier cependant que les habitans de Teuthis, village d'Arcadie, avoient, au rapport de Pauſanias (1), une ſtatue de Minerve, ou la Déeſſe étoit repréſentée avec une bleſſure à la cuiſſe, dont voici la raiſon. « Près de Thiſoa, dit cet Auteur, » il y a un village qui a nom Teuthis, » c'étoit même anciennement une ville, » qui, à ce que l'on dit, leva des Trou-

(2) In Arcad.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

» pes à ſes dépens pour le Siége de
» Troye, & les envoya ſous la con-
» duite d'un Chef particulier nommé
» Teuthis, d'autres diſent, Ornythus :
» ce Chef, pendant que les Grecs étoient
» arrêtés en Aulide par les vents con-
» traires, ſe brouilla avec Agamemnon,
» & voulut s'en retourner avec ſes Ar-
» cadiens. On ajoute que Minerve
» ayant pris la reſſemblance de Melas,
» fils d'Ops, tâcha de détourner Teu-
» this de ſon deſſein ; que Teuthis tranſ-
» porté de colere, frappa la Déeſſe de
» ſon javelot, & la bleſſa à la cuiſſe ;
» qu'enſuite il partit avec ſa troupe,
» mais qu'arrivé chez lui il eut une vi-
» ſion où il lui ſembla voir Minerve qui
» lui montroit ſa bleſſure ; qu'auſſi-tôt
» il tomba malade d'une maladie de lan-
» gueur, dont il mourut ; que la terre
» où il demeuroit fut maudite, & que
» par cette raiſon c'étoit le ſeul canton
» de toute l'Arcadie qui ne portoit au-
» cune eſpece de fruit. Dans la ſuite les
» habitans allerent conſulter l'Oracle de
» Dodone, qui leur conſeilla d'appaiſer
» la Déeſſe ; ce fut dans cette inten-
» tion qu'ils lui érigerent une Statue,
» où elle eſt repréſentée avec une bleſ-
» ſure à la cuiſſe : j'ai vû cette Statue,

» une des cuiſſes a encore une ligature » couleur de pourpre ».

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.XI.

J'ai dit que Minerve paroiſſoit preſque toujours ſur les Monumens qui nous reſtent, avec ſon Egide; & je dois à mes Lecteurs une deſcription plus particuliere de cette armure.

Quoique dans ſa ſignification naturelle ce mot ſignifie une chevre, & qu'on croye communement que l'Egide étoit la peau de cet animal, cependant il y a des Auteurs qui ſont perſuadés que c'étoit celle d'un monſtre nommé *Egide*, qui vomiſſoit du feu par la bouche, & qui fit autrefois, dit-on, beaucoup de ravages dans la Phrygie, dans la Phenicie, l'Egypte & la Libye. On dit que Minerve le tua, & en porta la peau ſur ſon bouclier (1). Elle y avoit auſſi fait graver la tête de la Gorgone, environnée de ſerpens; & ce terrible bouclier faiſoit trembler ceux qui le regardoient (*a*).

(1) Diod. l. 3. c. 35.

Anciennement tous les boucliers des Dieux, ſur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chevre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit ſon nom (2),

(2) Lib. 4

(*a*) Quoique l'Egide marque ordinairement le bouclier de Minerve, cependant cette Déeſſe porte ſouvent la tête de Meduſe ſur ſa cuiraſſe.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

s'appelloient Egides ; mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut destiné pour son seul bouclier. Il y a apparence que Minerve fit périr quelque brigand fameux qui ravageoit le pays ; & c'est ce qui a donné lieu à la Fable. Mais comme les Grecs rendoient toujours des raisons fabuleuses de leurs anciennes cérémonies, je crois qu'il vaut mieux sur cet article s'en rapporter à Herodote (1), qui dit que les Grecs ont emprunté des Libyens, l'habit & le bouclier dont ils ornent Minerve, qui est fort honorée en ce pays-là, sur-tout autour du lac Triton, où l'on croyoit qu'elle avoit pris naissance. Le nom même d'Egide marque bien que cette sorte de bouclier est venue de Libye, où les habitans portent sur leurs habits des peaux de chevres courroyées, que les Grecs nomment des Egides. Mais comme ils prétendoient que Minerve avoit pris naissance dans leur pays, pour obscurcir la tradition qui apprenoit que son culte étoit venu de l'Egypte & de la Libye, d'où Cecrops l'avoit apporté, ils inventerent la fable de ce Monstre, & de la victoire de la Déesse. Voici comme Homere peint cette redoutable Egide (2).

(2) Liv. 4.

(2) Iliad. E.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. IX.

« Minerve, fille de Jupiter Ægio-
» giochus, prend ſes armes ; elle cou-
» vre ſes épaules de l'Egide, Egide
» terrible, autour de laquelle étoit la
» terreur, Φόβος ; la querelle ou la diſ-
» ſention, Ἔρις ; la force, Ἀλκὴ ; l'at-
» taque, Ἰωκὴ : au milieu étoit la tête
» de Gorgo, prodige de Jupiter Αἰγιο-
» χοῖο, le terrible ».

Virgile fidele imitateur d'Homere, en fait cette deſcription (1).

(1) En. l. 8.

Ægidaque horrificum, turbatæ Palladis arma,
Certatim ſquammis ſerpentum, auroque polibant,
Connexoſque angues, ipſamque in pectore Divæ
Gorgona, deſecto vertentem lumina collo.

Béllone.

J'AI dit que l'on confondoit quelquefois Pallas avec Bellone, que les Grecs nomment *Enyo*; cependant dans la bonne Mythologie, elles ſont ſouvent diſtinguées l'une de l'autre. En effet, Heſiode dit que Bellone étoit fille de Phorcys & de Ceto, ce qu'on n'a jamais dit de Minerve. Varron ajoute qu'elle étoit ſœur de Mars, & qu'on la nommoit anciennement *Duelliona*(*a*);

(*a*) Ces deux noms *Bellone* & *Duelliona*, latins d'origine, ne ſont pas différens l'un de l'autre, & ſignifient la guerre.

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.IX.

il y a même des Auteurs qui la font sa femme.

Les Poëtes à l'envi la dépeignent comme une Divinité guerriere qui préparoit le chariot & les chevaux de Mars, lorsqu'il partoit pour la guerre, ainsi qu'on le voit dans Stace (1). Selon Virgile (2), cette Déesse armée d'un foüet excitoit les Guerriers dans les combats :

(1) Theb. l. 2. v. 718.
(2) Eneid. l. 8. v. 703.

Et scissâ gaudens vadit Discordia pallâ,
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello;

Ou, comme s'explique Lucain (3) :

(3) Pharf. l. 3. v. 568.

Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.

On la représentoit encore, les cheveux épars, tenant une torche à la main

Ipsa facem quatiens, ac flavam sanguine multo
Sparsa comam, medias acies Bellona pererrat (4).

(4) Sil. Ital. Punic. l. 5. v. 221.

Bellone avoit un Temple à Rome dans la neuviéme région, près de la porte Carmentale, & c'étoit dans ce Temple que le Sénat donnoit audience aux Ambassadeurs, auxquels il n'étoit pas permis d'entrer dans la ville, de même qu'aux Généraux qui revenoient de la guerre. A la porte étoit une petite

colonne qu'on nommoit la *Guerriere*, & à laquelle on jettoit une lance toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

Servius dit que cette Déeſſe avoit ſon rang parmi les Dieux qu'il nomme *Communs*, & étoit regardée comme égale en puiſſance à Mars, Dieu de la guerre. Les Prêtres de Bellone, nommés *Bellonarii*, recevoient leur ſacerdoce par des inciſions qu'on leur faiſoit à la cuiſſe, & dont ils recevoient le ſang dans la paume de la main, ainſi que le rapporte Tertullien ; mais Elien Lampridius dans la Vie de Commode (1), dit que c'étoit au bras que ſe faiſoit cette inciſion : *Bellonæ ſervientes verè exſecare brachium præcepit ſtudio crudelitatis.* Ces malheureux, après avoir ainſi tiré leur ſang par ces cruelles inciſions, en faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe. Il paroît que dans la ſuite cette cruauté n'étoit que ſimulée. Ces Prêtres étoient des Fanatiques, qui dans leurs enthouſiaſmes prédiſoient la priſe des villes, la défaite des ennemis, & n'annonçoient que ſang & que carnage ; ce qui fait dire à Juvenal (2) :

(1) C. 9.

(2) Sat. 4. v. 124.

. . . *Sed & fanaticus æſtro*

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

Percussus, Bellona, tuo divinat, &c. (a).

Le culte de Bellone, quoique célébre à Rome, l'étoit beaucoup davantage à Comane : il y avoit deux villes principales de ce nom, où elle étoit honorée d'un culte particulier, ainsi qu'on l'a dit plus au long dans le Tome I.

Bellone paroît sur quelques Monumens & sur les Médailles des Bruttiens avec Mars, armée d'une pique & d'un bouclier; mais il est très-difficile de la distinguer de Pallas, comme nous l'avons dit dans le premier Tome.

(a) On peut consulter Rosin, Ant. Rom. L. 4. Ch. 10. & Casaubon sur Lampridius, *Loc. cit.*

CHAPITRE X.

Histoire de Mars & de la Victoire.

A BELLONE & à la guerriere Pallas il est naturel de joindre le Dieu des combats. Mars, appellé *Arès* par les Grecs, étoit, selon Homere (1) & les autres Poëtes Grecs, fils de Jupiter & de Junon ; & ce n'est que par-

(1) Iliad L. 1.

mi[illegible]les Poëtes Latins qu'on trouve la fable ridicule qui dit que Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve ſans ſa participation, avoit conçu Mars en touchant dans une prairie une fleur que la Déeſſe Flore lui avoit montrée : fiction inconnue à la plûpart des Anciens, & qui apparemment n'a d'autre fondement que quelque allégorie qu'il eſt fort inutile de vouloir pénétrer ; ou qui n'a été inventée, comme le prétend un ancien Mythologue (1), que ſur le caractere féroce de Mars, qu'on n'a pû s'imaginer avoir été fils d'un Prince auſſi poli que Jupiter. Il eſt vrai qu'Apollodore dit dans ſa Bibliotheque, que Junon mit au monde le Dieu Mars, ſans la participation d'aucun homme ; mais il ne dit rien du reſte de la fable.

(1) Boccace Gen. des Dieux, l. 19.

Quoi qu'il en ſoit, Lucien nous apprend (2) que Junon fit élever le jeune Mars par Priape, qui, ſelon le même Auteur, étoit l'un des Titans ou des Dactyles Idéens ; qui lui apprit la danſe & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre ; & que d'un Dieu ruſtique & groſſier il en fit un grand Capitaine (*a*). Les Bythiniens,

(2) Dial. de la Danſe.

(*a*) Comme la Mythologie varie beaucoup ſur toutes

DIEUX. d'Occident. Liv. I. Ch. X.

ajoûte l'Auteur que je viens de citer, disent que c'est pour cela qu'on offre à Priape la dixme des dépouilles qui sont consacrées au Dieu Mars.

Pour bien démêler l'histoire de ce Dieu, il est bon de distinguer plusieurs Princes de ce nom. Le premier, à qui Diodore attribue l'invention des armes, & l'art de ranger les Troupes en bataille, est sans doute Belus, que l'Ecriture appelle Nembrot, *ce fort chasseur devant le Seigneur* (1), qui, après avoir exercé son adresse contre les bêtes féroces, s'en servit contre les hommes; & en ayant subjugué un grand nombre, s'en fit déclarer Roi. Justin donne à Ninus, & la Chronique d'Alexandrie à Thutas l'un de ses descendans, ce que Diodore de Sicile dit de Belus. Hygin nous apprend (2) qu'on donna à cet ancien Roi de Babylone le nom de Belus, à cause qu'il étoit (*b*) le premier qui avoit fait la guerre aux animaux.

(1) Gen. c. 5.

(2) Fab. 274.

Le second Mars étoit un ancien Roi d'Egypte: le troisiéme étoit Roi de

ces anciennes fictions, plusieurs Auteurs prétendent que ce fut Mars qui apprit à Priape la danse & la guerre. Homere donne en effet à Mars l'épithete de danseur.

(*b*) *Belus* à *Belluis*; mais peut-on compter sur une étymologie Latine, tirée d'un nom qui certainement n'y a aucun rapport?

Thrace, nommé Odin, qui ſe diſtingua ſi fort par ſa valeur & par ſes conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du Dieu de la guerre, & c'eſt celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. C'eſt apparemment de celui-là que Pauſanias dit (1) qu'il fut nourri par une femme de Thrace nommee *Thero*, qui étoit peut-être ſa mere.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

(1) In La con.

Le quatriéme eſt appellé le Mars de la Grece, ſurnommé *Arès*; le cinquiéme & le dernier eſt le Mars des Latins, qui entra dans la priſon de Rhea Sylvia, & la rendit mere de Remus & de Romulus: & celui-là étoit Amulius frere de Numitor. Enfin on donna le nom de Mars à la plûpart des Princes belliqueux, & chaque pays ſe fit honneur d'en avoir un, ainſi qu'un Hercule. On le trouve en effet parmi les Gaulois ſous le nom d'*Heſus*; & cet ancien Peuple, ſi nous en croyons Lucain, & après lui Lactance (*a*), lui immoloit même des victimes humaines (*b*).

On le trouve auſſi parmi les Scythes, qui l'honoroient ſous la figure d'une

(a) *Galli Heſum & Teutatem ſanguine humano placabant Deos.* Lact. l. 1. c. 21.

(*b*) *Et quibus immitis placatur ſanguine cæſo*
Teutates, horrenſque feris altaribus Heſus.
Pharſ. l. 1.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

Epée, & chez les Perſes, ſous le nom d'Orion, qui étoit le même, ſi nous en croyons Voſſius (1), que le fameux Nembrot, dont on changea le nom dans le temps de ſon Apothéoſe. Enfin Julien l'Apoſtat fait mention d'un Mars d'Edeſſe, ſurnommé *Aziſus* (2).

(1) De Idol. l. 1. c. 16.

(2) Orat.

Les Grecs ont chargé l'hiſtoire de leur Mars des avantures de tous ceux que je viens de nommer. Ce qu'on ſçait de particulier de lui, c'eſt l'avanture qui lui arriva avec Allirrotius fils de Neptune. Ce jeune Prince, comme nous l'apprennent Apollodore (1), Pauſanias (2), Demoſthene & Plutarque, étant amoureux d'Alcippe fille de Mars, & ne pouvant la rendre ſenſible, lui fit violence; ce qui irrita ſi fort ſon pere contre ce téméraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune déſeſpéré de la mort de ſon fils, fit appeller Mars en jugement, & les plus graves Atheniens s'étant aſſemblés ſur une affaire ſi ſérieuſe, le déclarerent innocent; & le purgerent à la maniere accoutumée. Le lieu où fut porté ce célébre jugement, fut appellé l'Aréopage, nom formé de celui de Mars qu'on nommoit *Arès*, & du mot *Pagos*, parce qu'on s'étoit aſſemblé ſur une hauteur: ou

(3) Bibl. l. 1.

(4) *In Atticis*,

bien, ce qui revient à peu près au même, d'Ἄρεως πάγος, *Martis rupes*, la roche de Mars ; & voilà, pour le dire en paſſant, l'origine du fameux Tribunal de l'Aréopage, ſi connu dans la ſuite. Ce célébre événement, qui fait une époque conſidérable dans l'Hiſtoire Grecque, arriva, ſi nous en croyons la Chronique de Paros, ſous le regne de Cranaüs, c'eſt-à-dire l'an 1560. avant Jeſus-Chriſt (*a*). Comme on n'écrivoit guéres dans ces temps-là d'événement ſans l'embellir, on dit que Mars avoit été abſous par le jugement des douze grands Dieux, parce que les Juges qui travaillerent à ſon procès, étoient au nombre de douze, des premieres familles d'Athénes.

Serviusraconte autrement cette avanture ; mais il convient qu'elle donna lieu à l'érection du Tribunal de l'Aréopage. Allirrotius, ſelon cet Auteur, pour venger la défaite de ſon pere que Minerve avoit vaincu, réſolut de couper tous les oliviers autour d'Athenes, parce qu'ils étoient conſacrés à cette Déeſſe ; mais la coignée lui étant tombée de la main, il en fut bleſſé, & en mourut quelque temps après. Nep-

(*a*) Voyez les Interpretes de cette Chronique.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

tune son pere accusa le Dieu Mars son ennemi de la mort de son fils ; mais celui-ci fut absous par le jugement de l'Aréopage.

Il falloit que le Poëte Eschile ignorât ces deux traditions, quand il composa sa Tragédie des Euménides, puisqu'il fait dire à Minerve, que le lieu où se tenoit le Tribunal de l'Aréopage, avoit pris ce nom lorsque les Amazones y avoient immolé des victimes au Dieu Mars ; & que la premiere cause qui y fut agitée, fut celle d'Oreste; mais nous sçavons par Appollodore (1), que Céphale y avoit été jugé longtemps auparavant, & condamné à un exil perpétuel, quoique le meurtre de Procris sa femme eût été involontaire; & que Dédale, pour avoir précipité son neveu Talus du haut de la citadelle de Minerve, après y avoir pareillement été condamné, fut obligé de chercher retraite à la Cour de Minos, comme nous le dirons dans son histoire. Or Céphale & Dédale vivoient avant la guerre de Troye, & ce ne fut qu'après la prise de cette ville qu'Oreste fut absous.

(1) Bibl. l. 3.

Arnobe qui vouloit prouver aux Payens que le Mars de la Grece n'étoit

qu'un homme déïfié, nous apprend pluſieurs particularités de ſon Hiſtoire. Il leur reproche d'abord qu'ils ſçavoient bien qu'il étoit né à Sparte, ou ſelon d'autres, dans les extrémités de la Thrace; qu'il avoit demeuré treize mois en Arcadie dans une priſon où les Aloïdes le tinrent enfermé (1); que dans la Carie on lui immoloit des chiens, & chez les Scythes des ânes (*a*).

(1) Voyez l'hiſtoire des Enfers.

Il ne nous reſte maintenant qu'à expliquer les noms que les Anciens ont donné au Dieu dont nous faiſons l'hiſtoire. Les Grecs l'appelloient *Arès*, *dommage*, à cauſe des maux que cauſe la guerre; mais il y a appparence que ce nom vient de l'Hebreu *Arits*, qui veut dire, *fort*, *terrible*. Les Latins tiroient le nom de Mars de *Mares*, *mâles*, parce que ce ſont les hommes qu'on employé à la guerre. Ils l'appelloient encore *Gradivus*, & *Quirinus*, & mettoient cette différence entre ces deux noms, que le premier repréſentoit ce

(a) *Quis Spartanum fuiſſe Martem, nonne Epicharmus autor veſter? Quis in Thraciæ finibus procreatum, non Sophocles Atticus?... Quis menſibus in Arcadia tribus & decem vinctum? Non Milu fluminis filius? Quis ei canes à Curibus, quis à Scythis aſinos immolari? Non princi aliter cum cæteris Apollodorus? Quis dum genitalibus inſultat alienis, hæſiſſe in laqueis involutum, non commentarii veſtri, non Scenæ?* Arnob. l. 4. adverſ. Gent.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

Dieu pendant la guerre, & l'autre pendant la paix. Ils avoient même deux Temples dédiés à cette Divinité sous ces deux titres, l'un dans la ville, & l'autre hors des portes. Les Romains dans l'Apothéose de Romulus, donnerent à ce premier Roi de Rome le nom de *Quirinus*, pour soutenir la fable de sa naissance, qui le faisoit passer pour le fils de Mars. Denys d'Halicarnasse nous apprend (1) que les Sabins donnerent le même nom à leur Dieu *Enyalius*, & il n'ose assûrer si c'étoit Mars lui-même : mais comme cet Auteur ajoute que le même Peuple appelloit une lance, *Cures*, d'où les Latins formerent le nom de Quirinus, il y a bien de l'apparence que c'est la même Divinité, & que la lance en étoit le symbole parmi eux, comme l'épée chez les Scythes. Les mêmes Sabins, selon le témoignage de Varron, appelloient Mars *Mamercus*, & ce nom fut donné ensuite à la famille Emilia. Le nom d'*Enyalius*, lui venoit de Bellone, & paroît confirmer le sentiment de ceux qui disent qu'elle étoit sa mere. Celui de *Thurius*, marque son impétuosité dans les combats.

(1) Liv. 2.

Les Grecs & les Latins donnoient

ſouvent à Mars le nom ou l'épithéte de *Dieu commun*, ainſi qu'on peut le voir dans Homere, dans Ciceron, & dans Servius ſur le huitiéme de l'Enéide; & il eſt bon de ſçavoir qu'on appelloit ainſi les Dieux qui favoriſoient également tous les partis. Les Romains & les autres Peuples Latins lui donnoient auſſi l'épithete de *Pater*, *pere*: ils l'appelloient auſſi, *Sylveſtris*, & on l'invoquoit, ſelon Caton, pour la conſervation des biens de la campagne. Les anciens Latins le nommoient *Saliſubſulus*; à cauſe des danſes guerrieres, comme nous le dirons dans la ſuite, en parlant de ſes Prêtres. On lui donnoit quelquefois l'épithete *Cœcus*, ainſi qu'on le voit dans Virgile, *cœco Marte reſiſtunt.* On trouve dans Homere celle de *Reſiſtant*, & dans d'autres Poëtes celles de *Corithaix*, comme qui diroit branlant ſon caſque; de *ſanguinaire*, de *cruel*, de *terrible*, &c. qui lui convenoient parfaitement.

On a publié un grand nombre de fables au ſujet de ce Dieu, qui ne nous arrêteront pas beaucoup, & dont le ſens ſe découvre aiſément; comme quand on a dit, que ſon chariot étoit traîné par Bellone; que ſes chevaux,

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

nés de Borée & d'Erynnis, se nommoient la *terreur* & la *crainte*; que ce Dieu fut blessé au Siege de Troye par Diomede; que sur sa cuirasse étoient peints plusieurs monstres; que la Fureur & la Colere ornoient son casque; que la Renommée le devançoit par-tout où il alloit; que la Fureur marchoit devant lui, &c.

Quoique Mars ait été adoré en plusieurs lieux, il n'y en a point où il l'ait été autant qu'à Rome, où il avoit plusieurs Temples, parmi lesquels celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippes, sous le nom de *Mars le Vengeur*, étoit des plus célébres. Parmi les Colléges Sacerdotaux celui des Saliens, Prêtres de Mars, qui étoient destinés à garder les *Anciles*, ou les Boucliers sacrés, devoit son institution à Numa Pompilius, qui l'établit à l'occasion d'un événement rapporté par Denis d'Halicarnasse.

Un Bouclier étant tombé du Ciel, on consulta les Haruspices sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où ce Bouclier seroit conservé. Numa Pompilius, de peur qu'il ne fût volé, en fit faire plusieurs tout-à-fait sembla-

bles, afin qu'on ne pût pas reconnoître, le véritable, & les fit mettre au Temple de Mars. Plutarque ajoute : « que le Roi Numa prédit des choſes » merveilleuſes ſur ce Bouclier, qu'il » diſoit avoir appriſes d'Egerie & des » Muſes : cet Ancile (*a*), diſoit-il, » étoit envoyé pour le ſalut de la ville, » & il falloit le garder avez onze au- » tres de même figure & de même » grandeur, afin que la difficulté de le » reconnoître empêchât les voleurs de » le prendre. Ce fut Mamurius qui fa- » briqua ces Boucliers, & n'eut d'autre » récompenſe de ſon travail, que la » gloire de les avoir faits. »

Graces aux Monumens qui nous reſtent, nous connoiſſons la forme de ces Boucliers, & la deſcription qu'en fait le dernier Auteur que je viens de citer, eſt celle qui approche le plus de la vérité. Ils ont, dit-il, une échancrure en forme de coquille, & à cauſe de cela, ne ſont pas tout-à-fait ronds ; ce ſeroit plutôt des ovales, ſi l'échancrure qui eſt des deux côtés n'en alteroit la forme : leur plus grande longueur paroît être de deux pieds & demi.

(*a*) C'eſt le nom que les Latins donnoient aux Boucliers, qu'ils appelloient *Ancilia*.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

Numa Pompilius avoit reglé le nombre des Saliens à douze, Tullus Hostilius en doubla le nombre, ainsi que celui des Anciles. Au reste, la cérémonie de porter ces Boucliers dans les fêtes publiques, se faisoit ainsi. On les ôtoit de leur place, & les Saliens les portoient en procession par la ville, en sautant, dansant, & chantant des vers qui avoient rapport à la solemnité. La fête duroit treize jours, & commençoit aux Calendes de Mars. Pendant tout ce temps-là il n'étoit pas permis de rien faire de quelque conséquence, de se marier, d'entreprendre de voyage, ou une expédition militaire : ce qui s'observoit religieusement dans les plus anciens temps ; mais dans la suite on se relâcha un peu de cette coutume.

Les anciens Monumens représentent Mars d'une maniere assez uniforme, sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique & d'un bouclier ; tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules : quelquefois barbu ; mais le plus souvent sans barbe ; quelquefois enfin avec le bâton de commandement à la main. Mars vainqueur paroît portant un trophée, & Mars Gradivus est repré-

ſenté dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas ; quelquefois il a ſur la poitrine une Egide avec la tête de Meduſe. DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X

Les Scythes, comme nous l'avons dit, en parlant de leurs Dieux, honoroient Mars ſous la forme d'une épée ; & les Romains, ſuivant le témoignage de Varron, rapporté par Clement d'Alexandrie, le repréſentoient ſous celle d'une lance, avant qu'ils euſſent trouvé l'art de donner la figure humaine à leurs ſtatues ; coutume qu'ils avoient appriſe des Sabins.

La Victoire.

A Mars & à Bellone nous devons joindre la Victoire (1), être imaginaire dont les Grecs avoient fait une Divinité qu'Heſiode (2) dit être la fille de Styx & de Pallante, ou de l'Acheron, ſi nous en croyons Phurnutus. Les Anciens ajoutent qu'elle aſſiſta Minerve dans le combat des Geants. Pauſanias nous apprend que cette Déeſſe avoit pluſieurs Temples dans la Grece, & Tite-Live parle de ceux qu'elle avoit à Rome. Lorſque les Romains firent venir de Peſſinunte la Déeſſe de Phrygie, ils

(1) Les Grecs l'appelloient Νίκη.

(2) Theog.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. X.

porterent sa statue dans le Temple de la Victoire, jusqu'à ce qu'on lui en eût bâti un. Mais les Temples qu'elle avoit à Rome n'étoient pas les plus anciens de l'Italie, puisque Denys d'Halicarnasse (1) nous apprend que les Arcadiens, à leur arrivée en ce pays-là, lui en firent bâtir un sur le mont Aventin. Sylla, au rapport de Ciceron, établit des Jeux en l'honneur de cette Déesse.

(1) Ant. l. 1.

La Victoire, comme il paroît par les Médailles & par les Marbres, étoit toujours représentée avec des ailes, volant dans les airs, & tenant dans la main une couronne, ou une palme : mais les Egyptiens la représentoient sous la figure d'un Aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il a avec les autres. Les Romains se servoient quelquefois pour la représenter, du Laurier ou de la Palme. Quelquefois on la voit montée sur un Globe, pour nous apprendre qu'elle domine sur toute la terre ; & c'est ainsi qu'elle paroît sur les Médailles des Empereurs, parce qu'ils se regardoient comme maîtres du monde. Quand on vouloit désigner une bataille navale, on la peignoit montée sur une proue de Navire,

&

& lorſqu'elle tient un Taureau par le muſle, elle indique les Sacrifices qu'on faiſoit après avoir remporté quelque avantage.

On a donné pluſieurs noms à cette Déeſſe, comme à tous les autres Dieux du Paganiſme. Plutarque nous apprend que les Egyptiens la nommoient *Naphthé*, ſans nous avoir appris ce que ſignifioit ce nom. Les Sabins, au rapport de Varron, l'appelloient *Vacuna*. & de ce nom étoit venue la fête que les Anciens nommoient *Vacunalia*. Les Grecs lui donnoient l'épithete d'ἀπτέρος, qui veut dire *ſans ailes*; & Pauſanias dit que les Athéniens la repréſentoient ainſi pour l'engager à demeurer avec eux. Une Victoire de Rome, dont les ailes furent brûlées d'un coup de foudre, donna lieu à une jolie Epigramme: *Rome Reine du monde, votre gloire ne ſçauroit périr, puiſque la Victoire n'ayant plus d'ailes, ne peut plus s'envoler.* Piſon nous apprend qu'on donnoit à cette Déeſſe le nom de *Vitula*; & quoiqu'on rapporte pluſieurs étymologies de ce mot, je m'en tiens à celle qui le fait venir de *voce lætari, ſe réjouir*, à cauſe de la joie qui accompagnoit les Sacrifices qu'on lui faiſoit.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

Il ne sera pas difficile d'entendre les autres épithetes qu'on lui donnoit, telles que *Eteralcea* dont se sert Homere, pour nous apprendre qu'elle inclinoit des deux côtés ; celle de *Præpes* & de *Volucris*, pour marquer sa légereté ; celle de *Cœligena*, que lui donne Varron, parce que la Victoire vient du Ciel, & ainsi de quelques autres.

Enfin il paroît par les Anciens qu'on ne lui offroit rien de sanglant en sacrifice, mais seulement des fruits de la terre.

CHAPITRE XI.

Histoire de Venus, de Cupidon, de Psyché, & des Graces.

IL y a peu de sujets dans l'Antiquité fabuleuse sur lesquels les beaux esprits de la Grece ayent donné plus d'essor à leur imagination, que celui que j'entreprends de traiter dans ce Chapitre ; & dès-là il n'y en a point où ils ayent plus obscurci l'ancienne & la véritable tradition. Hesiode fait naître Venus de l'écume de la mer, & du sang

des parties mutilées de Cœlus que Saturne avoit jettées dans la mer. De ce mélange affreux nâquit, au dire de ce Poëte, la plus belle des Déeſſes, aux environs de Cythere, d'où elle alla en Chypre. Les fleurs naiſſoient ſous ſes pas ; & accompagnée de Cupidon ſon fils, des Jeux, des Ris, & de tout l'attirail de l'Amour, elle fit également la joie & le bonheur des hommes & des Dieux. Les Poëtes ſaiſiſſant cette riante idée, encherirent à l'envi les uns des autres dans les deſcriptions qu'ils firent de cette Déeſſe : les Peintres & les Sculpteurs les imiterent, & la Déeſſe parut toujours accompagnée de tout ce qu'il y a de plus aimable. « Regardez attentivement cette Venus, l'ouvrage du ſçavant Apelles, dit Antipater de Sidon : voyez comme cet excellent maître a parfaitement exprimé cette eau pleine d'écume, qui coule au travers de ſes mains & de ſes cheveux, ſans rien cacher de leurs graces : auſſi dès que Pallas l'eût apperçue, elle tint à Junon ce diſcours : Cedons, cedons, ô Junon, à cette Déeſſe naiſſante tout le prix de la beauté ».

Cette ancienne tradition qui fait ſortir Venus de la mer, étoit la plus au-

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

toriſée dans la Grece, & preſque tous les autres Poëtes l'ont ſuivie. Homere cependant, non moins ancien, & plus accrédité qu'Heſiode, en a ſuivi une autre, puiſque, ſelon lui, Venus eſt fille de Jupiter & de Dioné. Si nous nous en rapportons à Ciceron, on comptoit quatre Venus. La premiere étoit fille du Ciel & de la Lumiere. La ſeconde étoit celle qui ſortit de l'écume de la mer, & qui fut mere de Cupidon. La troiſiéme étoit fille de Jupiter & de Dioné; c'eſt la femme de Vulcain & la maîtreſſe de Mars, dont elle eut *Anteros*, ou le Contre-amour. Enfin la quatriéme étoit Aſtarté, née à Tyr en Phénicie, qui épouſa Adonis (*a*).

Platon, dans ſon Banquet, n'en admet que deux, l'une fille du Ciel, & l'autre fille de Jupiter. « Certes, dit » cet Auteur en parlant de deux Amours, » perſonne n'ignore que Venus n'eſt ja» mais ſans l'Amour; mais parce qu'il y » a deux Venus, il faut qu'il y ait deux » Amours. Or qui eſt-ce qui peut nier

(a) *Venus prima, Cœlo & Die nata, cujus Elide Templum vidimus. Altera, ſpumâ procreata, ex quâ & Mercurio Cupidinem ſecundum natum accepimus. Tertia Jove nata & Dione, quæ nupſit Vulcano; ſed ex ea & Marte natus Anteros dicitur. Quarta, Syria, Tyrique concepta, quæ Aſtarte vocatur, quam Adoniti nupſiſſe traditum eſt.*

» qu'il y a deux Venus? N'y a-t-il pas » cette ancienne Venus, fille du Ciel, » dont on ne connoît point la mere, & » que nous appellons Venus la Céleſte; » & cette autre Venus récente, fille de » Jupiter & de Dioné, que nous nom- » mons Venus la Vulgaire » ?

Epimenide ſemble en reconnoître une différente de celles de Platon, puiſqu'il dit que cette Déeſſe étoit fille de Saturne & d'Eronyme.

Pauſanias en diſtingue trois: une Céleſte, qui préſidoit aux chaſtes Amours; une Terreſtre, ou populaire, qui étoit la Déeſſe des mariages; une troiſiéme, qu'on nommoit *Apoſtrophie* ou *Averſative*, qui éloignoit des paſſions infames. « Les Thebains, dit-il, ont auſſi plu- » ſieurs Statues de Venus, & ſi ancien- » nes, qu'ils prétendent que c'eſt Har- » monie qui les a conſacrées, & qu'elles » furent faites des éperons de ces Na- » vires qui avoient amené Cadmus, leſ- » quels éperons étoient de bois & non » de fer. Quoiqu'il en ſoit, l'une de » ces Statues eſt Venus Uranie ou la » Céleſte; l'autre Venus la Vulgaire, & » la troiſiéme eſt Venus Apoſtrophia: » ce fut Harmonie elle-même qui leur » impoſa ces noms, pour diſtinguer les

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

» trois sortes d'Amours ; l'un céleste, » c'est-à-dire, chaste & dégagé du com- » merce des sens ; l'autre vulgaire, qui » s'attache au sexe & au plaisir du corps ; » le troisiéme, désordonné, qui porte » les hommes à des unions incestueuses » & abominables. Il y avoit donc une » Venus dite Apostrophia ou Preserva- » trice, parce que c'étoit à elle que l'on » adressoit ses vœux pour être préservé » de ces desirs déréglés ». Mais dans un autre endroit, cet Auteur n'en admet que deux, la Céleste & la Populaire.

Telle est la varieté qui regne parmi les Anciens au sujet de Venus, & qui est telle, qu'il n'est pas possible de décider combien ils en reconnoissoient : car de dire avec l'Auteur d'une Dissertation imprimée dans le septiéme Tome de l'Académie des Belles-Lettres (1), que ce nombre se réduisoit à sept, c'est ce qu'on ne sçauroit soutenir, puisqu'en voilà dix bien comptées, lesquelles même n'en feroient pas sept, si on vouloit réunir celles qui paroissent être les mêmes.

(1) M. Fourmont le cadet.

Parmi les Modernes, le célébre M. Newton (2) paroît ne reconnoître de Venus que la seule *Calycopis*, mere d'E-

(2) Chron. de differens Royaumes corrigée.

née, & fille d'Otréus Roi de Phrygie, que Thoas ſurnommé Cinyras épouſa(*a*), & à laquelle il érigea des Temples à Paphos, à Amathonthe dans l'Iſle de Chypre, & à Byblos dans la Syrie; inſtitua en ſon honneur des Prêtres, un culte ſacré, & les Fêtes infames appellées Orgies : c'eſt pourquoi on donna à cette Déeſſe le nom de Cyprienne & de Syrienne. Cet Auteur ſe fonde uniquement ſur l'autorité de Tacite (1) : qui en parle ainſi : « On dit que Cinyras conſacra un ancien Temple à Venus de Paphos, & que cette Déeſſe » qui nâquit de l'écume de la mer, y » aborda ». Ce que dit cet Auteur, peut aſſez s'accorder avec ce que dit Lactance, d'après l'Hiſtoire ſacrée d'Evhemere, ſçavoir, que ce fut une femme de Chypre qui par ſa conduite favoriſa les commerces galans, & donna lieu à la fable de Venus.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

(1) Hiſt. l. 2. c. 3.

Il n'eſt pas poſſible de rien conclure de raiſonnable de ce que diſent les Grecs au ſujet de cette Déeſſe, puiſque toutes leurs narrations ſe trouvent mêlées de Phyſique, de Morale & d'Hiſtoire. Ils regardent Venus, tantôt

(*a*) Ce Thoas, ſelon lui, étoit le même que Vulcain, ce que nous examinerons dans l'Hiſtoire de ce Dieu.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

comme une femme débauchée, tantôt tantôt comme une Déesse : ils la considérent quelquefois comme une Planete, & quelquefois ils en parlent comme d'une passion. De-là ces expressions figurées d'Homere, d'Orphée & des autres Poëtes, qui parlant du pouvoir de Venus, disent qu'elle a formé le monde, & que c'est elle qui soumet les hommes & les Dieux à son empire.

Il est constant que plusieurs personnes ont porté le nom de Venus ; & sans nous arrêter aux différentes étymologies de ce nom, si nous nous en tenions à celle d'un habile homme (1), qui croit qu'il vient de *Vener*, qui en Langue Celtique veut dire *belle*, nous pourrions croire qu'on l'a fait porter à la plûpart des belles femmes, sur-tout lorsqu'elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries, autant que par leur beauté : mais cette étymologie, non plus que celles qui font venir ce nom de *venire* ou *convenire*, ne sçauroient se soutenir, puisqu'elles ne sont tirées que du nom Latin de cette Déesse, nom inconnu aux Grecs qui la nommoient *Aphrodite*.

(1) Dom Pezron Ant. de la Langue des Celtes.

Pour dire ce que je pense sur cette Fable, je crois qu'il faut en chercher l'origine dans la Phenicie. En effet il

n'y eut jamais d'autre Venus que la Venus céleſte, c'eſt-à-dire, la Planete de ce nom, honorée parmi les Orientaux, comme nous l'avons dit dans le premier Volume ; & Aſtarté femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec cette Planete, ou, ce qui revient au même, cette Venus Syrienne, la quatriéme dans Ciceron, ſi célébre dans l'Antiquité. Les Phéniciens en conduiſant leurs Colonies dans les Iſles de la Mer Méditerranée & dans la Grece, y porterent le culte de cette Déeſſe. Ils s'arrêterent d'abord dans l'Iſle de Chypre, la plus voiſine des côtes de Syrie, & le culte de cette Déeſſe y fut généralement reçû. De-là ils allerent à Cythere, Iſle voiſine du Continent de la Grece : ce fut là que les Grecs commencerent à commercer avec eux, & à prendre connoiſſance de leur Religion ; & voilà pourquoi ils publierent que c'étoit près de cette Iſle que la Déeſſe avoit paru pour la premiere fois, parce que ce fut là qu'ils en entendirent parler. Une preuve bien convaincante, que le culte de Venus fut établi dans cette Iſle, avant que de paſſer dans le Continent, c'eſt que le Temple de Cythere paſſoit pour le plus ancien

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

de tous ceux que Venus avoit dans la Grece, comme le remarque Pausanias (1).

(1) In Lac.

De Cythere le culte de cette Déesse passa dans la Grece ; & comme ceux qui l'y avoient porté étoient venus par mer, les Grecs qui cherchoient à mettre du merveilleux par-tout, dirent qu'elle étoit sortie de la mer, & lui donnerent le nom d'*Aphrodite*, mot qui veut dire *écume* (*a*) : C'est-là sans doute le véritable dénouement de cette fiction, & il ne faut pas y chercher d'autre mystere.

Sur quoi il est bon de remarquer en passant, qu'Hesiode s'est trompé sur le chemin qu'il fait faire à cette Déesse, en la faisant aller de Cythere en Chypre, au lieu de dire, ce qui auroit été plus naturel, que c'étoit de cette Isle qu'elle étoit venue à Cythere, & de-là dans la Grece. Nous pourrions ajouter pour confirmer cette explication, que si les Grecs ont donné à Venus les deux sexes, c'est, selon Selden (2), à cause

(1) De Diis Syris Synt. 2. c. 3.

(*a*) Aristote donne une autre origine au mot *Aphrodite*, & Didyme croit qu'on la nomma ainsi à cause de sa molesse ; mais celle que je rapporte est la plus naturelle, & est la même, selon Plutarque, que l'épithete de *Saligena*, qui fut donnée à cette Déesse, sortie de la mer, dont l'eau est salée.

de la fable de Dagon, ou d'Atergatis, que l'on confondit avec Venus, & qui parmi les Philiſtins & les Phéniciens, étoit une Divinité qui participoit des deux ſexes.

Mais peut-on, ſuivant cette idée, expliquer ce que les Poëtes Grecs ont publié de leur Venus? Il n'eſt ni poſſible, ni néceſſaire d'expliquer tout ce qu'ils ont dit, ni dans cette fable, ni dans les autres. L'on ſçait que lorſqu'ils ont eu un ſujet en main, ils l'ont embelli à leur fantaiſie. Ils avoient oui dire qu'Aſtarté avoit aimé paſſionnément Adonis (*a*), ils ne manquerent pas d'appliquer cette circonſtance à leur Venus. Ils pouſſerent leur pointe, & regarderent l'Amour comme le fils de cette Déeſſe, & lui donnerent pour filles les trois Graces. Enfin ils formerent ce ſyſtême d'Amour, dont les idées ont ſervi dans la ſuite à embellir les Ouvrages de leurs Confreres. Une fille ſort de l'écume de la mer, & paroît ſur une coquille; elle s'arrête ſur le mont Cythere, où les fleurs naiſſent ſous ſes pas; les Heures chargées du ſoin de ſon

(*a*) On ne dit rien ici de cette Fable expliquée au long dans l'Hiſtoire des Dieux de Phénicie, Tom. III. Liv. 7.

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.XI.

éducation, la conduisent dans le Ciel, où tous les Dieux charmés de sa beauté, la demandent en mariage ; elle épouse Vulcain le plus difforme de tous ; elle se déshonore par ses galanteries avec Mars & Mercure : elle a de l'un Cupidon (*a*), & de l'autre le Contre-Amour ; Bacchus est son Ecuyer ; enfin elle préside aux mariages, & aux commerces de galanterie ; & pour cela on lui donne une Ceinture mystérieuse, nommée le Ceste de Venus, qui la rend non-seulement aimable, mais qui a le don de rallumer les feux d'une passion éteinte (1), &c.

(1) Iliad.

On n'en demeura pas là, on chargea l'histoire de la Déesse Venus de la plûpart des galanteries éclatantes. Quelque belle ayant été surprise dans un commerce d'amour, donna lieu à l'adultere de Mars & de Venus, & au stratagême de Vulcain ; & peut-être ne sera-t-on pas fâché de sçavoir l'origine de cette Fable. Palephate (2) dit que *Sol* fils de Vulcain Roi d'Egypte, voulant faire observer à la rigueur la Loi de son

(2) *In Fragm.*

(*a*) C'est Cupidon II. car le premier, selon Hesiode, étoit fils du Chaos, ou de la Nuit, selon Aristophane, ou du Dieu de l'Abondance, ou de la Déesse de la Pauvreté, si nous en croyons Platon.

pere contre les Adulteres ; & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtiſan, entra la nuit dans ſa maiſon, & l'ayant ſurpriſe avec ſon Amant, la punit ſéverement ; ce qui lui attira la bienveillance du Peuple. C'eſt, ajoûte cet Auteur, l'équivoque du nom de *Sol*, qui donna lieu à la Fable qu'Homere propoſa aux Grecs d'une maniere enveloppée, & à laquelle Ovide joint des reflexions peu propres à donner de l'horreur du crime.

Je donne pour ce qu'elle vaut l'explication de Palephate, qui a inventé ſouvent de nouvelles Fables pour expliquer les anciennes. J'en dis de même de celle du Pere Hardouin, auſſi ſpirituelle que ſinguliere. Ce ſçavant Jeſuite (1) eſt ſurpris qu'on ait fait le procès à Homere, qui employe cent vers dans le huitiéme Livre de ſon Odyſſée, à faire chanter à Ulyſſe cette Fable, qui ne paroît nullement édifiante ; mais, dit cet Auteur, c'eſt qu'on ne l'a pas entendue. Ce n'eſt point du tout, dit-il, l'hiſtoire d'un Adultere que chante ce Héros, c'eſt la guerre de Troye même. Mars & Venus, c'eſt-à-dire, l'eſprit guerrier & la ville de Troye

(1) Apol. d'Homere, p. 200.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

qui soutenoit les amours de Paris, résolurent de se joindre dans la maison de Vulcain, & de souiller sa couche ; c'est-à-dire, de se servir des armes qu'on gardoit dans l'arcenal, mais qui eussent dû être employées à de meilleurs usages. Mars & Venus formerent tous deux secretement ce dessein ; mais le Soleil les vit, & le dit à tous. Vulcain célébre par son art, fit des chaines pour lier tellement Mars & Venus, l'esprit guerrier & la ville de Troye attachée aux amours de Paris, que lorsqu'ils se joindroient, ils ne pourroient se remuer : ce qui ne signifie autre chose, sinon que les Troyens, lorsqu'ils prirent les armes, qu'il ne leur convenoit pas de prendre pour un tel sujet, furent tellement resserrés dans leur ville, qu'ils ne purent plus faire aucune sortie. Vulcain alors se plaint que Venus n'est pas une honnête femme ; ce qui veut dire que les Troyens avoient tort de prendre les armes pour un sujet si peu honnête. Mercure de son côté dit à Apollon qu'il se joindroit aussi volontiers à Venus : c'est le corps des Marchands Troyens, qui dit aux Soldats albalêtriers qu'il fera les frais de cette guerre. Les Dieux en rirent ; Neptune

ſeul n'en rit pas ; il pria Vulcain de délivrer Mars, & qu'il le dédommageroit. C'eſt là Flotte des Grecs qui agiſſoit fort ſérieuſement, & qui obligea enfin les Troyens de mettre bas les armes, après quoi Mars s'en alla en Thrace y faire la guerre ; & Venus, ou l'amour des femmes, en Chypre. Voilà, continue cet Auteur, le vrai ſens de cette Fable qu'on n'a pas entendue. Je puis bien ajoûter qu'Ovide ne l'entendoit pas non plus ; car aſſûrément ce que dit Mercure à Apollon, a dans le Poëte un ſens beaucoup moins ſérieux que celui qu'y donne ce ſçavant Jéſuite.

Ce n'eſt pas là la ſeule galanterie qu'on ait mis ſur le compte de Venus. Anchiſe, pour ſe mettre à couvert de la jalouſie de ſa femme, publia qu'il avoit eu Enée de cette Déeſſe, ainſi des autres. Cependant quelque mauvaiſe idée qu'on eût de Venus, on ne laiſſoit pas de la regarder comme une des plus grandes Déeſſes ; & comme elle favoriſoit les paſſions infames, on l'honora d'une maniere digne d'elle. Ses Temples, ouverts à la proſtitution, apprirent au monde corrompu, que pour reconnoître dignement la Déeſſe d'Amour, il ne falloit avoir aucun égard

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

aux regles de la pudeur : les filles se prostituoient publiquement dans ses Temples, & les femmes mariées n'y étoient pas plus chastes. Amathonte, Cythere, Paphos, Gnide, Idalie, & les autres lieux consacrés spécialement à cette Déesse, se distinguerent par les désordres les plus infames.

Au reste, comme il y avoit plusieurs Venus, son culte n'étoit pas par-tout le même. Dans quelques endroits on ne faisoit brûler que de l'encens sur ses autels ; ailleurs on lui offroit des pastilles où il entroit de la chair de moineau ; dans d'autres endroits on lui immoloit une chévre blanche. Les femmes avoient aussi accoutumé de consacrer leurs cheveux à la Déesse, sur quoi on peut consulter dans le second Volume l'histoire de Berenice, dont la chevelure qu'elle avoit vouée à Venus, fut mise au rang des Astres.

Parmi les Fleurs la Rose étoit consacrée particulierement à cette Déesse, parce que cette fleur avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessé ; ce qui avoit fait changer en rouge la couleur blanche qu'elle avoit avant cette avanture (1). Le Myrthe lui étoit aussi dédié, parce qu'il

(1) Voyez Tome II. l'histoire d'Adonis.

vient ordinairement ſur le bord de l'eau, où cette Déeſſe avoit pris naiſſance. Les cygnes & les moineaux lui étoient ſpécialement conſacrés, mais ſur-tout les colombes, à cauſe de la Fable qui dit que cette Déeſſe jouant un jour avec Cupidon, ce petit Dieu voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle, & que là-deſſus une Nymphe, nommée *Periſtere*, ayant aidé la Déeſſe, elle gagna la gageure, dont Cupidon fut ſi irrité, qu'il changea la Nymphe en colombe. Mais, pour le dire en paſſant, cette Fable n'eſt fondée que ſur une ſimple équivoque; car en Grec le nom de la Nymphe veut dire une colombe (1); quoique Theodontius (2) prétende que Periſtere étoit une femme coquette de Corinthe, qui ne paſſa pour avoir pris le parti de Venus, que parce qu'elle imita ſa conduite.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

(1) περιστέρα, Columba.

(2) *Apud Bocc. Gen. Deor.*

Pour les noms de Venus, ils ſont comme ceux des autres Divinités du Paganiſme, tirés, ou des lieux où elle étoit honorée, ou des occaſions particulieres qui avoient donné lieu à l'établiſſement de ſon culte. Expliquons les principaux. Ceux de Cytherée, de Paphienne, de Gnidienne, &c. lui furent donnés des villes de ces noms;

celui d'Uranie, ou Céleſte, parce qu'on croyoit qu'elle étoit tombée à Paphos un jour de ſa fête, ſous la forme d'une étoile. On lui donna le nom d'Aphrodite, parce qu'elle étoit ſortie de la mer; celui de *Pandemos*, ou *populaire*, comme l'appelle Théocrite, lui étoit donné pour la diſtinguer de la Venus céleſte : celui de *Verticordia*, parce qu'elle tournoit les cœurs du côté de l'amour, ou en détournoit.

Les Romains lui donnoient le nom de *Murtia*, à cauſe du myrthe qui lui étoit conſacré (*a*). On l'appelloit *Aſtarté*, lorſqu'elle étoit confondue avec la Déeſſe de Syrie; *Anaïtis*, elle étoit adorée ſous ce nom par les Perſes & les Cappadociens, comme nous l'avons rapporté dans l'Hiſtoire de leurs Dieux; *Amathuſia*, de la ville d'Amathonte, dans l'Iſle de Chypre; *Dione*, ou *Dionea*, du nom de ſa mere. *Migonitis*, parce qu'elle préſidoit aux mariages. *Callypiga*, à cauſe de ſa beauté. *Philomedea*, pour faire alluſion à ſon origine. *Speculatrix*, c'eſt le nom que donna Phedre au Temple qu'elle fit bâtir à cette Déeſſe, pour aller voir

(a) *Ara vetus fuit Veneri myrtheæ quam nunc Murtiam vocant.* Pline, l. 25.

de-là Hippolite faiſant ſes exercices dans les plaines de Trezene. *Anoſia*, & *Androphonos*, comme qui diroit *impie* & *homicide*; & ce nom lui fut donné lorſque Laïs fut tuée à coups d'éguille dans dans un de ſes Temples par la jeuneſſe Theſſalienne. *Armata*, parce que les Lacédemoniens qui l'honoroient ſous ce nom, la repréſentoient armée dans ſon Temple. Nous avons à ce ſujet dans l'Anthologie une épigramme, qu'Auſone a tournée en vers latins (*a*). *Barbata* & *Maſcula*, parce que, comme on croyoit qu'elle avoit les deux ſexes, on la repréſentoit quelquefois avec de la barbe. Les Romains, au rapport de Macrobe, l'honoroient ſous le nom de *Genitrix*, ou *la Mere*; les Grecs ſous celui de *Colias*, d'un Promontoire de ce nom dans l'Attique (1). Suivant Pauſanias, elle avoit un Temple dans la Grece, où elle étoit honorée ſous le nom de *Praxis*; & ſous celui d'*Hortenſis*, lorſque ſa ſtatue étoit dans les jardins; ſur quoi on peut conſulter Lucien (2); ſous celui d'*Elicopis*,

(1) Paus. in Atticis.

(2) De Imag.

(a) *Armatam Venerem vidit Lacedæmone Pallas:*
Nuræ certemus, ait, judice vel Paride.
Cui Venus; Armatam tu me temeraria temnis,
Quæ, quo te vici tempore, nuda fui.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

c'eſt-à-dire, aux yeux noirs ; de *Nicophore*, comme qui diroit portant la victoire : de *Byblia*, quand elle étoit confondue avec la Déeſſe de Syrie : de *Symmachia*, parce qu'on croyoit qu'elle étoit ſecourable aux Guerriers ; ce qui lui fit donner auſſi par les Romains le nom de *Victrix*, ou *Victorieuſe* ; d'*Elephantine*, d'une ville de ce nom en Egypte : d'*Architis*, c'étoit ſous ce nom, au rapport de Macrobe, que les Aſſyriens l'honoroient : d'*Erycina*, du mont Eryx dans la Sicile, où Enée lui bâtit un Temple lorſqu'il aborda dans cette Iſle (*a*) : d'*Argynnis*, du nom d'un jeune homme qui ſe noya dans le fleuve Cephiſe, & du Temple qu'Agamemnon fit bâtir à cette Déeſſe ſous le nom de Venus Argynnis. Elle fut auſſi appellée *Zerynthia*, à cauſe de l'antre nommé Zerynthion, où on célébroit les myſteres d'Hecate & des Corybantes.

Les Egyptiens lui ſacrifioient ſous le nom de *Nephthe*, comme qui diroit *la fin*, ou *la mort*, ou, ſelon d'autres, *la Victoire* ; & les Romains ſous celui de *Libitine*, parce qu'elle préſidoit aux ſé-

(a) . . . . . *Erycino in vertice ſedem*
Fundabat Veneri Idaliæ, &c. Æneid. l. 5.

pulchres. Elle fut honorée par les Tarentins, Peuples d'Italie, ſous celui de *Baſilis*, d'où étoit venu le nom d'un Jeu pratiqué par ceux qui faiſoient entr'eux un Roi pour commander aux autres, pendant ſa Royauté imaginaire : par les Athéniens ſous celui d'*Etaira*, ou d'*Amie*, parce qu'elle préſidoit aux unions des cœurs : ſous celui de *Pelagia*, ou *la Marine*, parce qu'elle étoit ſortie de la mer : ſous celui d'*Aurea*, dont ſe ſervent Homere & Virgile, en louant le beauté de ſes pieds. Mais je n'ai pas deſſein de parcourir toutes les épithetes que les Poëtes ont donné à cette Déeſſe.

De ce que nous venons de dire il eſt aiſé de conclure qu'on la repréſentoit d'une infinité de manieres différentes ; ou tenant un globe céleſte à la main, comme on le voit dans Maffei, pour marquer la Venus Uranie ou Céleſte ; ou armée, ainſi qu'elle paroît ſur quelques Médailles de Gorléus & de Beger ; ou aſſiſe ſur un Dauphin, tenant un pigeon ſur ſon giron ; ou avec Adonis accompagné de ſes chiens ; ou avec l'Amour & les trois Graces ; mais plus ſouvent encore ſortant de la mer aſſiſe ſur une coquille portée par deux (1) Tri-

(1) Admir. Rom. Antiq.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

tons ; ou sur un char tiré par deux chevaux marins ; ou par une chevre marine, ou plutôt par un bouc ; puisque, suivant Pausanias, sa statue faite par le fameux Sculpteur Scopas, étoit sur cet animal, & alors elle est accompagnée de Néréides & d'Amours, montés sur des dauphins : une seule de ces Néréides qui tient une guitarre à la main, est montée sur un Centaure marin : mais le plus souvent encore son char est tiré par des cygnes, ou par des colombes, oiseaux qui lui étoient consacrés. Quelquefois elle paroît elle-même appuyée sur un Triton, ayant un bouclier à la main, sur lequel est représentée une tête. Montée quelquefois sur des chevaux marins, elle paroît parcourir les ondes de la mer, la tête couverte d'un voile que les vents enflent, & Cupidon nageant à ses côtés. Une rame aux pieds de la Déesse, semble désigner la Venus *Pelagia* ou *Marine*. Celle des figures où elle tient à la main la Corne d'abondance, marque les biens que produit le commerce de la mer.

De toutes ces statues la plus belle est sans doute la Venus de Medicis: mais les plus singulieres sont celles qui semblent être faites pour ce vers de Te-

rence, *ſine Cerere & Baccho friget Venus*, & celle de Maffei, où cette Déeſſe accompagnée de deux Cupidons, & couronnée d'épis de bled, tient un Thyrſe environné de feuilles & de grapes de raiſins; & comme elle porte à la main trois fléches, elle ſemble nous apprendre qu'elle lance plus ſûrement ſes traits, quand Cerès & Bacchus ſont de la partie. Les torches allumées que cette Déeſſe & Cupidon portent, dans un Monument de Boiſſart, marquent les feux que l'une & l'autre Divinité allument dans les cœurs. Triomphante de ſes victoires, elle paroît dans une Image donnée par Beger, ſur un char tiré par deux lions. Elle tient un grand voile ſur la tête, & une fléche à ſa main gauche. Un Cupidon vole au-deſſus pour la couronner; des lauriers tombent ſur elle comme d'eux-mêmes, ſans que perſonne les pouſſe: un homme nud marche devant avec ſa lyre, qu'il touche pour faire honneur à la fête. Deux hommes à côté des lions, vont le flambeau ſur l'épaule pour eſcorter la troupe. Un Satyre marche après le char, joue de la flute à pluſieurs tuyaux, & termine toute la bande.

Finiſſons par la deſcription de deux

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

ſtatues de cette Déeſſe dont parle Pauſanias. Cet Auteur dit qu'il avoit vû dans l'Elide une belle ſtatue de Venus Uranie, ou Céleſte, dont les pieds etoient appuyés ſur le dos d'une tortue, & une autre de Venus Terreſtre, qui poſoit ſes pieds ſur un bouc ; mais il avoue ingénuement qu'il ne ſçait pas la ſignification de ces myſteres, & cet aveu eſt ſans doute plus raiſonnable que ce que diſent à cette occaſion quelques Mythologues, ſçavoir, qu'on a voulu nous apprendre par-là que Dieu, déſigné ſous le nom de Venus Uranie, étoit l'auteur de l'harmonie du monde, marqué par la tortue, qui étoit le ſymbole de cette harmonie.

L'Amour, ou Cupidon.

Comme Venus étoit toujours accompagnée de l'Amour, ou de Cupidon ſon fils, & des Graces, il eſt bon d'expoſer ce que la Mythologie Grecque nous apprend ſur ces deux articles. On ſent bien qu'il ne faut pas regarder l'Amour comme un perſonnage réel, mais comme un être qui n'a d'autre origine que l'imagination des Poëtes : & à quel point n'ont-ils pas embelli ce ſujet dans leurs

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XL.

leurs Ouvrages ? Que d'idées brillantes & badines ne leur a-t-il pas fournies ? Ce n'eſt pas qu'ils ayent laiſſé manquer l'Amour de parents, car les Anciens n'étoient jamais en défaut en fait de Généalogies : & lorſqu'on vient à les examiner de près, il faut néceſſairement convenir qu'ils ont admis pluſieurs Amours, ou Cupidons. On peut en effet en compter juſqu'à treize. D'abord Ciceron en admet trois ; le premier étoit fils de Mercure, & de la premiere Diane ; le ſecond, de Mercure & de la ſeconde Venus ; & le troiſiéme, qu'il appelle le Contre-Amour ou *Anteros*, de Mars & de la troiſiéme Venus (*a*).

Platon (1) croyoit qu'il y en avoit deux. Il établit pour principe, comme on l'a vû plus haut, que puiſque Venus ne va jamais ſans l'Amour, ou Cupidon, & qu'il y a deux Venus, il faut néceſſairement reconnoître deux Cupidons.

(1) Dans ſon Banquet.

Heſiode au commencement de ſa Theogonie paroît n'en reconnoître qu'un, produit en même-tems que le Chaos & la Terre. Mais Tzetzès dans ſon

(*a*) *Cupido primus Mercurio & Dianâ primâ natus dicitur : Secundus Mercurio & Venere ſecundâ : tertius quidem eſt Anteros Martis & Venere tertiâ.* De Nat. Deor. lib. 3.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

Commentaire, expliquant les premiers vers de ce Poëte, en admet un second: *Trois choſes*, dit-il, *ont été créées d'abord; le Chaos, la Terre, & le Cupidon céleſte, qui eſt le Dieu: mais il y en a un plus recent, fils de Venus*: ce qui s'accorde avec ce que dit Pauſanias (2) qu'à Elis dans le Temple de Neptune, on voyoit l'Amour ou Cupidon qui recevoit entre ſes bras Venus naiſſante de la mer, ſur la tête de laquelle *Pitho*, ou *Suada*, mettoit une couronne; ce qui fait un Cupidon plus ancien que Venus.

(2) In Eliac. l. 1.

Ce même Auteur remarque encore dans ſes Béotiques, qu'Olen de Lycie, le plus ancien Poëte de la Grece qui ait fait des Hymnes, avoit dit dans celui qu'il avoit compoſé en l'honneur de Lucine, que cette Déeſſe étoit mere de Cupidon.

Sapho étoit trop galante pour avoir ignoré les parents de l'Amour; & c'eſt ſans doute pour accorder la délicateſſe des ſentimens, avec les ſuites de cette paſſion, qu'elle a imaginé qu'il y avoit deux Amours; l'un fils du Ciel, & l'autre fils de la Terre.

Acuſilaüs vouloit qu'il y en eût un autre, né de la Nuit & de l'Ether: Alcée prétendoit auſſi en faire reconnoî-

tre un produit par la Diſcorde & le Zephyre : ſelon Orphée, il y en avoit un fils de Saturne. Enfin ſi nous nous en rapportons à Platon, ce Dieu étoit fils de Porus, le Dieu des richeſſes, & de la Pauvreté. Dictime, un des interlocuteurs du Dialogue intitulé *le Banquet*, dit que les Dieux donnant un grand feſtin, Porus qui avoit un peu trop bû, s'étant endormi à la porte de la ſalle, Penie ou la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les reſtes du feſtin, s'étant approchée de lui, il en eut un enfant qui étoit l'Amour.

Tels ſont les differens Amours dont il eſt parlé dans les Anciens. Il eſt évident que toutes ces Généalogies n'ont d'autre fondement que l'imagination qui les inventa ; & qu'on pourroit aiſément réduire ces Cupidons à un moindre nombre, puiſque les Anciens dont on vient de parler, leur donnent ſouvent ou le même pere, ou la même mere. Mais ſans nous arrêter à de frivoles diſcuſſions, on peut aſſûrer qu'il n'y eut jamais d'autre Amour que celui dont parlent Sanchoniathon & Heſiode ; c'eſt-à-dire, ce principe phyſique qui ſervoit à unir enſemble les parties diviſées de la matiere qui formoit le Chaos. Et certainement

Dieux d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

dans l'Hiſtoire de la véritable Venus, ou Aſtarté, on ne trouve rien de ce ſyſtême badin d'un Amour enfant & aveugle, qui porte des fleches dont il bleſſe les cœurs, fruit de l'oiſiveté des Poëtes Grecs. Il eſt vrai qu'Ovide dit que l'Amour bleſſa Venus, qui devint éperduement amoureuſe d'Adonis, ce qui paroît ne convenir qu'à l'Aſtarté des Phéniciens ; mais ce n'eſt qu'une pure fiction de ce Poëte, qui a confondu la Venus de Phenicie avec celle de Grece.

Quoi qu'il en ſoit, voici à peu près les manieres differentes dont on repreſentoit l'Amour, ſur les monumens qui nous reſtent. On le peignoit d'abord, comme une jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, ſautant, danſant, jouant, badinant, montant ſur des arbres : on le peint dans l'air, ſur terre, ſur mer, & quelquefois dans le feu. Il va ſur des animaux, conduit des chariots, touche des Inſtrumens ; en un mot, on lui fait faire toutes ſortes de perſonnages. Il n'eſt pas rare de le voir jouer avec ſa mere Venus : quelquefois Venus tient ſon carquois élevé en l'air ; Cupidon tâche de l'attraper en ſautant, & tient déja une fleche. Ailleurs elle le tient ſur ſon giron & entre

ſes bras. Quelquefois il joue du cor aſſis devant ſa mere qui lui montre une fleche. Tantôt un pied en l'air il paroît méditer quelque ruſe: ou poſé ſur une baſe, il tient entre ſes mains quelque inſtrument que le temps a effacé; ou ſonne de la trompette, le viſage tourné vers le ciel. Quelquefois il tient un oiſeau qui paroît un cygne, & qu'il embraſſe. On le voit auſſi jouant de la flûte de Pan; ou endormi ayant l'arc & le carquois à ſes pieds; quelquefois le caſque en tête, la pique ſur l'épaule, & le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars déſarmé ſe livre à l'Amour.

Aſſis devant un Autel flamboyant, il joue de la flûte à pluſieurs tuyaux: eſt-ce pour marquer que les exercices de la Religion ne mettent pas à couvert de ſes inſultes? Il y a ſans doute là quelque allégorie, auſſi-bien que dans une autre repréſentation où à l'ombre d'un palmier il embraſſe un belier, qui regarde un Autel flamboyant. Se battant à la lutte contre un coq, il paroît ſubjuguer l'oiſeau le plus porté à l'Amour. Aſſis ſur un centaure, il nous apprend qu'il domine ſur tout ce qui reſpire, même ſur les monſtres. On trouve dans les Anti-

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.XI.
quaires une Venus assise qui joue de la harpe, & devant elle un Cupidon qui tient au bout de deux verges un masque qui représente le Jeu, ou *Jocus*. Chacune de ces figures a son inscription, *Venus*, *Cupido*, *Jocus*; Statue qui semble être faite sur ces deux vers d'Horace.

Sive tu mavis Erycina, ridens
Quam Jocus circumvolat & Cupido.

Monté sur un Dauphin, il annonce son empire sur la mer; & ce qui prouve cette conjecture, c'est que Neptune paroît auprès de lui avec son Trident, comme pour rendre hommage à sa puissance. Enfin autour du char de Pluton qui enleve Proserpine, il désigne que son empire s'étend aussi jusques dans les Enfers.

Mais nous ne finirions pas, si nous voulions suivre l'imagination des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs qui se sont donné un libre essor, au sujet d'un Dieu auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, & l'empire des morts même étoient soumis.

On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Venus, on n'ait aussi rendu un culte religieux à l'Amour son fils. En effet, leurs Temples, leurs Autels, étant les mêmes, les vœux, les prieres, & les

ſacrifices n'étoient pas differens. Cependant Platon qui fait ſi ſouvent parler Socrate de ce Dieu, introduit dans ſon Banquet, Phœdrus qui ſe plaint qu'aucun Poëte n'ait chanté des Hymnes & des Péans, en l'honneur d'une ſi grande Divinité: ce qui doit s'entendre ſeulement à l'occaſion des feſtins, pendant leſquels on avoit coutume d'en chanter en l'honneur de Bacchus & en l'honneur des autres Dieux. Car ſi la propoſition étoit générale, on pourroit dire que Phœdrus s'eſt trompé, puiſque les Poëtes n'ont point oublié l'Amour dans leurs Ouvrages: comme il s'eſt trompé certainement, lorſqu'il a avancé qu'on n'avoit point donné de parens à ce Dieu, quoiqu'il ſoit vrai, comme nous venons de le dire, qu'il n'en a pas manqué. Après tout, l'autorité ſeule de Pauſanias décideroit la queſtion, puiſqu'il dit que ce Dieu étoit honoré à Theſpis d'un culte particulier.

Anteros.

ANTEROS (*a*) ou le contre Amour, étoit fils de Venus & de Mars. Voici ce

(*a*) Ce nom eſt compoſé de deux mots grecs, *Eros*, l'amour, & *Anti*, *contra*.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

qu'on raconte sur sa naissance.

Venus, disent les Anciens, se plaignant à Themis de ce que l'Amour son fils demeuroit toujours enfant, cette Déesse lui répondit qu'il le seroit tant qu'elle n'en auroit point d'autre. Il n'en fallut pas davantage à une Déesse qui avoit tant de penchant à la galanterie : elle souffrit la passion que le Dieu Mars avoit pour elle, & Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour pour cela n'en devint pas plus grand, lui & son frere demeurerent toujours enfans, & on les trouve ainsi représentés avec des ailes & un carquois, des fleches, & un baudrier. On les voit sur un ancien bas relief jouant ensemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier que chacun tire de toute sa force ; & ce qu'il y a de singulier sur le monument que Beger a inseré dans son Trésor de Brandebourg, est qu'il paroît être le même que celui dont parle Pausanias. Le même Auteur (1) fait mention d'une autre figure d'Anteros, où il tient deux cocqs sur son sein, qu'il tâche d'engager à le piquer sur la tête.

(1) In Attic.

Anteros partagea les honneurs divins avec sa mere & son frere, puisque Pausanias (2) parle d'un Autel que les Atheniens lui avoient élevé.

(2) Loc. cit.

Pſyché.

QUOIQUE la fable de Pſyché ne renferme aucun évenement hiſtorique, & qu'elle reſſemble à nos Contes des Fées; cependant comme elle eſt liée à celle de Cupidon, ou de l'Amour, je ne ſçaurois m'empêcher de la rapporter. De trois filles qu'avoient un Roi & une Reine, dit Apulée, la plus jeune étoit la plus belle, & la nature ſembloit s'être ſurpaſſée en la formant. Le bruit de ſa beauté s'étant repandu de tous côtés, on venoit en foule à la Cour de ſon pere, & dès qu'on la voyoit, de l'admiration on paſſoit à l'adoration. Venus jalouſe de cette naiſſante beauté qui faiſoit déſerter Gnide, Paphos, & Cythere, ordonna à Cupidon de bleſſer Pſyché d'une de ſes fleches, & de la rendre amoureuſe de quelque objet indigne de ſes charmes. Cupidon au lieu d'exécuter les ordres de ſa mere, en devint lui-même éperduement amoureux. Cependant ſes ſœurs moins belles qu'elle, furent mariées à des Souverains, pendant que perſonne n'oſoit aſpirer à ſa conquête. L'Oracle d'Appollon conſulté ſur la deſtinée de cette jeu-

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

ne Beauté, répondit qu'elle ne devoit point eſperer un époux mortel, mais un Dieu redoutable à tous les Dieux & à l'Enfer même; il ajoutoit qu'il falloit expoſer cette jeune Princeſſe ſur une haute montagne au bord d'un précipice, parée de funebres ornemens. On obéit à l'Oracle, & Pſyché ne fut pas plûtôt dans le lieu que l'Oracle avoit indiqué, qu'un Zephyr l'en arracha & la porta au milieu d'un bois, où étoit un Palais ſuperbe brillant d'or & d'argent, & dont le pavé étoit de pierres précieuſes. Le Palais paroiſſoit inhabité, mais elle entendit des voixqui l'invitoient à y demeurer. Quoiqu'elle ne vît point les Nymphes qui la ſervoient, elle ne manquoit de rien. A des repas également ſuperbes & délicats, ſuccedoient des concerts & une muſique charmante; & les plaiſirs ſe ſuivoient ainſi les uns les autres. La nuit arrivée l'Epoux qui lui étoit deſtiné s'approcha d'elle, & la quitta avant le jour, de peur d'être apperçu; ce qui dura pluſieurs nuits de ſuite.

Cependant le Roi & la Reine inquiets du ſort de leur fille, envoyerent ſes ſœurs, pour la chercher. L'Amour informé de cette démarche, défendit d'a-

bord à Pſyché de voir ſes ſœurs, mais la trouvant triſte & rêveuſe, il lui permit enfin de leur parler, à condition qu'elle ne ſuivroit pas leur conſeil. Le même Zephyr qui l'avoit conduite dans ce lieu enchanté, y amena ſes ſœurs. Pſyché, après leur avoir dit qu'elle étoit la plus heureuſe du monde, & que ſon mari jeune & bien fait l'aimoit éperdûement, les renvoya chargées de préſens. Ces deux Princeſſes jalouſes du bonheur de leur ſœur, réſolurent de la perdre, & ayant découvert dans une ſeconde entrevûe, qu'elle ne voyoit pas ſon mari, elles lui rappellerent l'Oracle d'Apollon, qui avoit parlé confuſément de je ne ſçai quel monſtre, & lui dirent que ſon époux étoit un ſerpent qui enfin la feroit périr miſérablement. Pſyché effrayée d'un pareil diſcours, & ne pouvant pénétrer en effet la raiſon pour laquelle ſon mari vouloit demeurer inviſible, dit qu'elle étoit prête de ſuivre leur avis, ſi elles ſçavoient les moyens de la tirer de cet embarras; elles lui conſeillerent de tenir dans un lieu caché une lampe allumée avec un raſoir; & que quand le monſtre ſeroit endormi, de ſe ſervir de la lampe pour le voir, & du raſoir pour lui cou-

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.XI.

per la tête. Psyché suivit le conseil de ses sœurs ; & étant sortie du lit, & ayant pris sa lampe, au lieu d'un monstre elle apperçut l'Amour endormi, qu'un teint vermeil, des ailes flottantes, & une chevelure blonde lui firent connoître. Saisie d'étonnement, & au désespoir d'avoir douté de son bonheur, elle résolut de se plonger dans le sein le fer dont elle avoit voulu égorger son mari ; mais il lui tomba des mains, & la vûe d'un objet si charmant appaisa son courroux. Cependant tandis qu'elle considéroit l'arc de Cupidon, & son carquois, qui étoient au pied du lit, elle se blessa au doigt en éprouvant la pointe d'une de ses fléches : mais peu attentive à une blessure légere, elle continua à se repaître d'un si beau spectacle, quand une goutte d'huile tombée de sa lampe sur l'épaule droite de Cupidon, le réveilla. Aussi-tôt il prend son vol : Psyché l'arrête par le pied, mais Cupidon l'emporte, & la laisse enfin tomber. Puis s'arrêtant sur un cyprès, lui reproche amérement le peu de confiance qu'elle avoit eue à ses conseils, & disparoît à ses yeux. Psyché désesperée se précipite dans un fleuve, mais l'onde qui respecte l'épouse de l'Amour, la

rejette incontinent ſur ſes bords. Elle rencontre le Dieu Pan qui la conſole, & lui dit que le ſeul parti qu'elle eût à prendre, étoit d'appaiſer l'Amour. Errante par le monde elle arrive chez une de ſes ſœurs, lui raconte ſon avanture, & lui dit que l'Amour pour ſe venger avec plus d'éclat de ſon indiſcrétion, l'avoit menacée d'épouſer une de ſes ſœurs. Enflée d'une vaine eſpérance, ſa ſœur s'échappe du Palais, ſe rend à la Roche qui conduiſoit au Palais de l'Amour, & croyant que le Zephyr la ſoutiendroit comme il avoit fait juſqu'alors, elle ſe laiſſa tomber, & périt miſérablement. Pſyché ſe vengea de même de ſon autre ſœur, qui donna dans le même piége. Cependant Venus avertie que Cupidon ſouffroit de cruelles douleurs, ſe mit en devoir de chercher Pſyché, pour lui faire porter la peine de ſa témérité.

Pſyché cherchoit toujours l'Amour, & étant arrivée près d'un Temple, elle fit une gerbe de quelques épis épars dans un champ, & l'offrit à Cerès, la priant de la prendre ſous ſa protecton; mais la Déeſſe lui répondit que tout ce qu'elle pouvoit faire en ſa faveur, étoit de ne la pas livrer à ſon ennemie. Ju-

non qu'elle rencontra dans un de ſes Temples lui fit à peu près la même réponſe. Pſyché ne ſe déſeſpere point : elle prend le parti d'aller chercher Venus, eſpérant de trouver l'Amour auprès d'elle, & de faire ſa paix. Elle la rencontra en effet ; mais la fiere Déeſſe, ſans paroître faire la moindre attention à elle, monta dans l'Olympe, & pria Jupiter d'envoyer Mercure pour chercher Pſyché par toute la terre, & de la lui amener, n'ayant pas voulu elle-même l'arrêter lorſqu'elle l'avoit rencontrée, parce qu'elle avoit paru en ſuppliante devant elle. Pendant que Mercure cherche cette Amante infortunée, elle rencontre la Coutume, l'une des Suivantes de Venus, qui la traînant par les cheveux, la méne à Venus. La Déeſſe irritée lui arrache les cheveux, lui déchire ſa robe, lui donne des coups ſur la tête ; & ayant enſuite formé un gros monceau de grains, mêlé de froment, d'orge, de millet, de pavots, de pois-chiches, de lentilles, & de féves, elle lui ordonne de ſéparer tous ces grains, & cela avant que la nuit arrivât, lui laiſſant pour compagnes deux de ſes autres Suivantes, la Triſteſſe & la Sollicitude. Pſyché demeuroit inter-

dite & immobile, mais d'officieuſes fourmis ſéparerent les grains, & la tirerent d'embarras. Venus lui commanda enſuite de lui apporter un floccon d'une laine dorée de certains moutons qui paiſſoient au-dela d'une riviere, dans des lieux inacceſſibles; mais au lieu de ſonger à exécuter l'ordre de la Déeſſe, elle alloit ſe précipiter dans cette riviere, lorſqu'un roſeau articula quelques ſons qui lui apprirent le moyen d'avoir ce floccon qu'elle porta à la Déeſſe. Venus, qu'une ſi prompte obéiſſance n'appaiſoit pas, lui ordonna encore de lui apporter une urne pleine d'une eau noire, qui couloit d'une fontaine gardée par des dragons. Une aigle prit l'urne, la remplit de cette eau, & la lui mit entre les mains pour la rendre à Venus. Un ordre encore plus difficile à exécuter, ſucceda à tant de travaux. Venus ſe plaint qu'elle a perdu une partie de ſes attraits en panſant la plaie de ſon fils, & ordonne à Pſyché de deſcendre dans le Royaume de Pluton, pour demander à Proſerpine une boëte où fuſſent quelques-uns de ſes charmes. Alors Pſyché croyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de deſcendre chez les Morts qu'en mou-

rant, alloit se précipiter du haut d'une Tour, lorsqu'une voix qui se fit entendre, lui apprit le chemin des Enfers, en lui disant d'aller au Tenare, près de Lacédemone, & qu'il y avoit là un chemin qui y conduisoit; mais qu'elle devoit se munir de deux gâteaux, un à chaque main, & de deux pieces de monnoye, qu'elle tiendroit à la bouche: qu'elle trouveroit Caron, qui la passeroit dans sa Barque, & qu'elle lui donneroit une des pieces de monnoye qu'il devoit prendre lui-même de sa bouche; & que lorsqu'elle rencontreroit ce grand chien qui garde la Cour de Proserpine, elle lui donneroit un des gâteaux. Qu'enfin elle rencontreroit Proserpine qui lui feroit un accueil favorable; qu'elle l'inviteroit à s'asseoir dans un grand festin qu'elle lui donneroit; mais qu'elle devoit refuser ses offres, s'asseoir à terre, & ne manger que du pain bis; qu'enfin la Déesse lui donneroit la boëte, & qu'elle devoit se donner bien de garde de l'ouvrir. Psyché suivit tous les avis que cette voix lui donna, & reçut de Proserpine ce que Venus demandoit.

Après qu'elle fut sortie des Enfers, elle eut la curiosité d'ouvrir la boëte,

dans le deſſein de prendre quelque choſe pour elle de la beauté qu'elle renfermoit ; mais elle n'y trouva qu'une vapeur infernale & ſoporifique, qui la ſaiſit à l'inſtant, & la fit tomber endormie à terre. Elle ne s'en ſeroit jamais relevée, ſi Cupidon guéri de ſa plaie, ne fût ſorti par la fenêtre du palais de ſa mere pour aller chercher ſa chere Pſyché. Il la trouva endormie, l'éveilla de la pointe d'une fléche, remit la vapeur dans la boëte, & lui dit de la porter à ſa mere. Cupidon s'envola au Ciel, & ſe préſenta à Jupiter qui fit aſſembler les Dieux, & ordonna qu'il garderoit ſa Pſyché, & que Venus ne s'oppoſeroit plus à ſon mariage avec elle. Il commanda en même temps à Mercure d'enlever Pſyché dans le Ciel. Pſyché reçûe en la compagnie des Dieux, but de l'ambroſie, & devint immortelle. On prépara le feſtin nuptial, chaque Dieu y joua ſon rolle, Venus même y danſa. Les noces furent ainſi célébrées, & Pſyché accoucha peu de temps après d'une fille qu'on appella la Volupté.

Cette Fable, comme on voit, eſt entiérement allégorique. & marque les maux que la Cupidité, figurée par

DIEUX d'Occident. Liv.I.Ch.XI.

l'Amour, cauſe à l'ame ſous le ſymbole de Pſyché. Il ſeroit inutile de tenter d'en expliquer toutes les circonſtances qui ne ſont que le fruit de l'imagination de ceux qui l'inventerent. Il ſuffit de dire que les Anciens repréſentoient Pſyché avec des ailes de papillon, comme on la voit ſur quelques monumens, & ſur des pierres gravées, & que le papillon & l'ame dans la Langue Grecque s'appelloient *Pſyché* : mais étoit-il néceſſaire de remplir cette fiction de tant de circonſtances pueriles, pour une moralité triviale ?

Les Graces.

PARMI le grand nombre de Divinités inventées par les Anciens, il n'y en avoit point de plus agréables que les Graces, puiſque c'étoit d'elles que les autres empruntoient leurs charmes, ſources de tout ce qu'il y a d'agréable & de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux perſonnes, aux Ouvrages, & à chaque choſe en ſon genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en eſt comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don ſans

lequel tous les autres ſont inutiles ; je veux dire le don de plaire. Auſſi entre toutes les Déeſſes, il n'y en avoit point qui euſſent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les profeſſions, tous les âges leur adreſſoient des vœux, & leur préſentoient de l'encens. Chaque Science & chaque Art avoit en particulier ſa Divinité tutélaire ; mais tous les Arts & toutes les Sciences reconnoiſſoient l'empire des Graces.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

Comme M. l'Abbé Maſſieu a laiſſé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1) une Diſſertation, dans laquelle ce ſçavant & ingénieux Académicien laiſſe peu de choſes à déſirer ſur l'article de ces Divinités, je ne ſçaurois mieux faire que de le prendre pour guide. Je rechercherai donc comme lui, mais en peu de mots, l'origine des Graces & leur nombre, les différens noms qu'on leur a donnés, leurs attributs, le culte qu'on leur rendoit, & enfin quels étoient les biens dont on les croyoit les diſpenſatrices.

(1) Tom. V. p. 2.

Quelques Anciens ont crû qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, & qu'elles nâquirent de Jupiter & de Junon ; mais Heſiode aſſûre qu'elles

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

étoient filles de ce Dieu & de la belle Eurynome, fille de l'Ocean, qu'Onomacrite nomme Eunomie, & Lactance, ancien Commentateur de Stace, Harmione. Suivant Antimaque Poëte très-ancien, sa mere s'appelloit Eglé, & selon d'autres Eurymeduse, ou Antinome. Enfin l'opinion la plus généralement reçûe est qu'elles doivent le jour à Bacchus & à Venus.

Les Anciens n'étoient pas plus d'accord sur le nom & le nombre des Graces, que sur leur origine. Les Lacedemoniens n'en reconnoissoient que deux, qu'ils honoroient sous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Atheniens n'en admettoient pas davantage, mais ils les appelloient *Auxo* & *Hegemone*. Hesiode, & après lui Pindare, Onomacrite, & la plûpart des autres Poëtes fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment *Eglé*, *Thalie* & *Euphrosyne*. Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que Thalie passe ordinairement pour une des Muses : mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muse & une Grace ayent porté le même nom ? Homere change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Pasithée* (1), en quoi il est suivi par Stace (2).

(1) Iliad. l. 14.

(2) Thebaid. l. 2.

Malgré l'autorité d'Heſiode & d'Homere, il y avoit pluſieurs endroits dans la Grece, où l'on reconnoiſſoit quatre Déeſſes de ce nom, & on les confondoit alors avec les Heures, ou plutôt avec les quatre Saiſons de l'année ; c'eſt pour cela qu'on les repréſentoit couronnées, l'une de fleurs, l'autre d'épics, la troiſiéme de pampres & de raiſins, & la quatriéme d'une branche d'olivier, ou de quelqu'un de ces arbres qui conſervent leur verdure juſques dans l'hyver. C'étoit pour la même raiſon encore qu'on voyoit quelquefois Apollon ſoutenant de la main droite de petites figures des quatre Graces. Voilà ce que l'Antiquité a de plus aſſûré ſur leur nombre. Car pour l'expreſſion d'Ariſtenet, qui dit que les Graces voloient par centaines autour de Cydippe : & celle de l'Auteur du Poëme ſur les amours de Hero & de Leandre, qui aſſûre que lorſqu'Hero daignoit ſoûrire, on en découvroit plus de cent dans ſes yeux ſeuls ; & enfin celle de Nonnus, qui dans le Poëme qu'il a fait en l'honneur de Bacchus, dit qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à ſa ſuite ; ce ſont de ces expreſſions hyperboliques qui n'impoſent à perſonne. Il n'en eſt pas de

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

même de ce que dit Pausanias (1), que quelques Auteurs mettent la Déesse de la Persuasion au nombre des Graces, voulant nous insinuer par là, que le grand secret de persuader, c'est de plaire.

(1) In Beot.

Au commencement on ne représentoit ces Déesses, que par de simples pierres qui n'étoient point taillées ; & telles étoient, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs, les anciennes statues. Mais on les représenta bien-tôt sous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers temps, & toutes nues dans la suite. Pausanias avoue (2) qu'il ne sçauroit marquer l'époque où l'on cessa de leur donner des habits. On les représentoit ainsi, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature ; & avec de simples gazes, pour nous apprendre que si quelquefois on appelle l'art au secours de la nature, on ne doit employer les ornemens étrangers que sobrement & avec retenue. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse. Communement on croyoit qu'elles étoient filles & vierges, cependant Homere en marie une au Dieu du Sommeil, & l'autre à Vulcain. On représentoit encore les Gra-

(2) Loc. cit.

ces dans l'attitude des perſonnes qui danſent ; ce qui fait dire à Horace (1), *Alterno terram quatiunt pede :* on ajoutoit qu'elles ſe tenoient par la main ſans ſe quitter, *ſegneſque nodum ſoluere Gratiæ* (2).

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

(1) Liv. 1. Od. 4.

(2) Hor. l. 3. Od. 21.

Pauſanias (3) dit qu'on voyoit à Elis les ſtatues des trois Graces, où elles étoient repréſentées de telle ſorte que l'une tenoit à la main une roſe, l'autre un dé à jouer, & la troiſiéme une branche de myrthe : ſymboles dont cet Auteur donne lui-même l'explication. C'eſt que le myrthe & la roſe, dit-il, ſont particulierement conſacrés à Venus & aux Graces ; & quant au dé, il eſt une marque du penchant que la jeuneſſe (âge que les Graces aiment par préference) a pour les jeux & pour les ris. Mais que dirons-nous d'une coutume que les Anciens avoient de repréſenter les Graces au milieu des plus laids Satyres ? Juſques-là qu'aſſez ſouvent même les ſtatues des Satyres étoient creuſes, de maniere qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer ; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi bizarre ? Auroit-on voulu nous indiquer par-là, qu'il ne faut pas

(3) In Eliac. l. 2.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

juger des hommes sur l'apparence ; que les défauts de la figure peuvent se reparer par les agrémens de l'esprit ; & qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualités intérieures ?

On peut aisément juger que des Divinités si aimables ne manquerent ni d'Autels, ni de Temples. On croit que ce fut Etheocle Roi d'Orchomene dans la Beotie, qui leur en éleva le premier, & qui regla les céremonies de leur culte ; ce qui a fait dire à quelques Anciens qu'il étoit leur pere. Cependant les Lacedemoniens en attribuoient la gloire à Lacedemon leur quatriéme Roi, prétendant que le Temple qu'il leur avoit bâti sur les bords du fleuve Tiase, étoit le plus ancien de la Grece. Suivant Pausanias elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Perges, à Perinthe, à Byzance, & en plusieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace. Ordinairement les Temples consacrés à l'Amour, l'étoient aussi aux Graces. On avoit encore accoutumé de leur donner place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le Dieu même de l'Eloquence avoit besoin de leur secours. Mais sur tout, les Muses & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple, & on apperçoit aisément

aiſément l'union intime qui devoit être entre ces deux ſortes de Divinités : auſſi Pindare invoque les Graces preſque auſſi ſouvent que les Muſes.

Quoiqu'on célébrât des Fêtes en leur honneur pendant tout le cours de l'année, cependant le Printemps leur étoit principalement conſacré, comme à Venus leur mere. Mais ce n'étoit pas ſeulement en certains temps que les Anciens ſignaloient leur dévotion à ces Déeſſes, il n'y avoit guéres de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. On faiſoit peu de repas ſans invoquer les Muſes & les Graces : avec cette différence, que pour ſe concilier la faveur des Muſes on beuvoit neuf coups, au lieu que ceux qui vouloient s'attirer celle des Graces, n'en beuvoient que trois.

Toute la Grece étoit remplie de ces monumens conſacrés à ces Déeſſes. On voyoit dans la plûpart des villes, leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déeſſes, peint par Pythagore de Paros (1). Un autre à Smirne, qui étoit de la main d'Apelle. Socrates avoit fait leurs ſtatues en marbre, Bupale les fit en or. Pauſanias parle de pluſieurs au-

(1) Pauſ. in Beot.

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

tres ſtatues de ces Déeſſes, également recommandables par la richeſſe de la matiere & par la beauté du travail. Demoſthéne rapporte dans ſa harangue pour la Couronne, que les Athéniens ayant ſecouru les Habitans de la Cherſoneſe dans un beſoin preſſant, ceux-ci pour éterniſer le ſouvenir d'un tel bienfait, éleverent un Autel avec cette Inſcription, *Autel conſacré à celle des Graces qui préſide à la reconnoiſſance.* Et pour finir par des monumens d'une autre eſpece, il y avoit un grand nombre de Médailles où les Graces étoient repréſentées ; pluſieurs ſont venues juſqu'à nous. Telle eſt une Medaille Grecque d'Antonin Pie, frappée par les Perinthiens ; une de Septime Severe, par les habitans de Perge dans la Pamphilie ; une autre d'Alexandre Severe, par la Colonie Flavienne dans la Thrace ; & enfin une de Valerien, pere de Galien, par les Byzantins.

Enfin, quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces Déeſſes, on croyoit qu'elles diſpenſoient aux hommes, non ſeulement la bonne grace, la gayeté, l'égalité de l'humeur, mais encore la liberalité, l'éloquence & la ſageſſe, ainſi que le dit Pindare ; mais la plus belle de

toutes les prérogatives des Graces, c'eſt qu'elles préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance; juſques-là que dans preſque toutes les langues on ſe ſert de leurs noms, pour exprimer, & la reconnoiſſance & les bienfaits.

Finiſſons par les allégories qu'on a trouvées dans le nom de ces Déeſſes & dans leurs attributs. D'abord on les appelloit, dit-on, *Charites*, nom dérivé du mot Grec qui veut dire *joye*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaiſir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la memoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir: vives & legeres, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point ſe faire attendre. Auſſi les Grecs avoient-ils coutume de dire, qu'une grace qui vient lentement, ceſſe d'être grace. On diſoit qu'elles étoient vierges, pour nous donner à entendre, premierement qu'en faiſant du bien, on doit avoir des vûes pures, faute de quoi on corrompt le bienfait: & en ſecond lieu, que l'inclination bienfaiſante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'eſt pour cette ſeconde raiſon

DIEUX d'Occident, Liv. I. Ch. X.

que Socrate voyant un homme qui prodiguoit ses bienfaits sans distinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent*, s'écria-t-il, *les Graces sont vierges, & tu en fais des courtisanes.* Elles se tenoient par la main, ce qui signifioit que nous devons par des bienfaits réciproques serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits ; & de plus, que par le moyen de la reconnoissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti.

CHAPITRE XII.

Histoire de Vulcain.

IL est juste de joindre l'Histoire de Vulcain à celle de Venus & des Graces, puisque suivant les Anciens, il avoit épousé ou la mere d'Amour elle-même, ou suivant Homere, une de ces trois Déesses. Si nous en croyons Ciceron (1), il y a eu plusieurs Vulcains ; le premier étoit fils du Ciel, le second

(1) Liv. 3. de Nat. Deor.

du Nil ; les Egyptiens qui le reconnoiſſoient pour leur protecteur, l'appelloient *Opas* ; le troiſiéme étoit fils de Jupiter & de Junon, ou de Junon ſeule, ſuivant Heſiode, ſuivi par les autres Poëtes. Le quatriéme étoit fils de Menalius ; c'eſt celui qui habitoit les Iſles Vulcanies. On peut même trouver un Vulcain plus ancien que tous ceux-là. C'eſt le Tubalcain de l'Ecriture ſainte, qui s'étant appliqué à forger le fer, comme Moyſe nous l'apprend, eſt devenu le modéle & l'original de tous les autres.

Les Mythologues donnent pluſieurs étymologies du nom de Valcain. Phurutus le fait venir de καὶ τὸ ἥφθαι comme qui diroit *brûlant*. Pluton dans ſon Socrate, dit qu'il vient de φαξὸς ἴσως, *celuiqui préſide à la lumiere*. Servius prétend qu'il a été appellé *Vulcanus* quaſi *Volitanus*, pour marquer que les étincelles du feu volent en l'air quand on forge le fer. Mais quel fond peut-on faire ſur une étymologie tirée d'un nom que les Latins avoient donné à ce Dieu, & qui n'étoit pas connue des Egyptiens qui avoient porté dans la Grece le culte de ce Dieu? Celle de Phurnutus eſt ſans doute plus raiſonnable, puiſque les Grecs nommoient ce Dieu *Ephæſtos*. Mais ſans nous arrêter

DIEUX d'Occident. Liv. I. Ch. XI.

plus long-temps à ces étymologies, disons que les Grecs regardoient Vulcain comme le Dieu des Forgerons, & comme Forgeron lui-même; & c'eſt l'idée qu'en donne Diodore de Sicile, lorſqu'il dit (1) « que Vulcain eſt le premier » Auteur des Ouvrages de fer, d'airain, » d'or, & d'argent, en un mot de toutes les matieres fuſibles. Il enſeigna » auſſi tous les uſages que les Ouvriers » & les autres hommes peuvent faire du » feu : c'eſt pour cela que tous ceux qui » travaillent en métaux, ou plûtôt les » hommes en général donnent au feu le » nom de Vulcain, & offrent à ce Dieu » des ſacrifices en reconnoiſſance d'un » préſent ſi avantageux ».

(1) Lib. 5.

Il y a beaucoup d'apparence que le ſecond Vulcain étoit un ancien Roi d'Egypte, ainſi que nous le prouverons à la fin de l'Hiſtoire de ce Dieu; ou plûtôt, c'étoit la plus ancienne Divinité des Egyptiens, puiſqu'on le trouve dans Herodote, dans Syncelle, & dans d'autres Auteurs encore, à la tête des Divinités de ce Peuple, ſans qu'on ſçache au juſte ce que c'étoit que ce Dieu; à moins qu'on ne remonte à Tubalcain, ou à quelqu'un des Rois de ces pays-là, qui ſe rendit illuſtre dans l'art de forger le fer.

Pour le troiſiéme Vulcain dont les Grecs ont chargé l'Hiſtoire de celle de tous les autres, on peut croire que c'étoit un Prince Titan, fils de Jupiter, ou du moins un de ſes parens, qui ayant été diſgracié, fut obligé de ſe retirer dans l'Iſle de Lemnos, où il établit des forges. Mr. Newton qui le confond avec Thoas, Roi de Lemnos, explique la fable de ſa chute du ciel, avec beaucoup d'eſprit. Thoas, dit-il (1), épouſa Colicopis, cette même Venus qu'on croyoit mere d'Enée, & fille d'Othréus Roi de Phrygie. On donna à Thoas le nom de Cinyras à cauſe de ſon habileté à jouer de la lyre, ce qui fit publier qu'il avoit été aimé d'Apollon ou d'Orus. Bacchus devenu amoureux de la femme de Thoas, fut ſurpris dans un commerce de galanterie avec elle, mais il ſçut appaiſer le mari en lui faiſant boire du vin, & racommoda l'affaire en le faiſant Roi de Byblos & de Chypre; après quoi il paſſa l'Helleſpont avec ſon Armée, & conquit la Thrace. C'eſt à tous ces événemens, ajoute l'Auteur que je viens de citer, que les Poëtes font alluſion, en feignant que Vulcain tomba du ciel dans l'Iſle de Lemnos, & que Bacchus après avoir calmé ſa colere en lui faiſant boire

(1) Chronol. des Empires pag. 240.

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

du vin, le fit rappeller dans le ciel. Il tomba du ciel des Dieux de Crete, quand il alla de Crete à Lemnos pour forger les métaux; il fut rétabli dans le ciel, quand Bacchus le fit Roi de Chypre & de Byblos; car les Cours des Princes de ce tems-là, à l'exemple de celle de Jupiter, étoient regardées comme le ciel. Thoas regna jusqu'à une grande vieillesse, vêcut jusqu'au temps de la guerre de Troye, & devint prodigieusement (*a*) riche.

C'est ainsi que les Grecs avoient travesti par d'ingénieuses fictions une histoire, qui d'elle-même étoit fort simple & fort naturelle; & pour trouver quelque prétexte à l'éloignement, ou, si l'on veut, à l'exil de Vulcain, ils publierent que Jupiter qui le trouva fort laid, ou plutôt qui étoit jaloux que Junon l'eût mis au monde sans sa participation, l'avoit fait culbuter du ciel en terre d'un coup de pied, & qu'il se seroit tué immanquablement, sans le secours des habitans de Lemnos qui le reçurent entre leurs bras; que cependant il lui en coûta une jambe dont il demeu-

(*a*) M. Newton cite pour garants, Clem. d'Alex. *Admon. ad Gent.* Appollodore, Pindare, *Pyth. Od.* 2. Hesych. *in Κινύραν.* Steph. *in Ἀμαθὸς.*

ra boiteux : ou ſuivant une autre tradition adoptée par Pauſanias (1), mais auſſi frivole que la premiere, ce fut Junon qui le chaſſa de l'Olympe. Cet Auteur ajoute que Vulcain n'ayant pas oublié cette injure, fit une chaiſe d'or avec un reſſort caché, & l'envoya dans le ciel. Junon qui ne ſe méfioit pas du préſent de ſon fils, voulut s'y aſſeoir, & y fut priſe comme dans un trebuchet : & il fallut que Bacchus enyvrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avoit préparé à rire à tous les Dieux par cette avanture : mais comme ces fictions, que chaque Poëte avoit droit d'inventer, ne ſe ſoutiennent pas, Homere dit que ce Dieu s'attira la colere de Jupiter, pour avoir dégagé Junon, qu'il avoit ſuſpendue en l'air avec une chaîne, à cauſe qu'elle avoit excité une tempête, pour faire périr Hercule.

Liv. I. C. XII.

(1) In Attic. c. 20.

Comme l'Iſle de Lemnos eſt fort ſujette aux tremblemens de terre & aux volcans, ainſi que le prouve le ſçavant Bochart (2) après Euſtathe & quelques autres, on dit que Vulcain étoit tombé dans cette Iſle, où il établit ſa demeure & ſes forges : ou bien, ſelon d'autres, parce que c'eſt dans cette Iſle que fut inventé l'art de faire des armes. On di-

(2) Chan. l. 2. c. 12.

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

soit pour donner cours à cette Fable, qu'on entendoit de fort loin les coups de marteau des Cyclopes ses forgerons, parce que véritablement on entendoit le bruit du feu qui faisoit des efforts pour sortir. On établit aussi les forges de ce Dieu dans le mont Etna pour la même raison ; & dans les Isles Vulcanies, dont Liparos est la principale, & qu'on a depuis nommées Eolies, du nom d'Eole leur Roi : en un mot, dans tous les lieux où l'on voyoit quelque volcan. Comme les Grecs, lorsque quelqu'un s'étoit rendu fameux par ses ouvrages, se plaisoient à charger son histoire de tout le merveilleux qu'ils croyoient propre à l'embellir ; les Poëtes mirent sur le compte de leur Vulcain tous les Ouvrages qui passoient pour des chefs-d'œuvres dans le pays fabuleux, tels que le Palais du Soleil (1), les armes d'Achille (2), celles d'Enée (3), le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe, & que celle-ci donna à Procris, Pandore, cette femme qui a causé tous les maux qui sont sur la terre : Enfin ces Cymbales d'airain dont il fit présent à Minerve, qui les donna à Hercule, &

(1) Ovid. Met. l. 2.
(2) Homer. Il.
(3) Virg. En. l. 6.

au bruit deſquelles ce Héros fit ſortir d'un bois les oiſeaux nommés Stymphalides, qu'il tua enſuite à coups de fléches, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire.

Quoique nous n'ayons rien de bien certain ſur les enfans de Vulcain, nous ſçavons cependant qu'on regarda comme tels, Brotheus & Erichthonius, ainſi que ceux qui ſe diſtinguerent dans l'art de forger le fer & les métaux, comme Olenus, Albion & quelques autres. On lui donna auſſi pluſieurs noms. Il étoit appellé *Lemnius*, parce que c'eſt à Lemnos qu'il tomba lorſqu'il fut chaſſé du Ciel : *Junonigena*, parce qu'il étoit fils de Junon. *Mulciber*, ou *Mulcifer*, parce qu'il avoit enſeigné l'art d'amollir le fer par le feu des forges. *Ætneus*, à cauſe que ſes forges étoient ſous le mont Etna : *Amphiguneis*, parce qu'il étoit boiteux des deux pieds, ſelon Heſiode, qui lui donne cette épithete ; & *Kullopodion*, par ceux qui croyoient qu'il ne boitoit que d'un côté : c'eſt la même épithete que celle de *Tardipes*, que Catulle lui donne.

Parmi les Peuples anciens, les Egyptiens ſont ceux qui ont le plus honoré ce Dieu : il avoit à Memphis ce Tem-

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

ple superbe, & cette statue colossale, haute de soixante & quinze pieds, dont nous avons fait la description dans le premier Volume ; quoique sa statue qui étoit dans le Temple répondît si peu à ce colosse qui étoit au-dehors, qu'elle attira le mépris de Cambyse, qui la fit jetter au feu. Ses Prêtres étoient en si grande considération parmi les Egyptiens, qu'un d'eux nommé Sethos, monta sur le Trône. Ce Dieu étoit aussi fort honoré parmi les Romains. Tatius, au rapport de Denys d'Halicarnasse (1), lui fit bâtir un Temple, & Romulus lui consacra des Quadriges d'airain, suivant le même Auteur. On avoit coutume dans ses sacrifices de faire consumer par le feu toute la victime, ne réservant rien pour le festin sacré, en sorte que c'étoient de véritables holocaustes ; ainsi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce Dieu leurs armes & leurs dépouilles.

(1) Liv. 2.

Parmi les animaux, le Lion, qui dans dans ses rugissemens semble jetter du feu par la gueule, lui étoit consacré, & les chiens étoient destinés à la garde de ses Temples. Il en avoit plusieurs à Rome, mais le plus ancien, bâti par

Romulus, étoit hors de l'enceinte de la ville, les Augures ayant crû que le Dieu du Feu ne devoit pas être dans la ville même. Mais la plus grande marque de reſpect que les Romains avoient pour ce Dieu, étoit, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, que les Aſſemblées ſe tenoient dans ſes Temples, où l'on traitoit les affaires les plus graves de la République : les Romains ne croyant pas pouvoir invoquer rien de plus ſacré, pour aſſûrer les déciſions & les traités qui s'y faiſoient, que le Feu vengeur dont ce Dieu étoit le ſymbole.

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XI.

Comme on croyoit que Vulcain avoit enſeigné tous les uſages que les Ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu, tous ceux qui travailloient en métaux, ou pour parler plus juſte, tous les hommes en général offroient à ce Dieu des ſacrifices, en reconnoiſſance d'un préſent ſi avantageux, ainſi que nous l'apprend Diodore de Sicile (1).

(1) Liv. 5.

On avoit auſſi établi des Fêtes en ſon honneur, dont la principale étoit celle pendant laquelle on couroit avec des torches allumées, qu'il falloit porter ſans les éteindre juſqu'au but qu'on avoit marqué, ſous peine d'infamie ; ce-

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

lui qui en dévançoit un autre, avoit, selon Pline (1), son flambeau pour récompense.

(1) Liv. 18.

Les monumens anciens représentent ce Dieu d'une maniere assez uniforme; & il y paroît toujours avec de la barbe, la chevelure un peu négligée, à demi-couvert d'un habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou, portant un bonnet rond & pointu, tenant de la main droite un marteau, & de la gauche des tenailles. Comme on s'est toujours efforcé de trouver des raisons mystiques dans ces sortes de représentations, Eusebe (2) dit que le nom d'*Ephæstos* marque la force du feu, & que le bonnet qu'on lui donnoit, & qui étoit bleu, désignoit le circuit du Ciel, où le feu tient lieu de la partie la plus subtile.

(2) Prepar. Evang. l. 3.

Quoique tous les Mythologues disent unanimement que Vulcain étoit boiteux, aucune des images de celles qui nous restent, ne le représente avec cette défectuosité: cependant Ciceron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux, parle ainsi d'une de ses statues: « Nous admirons ce Vulcain d'Athé» nes, fait par Alcamene; il est debout, » & vétu, & paroît boiteux, mais sans » aucune difformité ». La plûpart des

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XII.

Médailles de l'Iſle de Lemnos repréſentoient ce Dieu avec la légende, *Deo Volcano.*

De tout ce que je viens de dire on peut conclure qu'il y a eu trois Vulcains ; le premier & le plus ancien, eſt le Tubalcain dont parle Moyſe, qui le met dans la dixiéme génération du côté de Caïn, & qui fut véritablement le premier qui inventa l'art de forger le fer. Sanchoniathon qui le met dans la ſeptiéme génération, dit qu'avec cet art il inventa auſſi l'appât, la ligne & la nacelle, & qu'après ſa mort il fut honoré comme un Dieu, ſous le nom de *Diamithios.* Il eſt vrai que cet ancien Auteur le nomme auſſi *Chryſaor*, & qu'on n'eſt pas peu embarraſſé à trouver dans ce Chryſaor *Ephæſtos*, ou Vulcain, les Grecs faiſant naître Chryſaor du ſang de Méduſe, comme nous le dirons dans l'hiſtoire de cette Gorgone ; mais M. Fourmont l'aîné croit avoir trouvé la véritable origine de ce nom dans un mot Phenicien (1), qui veut dire *celui qui travaille au feu*, ou *dans le feu.*

(1) *Choref canar.*

Le ſecond Vulcain étoit un ancien Dieu ou Roi d'Egypte ; le troiſiéme enfin, quelqu'un des Titans, qui par quelque mécontentement ſe retira dans l'Iſle de Lemnos.

CHAPITRE XIII.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

Hiſtoire de Mercure.

DE tous les Dieux du Paganiſme il n'en eſt aucun qui ait eu tant d'emploi & tant d'occupation que Mercure. Les Grecs le nommoient *Hermes*, & ce nom ſignifioit *Interprete*, ou ſelon Proclus, *Meſſager*. Son nom Latin venoit, ſi nous en croyons Feſtus, des Marchands, ou plutôt des marchandiſes, *Mercurius, à mercibus*. Interprete & miniſtre fidéle des autres Dieux, & en particulier de Jupiter ſon pere, il les ſervoit avec un zèle infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé du ſoin de conduire les ames des Morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit outre cela le Dieu de l'Eloquence & de l'Art de bien parler; celui des Voyageurs, des Marchands, & même des Filoux. Ambaſſadeur & Plenipotentiaire des Dieux, il ſe trouvoit dans tous les Traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou

pour veiller à ſa conduite ; tantôt Jupiter l'envoye pour entamer quelque intrigue avec quelque nouvelle maitreſſe. Ici c'eſt lui qui tranſporte Caſtor & Pollux à Pallene. Là il accompagne le char de Pluton, lorſqu'il enleve Proſerpine : embarraſſés de la querelle mûe entre trois Déeſſes au ſujet de la beauté, les Dieux l'envoyent avec elles au berger Paris. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avoit eu pluſieurs Mercures, & qu'on avoit attribué au ſeul fils de Jupiter, des attributs qu'il auroit fallu partager entre pluſieurs Dieux du même nom.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

Les Mythologues en effet reconnoiſſent pluſieurs Mercures. Lactance le Grammairien en compte quatre ; l'un fils de Jupiter & de Maïa, le ſecond, du Ciel & du Jour ; le troiſieme, de Liber ou Bacchus, & de Proſerpine ; le quatriéme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qui s'enfuit enſuite, diſent les Grecs, en Egypte, où il donna la connoiſſance des lettres aux Egyptiens. Celui que la plûpart des Anciens reconnoiſſent, & à qui les Poëtes attribuent toutes les actions qui paſſent ſous le nom de Mercure, eſt le fils de Jupiter & de Maïa ; c'eſt à lui principa-

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

lement qu'on bâtiſſoit des Temples, & qu'on dreſſoit des Autels & des ſtatues.

Suivant Ciceron il y en avoit cinq : « L'un fils du Ciel & du Jour (1) ; un » autre, fils de Valens & de Phoronis : » c'eſt celui qui ſe tient ſous la terre, & » qui s'appelle *Trophonius* ; le troiſiéme » eſt fils de Jupiter & de Maïa ; ce Ju- » piter eſt le troiſiéme entre les Jupiters » que l'on compte ; c'eſt de ce Mer- » cure & de Penelope qu'on dit que » Pan eſt né. Le quatriéme eſt fils du » Nil, que les Egyptiens croyent qu'il » n'eſt pas permis de nommer. Le cin- » quiéme, que les Pheneates honorent, » eſt celui qui tua, dit-on, Argus, & » qui pour cette raiſon, obtint l'empire » de l'Egypte, & donna aux Egyp- » tiens des Loix, & la connoiſſance des » Lettres (*a*).

(1) Le jour eſt mis là pour *Dies* au feminin.

Sans s'embarraſſer de quelle maniere on pourroit réduire à un moindre nombre tant de Mercures, dont quelques-

(2) De Nat. Deor. l. 2.

(*a*) *Mercurius unus* inquit Cicero (2), *cœlo patre Die matre natus, cujus obſcœnius excitata natura traditur quod aſpectu Poſerpinæ commotus ſit : alter Valentis & Phoronidis filius, is qui ſub terris habetur, idem Trophonius. Tertius Jove tertio natus & Maia, ex quo & Penelopa Pana natum ferunt. Quartus Nilo patre, quem Ægyptii nefas habent nominare. Quintus, quem colunt Pheneatæ, qui Argum dicitur interfeciſſe, ob eamque cauſam Ægypto præfuiſſe, atque Egyptiis leges & litteras tradidiſſe.*

uns paroiſſent avoir le même pere ou la même mere, je crois pouvoir ſoutenir qu'il n'y en eut jamais que deux ; car pour celui qui eut Pan de Penelope, & qu'Herodote dit avoir vêcu environ huit cens ans avant lui, c'eſt-à-dire vers le temps de la guerre de Troye, il y a bien de l'apparence que c'étoit quelque Prêtre de ce Dieu qui avoit ſéduit cette jeune Princeſſe. Je ne reconnois donc que l'ancien Mercure, ou le Thot, ou Thaut des Egyptiens, qui étoit contemporain d'Oſiris ; & celui qui, ſelon Héſiode, étoit fils de Jupiter & de Maïa ; c'eſt de ces deux-là que je vais donner l'hiſtoire.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

Il n'y a point de perſonnage, ſans en excepter aucun, dans l'Antiquité profane, plus célébre que le Mercure Egyptien. Il étoit l'ame du Conſeil d'Oſiris (1), qui s'en ſervit dans les affaires les plus délicates ; & qui, avant ſon départ pour la conquête des Indes, le laiſſa à Iſis qu'il avoit nommée régente du Royaume, comme l'homme le plus propre à la ſervir dans l'adminiſtration de l'Etat. Ne ſe contentant pas de donner des conſeils à la Reine, ce Miniſtre fidéle s'appliqua à faire fleurir les Arts & le Commerce dans toute l'Egypte.

(1) Voyez Herod. Diod. liv. I. &c.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

Occupé des Sciences les plus sublimes, il acquit de profondes connoissances dans les Mathématiques, sur-tout dans la Geométrie, & apprit aux Egyptiens la maniere de mesurer leurs terres, dont les limites étoient souvent dérangées par les accroissemens du Nil; afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin il y eut peu de Sciences dans lesquelles il ne fit de grands progrès; & ce fut lui en particulier qui inventa l'usage de ces lettres mystérieuses qu'on appelle hieroglyphiques, & qui ne servirent dans la suite que dans les matieres qui concernoient la Religion. Diodore de Sicile ajoute à ces traits (1) : « qu'Osiris l'honora beau-
» coup, parce qu'il le vit doué d'un ta-
» lent extraordinaire pour tout ce qui
» peut aller au bien de la societé hu-
» maine. En effet, Mercure forma le
» premier une langue exacte & réglée,
» des dialectes grossiers & incertains
» dont on se servoit. Il imposa des noms
» à une infinité de choses d'usage, qui
» n'en avoient point. Il inventa les pre-
» miers caracteres, & regla jusqu'à l'har-
» monie des mots & des phrases. Il institua
» plusieurs pratiques touchant les sacri-
» fices & les autres parties du culte des

(1) Liv. I.

» Dieux, & il donna aux hommes les premiers principes de l'Aſtronomie. » Il leur propoſa enſuite pour divertiſſement la lutte & la danſe, & leur fit » concevoir quelle force, & même » quelle grace le corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre, » dans laquelle il mit trois cordes par » alluſion aux trois ſaiſons de l'année : » car ces trois cordes rendant trois ſons, » le grave, l'aigu & le moyen ; le grave » répond à l'Hyver, le moyen au Prin» temps, & l'aigu à l'Eté. C'eſt lui qui » apprit l'interprétation ou l'élocution » aux Grecs, qui pour cette raiſon l'ont » appellé *Hermès*, ou l'Interpréte. Il a » été le confident d'Oſiris qui lui com» muniquoit tous ſes ſecrets, & qui fai» ſoit un grand cas de ſes conſeils. C'eſt » enfin lui qui, ſelon les Egyptiens, a » planté l'olivier, que les Grecs croyent » devoir à Minerve ».

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

Pour ce qui concerne ce grand nombre de Livres ſur la Theologie, l'Aſtrologie & la Médecine, je ſçais que Marſham (1) les attribue à Mercure ſecond, fils de Vulcain, lequel, ſelon Euſebe (2), vivoit un peu après Moyſe, & environ cinquante ans après que les Iſraelites furent ſortis d'Egypte ; & ce

(1) Chron. Sæc. I.

(2) In Chron.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

ſçavant Auteur, fondé ſur l'autorité de Manethon cité per le Syncelle, croit que ce fut ce Mercure ſecond qui fut ſurnommé *Triſmegiſte*, ou trois fois grand. Ces Livres, au rapport de ſaint Clement d'Alexandrie (1), étoient au nombre de quarante-deux ; & on ne pouvoit rien ajouter au reſpect que les Egyptiens avoient pour eux. On les portoit dans les Proceſſions avec beaucoup de cérémonie & de reſpect. D'abord paroiſſoit le *Chantre* qui en avoit deux à la main, dont l'un contenoit les Hymnes en l'honneur des Dieux, & l'autre la maniere dont devoient ſe conduire les Rois. Venoit enſuite l'*Horoſcope*, c'eſt ainſi que Clement d'Alexandrie appelle ce Miniſtre (2), qui portoit les quatre Livres d'Aſtrologie, dont l'un traitoit des Etoiles fixes, l'autre des Eclipſes de Soleil & de Lune, & les deux derniers du lever de ces deux Planetes. Puis paroiſſoit le *Scribe* ſacré, avec dix Livres qui traitoient de la Coſmographie, de la Geographie, de la deſcription du Nil, &c. Le *Stoliſte* ſuivoit, avec dix autres Livres qui traitoient des matieres de Religion ; ſçavoir, des Sacrifices, des Prieres, des jours de Fêtes, &c. Le *Prophete* marchoit après,

(1) Strom. l. 6.

(2) ὡρο-σκόπος.

pareillement avec dix Livres qu'on nommoit ſacerdotaux, & qui traitoient des Loix, des Dieux, & de la Diſcipline Eccleſiaſtique. Ainſi, conclut l'Auteur que je viens de citer, il y avoit quarante-deux Livres en tout, dont trente-ſix renfermoient tout ce que contenoit la Philoſophie Egyptienne ; & les ſix derniers regardoient la Médecine, & traitoient de l'Anatomie, des Médicamens, des maladies des yeux, de celles des femmes, &c.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

C'eſt de ces Livres, pour le dire en paſſant, qui ſont perdus depuis long-temps, car le Pimandre de Mercure eſt un Ouvrage ſuppoſé, que Sanchoniathon avoit tiré la Theogonie, dont nous avons donné l'extrait dans le premier Volume.

J'ai dit qu'ils étoient perdus depuis long-temps ; en effet Galien regarda comme ſuppoſés des Livres de Médecine, qui de ſon temps paſſoient pour être de Mercure ; & on doit porter le même jugement de ceux dont parle ſaint Cyrille (*a*).

Le ſecond Mercure, je veux dire le fils de Jupiter & de Maïa fille d'Atlas,

(*a*) Fabricius a donné les titres des quarante-deux Livres dans ſa Bibliotheque Grecque. Liv. I. ch. 11.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIII.

devint célébre parmi les Princes Titans. Après la mort de son pere (1), il eut pour son partage l'Italie, les Gaules & l'Espagne (*a*), où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton, & les Mauritanies après celle de son grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fin, rusé, fourbe, artificieux, dissimulé: Il voyagea plus d'une fois en Egypte pour s'instruire dans les mœurs & dans les coutumes de cet ancien Peuple, & pour y apprendre la Théologie, & surtout la funeste science de la Magie qui étoit alors fort en vogue, & où il excella lui-même dans la suite: aussi fut-il regardé comme le grand Augure & le Devin des Princes Titans qui le consultoient incessamment. Jupiter lui-même de son vivant l'avoit employé souvent dans cette science, & c'est ce qui a donné occasion aux Poëtes de le faire passer pour l'Interprete des Dieux.

(1) D. Pezron, Antiq. de la Langue des Celtes.

Quelques Auteurs qui ne prennent pas à la lettre ce que je viens de rapporter, disent que Mercure n'a passé pour l'Interprete des Dieux, que parce qu'il apprit à son Peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en

(*a*) Voyez Evhemere, Dom Pezron, Ant. de la langu des Celtes, après Lact. & d'autres.

Egypte

DIEUX d'Occident L.I.Ch.XII.

Egypte lui ſervirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous les myſteres des Egyptiens, & ayant appris leurs cérémonies.

Jupiter ſe ſervit auſſi fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant employé dans pluſieurs négociations pendant les guerres qu'il eut avec les Princes de ſa famille, l'envoyant en différens endroits pour traiter avec eux; & c'eſt ſans doute ce qui l'a fait paſſer pour le Meſſager des Dieux. Comme il les raccommoda ſouvent enſemble, on l'a pris pour le Dieu de la paix & des alliances. Confident de Jupiter, ce Dieu l'employa à faire réuſſir quelques-unes de ſes intrigues, & il eut le ſecret de ſes galanteries.

Ajoutons qu'il contribua beaucoup par la force de ſon éloquence, & la politeſſe de ſes mœurs, à cultiver l'eſprit de ſes Peuples, à les rendre dociles, les uniſſant enſemble par la ſocieté & le commerce, & réprimant le vice par des Loix ſages & ſéveres. Ce Prince avoit inventé pendant ſa vie, & perfectionné pluſieurs Arts. Les Gaulois qui l'honoroient ſous le nom de Theutatès, & & lui offroient même des victimes hu-

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XIII.

maines, comme Lactance (*a*) & Lucain (*b*) nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux Arts (*c*) : auſſi lui attribue-t-on l'invention de la Lyre, de la Médecine, des Lettres, de la Muſique, du Commerce, de la Lutte (*d*), de la Magie, & de pluſieurs autres Arts (*e*). Enfin on peut dire que jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable par ſes belles qualités, & n'a été plus chéri de ſon peuple. Cependant il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre : ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de ſa conduite artificieuſe & de ſon humeur inquiéte, à lui déclarer la guerre, pendant laquelle ayant été vaincu pluſieurs fois, il prit enfin le parti de ſe retirer en Egypte, où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ſes jours en Eſpagne,

(*a*) Quelques Mythologues diſent que ce ne fut pas Mercure, mais ſa fille *Paleſtra* qui inventa la Lutte ; mais qui ne voit que ce n'eſt là qu'une génération metaphorique, qui fit regarder la Lutte comme ſa fille, parce qu'il étoit l'inventeur de cette ſorte de combat.

(b) *Galli Heſum atque Teutatem humano cruore placabant.* Lact. l. 1. c. 21.

(c) *Et quibus immitis placatur ſanguine diro*
Teutates Pharſ. l. 1.

(d) *Deum maximè Mercurium colunt Galli ; hunc omnium artium inventorem ferunt.* Cæſar. Comment. l. 6.

(e) Voyez Joan. Nicolai, *Tract. de Mercur.* p. 56.

où l'on voyoit même ſon tombeau (*a*).

Telle eſt l'hiſtoire de Mercure, Prince Titan, alterée par les Grecs, & mêlée de pluſieurs fables : car premierement, il paroît qu'on a donné ſon nom aux Princes qui avoient quelques-unes de ſes qualités : ainſi il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choſes ſi contraires d'une même perſonne, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui donne.

Elle a été alterée en ſecond lieu par une infinité d'allégories qui ont rapport à ſes grandes qualités, comme par exemple, celle de cette chaîne d'or qui ſortoit de ſa bouche, & qui s'attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, ſignifie qu'il enchaînoit les cœurs & les eſprits par la douceur de ſon éloquence. Si on le peignoit avec la moitié du viſage claire, & l'autre noire & ſombre, c'eſt parce qu'on croyoit qu'il conduiſoit les ames dans les Enfers, & qu'ainſi il étoit tantôt dans le ciel ou ſur la terre, & tantôt dans le royaume de Pluton. Si les Egyptiens le repréſentoient avec

(*a*) Voyez Dom Pezron, Ant. de la langue des Celtes. La Chronique d'Alexandrie, & Suidas ſur le mot Θεῦτος qui eſt le même, ſelon cet Auteur, que Mercure, diſent qu'il mourut en Egypte.

DIEUX d'Ocide t. I. Ch. XIII.

une tête de chien, comme nous l'avons dit dans l'hiſtoire d'Anubis, c'étoit au rapport de Servius, pour marquer ſa vigilance & ſa ſagacité. Mais ſur quoi étoient donc fondées les fables dont parle Homere, & après lui Virgile (*a*); l'une, qu'il conduiſoit les ames dans les Enfers avec ſon caducée (1); l'autre qu'on ne mouroit que lorſque Mercure venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps? Seroit-ce parce que ce Prince conduiſit de ſon vivant quelques Colonnies en Eſpagne, dans le royaume de ſon oncle Pluton, pays qui étoit regardé comme l'Enfer? Ou plutôt n'eſt-ce pas une cérémonie Egyptienne qui a donné lieu à cette fable? C'eſt ce que Diodore nous apprend (2). Les Egyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient enſuite entre les mains de quelqu'un pour le conduire au lieu des ſépultures; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, apprit aux Grecs, & enſuite Homere l'accommoda à Mercure: ou bien parce que ce Prince étoit l'auteur d'une ancienne Loi d'Egypte, qui ordonnoit qu'avant que de donner la ſépulture aux

(1) Odyſſ. l. 10.

(2) Liv. 1.

(*a*) . . . . *Hoc animas ille evocat orco*
Pallentes alias ſub triſtia Tartara mittit. Æn. l. 4.

morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes. Les Juges établis pour cela faiſoient des informations qu'on liſoit publiquement ſur les bords du lac Acheruſie, comme nous le dirons en parlant de l'Enfer des Poëtes. Ainſi on peut penſer que ce Prince aſſiſtoit en perſonne à ces Jugemens, pour mieux faire obſerver la loi; ce qui fit publier dans la ſuite qu'il conduiſoit lui-même les ames en Enfer. On pourroit ajouter après Lacerda (1), que cette fable tire peut-être ſon origine d'une coutume pratiquée chez les Atheniens. Lorſqu'ils avoient condamné pluſieurs criminels à la mort, ils ne les ſupplicioient qu'en différens jours, & celui qui paſſoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le chemin du Royaume de Pluton; mais je crois que cette coutume étoit plutôt la ſuite que l'origine de la fable, & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier ſupplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure qui conduiſoit les ames en Enfer.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

(1) Sur le quatr. Liv. de l'Eneide.

Comme le Caducée étoit l'inſtrument dont ſe ſervoit Mercure pour conduire les ames en Enfer, & pour les ramener, il faut en faire la deſcription. Le Caducée étoit une baguette entortillée par

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

un bout, de deux ſerpens, dont le corps ſe replioit en deux demi-cercles, pendant que la tête paſſoit au-delà de la baguette. Les Mythologues qui ont voulu rechercher l'origine de ce ſymbole particulier à Mercure, ont débité à ce ſujet bien des conjectures. Athenagore dit que Jupiter étant devenu amoureux de Rhea, elle ſe changea en couleuvre, & qu'auſſi-tôt le Dieu prit la figure d'un ſerpent; & que ce ſont ces deux mêmes inſectes que Mercure porte ſur ſon Caducée. Selon d'autres Anciens, Mercure ayant trouvé deux ſerpens qui ſe battoient, avoit appaiſé leur furie en les frappant de ſa baguette, à laquelle il les avoit entortillés, & c'eſt pour cela, ajoûtent-ils, que le Caducée a toujours été regardé depuis comme le ſymbole de la paix. On dit encore, tant les explications myſtiques coutent peu, que Mercure étoit l'inventeur d'une eſpece de muſique, laquelle par ſa douceur étoit propre à tranquilliſer les ſens, vertu particuliere du Caducée, qui aſſoupiſſoit ceux qui en étoient touchés. Enfin on trouve des Auteurs qui croyent que Mercure pratiquoit la *Necromanie*, ou l'art d'évoquer les ames des morts, & que le Caducée étoit la baguette dont

il ſa ſervoit pour cette opération. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'il n'y a là d'autre myſtere, ſinon que les Ambaſſadeurs & les Envoyés portant toujours une branche d'olivier en forme de baguette, on en a douné une ſemblable à Mercure, le grand Ambaſſadeur des Dieux; & qu'on y a joint les deux ſerpens comme le ſymbole de la prudence, qui doit toujours accompagner les négociations.

DIEUX d'Occident. I. Ch. XIII.

Comme Mercure étoit le Dieu des Marchands & des Larrons, on a mis ſur ſon compte pluſieurs ſortes de filouteries; & nous apprenons de Lucien (1), qu'étant encore enfant il avoit volé le Trident de Neptune, les fleches d'Apollon, l'épée de Mars, & la ceinture de Venus: fables fondées ſur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & les agrémens du diſcours.

(1) Dial. de Vulcain et d'Apollon.

Malgré tant de bonnes qualités & tant de ſervices rendus à Jupiter, Mercure ne conſerva pas toujours les bonnes graces de ce Dieu, qui le chaſſa du ciel; & c'eſt une nouvelle fiction qu'il faut expliquer.

Boccace dans ſa Généalogie des Dieux, aſſûre ſur l'autorité de Theo-

dontion, que cette avanture ne regarde pas notre Mercure ; mais celui qui fut appellé *Stilbo*, & qui vivoit long-tems après lui, étant contemporain de Phoronée. Mais n'en déplaise à cet Auteur, il n'y eut jamais de Mercure de ce nom : *Stilbo*, mot grec qui veut dire, *je reluis*, n'étant qu'une épithete de la Planete dont ce Dieu porte le nom. Je croirois donc volontiers que par quelque avanture que nous ignorons, Mercure chassé de l'Olympe où demeuroit son pere, fut obligé de garder les troupeaux pendant quelque temps ; ce qui n'est pas difficile à croire ; la vie pastorale n'étant pas alors indigne des enfans même des Rois. Comme Apollon étoit disgracié dans le même-temps & menoit la même vie, on dit que Mercure lui vola ses bœufs, & que le Berger Battus, le seul qui l'avoit vû, & qui lui avoit promis de n'en rien dire, lui ayant manqué de parole, fut changé en pierre de touche, comme le raconte Ovide(1), fable fondée sur ce que Mercure avoit caché les bœufs d'Apollon près du tombeau de ce Berger, qui le premier avoit trouvé la pierre de touche.

(1) Met. l. 2.

Les Anciens, comme nous l'avons dit, donnent tant d'emplois à Mercure,

qu'il ne pouvoit jouir d'aucun repos, ainſi que le dit ſi agréablement Lucien (2): meſſager & confident des Dieux, il avoit ſoin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur du Palais céleſte, qu'il étoit obligé de tenir propre; de leur fournir & ſervir de l'ambroſie, de préſider aux jeux & aux aſſemblées, & d'écouter & de répondre aux Harangues publiques, &c. ce qui me feroit croire que ce Prince étoit le Surintendant des affaires de Jupiter, ſon Miniſtre d'Etat, & le Grand Maître de ſa Maiſon; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puiſqu'il eſt sûr que les Poëtes n'ont fait que nous propoſer ſous des idées ſublimes de Dieux, de Ciel, & d'Olympe, l'Hiſtoire des Princes Titans.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

(2) Dial. de Maïa & de Mercure.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, ſinon qu'on lui offroit les langues des Victimes (2), pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu: on lui préſentoit par la même raiſon du miel & du lait (3). On lui immoloit auſſi quelquefois des veaux & des cocqs. Il étoit ſpécialement honoré dans les Gaules (4), & en Egypte, où les Prêtres lui conſacroient la Cicogne (5), qui

(2) Homere.

(3) Antigonus.

(4) Ceſar, Comment. l. 6.

(5) Kirker, Oedip. Ægypt.

DIEUX. d'Occident. L. I. Ch. XIII.

étoit l'animal le plus renommé parmi eux après le bœuf. C'étoit au mois de Mai principalement qu'on célebroit les fêtes de Mercure, & qu'on l'honoroit d'une maniere plus solemnelle que dans le reste de l'année.

(1) Phaleg. l. 1. c. 2.

Il ne faut pas oublier que le sçavant Bochart (1) croit que l'histoire de Mercure n'a été composée que sur celle de Chanaan ; & il fait à ce sujet un parallele fort ingénieux. L'un & l'autre, dit-il, a passé pour être le fils de Jupiter, ou d'Ammon, qui étoit le même que Cham ; l'un a pris son nom des marchandises : *Mercurius à mercatura* ; Chanaan en hébreu signifie la même chose. La même raison qui a fait dire que Chanaan étoit le serviteur de ses freres, a fait dire aussi que Mercure étoit le Messager des Dieux. On n'a donné à ce Dieu le soin des chemins, que parce que les Pheniciens ou Chananéens sortis de Chanaan, voyagerent beaucoup, & établirent par-tout des Colonies. Les ailes de ce Dieu sont les voiles des Vaisseaux des Pheniciens.

Mercure n'a passé pour être le Dieu de l'éloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Pheniciens en porterent l'usage dans

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

l'Occident. Jean Nicolai (1) croit au contraire que Mercure eſt le même que Moyſe, & compare la Verge miraculeuſe de ce Légiſlateur, au Caducée de ce Dieu. M. Huet eſt de même ſentiment (2).

(1) *Tract. de Mercurio.*

(2) Démonſt. Evang. prop. 4.

M. Fourmont, tant les paralleles coûtent peu à nos Sçavans, en fait un de Mercure avec Eliezer, que l'on peut voir dans ſes Réflexions critiques. Mais indépendamment des principes que j'ai établis à ce ſujet en plus d'un endroit de cet Ouvrage, la ſeule diverſité de ſentimens parmi de ſi ſçavans hommes, ne découvre que trop le peu de ſolidité de leurs conjectures.

Il y a peu de Divinités payennes dont il nous reſte un plus grand nombre de figures, que de Mercure. Je n'ai garde de les parcourir toutes, puiſqu'on les trouve dans tous les Antiquaires, & en particulier dans le P. de Montfaucon (3). Toutes ces figures s'accordent aſſez à repréſenter ce Dieu de la maniere que je vais le dire.

(3) Ant. Expliq. Tom. 1.

Comme il étoit le Dieu des Marchands & des Voleurs, on le peint ordinairement la bourſe à la main. En qualité de grand Négociateur des Dieux & des hommes, il porte le Caducée, ſym-

DIEUX d'Occident. L.I.Ch.XIII.

bole de paix : s'il a des ailes sur son bonnet, à ses pieds & à son Caducée, c'est pour marquer sa légereté à exécuter les ordres des Dieux, sur-tout celui de conduire en Enfer ou aux Champs Elysées les ames des Morts, & de les ramener quand le cas le requeroit. La vigilance que tant de devoirs demandent, fait qu'on lui donne un Cocq pour symbole. Comme les Bergers le prenoient pour leur Patron, on le voit quelquefois sur les monumens, avec un Belier. On croyoit qu'il étoit le premier inventeur d'un instrument de musique qu'on appelloit *Testudo*, ou la tortue : c'est pour cela qu'on le voit quelquefois représenté avec une tortue. On le peint en jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nud, tantôt avec un manteau sur les épaules, mais qui ne le couvre qu'à demi. On trouve aussi des monumens où Cupidon met des ailes aux talons de Mercure, & d'autres singularités qui ne sont souvent que le fruit de l'imagination des Ouvriers (*a*).

Finissons en choisissant parmi les noms

(*a*) Virgile décrit admirablement tout cet équipage de Mercure.

Ille patris, inquit, magni paucis parabat

différens qu'on donnoit à Mercure, ceux qui peuvent rappeller quelques traits d'Hiſtoire ou de Geographie. Les Grecs l'appelloient *Hermès*, qui veut dire *Interprete*; les Latins *Mercurius à mercatura*; *Cyllenius*, ou parce qu'il étoit né ſur une montagne de ce nom, ou parce qu'il aſſoupiſſoit avec ſon caducée; *Nomius*, ou à cauſe des Loix qu'il avoit données pour l'éloquence, ou parce qu'il étoit le Dieu des Paſteurs; *Camillus*, c'eſt-à-dire, le Meſſager des Dieux; & les Carthaginois l'appelloient *Sumes*, par la même raiſon; les Egyptiens *Phine* (1), & les anciens Germains *Erminſul* ou *Irminſus* (*a*); les Alexandrins *Thot*, les Gaulois, *Theutates*; & tous ces noms lui étoient don-

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

(1) Kirker in Prod. c. 16.

Imperio.... & primùm talaria nectit
Aurea, quæ ſublimem alis, ſive æquora ſupra,
Seu terram rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit; hac animas ille evocat Orco
Pallentesque alias ſub triſtia tartara mittit;
Dat ſomnos, adimitque, & lumina morte reſignat:
Illâ fretus agit ventos, & turbida frænat
Nubila. Æneid. quarto.

Nous ne diſons rien ici des figures appellées *Hermès*, parce qu'il en eſt ſuffiſamment parlé dans le Tome I. à l'article des Statues; j'ajoute ſeulement que chaque Voyageur mettoit une pierre au pied de ces Statues, croyant honorer ce Dieu en nettoyant les chemins, ou pour rendre ces Statues plus remarquables.

(*a*) On en parlera dans l'hiſtoire des Dieux de ce Peuple.

DIEUX d'Occident. L.I.Ch.XIII.

nés pour marquer l'éloquence de ce Prince. On le nommoit *Vialis*, parce qu'il préſidoit aux chemins : *Quadratus*, à cauſe qu'on le repréſentoit anciennement ſous la figure d'une pierre quarrée : *Triceps*, parce qu'il étoit également parmi les Dieux du Ciel, ceux de la Terre, & ceux de l'Enfer : *Agonios*, parce qu'il préſidoit aux Jeux Agonaux dont il étoit l'inventeur. Les Athéniens l'honoroient particulierement dans la Citadelle ſous le nom de *profanus*, c'eſt-à-dire, *non initié*, ainſi que le dit Phavorin. Les Poëtes, principalement Homere & Orphée, lui ont donné l'épithete d'*Argicida* (1), moins pour avoir tué Argus, que parce qu'il préſidoit à l'éloquence qui eſt ſouvent pernicieuſe. On lui donne auſſi l'épithete d'*Harpedophorus*, à cauſe de la faulx dont il s'étoit ſervi pour tuer Argus (2). On le nomme quelquefois *Argorœus*, ou le Dieu du marché, & la raiſon en eſt ſenſible. Il avoit à Pharès dans l'Achaïe une ſtatue ſous ce nom, qui rendoit des Oracles : cette ſtatue, ſuivant Pauſanias (3), étoit de marbre, de médiocre grandeur, de figure quarrée, & debout à terre ſans piedeſtal : l'inſcription portoit, dit cet Auteur, que cette

(1) Ἀργειφόντες.

(2) Voyez Ovid. Hygin, &c.

(3) *In Achaic.*

ſtatue avoit été poſée là par Simylus Meſſenien. On lui donnoit quelquefois l'épithete de *Chthonius*, qui ſignifie, ſuivant pluſieurs Interpretes, *Mercure infernal*, & ſuivant d'autres, *Mercure terreſtre*. Celle de *Criophoros*, *porte-mouton* : il avoit en effet à Leſchée où il étoit honoré ſous ce nom, une ſtatue qui le repréſentoit, portant un mouton ſur ſes épaules, pour marquer, comme le dit Pauſanias après Homere & Heſiode, qu'il étoit le Dieu des Paſteurs. Les Tanagréens l'honoroient auſſi ſous le nom de *Promacos*, parce qu'il leu étoit apparu combattant pour eux dans une bataille, ainſi que le dit le même Pauſanias. On lui donnoit encore pluſieurs autres épithetes qui ſont aiſées à expliquer.

Iris.

COMME Mercure étoit le Meſſager des Dieux, & Iris leur Meſſagere, c'eſt ici le lieu de parler de cette Déeſſe; & il eſt bon de remarquer d'abord que comme c'étoit preſque toujours Jupiter qui ſe ſervoit du miniſtere de Mercure, c'étoit auſſi Junon qui employoit Iris pour l'envoyer ſur la terre. On ne s'attend pas ſans doute de trouver rien

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

d'hiſtorique au ſujet d'Iris qui eſt une Divinité purement phyſique ; cependant comme la Mythologie Grecque perſonifioit tout, on a fait de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel une jeune perſonne, vêtue d'un habit de différentes couleurs, toujours aſſiſe auprès du trône de Junon, & prête à exécuter ſes ordres. On lui a formé une généalogie (1), & on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas, perſonnage poëtique dont le nom eſt tiré d'un mot Grec qui veut dire *j'admire* (2), ce qui après tout marque bien la qualité du Metéore qu'on a voulu décrire, n'y ayant rien de plus merveilleux que cet arc que forment les goutes d'eau d'un nuage oppoſé au Soleil, *Mille trahens varios averſo ſole colores* (3). Comme rien n'attire plus notre admiration que l'Arc-en-ciel, je ne ſuis pas étonné qu'on en ait fait une Divinité : « Et certes, dit Cotta » dans Ciceron (4), ſi la Lune eſt une » Divinité, il faut que l'Etoile du matin, que les autres Planetes, que toutes les Etoiles fixes ſoient de même » condition. Et pourquoi n'en ſera pas » l'Arc-en-ciel ? Cette Iris, dis-je, ſi » belle, ſi admirablement belle, qu'on » a dit avec raiſon qu'elle étoit fille de

(1) Heſiod. Theog.

(2) θαυμάζειν, admirer.

(3) Virgile.

(4) De Nat. Deor. l. 3.

» Thaumas » ? Le nom d'*Electre*, qu'on diſoit être la mere de l'Arc-en-ciel, & qui ſignifie *ſplendeur du Soleil* ; & celui d'*Aello* qu'on lui donnoit pour ſœur, & qui veut dire *Tempête*, lui convenoient parfaitement, puiſqu'il faut en effet, pour former ce Metéore, que le Soleil luiſe, & que le temps ſoit diſpoſé à la pluye ou à l'orage. DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

Iris étoit tellement attachée à Junon, qu'elle ne la quittoit jamais, & Callimaque nous apprend que quand elle avoit beſoin de repos, elle s'appuyoit contre le trône de la Déeſſe. C'eſt toujours Junon qui l'employe, & c'eſt ainſi qu'Apollonius de Rhodes (1) nous apprend qu'elle l'envoya à Thetis, & qu'Ovide (2) dit que cette même Déeſſe voulant apprendre à Alcyone le naufrage de Ceyx ſon mari, lui ordonna d'aller dans le palais du Sommeil. Cependant elle étoit quelquefois, mais rarement, la Meſſagere de Jupiter, ainſi qu'il paroît par Homere (3), & par Valérius Flaccus (4) ; mais ſon emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir ; car on étoit perſuadé que comme il falloit que ce fût Mercure qui par ordre de Jupiter fît ſortir des corps

(1) Argon. l. 4.

(2) Met. l. 6.

(3) Iliad. l. 8.

(4) Argonaut. l. 4.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIII.

les ames des hommes prêts à mourir ; il falloit que ce fût Iris envoyée par Junon, qui délivrât celles des femmes. Auſſi voyons-nous que Virgile qui poſſédoit parfaitement la Théologie des Grecs & des Romains, dit que Junon l'envoya pour couper ce cheveu fatal à Didon, après qu'elle ſe fut percé le ſein (*a*).

Cependant comme Iris n'étoit pas toujours occupée à de ſemblables emplois, elle avoit ſoin dans ſes momens de repos, de l'appartement de ſa maîtreſſe, dont Theocrite dit qu'elle faiſoit le lit. Lorſque Junon revenoit des Enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec des parfums, ainſi que nous l'apprend Ovide (1).

(1) Met. l. 4.

Telle eſt l'idée que les Poëtes donnent de cette Déeſſe, idée qui n'a pour fondement que la Phyſique, en conſidérant Junon comme l'air groſſier où ſe forme le metéore de l'Arc-en-ciel.

(a) *Tum Juno omnipotens longum miſerata dolorem ;*
Difficileſque obitus, Irim demiſit Olympo,
Quæ luctantem animam nexoſque reſolvere crines ;
Nam quia nec fato, merita nec morte peribat,
Sed miſera ante diem, ſubitoque accenſa furore ;
Nondum illi flavum Proſerpina vertice crinem
Abſtulerat, ſtygioque caput damnaverat orco.

CHAPITRE XIV.

Apollon, le Soleil, Phaëton, les Muſes, &c.

JE vais renfermer dans ce Chapitre tous ces différens ſujets, leſquels ont un grand rapport l'un à l'autre ; mais pour éviter la confuſion, je ferai de chacun un Article ſéparé.

ARTICLE I.

Le Soleil, nommé Helios par les Grecs.

ON ne ſçauroit diſconvenir que les Grecs n'ayent ſouvent, ou pour parler plus juſte, preſque toujours confondu le Soleil avec Apollon. Il ſeroit peut-être inutile d'entaſſer des autorités pour prouver un fait ſi conſtant : cependant je citerai celle de Platon, qui dans ſon Cratyle aſſûre qu'Apollon eſt le même que le Soleil ; celle de Ciceron, qui dit (1) que le Soleil & la Lune ſont deux Divinités, dont l'une s'appelle Apollon, & l'autre Diane ; enfin celle

(1) De Nat. Deor. l. 3.

DIEUX d'Occident. L.I. Ch.XIV.

de Plutarque qui nous apprend que presque tous les Grecs croyoient qu'Apollon étoit le même que le Soleil. Cependant dans l'ancienne Mythologie ces deux Divinités étoient distinguées l'une de l'autre ; & j'espere le prouver sans replique.

Je n'ignore pas que j'ai de grands Adversaires à combattre; que Selden (1) dit que les enfans même sçavent que le Soleil est le même qu'Apollon ; que Macrobe (2), après avoir mûrement examiné cette question, décide pour l'affirmative ; que Vossius (3) employe pour la prouver, toute son érudition, ainsi qu'Aleander, dans l'explication de la Table Isiaque ; mais malgré ces autorités je soutiens qu'on les regardoit en un sens comme deux Divinités différentes, quoiqu'on les confondît dans l'autre. Je m'explique : Les Payens reconnoissoient, comme on l'a déja dit, des Dieux Physiques, le Ciel, la Terre, les Astres, & des Dieux animés. Or je soutiens qu'on n'a jamais cru que le fils de Jupiter & de Latone, qui chassé du ciel fut obligé de garder les troupeaux d'Admete ; le pere ou le protecteur des Muses, le Dieu des Oracles ; Apollon en un mot, fut le même que le fils d'Hy-

(1) De Diis Syriis Synt.

(2) Sat. l. 1. c. 17.

(3) De Idol. l. 2. c. 12.

perion & de Thya, ce Dieu qui éclairoit le monde, cet Aſtre qui portoit partout la chaleur & la fécondité, qu'on nomme le Soleil. Que les Philoſophes qui ont tant rafiné au ſujet de la Religion établie, les ayent confondus, le vulgaire, c'eſt-à-dire la Religion dominante les a toujours diſtingués : en voici des preuves qui ſouffrent peu de replique. Cette diſtinction ſe trouve formellement dans le Traité célébre que nous avons, entre les Magneſiens & les Smyrnéens (1) ; ces deux Peuples y jurent par la Terre, par le Soleil, par Mars, &c. & par Apollon. Spon rapporte une Inſcription déterrée à Utrect, qui eſt conçue ainſi : *A Jupiter très-bon & très-grand, à l'invincible Soleil, à Apollon, &c.* Varron, dans ſaint Auguſtin (2) en nommant vingt Dieux, qu'il appelle les Dieux choiſis, en fait deux du Soleil & d'Apollon. Artemidore place l'un parmi les Dieux du Ciel, l'autre parmi ceux de l'Æther. On lit dans une ancienne Epigramme Grecque, *Pythius*, c'eſt-à-dire, *Apollon Pythius eſt honoré à Delphes : les Rhodiens ſont ſous la protection du Soleil* ; ou comme s'exprime Sidonius Apollinaris, qui ſemble avoir eu en vûe cette Epigramme ; *Le Soleil*

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIV.

(1) Marm. Oxon. init.

(2) De Civ. Dei l. 7. c. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIV.

est favorable à Rhodes, Delius ou Apollon l'est à Tymbrée (1). Les Médailles & les autres monumens représentoient différemment ces deux Divinités (2), *Jovi O. M. summo., exuperantissimo, Soli invicto, Apollini, &c.* Sur une de Lucius Valerianus, Apollon paroît sous la figure d'uu jeune homme qui tient son arc à la main, & sur une autre d'Antonin, il porte sa lyre & une patere ; au lieu que dans celles d'Hadrien & des deux Gordiens, d'Aurelien & de quelques autres Empereurs, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, tenant un globe à la main gauche ; ce qu'on n'observe jamais sur les figures d'Apollon.

(1) L. 2. c. 35.

(2) Spon. Misc. sec. 3. p. 72.

A tant de preuves que m'a fournies le sçavant Evêque d'Hadria (3), je vais en joindre encore de plus fortes.

(3) De If. de Bel. p. 279.

Homere, dont le témoignage est ici d'un grand poids, les distingue réellement en plus d'un endroit de ses deux Poëmes. Lucien en fait aussi deux Divinités, puisqu'il dit que le Soleil étoit un des Titans, conforme en cela avec Diodore de Sicile, qui dans l'endroit où il parle des Atlantides (4), dit que le Soleil étoit fils d'Hyperion & de la Reine, c'est-à-dire, de cette fille d'Ura-

(4) L. 3. c. 29.

nus & de Titaïa, qui fut toujours appellée la Reine (*a*). Il eſt vrai que comme la Mythologie ancienne varie infiniment ſur toutes ces matieres, elle confond quelquefois le Soleil avec Hyperion lui-même; mais toujours convient-elle que le Soleil n'étoit pas le même qu'Apollon. Si ces deux Divinités étoient diſtinguées par leurs généalogies, elles l'étoient auſſi par leurs enfans. Eſculape, par exemple, ſans parler des autres, paſſa toujours pour le fils d'Apollou, comme Æetès, Roi de la Colchide, fut regardé comme fils du Soleil; & ſi Venus, irritée contre la poſterité du Soleil, qui avoit découvert ſon adultere, la perſécuta juſqu'à jetter dans les plus honteuſes proſtitutions Paſiphaé fille d'Æetès, & Phedre ſa petite-fille, elle ne s'acharna jamais contre les enfans d'Apollon.

Les marbres & tous les anciens monumens les diſtinguent auſſi, & les repréſent différemment. On peut ajouter encore que dans le monument antique où eſt repréſenté l'adultere de Mars & de Venus, Apollon paroît avec les autres Dieux appellés à ce ſpectacle, ſurpris

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans la Theog. des Atlantides. Tom. I. liv. 2.

DIRUX d'Occident. L. I. Ch. XIV.

comme tous ceux qui s'y trouvent, pendant que c'étoit le Soleil qui avoit averti Vulcain de cette intrigue. Mais ce qui prouve encore la distinction que j'ai dessein d'établir, c'est l'étendue & l'universalité du culte du Soleil, la grande & la premiere Divinité de tous les Peuples idolâtres, ainsi qu'on l'a prouvé dans le premier Volume. Les Egyptiens, les Arabes, les Pheniciens, les Perses & les Cappadociens, sans nommer les autres Peuples, adoroient le Soleil, avant qu'on eût oüi parler de l'Apollon Grec. Ajoutons que les Temples de l'un & de l'autre étoient distingués, ainsi que les cérémonies de leur culte.

J'ai dit que les monumens qui nous restent représentoient le Soleil autrement qu'Apollon. En effet ils nous font voir le Soleil sous la figure d'un jeune homme presque nud, n'ayant qu'une espece de manteau sur ses épaules, avec la tête rayonnante, & monté sur un char tiré par quatre chevaux, qu'il presse à coups de fouet. Quelquefois il paroît vêtu; & avec les rayons qui environnent sa tête, se voit le boisseau, symbole de Serapis, qui étoit souvent pris pour le Soleil, portant d'une main la corne d'abondance, qui marque qu'il la procure à l'univers

en

en le parcourant chaque jour. Sur d'autres monumens on le voit ſortir d'un antre, monté ſur ſon char, pour marquer le lever de cet Aſtre qui va commencer ſa carriere.

Les Mythologues remarquent que les chevaux qui conduiſent le char du Soleil, ne ſont pas de front, mais que quelquefois ils ſont tournés vers les quatre parties du monde; & c'eſt ainſi qu'il paroît dans un monument publié par M. de la Chauſſe, & dans une médaille de Beger; cependant dans une autre médaille du même Auteur, ils ſont de front. On lit ſur ces deux médailles, la legende ordinaire de *Soli invicto*, à l'*invincible Soleil* (*a*), & ſur une autre médaille d'Heliogabale, celle de *ſancto Deo Soli*. On ſçait que cet Empereur ſe glorifia toujours d'avoir été Prêtre du Soleil dans la Syrie, & que ſon nom fait alluſion à cette dignité; mais nous ne devons pas oublier, qu'il conſacra à Rome un Temple au Soleil, où, dans le deſſein de le rendre plus reſpectable, il fit tranſporter le culte de Cybele ou de Veſta, le *Pal-*

(*a*) Les Perſes, comme on l'a dit dans le premier Volume, donnoient les mêmes épithetes à leurs Mithras qui étoit le Soleil.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

ladium, & les Anciles. Il voulut même y joindre le culte que rendoient au vrai Dieu les Samaritains, les Juifs & les Chrétiens (*a*). Herodien nous a conservé l'histoire du culte que cet Empereur rendoit au Soleil dans ce Temple. Heliogabale, dit-il, érigea un Temple magnifique à ce Dieu, (*le Soleil*) & y plaça plusieurs Autels, sur lesquels il immoloit tous les matins des hécatombes de taureaux, & un grand nombre de brebis; & après y avoir repandu une profusion d'aromates, il y faisoit des libations de vins vieux des plus excellens; en sorte qu'on voyoit le vin & le sang ruisseler de tous côtés. Des Chœurs de Musique rangés autour de ces Autels augmentoient la célebrité de ce culte. Des femmes Phéniciennes avec leurs Instrumens de Musique, qui étoient des Cymbales & des Tympanons, dansoient en cercle; & les entrailles des victimes, ainsi que les aromates, étoient portées dans des bassins d'or, par tout ce qu'il y avoit de plus qualifié à Rome.

Mais une plus grande marque encore de la distinction du Soleil & d'Apollon,

(*a*) Ant. Varius, au rapport de Lampridius, fit aussi construire dans la même ville un Temple en l'honneur du Soleil, mais qui fut moins célebre que celui d'Heliogabale.

c'eſt que ſuivant le même Auteur, le premier dont le culte fut très-célebre à Rome, ſur-tout du temps du bas Empire, n'étoit pas toujours repreſenté par une ſtatue faite de main d'homme, comme le ſecond, & que ſa figure n'étoit qu'une grande pierre ronde par le bas, & qui s'élevoit en pyramide. C'eſt ainſi qu'il paroît ſur la médaille d'Heliogabale, qui repréſente un char tiré par quatre chevaux, ſur lequel, au lieu d'une figure humaine, eſt une pierre ronde par le bas, & qui s'éleve en pointe. Les Rhodiens, dont le Soleil étoit la grande divinité, & pour lequel ils avoient fait ce magnifique Coloſſe, que nous avons décrit dans l'article des Statues (1), repréſentoient ſur leurs médailles le Soleil tantôt couronné de rayons, & quelquefois ſeulement avec une face large. Enfin, dans une pierre gravée du cabinet de M. de la Chauſſe, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, avec deux ailes, les cheveux longs, friſés & bouclés, un Trident, un Croiſſant & un inſtrument de Muſique. Les Antiquaires croyent que cette Pierre marque le Soleil Levant, le Trident nous apprenant qu'il ſort de l'Ocean; le Croiſſant ſemble annoncer

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

(1) T. I. I. 4.

DIEUX d'Occident. L. C. XIV.

que la Lune disparoît quand le Soleil se leve ; l'Instrument de Musique désigne l'harmonie du Ciel tant célebrée par Pythagore, & les ailes la rapidité de la course de cet Astre.

L'Antiquité ne nous a pas laissé ignorer les noms des quatre chevaux qui conduisent le char du Soleil. Ovide (1) les nomme *Eous*, *Pyrois*, *Æthon* & *Phlegon*, noms Grecs dont l'étymologie marque les qualités : le Mythologue Fulgence (2) les appelle *Erythous*, ou *le rouge*; *Acteon*, *le lumineux*; *Lampos*, *le resplendissant*; & *Philogeus*, *qui aime la terre*. Le premier désigne le lever du Soleil, dont les rayons alors sont rougeâtres. Acteon marque le temps où ces mêmes rayons, sortis de l'athmosphere, sont plus clairs, c'est-à-dire les neuf ou dix heures du matin. Lampos figure le midi, où la lumiere de cet astre est dans toute sa force ; & Philogéus représente le coucher du Soleil qui semble s'approcher de la terre.

(1) Met. L. 2.

(2) Liv. 2.

Dieux d'Occident. L. I. C. XIV.

ARTICLE II.

Explication de la Fable de Phaëton, des Heliades ſes Sœurs, & de Cygnus.

CE que nous venons de dire du Soleil nous conduit à la Fable de Phaëton. Cette Fable décrite par Ovide (1) dans un grand détail, ſe réduit à ceci. Phaëton ayant eu un différend avec Epaphus fils de Jupiter & d'Io, celui-ci lui reprocha qu'il n'étoit pas fils du Soleil, comme il s'en vantoit, & que Clymene ſa mere n'en avoit fait courir le bruit que pour cacher ſa foibleſſe pour quelque amant. Phaëton piqué de ce reproche alla s'en plaindre à ſa mere, qui lui ordonna d'aller au Palais du Soleil, & de lui demander, pour preuve de ſon origine, la conduite de ſon char pendant un jour. Phaëton exécuta l'ordre de ſa mere, & après avoir expliqué à ſon pere le ſujet de ſon arrivée, il le conjura de lui accorder une grace, ſans la ſpécifier. Le Soleil, qui ne ſoupçonnoit pas que le jeune homme pût lui demander une choſe auſſi au-deſſus de ſes forces, que l'étoit la conduite de ſon char, jura par le Styx, qu'il ne lui

(1) Met. l. 2.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

refuseroit rien ; & Phaëton lui demanda alors la permission d'éclairer le monde. Engagé par un serment irrévocable, le Soleil, après avoir fait tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile & si dangéreuse, & le voyant inflexible, lui accorda ce qu'il demandoit ; le jeune téméraire monte sur le char du Soleil, mais les chevaux ne reconnoissant point la main de leur maître, se détournent de la route ordinaire, & montant tantôt trop haut menacent le ciel d'un embrasement inévitable, ou descendant trop bas tarissent les fontaines & les rivieres. La Terre allarmée s'adresse à Jupiter, & implore son secours. Ce Dieu touché des justes plaintes de cette Déesse, renverse d'un coup de foudre le jeune Phaëton, qui se noye dans l'Eridan. Les Heliades ses sœurs se livrent au plus cruel désespoir, & sont changées en arbres. Cygnus son frere meurt de douleur, & les Dieux le métamorphosent en cygne.

Ceux qui ne regardent les Fables que comme les dépositaires de la morale & de la Physique des Anciens, n'ont pas beaucoup de peine à expliquer celle-ci, en disant qu'elle est l'emblême d'un téméraire qui forme une entreprise iné-

gale à ſes forces ; mais falloit-il tant d'appareil pour nous débiter une moralité ſi triviale ? J'avoue qu'il eſt difficile de ramener cette fiction à ſa véritable origine ; mais le fond n'en eſt pas moins hiſtorique ; & il s'y agit de perſonnages très-réels, dont l'Antiquité nous a tranſmis la généalogie. Suivant l'opinion commune Phaëton étoit fils du Soleil & de Clymene, ſoit que ſous le nom du Soleil on ait voulu parler d'Orus Roi d'Egypte, car cette hiſtoire paroît venir de ce pays-là, comme nous le dirons dans la ſuite ; ou quelqu'autre perſonnage de ceux qui ont été pris pour cet Aſtre. Quelques Anciens lui donnent pour mere la Nymphe Rhode, fille de Neptune & d'Amphitrite, & Heſiode dit qu'il étoit fils de Cephale & de l'Aurore ; généalogie qui a été adoptée par Apollodore, & de laquelle Euſebe, après Jules Africain, s'eſt ſervi pour fixer l'époque de Cecrops. Suivant cet Auteur, Herſé fille de ce premier Roi d'Athenes, fut mere de Cephale enlevé par l'Aurore ; c'eſt-à-dire, qui abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Cephale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaëton. Suivant cette

Dieux d'Occident. L. I. C. XIV.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

génealogie, Phaëton reconnoissoit Cecrops pour son trisayeul ; ainsi on peut croire qu'il a vêcu 150. ans après ce premier Roi d'Athenes, qui regnoit 1582. ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400. avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnasse (1), & par Censorin (*a*).

(1) Liv. 5. de Die nat. c. 27.

Après avoir fait connoître ce Prince par sa génealogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la fable singuliere qu'on a débitée sur son sujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait allusion à quelque chaleur excessive qui arriva pendant son regne. Aristote (2) croit sur la foi de quelques Anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du ciel qui consumerent plusieurs pays, & Eusebe place (3) ce Déluge de feu dans le même siécle qu'arriva celui de Deucalion (*b*). On peut confirmer la pensée d'Aristote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot φαέτω, *fulgeo*, peut signifier brûlant ou lumineux. Ceux

(2) In Meteor.

(3) In Chron.

(*a*) Voici l'ordre de sa généalogie, Cecrops, Herse sa fille, Cephale, Tithon, Phaëton.

(*b*) Ovide insinue que cet événement est arrivé avant la guerre de Troye, par ces mots, *Arsurusque iterum Xanthus.*

qui écrivirent les premiers cet événement, employerent quelque figure vive & expreſſive, & dirent ſans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié ſon char à quelque jeune étourdi, qui n'ayant pas bien ſçû le conduire, avoit embraſé la terre.

On pourroit penſer, ou que l'embraſement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Joſué, ou celui d'Ezéchias, a donné lieu à cette fiction. Il eſt sûr que les Chaldéens remarquerent la rétrogradation du Soleil, arrivée ſous le regne de ce Roi de Juda, & qu'ils envoyerent une Ambaſſade ſous prétexte de le féliciter du rétabliſſement de ſa ſanté, mais en effet pour s'inſtruire à fond d'un événement ſi extraordinaire.

Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'Antiquité, & de célebres Auteurs les ont avancées. Saint Jean-Chryſoſtome en propoſe une autre. Selon lui c'eſt le char du Prophete Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Elios*, que les Grecs donnent au Soleil, qui eſt le véritable fondement de cette fable. Voſſius (1) prétend qu'il s'agit d'une fable Egyptienne; & ce ſçavant Auteur confond le dueil du So-

(1) De Orig. & progr. Idol

DIEUX d'Occident, L. I. C. XIV.

leil, pour la perte de son fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris; ainsi que les larmes des Heliades avec celles que le Prophete Ezéchiel vit verser à ces femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide semble donner lieu à une conjecture si bien fondée, lorsqu'il parle dans cette fable, du différend de Phaëton avec Epaphus Roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiere. Les Grecs qui anciennement connoissoient peu les pays étrangers, les ont souvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Ethiopie la scene de plusieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte; ainsi on peut croire qu'ils se sont trompés sur le pays de Phaëton. Je suis persuadé que c'étoit l'Egypte; c'est-là où avoit régné Orus, dont le culte fut confondu dans la suite avec celui du Soleil. Le culte d'Osiris qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit aussi fort célebre : peut-être que Phaëton reconnoissoit l'un de ces deux Rois pour ses ancêtres. Comme Epaphus rapportoit son origine au second, ces jeunes Princes eurent quelque différend, dont Phaëton se tira mal : la Satyre publia le reste de la fable en l'hon-

neur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoiqu'il en ſoit, cette Hiſtoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Phyſique & de l'Aſtronomie, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir en liſant Ovide. Car ſans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorſque ce Poëte dit que Phaëton, à la vûe du Signe du Scorpion, abandonna le Chariot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil eſt dans ce Signe.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

Enfin ſi toutes ces explications ne ſont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (1), & de Tzetzès, qui diſent qu'il y a eu véritablement un Phaëton qui regna ſur les Moloſſes, & qui ſe noya dans le Pô; que ce Prince s'étoit appliqué à l'Aſtronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur qui arriva de ſon temps, & qui déſola tout ſon Royaume.

(1) In Pyrrho.

Ces deux Auteurs ont ſans doute ſuivi le ſentiment de Lucien, qui après avoir raillé agréablement ſur cette fable dans un de ſes Dialogues, dit fort ſérieuſement dans le Traité de l'Aſtronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt que Phaëton s'étoit fort

DIEUX d'Occident. L. I. C. XIV.

adonné à l'Astronomie, & s'étoit appliqué sur-tout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laissé ses Observations imparfaites; ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil jusqu'à la fin de sa carriere.

L'Antiquité nous a laissé quelques monumens de cette fable: le premier, qui est tiré du Cabinet du Chevalier Maffei, représente Phaëton mort & étendu, pendant que le char encore entier est au milieu des airs. Ce Monument a deux choses fort singulieres: l'une, que le char n'est conduit que par deux Chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens au rapport de Tertullien (1), distinguoient en cela le Char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux, & le second par deux seulement. L'autre Monument est tiré du Cabinet de Messieurs de Charlet. Le champ représente des flammes, le char brisé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort, & les chevaux en grand désordre. On y voit aussi à côté d'un des chevaux, deux Oiseaux avec des huppes sur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes,

(1) Liv. des Spect. c. 9.

& on croit que le Sculpteur a voulu peindre en même temps la Métamorphoſe de Cygnus Roi de Ligurie. Cependant à dire vrai, ces deux Oiſeaux ne reſſemblent point à des Cygnes. L'Ouvrier a trop bien deſſiné le reſte de l'Ouvrage, pour croire qu'il ſe ſoit ſi groſſierement mépris en repréſentant des Cygnes. Ce ſont là de ces enigmes qu'on ne trouve que trop ſouvent dans les Antiques, & qu'il eſt fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troiſiéme Monument, qui eſt tiré de Beger, Phaëton eſt monté ſur un Char, & les chevaux en déſordre, annoncent une chute prochaine. Ce Monument a cela de ſingulier, que les Heliades ſœurs de Phaëton, y paroiſſent ſur le bord d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne qui eſt auprès fait voir que le Sculpteur a voulu raſſembler toutes les circonſtances de cette fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes (1) raconte ſur ce ſujet une particularité qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes; ſçavoir, que l'eau de l'Eridan fut ſi infectée par l'embraſement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les Oiſeaux qui voloient ſur ce fleu-

(1) Liv. des Argonautes.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XIV.

ve n'en pouvant supporter la puanteur, y tomboient morts.

Pour ce qui regarde la metamorphose des trois sœurs de Phaëton, Phœbé, Lampetie, & Eglé, on peut dire que ces Princesses moururent en effet de regret sur le Pô, où elles étoient allées pleurer le malheur de leur frere; & que leur métamorphose n'est qu'un ornement poëtique, ainsi que ce qu'on dit de leurs larmes qui furent changées en ambre, parce qu'il dégoute des Peupliers une espece de gomme qui ressemble assez à l'ambre jaune. On doit penser de même de la métamorphose de Cygnus Roi de Ligurie, son frere, que la ressemblance des noms a fait changer en Cygne.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur la nature du changement des Heliades; quoique l'opinion la plus commune soit qu'elles furent métamorphosées en Peupliers: Virgile (*a*) fait dire dans une de ses Eglogues à Silene, qu'elles furent changées en Aulnes; cependant dans le dixiéme Livre de l'Eneïde, il revient au sentiment commun, puisqu'il nous apprend que Cygnus passoit ses jours à déplorer la perte de son cher Phaëton à

(*a*) *Tum Phaëtontiadas musco circumdat amaræ Corticis, &c.* Virg. Ecl. 6.

l'ombre des Peupliers, en quoi les ſœurs de ce malheureux Prince avoient été changées (*a*). Il y avoit encore à ce ſujet une troiſiéme opinion, qui les faiſoit changer en Larix, arbre ſemblable au Pin, & dont la gomme eſt une eſpece de Terebentine. La famille Accoleia, originaire des environs du Pô, ſelon Fulvius Urſinus, avoit pris à cauſe de cela le ſurnom de Lariſcola; & dans la Medaille qui nous reſte de cette famille, qui eſt rapportée auſſi dans Vaillant, on voit d'un côté la tête d'une femme, que les Auteurs croient être celle de Clymene, mere de Phaëton, avec cette Inſcription, *P. Accoleius Lariſcola*, & au revers, trois femmes métamorphoſées en Larix, qui ſont les trois ſœurs de Phaëton. Vitruve (1) & Pline (2) diſent que le Larix ne ſe trouve qu'aux environs du Pô; qu'il jette une gomme, & qu'il ne brûle point; c'eſt-à-dire, qu'il brûle difficilement, à cauſe des ſucs humides dont il eſt chargé, & non pas, comme le rapporte Palladius (3) ſur la foi de quelque Ancien, par la haine qu'il avoit contre le feu qui avoit conſumé ſon frere.

(1) L. 2. c. 9.

(2) Liv. 16. c. 10.

(3) Liv. 12. c. 15.

(*a*) *Populeas inter frondes umbramque Sororum Dum canit, &c.* Idem Æneid. l. 10.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIV.

Me seroit-il permis de hazarder une conjecture sur toute cette fable, & dire qu'elle vient des Pays du Nord, & que le fleuve Reidan, qui après avoir coulé dans la Prusse, se jette dans la mer Baltique, a donné lieu à la plûpart des circonstances qui la composent. En effet, il y a sur les bords de ce fleuve une quantité prodigieuse de Peupliers, & de Cygnes qui viennent au Printemps y faire leurs couvées. L'endroit où il se décharge dans la mer, est connu par l'ambre jaune qui s'y trouve, & qui fait un gros revenu au Prince qui gouverne cet Etat, & ne se trouve que dans ce Pays-là, & nullement sur le Pô Il n'est pas étonnant que ce que la tradition apprenoit de ce fleuve, ait fait nommer le Pô, Eridan; ces deux mots se ressemblant trop, pour ne le pas croire.

Les Isles Electrides qu'Apollonius de Rhodes, dans son Voyage des Argonautes, fait trouver dans la mer Adriatique vers l'embouchure du Pô, sont une fiction: l'ambre ne se trouve ni sur ce fleuve, ni dans ces prétenduës Isles; en quoi je ne fais que suivre le sentiment de Pline (a). Ce que rapporte Lucien (1) sert

(1) De Cygnis.

(a) *Juxta eas, Electrides, vocavere, in quibus provenires succinum, quod illi electrum appellant, vanitatis Græcæ cer-*

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XIV.

auſſi beaucoup à confirmer ma conjecture. Il raconte qu'étant allé ſur le Pô dans le deſſein d'y chercher de l'ambre, des Peupliers, & des Cygnes, les habitans du pays lui répondirent, qu'il n'y avoit ſur ce fleuve ni Cygnes, ni Peupliers, ni ambre; & il ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelque Batelier la fable de Phaëton & de ſes ſœurs, il s'étoit mocqué de lui, l'aſſurant qu'il n'en avoit jamais oui parler.

Pour éclaircir maintenant ce que nous avons dit de Cygnus, il eſt bon d'avertir que l'Hiſtoire ancienne fait mention de ſix perſonnes de ce nom. Le premier étoit fils de Mars : Hercule monté ſur le cheval Arion le vainquit, dont ce Dieu fut ſi courroucé, qu'il voulut ſe battre contre le vainqueur de ſon fils; mais Jupiter les ſépara d'un coup de foudre.

Le ſecond étoit fils de Neptune, & étoit invulnerable; ce fut celui qu'Achille étouffa près de Troye.

Le troiſiéme étoit fils d'Hieres & fut changé en oiſeau de ce nom (2).

(2) Ovid. Met. l. 2.

Le quatriéme étoit cet ami de Phaëton, qui déplorant ſa mort fut auſſi chan-

tiſſimum documentum; adeo ut quas earum deſignent haud unquam conſtiterit. Plin. liv. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

gé en Cygne (1).

Le cinquiéme ne nous eſt connu que par ſon avanture racontée dans Pauſanias. Le ſixiéme enfin, l'eſt par Conon dans Photius (2)

(1) Virgil. En. l. 10.

(2) Narr. 22.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire d'Apollon.

J'AI dit au commencement du Chapitre précedent que les Anciens avoient fait deux Divinités différentes du Soleil & d'Apollon ; cependant quand celui-ci fut devenu chez les Grecs & les Romains le ſymbole du Soleil, la diſtinction diſparut peu à peu, & on ne le regarda plus que comme le Soleil lui-même. Il me reſte maintenant à expoſer ce que la Mythologie de ces deux Peuples nous apprend à ſon ſujet. Ciceron diſtingue quatre Apollons. Le premier, fils de Vulcain, étoit le Dieu tutelaire des Atheniens ; le ſecond étoit fils de Corybante, & natif de Crete, lequel, dit-on, eut guerre avec Jupiter même, pour cette Iſle-là. Le troiſiéme, qui paſſa du pays des Hyperboréens à Delphes, étoit

ſils du troiſiéme Jupiter & de Latone. Le quatriéme étoit d'Arcadie, & a été appellé *Nomion*, parce qu'il avoit donné des Loix aux Arcadiens.

DIEUX d'Occident. L.I. Ch. XV.

Il paroît que Ciceron a pris ces quatre Apollons pour des perſonnages réels, puiſqu'il en rapporte les genealogies : cependant Voſſius (1) ne regarde ce Dieu que comme un perſonnage métaphorique, & ſoutient qu'il n'y eut jamais d'autre Apollon que le Soleil : voici les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde. Si l'on a fait paſſer Apollon, dit-il, pour être le fils de Jupiter, c'eſt que ce Dieu fut toujours regardé par les Anciens comme l'auteur du monde. On a dit que ſa mere s'appelloit Latone, nom qui ſignifie *caché*, parce qu'avant que le Soleil fût créé, tout étoit caché dans l'obſcurité du Chaos. On ajoute qu'il nâquit à Delos, nom qui ſignifie *manifeſtation*, parce que la lumiere de cet Aſtre éclaire toute la terre. Si on repréſente ce Dieu toujours jeune & ſans barbe, c'eſt que le Soleil ne vieillit point, & ne s'affoiblit point. Que peuvent ſignifier ſon arc & ſes fleches, que ſes rayons ? Il étoit le Dieu de la Médecine, parce que le Soleil fait croître les plantes dont on compoſe les medicamens. Enfin qu'on

(1) De Orig. & progr. Idol.

DIEUX d'occident. L. I. Ch. XV.

parcoure, dit-il, toutes les ceremonies du culte qu'on lui rendoit, on verra qu'elles avoient un rapport marqué à l'Aſtre qu'il repréſentoit : d'où il conclut qu'il ne faut point chercher d'autre Apollon que le Soleil, Divinité adorée par tout l'univers.

Je conviens avec ce ſçavant Auteur, que les Anciens ont ſouvent pris Apollon pour le Soleil, ainſi que je viens de le dire dans le Chapitre précedent ; & que la plûpart des choſes qu'ils en ont dites doivent ſe rapporter à l'Aſtre qui nous éclaire ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait eu quelque perſonnage illuſtre nommé Apollon, qui après ſon apothéoſe fut pris pour le Soleil ; comme il eſt arrivé en Egypte qu'Oſiris & Orus, dont l'exiſtence ne ſçauroit être douteuſe, furent après leur mort confondus avec le Soleil, dont ils devinrent les ſymboles ; ſoit qu'on crût que leurs ames étoient allées habiter dans cet Aſtre, ſoit pour quelqu'autre raiſon que nous ignorons.

(1) Div. Inſt. c. 8. & 10.

Lactance (1) qui connoiſſoit parfaitement les Antiquités de la Grece, prouve aux Payens que leur Apollon n'avoit été qu'un homme dont on nommoit les parens, & dont les crimes, malgré mille

bonnes qualités, n'étoient que trop connus.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Des quatre Apollons dont parle Ciceron, il paroît que les trois derniers étoient Grecs, & le premier, Egyptien, qu'Herodote dit avoir été fils d'Oſiris & d'Iſis, & qui s'appelloit Orus. Latone, ſuivant cet Auteur, à qui Iſis l'avoit confié, fut ſa nourrice; & pour le dérober aux perſecutions de Typhon, elle le cacha dans l'Iſle de Chemnis, qui eſt dans un Lac auprès de Butès, où demeuroit Latone. Pauſanias eſt de même avis qu'Herodote, & met comme lui Apollon au nombre des Divinités d'Egypte. « Le Senateur Antoninus, dit-» il, fit bâtir à Epidaure un Temple à » Eſculape & à Apollon, Dieux Egyp-» tiens ». Le témoignage de Diodore de Sicile eſt encore plus formel, puiſqu'en parlant d'Iſis, après avoir dit qu'elle avoit inventé l'uſage de la Médecine, il ajoute qu'elle l'avoit appriſe à Orus ſon fils, qu'on nommoit Apollon, & qui fut le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte.

Le Chevalier Marsham (1), qui a arrangé d'une maniere qui lui eſt particuliere les Dynaſties d'Egypte, met Orus à la tête de celle des demi Dieux, & lui donne

(1) Can. Chron. p. 31. de l'Edit. in-quarto.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

vingt-cinq ans de regne. Cet Auteur le distingue non-seulement du Soleil, qu'il dit, conformément à l'opinion de Ciceron, avoir été le second dans la premiere Dynastie, à la tête de laquelle étoit Vulcain, mais aussi d'un autre Apollon qui ne fut que le huitiéme Roi de la seconde Dynastie. Ainsi, selon ce sçavant Auteur, le Soleil, Orus, & Apollon étoient trois Princes qu'il faut bien distinguer, & qui ont regné en Egypte en des temps fort éloignés les uns des autres.

De toutes ces discussions il résulte que le veritable Apollon étoit d'Egypte, & que si les Grecs ont donné ce nom à quelqu'un de leur Nation, ils ont formé son histoire sur celle de ce Prince Egyptien. N'est-il pas évident en effet que ce qu'ils disent de leur Isle de Delos, où nâquit Apollon, est tiré de ce que les Egyptiens, au rapport d'Herodote, publioient de celle de Chemnis où Latone avoit caché Orus? S'ils ont dit que cette Isle étoit flottante, & qu'elle ne fut fixée qu'à la naissance d'Apollon & de Diane, les Egyptiens ne disoient-ils pas la même chose de celle de Chemnis? Herodote à qui on faisoit ce conte, lorsqu'il étoit en Egypte, dit qu'il regarda

cette Iſle avec toute l'attention poſſible, & qu'il ne la vit nullement flotter. Les Grecs ajoutoient que c'étoit Neptune qui d'un coup de Trident avoit fait ſortir du fond de la mer l'Iſle de Delos, pour aſſurer à Latone perſecutée par Junon, un lieu où elle pût faire ſes couches : ne voit-on pas que c'eſt une copie fidele de ce que les Egyptiens publioient des perſecutions de Typhon contre Iſis, qui pour dérober ſon fils à la cruauté de ſon beau-frere, en confia l'éducation à Latone qui le cacha dans l'Iſle de Chemnis ? Pour ce qui regarde l'intervention de Neptune, c'eſt une fiction fondée ſur ce qu'on attribuoit à ce Dieu tout ce qui arrivoit dans la mer, & en particulier tous les tremblemens de terre : & comme le mot *Delos*, veut dire *manifeſtation*, cette Iſle, ou qu'on ne connoiſſoit pas, ſuppoſé qu'elle exiſtât, ou qui ſortit de la mer par l'effet de quelque tremblement de terre, comme on a vû de nos jours ſe former dans la même mer la nouvelle Santorine, fut nommée Delos. Si les Grecs ont dit que leur Apollon étoit fils de Jupiter, c'eſt que l'Egyptien avoit pour pere Oſiris, que les Grecs ont ſouvent confondu avec leur Jupiter. Si l'Apollon Grec

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

étoit regardé comme le Dieu de l'Eloquence, de la Musique, de la Medecine & de la Poësie, c'est qu'Osiris qui étoit parmi les Egyptiens le symbole du Soleil, aussi-bien que son fils Orus, y avoit enseigné ces beaux Arts. Si l'Apollon Grec étoit le Dieu & le conducteur des Muses, c'est qu'Osiris, comme nous l'avons dit après Diodore de Sicile, avoit mené avec lui dans ses voyages des Indes des Chanteuses & des Musiciens. Si on a regardé l'Apollon Grec comme un Dieu à Oracles, c'est qu'Osiris en avoit un en Egypte, ainsi que Latone, comme nous l'apprenons d'Herodote. Si les Grecs assûroient qu'un de leurs Apollons étoit venu du pays des Hyperboréens, c'est que ce Dieu y étoit particulierement honoré depuis que Sesostris y avoit porté ses armes, & que les Grecs eurent quelque commerce de Religion avec ces Peuples, comme nous l'avons dit ailleurs (1). Si l'Apollon Grec étoit souvent confondu avec le Soleil, c'est qu'Osiris & Orus en étoient les symboles en Egypte. Enfin si on a dit qu'Apollon étoit né à Delos, c'est que ce fut dans cette Isle que son culte fut le plus solemnel, & que, comme le dit Herodote, la naissance d'un Dieu dans

(1) Liv. I.

quelque

quelque pays, y marque l'introduction de ſon culte. On pourroit pouſſer plus loin ce parallele, mais j'en ai aſſez dit pour prouver que le véritable Apollon étoit celui d'Egypte.

Je ne nie pas cependant que les Grecs n'ayent pû donner ce nom à quelque Prince de leur pays ; & quoique je ſois obligé d'avouer que j'ignore parfaitement qui il étoit, je ne dois pas moins pour cela en développer la Mythologie, & expliquer les Fables qu'on a publiées à ſon ſujet.

Jupiter, dit-on, étant amoureux de Latone, Junon en conçut tant de jalouſie, qu'elle perſecuta ſa rivale avec une fureur qui n'a point d'exemple. Elle fit ſortir de terre un monſtre nommé Python, à qui elle confia ſa vengeance ; & comme ſi l'univers entier avoit épouſé le reſſentiment de Junon, Latone ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher. Neptune touché du triſte ſort de cette amante infortunée, fit ſortir d'un coup de Trident l'Iſle de Delos du fond de la mer ; & Latone, que Jupiter métamorphoſa en caille, s'y étant retirée, mit au monde Apollon & Diane. On publia à ce ſujet que cette Iſle, flottante auparavant, s'étoit fixée à cette occaſion :

DIEUX d'Occident. Liv. I. C. XV.

mais Virgile a suivi une autre tradition (1), en disant que c'étoit Apollon qui l'avoit fixée dans la suite, l'attachant à Mycone & à Gyare, deux Isles voisines, & du nombre des Cyclades, comme Delos.

(1) En. l. 3.

Parmi les Dieux du Paganisme, il n'en est aucun dont les Poëtes ayent publié tant de merveilles que d'Apollon, & selon eux, il excella dans tous les beaux Arts, tels que la Poësie, la Musique & l'Eloquence: & par une hyperbole assez ordinaire en pareille occasion, on publia qu'il les avoit inventés. Il fut le Dieu & le Protecteur des Poëtes, des Musiciens & des Orateurs. Les Muses, comme nous le dirons dans leur histoire, étoient aussi sous sa protection, & il présidoit à leurs concerts. Avec cela il n'y avoit aucun des Dieux qui possedât comme lui l'art de connoître l'avenir; aussi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles.

A tant de perfections on joignoit la beauté, les graces, l'art de charmer les oreilles autant par la douceur de son éloquence, que par les accords harmonieux de sa Lyre, qui enchantoient également les hommes & les Dieux. Cependant avec ces bonnes qualités il n'eut pas

toujours le don de plaire aux perſonnes dont il étoit amoureux ; ce qui a attiré aux Payens quelques railleries de la part des Apologiſtes de la Religion Chrétienne. En effet pour ſéduire Iſſé fille de Macarée, il fut obligé de ſe métamorphoſer en berger (1), & il eut beau étaler toutes ſes perfections à Daphné, elle fut ſourde à ſa voix. Mais ſans m'amuſer à rapporter ici ce que diſent les Poëtes Grecs & Latins, cherchons l'origine des Fables qu'ils ont débitées à ce ſujet.

DIEUX d'Occident. L. 1. Ch. XV.

(1) Ovid. Met. l. 4.

Pour expliquer celle de Daphné changée en Laurier dans le temps qu'Apollon la pourſuivoit, on peut dire que quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles-Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Penée Roi de Theſſalie, & la pourſuivant un jour, cette jeune Princeſſe perit ſur le bord d'un fleuve aux yeux de ſon amant. Quelques lauriers qui ſortirent en cet endroit donnnerent lieu à la métamorphoſe ; ou plûtôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio-Geraldi, Daphné a été ainſi nommée de Δαφνεῶ, *voco*, parce

Hiſtoire de Daphné.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

que le laurier fait du bruit en brûlant ; *crepitat* ; & comme cet arbre étoit consacré à Apollon, de-là est venue, selon cet Auteur, la fable des amours d'Apollon & de Daphné.

(1) In Arcad.

Cependant Pausanias (1) explique autrement cette avanture : il dit que Leucippus, fils d'Oenomaüs Roi de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique Hippodamie en mariage à Pelops, étant amoureux de Daphné, se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse qu'elle aimoit fort, & se consacra à Diane, selon la coutume de ce temps-là. Les soins & les assiduités qu'il eut pour sa Maîtresse, lui acquirent bientôt son amitié & sa confiance ; mais Apollon son rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil ; Daphné & ses Compagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le deshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fleches. Pausanias mêle, comme on voit, quelque chose de fabuleux dans cet événement ; mais comme il est sûr d'ailleurs qu'Oenomaüs avoit un fils nommé Leu-

cippus, qui perit dans ſa jeuneſſe, à peu près comme il le raconte ; pour rectifier ſa narration, il ſuffit de dire qu'un jour qu'il faiſoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme à ſe baigner, elles découvrirent ſon déguiſement & le punirent de ſon inſolence. DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Diodore de Sicile aſſûre que cette Daphné eſt la même que la Fée Manto fille de Tireſias, qui fut releguée à Delphes, où elle écrivit pluſieurs Oracles, dont Homere s'eſt heureuſement ſervi dans ſes deux Poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la Maîtreſſe d'Apollon ? Les habitans d'Antioche prétendoient que cette avanture étoit arrivée dans le fauxbourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chryſoſtome décrit, d'après Libanius, une belle Statue d'Apollon, qui étoit dans ce fauxbourg. Ce Dieu tenoit ſa lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroiſſoit faire des libations à la Terre qui avoit englouti ſa Maîtreſſe.

Celle de Leucothoé, enterrée toute vive par ſon pere Orchame, & celle de Clytie ſa rivale métamorphoſée en Tournefol, ne renferment rien d'hiſtorique ; du moins je n'ai rien découvert de ſatis- Leucothoé & Clytie.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

faisant sur ce sujet. J'ai bien posé pour principe, & je crois l'avoir suffisamment prouvé (1), que les fables étoient ordinairement fondées sur l'Histoire, mais je n'ai pas désavoué qu'on y ait quelquefois renfermé la Morale & la Physique. Ainsi ce qu'on peut dire sur celle dont il s'agit ici, c'est que Leucothoé n'a passé pour être la fille d'Orchame Roi de Perse, que parce que ce Prince fut le premier qui fit planter dans son Royaume l'Arbre qui porte l'encens, & qu'on appelloit *Leucothoé.* On a ajouté que cette prétendue Princesse aimoit Apollon, parce que l'encens est une drogue aromatique fort en usage dans la Medecine, dont ce Dieu étoit l'inventeur; & on y a joint la jalousie de Clytie, parce que le Tournesol est une plante qui, selon les Naturalistes, fait mourir l'Arbre qui porte l'encens. Je dois avouer cependant que Pline, qui donne à l'Heliotrope plusieurs proprietés, ne parle point de celle-ci. Je suis fâché de n'avoir rien à dire de plus particulier sur cette fable, car il me paroît bien surprenant que pour nous apprendre qu'Orchame a planté l'Arbre qui porte l'encens, on ait dit qu'il avoit enterré sa fille toute vive, pour la punir

(1) T. I. L. I.

d'avoir été ſenſible au Soleil ſon Amant ; & que ſa rivale Clytie, pour avoir revelé cette intrigue, ait été métamorphoſée en Tourneſol. Mais il vaut mieux ſe contenter de cette explication, que de haſarder des conjectures qu'il ſeroit difficile de rendre un peu probables. Je n'ai rien trouvé dans l'Antiquité touchant cet Orchame, dont a parlé Ovide dans ſes Métamorphoſes, & qu'il dit avoir été le ſeptiéme deſcendant de Belus, & avoir regné ſur les Perſes Achemenides.

On met auſſi ſur le compte d'Apollon d'autres intrigues amoureuſes ; entre autres celles qu'il eut avec Coronis, qui lui donna pour fils Eſculape ; mais nous en parlerons dans l'Hiſtoire de ce Dieu de la Medecine.

Au reſte comme Apollon étoit le Dieu des beaux Arts, ceux qui les cultivoient paſſoient pour être ſes enfans, tels qu'Eſculape, Orphée, Linus, & pluſieurs autres ; ou pour ſes favoris, comme Hyacinthe & Cypariſſe dont je vais rapporter l'Hiſtoire.

Hyacinthe changée en fleur.

Hyacinthe, au rapport de Pauſanias (1), étoit un jeune Prince de la ville d'Amycles dans la Laconie. Son pere Oebalus, que l'Auteur que je viens de

(1) In Lacon.

DIEUX d'Occident. l. I. Ch. XV.

citer appelle Amyclès, l'avoit fait élever avec tant de soin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon, & des Muses. Pendant qu'il jouoit un jour avec ses Compagnons, il fut malheureusement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque temps après. On composa apparemment quelque Poëme sur cette avanture, dans lequel on disoit pour consoler ses parents, que Borée jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient ensemble; & il faut avouer que la fiction étoit assez ingénieuse. Les Lacedemoniens célebroient tous les ans auprès du tombeau de ce Prince, une fête solemnelle, où ils lui offroient des sacrifices; ils instituerent même à son honneur des Jeux qui portoient son nom, comme nous l'apprend Athenée (1), qui en fait la description.

(1) Liv. 4.

Pausanias parle du tombeau de ce Prince, sur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa métamorphose en une fleur du même nom, n'est qu'une épisode du Roman. On ne sçait pas trop ce que c'est que l'Hyacinthe: Dioscoride croit que c'est le *Vaccinium*, ou l'Oignon sauvage, qui a la fleur cou-

leur de pourpre, & ſur laquelle on voit, mais imparfaitement, les deux lettres dont parle Ovide. Quoiqu'il en ſoit, cette fable fait voir quelle idée la Religion payenne avoit de ſes Dieux, puiſqu'on ne rougiſſoit pas de leur atribuer les foibleſſes les plus infames. Les plaintes d'Apollon à la mort d'Hyacinthe ont ſouvent fait parmi les Payens même, le ſujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Cypariſſe, qui ſelon Ovide, avoit pris naiſſance à Carthée, ville de l'Iſle de Cos, étoit un jeune homme qui avoit beaucoup de talent pour la Poëſie & pour les beaux Arts; ce qui le fit paſſer pour le favori d'Apollon. Sa métamorphoſe en Cyprès eſt fondée ſur la reſſemblance des noms, cet arbre étant appellé par les Grecs *Cypariſſos*. On a ajouté à la fable, qu'Apollon pour ſe conſoler de ſa mort, avoit voulu que le Cyprès fût dans la ſuite le ſymbole de la triſteſſe; qu'il accompagnât les funerailles, & qu'on ne plantât point d'autres arbres auprès des tombeaux; circonſtances fondées ſur la nature de cet arbre, dont les branches dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il y a des Auteurs qui prétendent que Cy-

Cypariſſe changée en Cyprès.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

pariſſe fut auſſi aimé de Sylvain, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on voit ſouvent ce Dieu avec des branches de Cyprès à la main.

Si Apollon ne fut pas toujours heureux en amour, il le fut dans les défis qu'on eut la témerité de lui faire, & dont il ſortit toujours victorieux. Pan qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet inſtrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté ; & le Tmolus pris pour arbitre, adjugea la victoire à Apollon. Midas témoin de cette diſpute, recuſa le jugement de Tmolus, & Apollon pour faire connoître ſa ſtupidité lui donna des oreilles d'âne. Midas eut toujours grand ſoin de cacher ſous un bonnet Phrygien cette difformité qui le deshonoroit ; mais ſon Barbier qui l'avoit découverte, & qui n'oſoit en parler, confia ſon ſecret à la Terre, d'où il ſortit des roſeaux qui le divulguerent. Ces fictions ſont fondées ſur l'Hiſtoire, ainſi je dois les développer.

Hiſtoire de Midas & de Tmolus.

(1) *In Atticis.*

Midas, ſelon Pauſanias (1), étoit fils de Gordius & de Cybele, & regna dans la grande Phrygie, ainſi qu'on l'apprend de Strabon. Le premier des deux Auteurs que je viens de nommer, dit qu'il avoit

bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura, & celle de Peſſinunte, ſur le mont Agdiſtis, devenu célebre par le tombeau d'Atys ; & le ſecond dit ſeulement que lui & Gordius ſon pere faiſoient leur reſidence auprès du fleuve Sangar, dans des villes, qui au temps qu'il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages. On ignore le temps auquel Midas a vécu; mais il a été contemporain de Tmolus, comme il paroît par Ovide : ce que je dirai de ce Prince à la fin de cet article, ſervira à fixer l'époque de ſon regne. Comme Midas étoit fort riche & fort œconome, on publia qu'il convertiſſoit en or tout ce qu'il touchoit, & l'on ne fait peut-être intervenir Bacchus qui lui enſeigna, ſuivant la fable, le moyen de ſe défaire d'une qualité ſi incommode pour lui, que parce qu'il étoit le Dieu de la Vigne, & que Midas l'honoroit d'un culte particulier. On peut ajouter encore que ce qui avoit donné lieu à cette fable, c'eſt qu'il fut peut-être le premier qui découvrit de l'or dans le Pactole. Strabon en parlant des lieux d'où quelques Princes avoient tiré leurs richeſſes, dit ſeulement (1) que Midas avoit trouvé celles qu'il poſſedoit, dans les Mines du mont Bermius. Dès ſon enfance on avoit

(1) Liv. 14. pag. 680.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

prévu qu'il seroit extrémement riche & fort mênager, sur ce que des fourmis s'étant approchées de son berceau, lui avoient mis des grains de bled dans la bouche. Comme il étoit fort grossier & fort stupide, on inventa la fable du Jugement qu'il avoit porté en faveur de Pan contre Apollon. Le Scholiaste d'Aristophane, pour expliquer la fiction des oreilles d'âne dont Apollon fit present à Midas, dit qu'on avoit voulu marquer par-là qu'il avoit l'oreille très-fine, comme cet animal; ou parce qu'il entretenoit des espions dans tous ses Etats; ou enfin parce qu'il habitoit ordinairement dans un lieu nommé ὦτα ὄνου, *les oreilles d'âne*. Strabon rapporte (1) que Midas avala du sang de Taureau dont il mourut; & Plutarque (2) ajoute que ce fut pour se délivrer des songes fâcheux qui l'affligeoient depuis long-temps : comme on sçait le temps auquel les Cimmeriens entrerent dans la Phrygie, il est aisé de fixer l'époque du regne de Midas, puisque Strabon dit qu'ils y arriverent au temps de sa mort. Comme Ovide parle du Jugement de Tmolus que Midas désapprouva, il est à propos de parler de ce Prince & de sa généalogie.

(1) Liv. 1. pag. 61.

(2) Traité de la Superst.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Tmolus Roi de Lydie, ſi nous en croyons Clytophon, étoit fils du Dieu Mars & de la Nymphe Theogene, & ſelon Euſtathe, de Sipylus & d'Eptonia. Un jour comme ce Prince chaſſoit, il apperçut une des Compagnes de Diane, qui ſe nommoit Arriphé. Comme elle étoit parfaitement belle, Tmolus en devint amoureux. Les paſſions des Grands ſont preſque toujours violentes. Le Roi réſolu de ſatisfaire la ſienne, pourſuivit vivement cette jeune Nymphe, qui pour ne pas tomber entre ſes mains, prit le parti de chercher un aſyle dans le Temple de Diane: mais que peut la crainte du ciel ſur le cœur des Tyrans? Arriphé fut violée au pied des Autels: un affront ſi ſanglant la jetta dans l'accablement, & elle ne voulut pas ſurvivre au malheur qui lui venoit d'arriver. Les Dieux ne laiſſerent pas ſa mort impunie: Tmolus enlevé par un Taureau tomba ſur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuiſantes. Ainſi périt ce Prince, qui fut inhumé ſur la montagne qui depuis porta ſon nom.

Hiſtoire de Marſyas.

Marſyas (*a*), autre joueur de flûte,

(*a*) Voyez les Notes de M. Burette ſur le Traité de la Muſique par Plutarque, d'où j'ai tiré preſque tout cet article, *Mem. de l'Acad. Tom.* 10.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

fut encore plus malheureux que Midas dans le défi qu'il avoit osé faire à Apollon, puisque ce Dieu le fit écorcher vif. Voici l'Histoire de ce personnage, célebre dans l'Antiquité. Il étoit de Celènes ville de Phrygie, & fils d'Hyagnis, ou selon Hygin (1), d'Oeagre (*Oeagri*); auquel nom le Commentateur *Munker* substituoit volontiers l'ancien génitif *Hyagni*. Humfroi Prideaux est de même avis, dans les notes sur la Chronique de Paros (2); & ils ont raison l'un & l'autre, puisque Oeagre étoit pere, non pas de Marsyas, mais d'Orphée. Quelques-uns, dit Plutarque, ont prétendu que le vrai nom de Marsyas, étoit *Massès*. Il joignoit, suivant Diodore, à beaucoup d'esprit & d'industrie une sagesse & une continence à toute épreuve. Son génie parut sur tout dans l'invention de la flûte, où il sçut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partagés entre les divers tuyaux de chalumeaux. Il eut un attachement singulier pour Cybele fille de Dindyme & d'un Roi de Phrygie & de Lydie, appellé Meon, & les malheurs arrivés à cette Princesse en conséquence de ses amours avec Atys, ne purent obliger Marsyas à se séparer d'elle. Chessée de

(1) Cap. 165.

(1) Pag. 169.

la maiſon de ſon pere, après le meurtre de ſon Amant, & devenue furieuſe & vagabonde, elle eut en la perſonne de Marſyas un fidele compagnon de ſes courſes & de ſes voyages, qui les conduiſirent l'un & l'autre à Nyſe, ſejour de Bacchus, où ils rencontrerent Apollon, fier de ſes nouvelles découvertes ſur la Lyre.

Marſyas lui fit un défi, qu'Apollon accepta, à condition, dit Pauſanias, que celui qui demeureroit vainqueur, feroit à ſon concurrent le traitement qu'il voudroit; & ce Dieu ayant remporté la victoire le fit écorcher vif, ou, ſelon Diodore, ce fut lui-même qui fit cette cruelle opération. Hygin & Philoſtrate le jeune qui prétendent qu'Apollon ſe ſervit pour cela du miniſtere d'un Scythe, ſe ſont trompés ſur le mot ἀποδυτῆσαι qui étoit dans l'Ouvrage Grec qu'ils liſoient, & qu'ils ont cru bonnement ſignifier *donner commiſſion à un Scythe*, au lieu que ſelon Heſychius il ſignifie ſimplement *écorcher*.

On ajouta que ſon ſang avoit été métamorphoſé en un fleuve qui portoit le nom de Marſyas, dont en effet les eaux étoient rougeâtres, & qui traver-

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

soit la ville de Celênes, où l'on voyoit dans la place publique, au rapport d'Herodote, la peau de cet infortuné Musicien suspendue en forme d'outre, ou de ballon : il falloit qu'elle y eût été transportée, puisque Xenophon nous apprend qu'Apollon l'avoit suspendue dans une caverne. D'autres Auteurs le font mourir moins cruellement, & assûrent que de desespoir d'être vaincu, ou ayant l'esprit aliené, ainsi que nous l'apprend Suidas, il s'étoit précipité dans ce fleuve, & s'y étoit noyé.

L'ancienne Musique instrumentale lui étoit redevable de plusieurs découvertes, & on le fait, avec Olympus, Auteur du mode Phrygien & du Lydien, que d'autres attribuent à son pere Hyagnis. Il perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui étoient simples. Il joignit ensemble par le moyen de la cire & de quelques fils, plusieurs tuyaux ou roseaux de différentes longueurs, d'où resulta le chalumeau composé, & il fut l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à son pere.

L'Antiquité nous a conservé plusieurs monumens qui représentent cette action. On le voit dans Beger, dans Maffei, &

dans du Choul, attaché à un arbre les mains derriere le dos : Apollon qui tient ſa lyre à la main gauche, a à ſes pieds un jeune homme qui paroît implorer ſon aſſiſtance ; on croit que c'eſt Olympus ſon Diſciple, qui demande grace pour ſon Maître, ou plûtôt la permiſſion de lui rendre les devoirs funebres ; ce qu'il obtint, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Le Marquis Maffei a fait deſſiner auſſi une Statue magnifique qui eſt à Rome, où l'on voit Marſyas les bras étendus, attaché à un arbre. On en trouve d'autres où Apollon tient d'une main un couteau, & de l'autre la peau de Marſyas ; ce qui confirmeroit l'opinion de ceux qui croient qu'il l'écorcha lui-même. D'autres enfin où Marſyas a les oreilles & la queue des Faunes & des Satyres. On voyoit anciennement dans la citadelle d'Athenes une Statue de Minerve qui châtioit le Satyre Marſyas, pour s'être approprié les flûtes que la Déeſſe avoit rejettées avec mépris. Ces flûtes de Marſyas avoient été conſacrées dans le Temple d'Apollon à Sicyone, par un Berger qui les avoit recueillies. On voyoit auſſi à Mantinée dans le Temple de Latone, un Marſyas jouant

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

de la double flûte, & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote. Servius le Grammairien atteſte que les villes libres avoient dans la place publique une Statue de Marſyas, qui étoit comme un ſymbole de leur liberté, à cauſe de la liaiſon intime de Marſyas, pris pour Silene, avec Bacchus, connu des Romains ſous le nom de *Liber*. Il y avoit à Rome dans le *Forum* une de ces Statues, avec un tribunal dreſſé tout auprès, où l'en rendoit la juſtice. Les Avocats qui gagnoient leurs cauſes, avoient ſoin de couronner cette Statue, comme pour remercier Marſyas du ſuccès de leur éloquence, & pour ſe le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte; car on ſçait combien le ſon de cet inſtrument & des autres, influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les Orateurs & les Acteurs.

Malgré tant de témoignages qui atteſtent que Marſyas fut écorché vif, il y a des Auteurs qui croient que ce n'eſt qu'une pure allégorie, fondés ſur ce que le fleuve Marſyas faiſoit un bruit deſagréable & qui écorchoit les oreilles; ou plutôt, ſi nous en croyons Fortunio Liceti (1), ſur ce qu'avant l'invention

(1) Hierogl. ch. 109.

de la lyre, la flûte l'emportoit ſur tous les inſtrumens de Muſique, & enrichiſſoit tous ceux qui en ſçavoient jouer; & comme le jeu de la lyre décredita celui de la flûte, & qu'on n'y gagnoit plus rien, on feignit qu'Apollon avoit écorché Marſyas: ce qui étoit d'autant mieux imaginé, que la monnoye dont on ſe ſervoit alors étoit de cuir (1).

(1) Pollux liv. 4. ch. 10.

La défaite du ſerpent Python que raconte Ovide (2), eſt miſe auſſi par les Poëtes ſur le compte de ce même Dieu. Ce monſtre cauſoit de grands ravages: mais Apollon à coups de fleches en purgea la terre, & délivra ſa mere des perſécutions qu'elle en ſouffroit.

Le Serpent Python.

(2) Met. l. 1.

Les eaux du Déluge, dit Ovide (3), qui avoient inondé la terre, laiſſerent un limon d'où ſortirent pluſieurs inſectes, entre autres le ſerpent Python qui cauſoit beaucoup de ravages aux environs du Parnaſſe. Apollon armé de ſes fleches, lui ôta la vie; ce qui expliqué phyſiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant diſſipé les mauvaiſes exhalaiſons, ces monſtres diſparurent bientôt. Si on rapporte cette fable à l'hiſtoire, ce Serpent étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient

(3) Met. l. 1.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

y sacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le pays. Cet évenement donna lieu à l'établissement des Jeux Pythiens, si connus dans la Grece. On les célebroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs, ou des pommes consacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des couronnes de Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser, & à jouer des instrumens. Sur quoi on peut consulter les Marbres de Paros (1) & Meursius (2). Cet évenement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-tems après, puisque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit pas encore connu à Delphes. C'est Themis, suivant le même Poëte, & suivant toute l'Antiquité, qui y rendoit alors des Oracles, & avant Themis il y avoit encore un autre Oracle qui étoit rendu par la Terre.

(1) Pag. 202. & 203. de l'Edit d'Oxford.

(2) Græcia feriata.

Je viens de dire que les fleches d'Apollon n'étoient que les rayons du Soleil, & c'est ce qui donna lieu à deux fables aussi anciennes que célebres. La premiere, qu'on attribuoit à Apollon toutes les morts subites & prématurées. On en trouve cent exemples dans Home-

re, & toutes les fois que ce Poëte parle de quelque mort de ce genre, il ne manque pas de l'attribuer à Apollon, ou à Diane ; avec cette difference qu'il met ſur le compte de ce Dieu celles des hommes, & ſur celui de Diane, celles des femmes. Mais l'exemple le plus marqué dans l'Antiquité, eſt celui des enfans de Niobé, qu'Apollon & Diane tuerent à coups de fleches : l'Hiſtoire en eſt trop remarquable, pour ne pas la rapporter ici.

DIEUX d'Occident. L. 1. Ch. XV.

La fiere Niobé, dit Ovide (1), piquée de ce qu'on rendoit à Latone un culte religieux, & qu'on ne lui avoit érigé à elle aucun Autel, quoique par la naiſſance & le grand nombre de ſes enfans, elle meritât à juſte titre les honneurs divins, couroit à travers les rues de Thebes pour faire ceſſer les ſacrifices qu'on offroit à cette Déeſſe. Latone pour ſe venger implora le ſecours d'Apollon & de Diane, qui ayant découvert dans les plaines voiſines de cette ville, les enfans de Niobé qui y faiſoient leurs exercices, les tuerent à coups de fleches.

Hiſtoire de Niobé & de ſes enfans, tués par Apollon & par Diane.

(1) Met. l. 6.

Tous les Hiſtoriens anciens conviennent avec Diodore de Sicile, & Apollodore, que Niobé étoit fille de Tantale & ſœur de Pelops, car il ne faut pas con-

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

fondre celle dont il s'agit dans cette fable, avec une autre Niobé qui étoit fille de Phoronée, & qu'Homere dit avoir été la premiere mortelle aimée de Jupiter. Pelops ayant abandonné la Phrygie pour se retirer dans cette partie de la Grece qui a depuis porté son nom, emmena sa sœur avec lui. Comme il cherchoit à assûrer sa nouvelle domination par quelque alliance, qui pût le soutenir contre les efforts de ses ennemis, il la donna en mariage à Amphion, Prince aussi puissant qu'éloquent, & qui venoit d'enfermer de murailles la ville de Thebes. La dot de Niobé fut apparemment employée à bâtir une ville dans la Béotie, ou du moins ce fut une condition du mariage, puisque Pausanias nous apprend que ce fut alors que Pelops en jetta les fondemens. Le même Pausanias parle en plus d'un endroit de l'alliance d'Amphion avec la Maison de Pelops; & il dit positivement dans ses Béotiques, que ce Prince ayant fait alliance avec Tantale, avoit appris des Phrygiens le mode Lydien, & ajouté trois nouvelles cordes aux quatre que la lyre avoit auparavant.

Il y a grande apparence que Niobé fut le sceau de la paix qui fut faite entre

Amphion & Pelops : Car ce dernier s'étoit brouillé avec le Roi de Thebes, pour avoir reçû dans ſes Etats Maïus, qu'Amphion & Zethus en avoient chaſſé, ainſi que le rapporte Apollodore (1). Quoiqu'il en ſoit, ce mariage fut fort heureux par la fécondité de Niobé, qui eut un grand nombre d'enfans. Homere lui en donne douze, ſix garçons & ſix filles ; Herodote ne lui donne que deux garçons & trois filles ; Diodore de Sicile, quatorze, ſept de chaque ſexe. Apollodore (2) ſur l'autorité d'Heſiode, prétend qu'elle eut dix garçons & autant de filles. Cependant cet Auteur n'en nomme que quatorze, dont voici les noms, Sipyle, Minytus, Iſmene, Damaſichthon, Agenor, Phedine & Tantale, & autant de filles ; Echodée, ou ſelon d'autres Thera, Cleodoxe, Aſtyoche, Phthia, Pelopie, Aſtycratie, & Ogygie.

(1) Liv. 3.

(2) Ibid.

Fiere de ſa fécondité, Niobé mépriſoit Latone, qui pour ſe venger, engagea Apollon & Diane à faire perir tous ſes enfans, de la maniere que le raconte Ovide après les autres Poëtes anciens, & comme on peut le voir dans Plutarque au Livre de la Superſtition. Cet épiſode ingénieuſement inventé, renferme une

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Hiſtoire auſſi tragique que véritable. La peſte, qui ravagea la ville de Thebes, fit perir tous les enfans de Niobé ; & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuſes à la chaleur immoderée du Soleil, on publia que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fleches. Ce que j'avance ici ſur le fond de cette fable, eſt autoriſé par l'Antiquité. Homere (1) dit que Laodamie & la mere d'Andromaque avoient été tuées par Diane. Valerius Flaccus (2) rapporte les plaintes de Clyte femme de Syſique ſur la mort de ſa mere, à qui Diane avoit ôté la vie (*a*) ; & ſans vouloir entaſſer un plus grand nombre d'exemples, j'ajoute ſeulement que le Scholiaſte de Pindare (3) remarque après Pherecyde, qu'Apollon envoya Diane ſa ſœur, pour faire mourir Coronis & pluſieurs autres femmes, pendant qu'il alloit lui-même ôter la vie à Iſchis. Après cela il n'eſt pas étonnant de voir Penelope, dans Homere, prier Diane de la faire mourir. Si ces témoignages ne ſuffiſoient pas pour prouver cette tradition, je joindrois l'autorité de Strabon (4) & d'Euſtathe qui diſent la même choſe ; & ce dernier obſerve

(1) Iliad. l. 2. v. 20.

(2) Liv. 3.

(3) Sur la troiſiéme Pythique.

(4) Liv. 4.

(a) . . . . . *Triviæque potentis*
Occidit arcanâ genitrix abſumpta ſagittâ.

fort

fort judicieuſement que les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités les morts ſubites, & celles que la peſte cauſoit, mettoient toujours celles des hommes ſur le compte d'Apollon, & celles des femmes ſur celui de Diane (1). Homere s'eſt à la verité écarté de cette regle en diſant que Diane avoit fait mourir Orion (2): mais comme il avoit voulu attenter à l'honneur de cette Déeſſe, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait voulu le punir elle-même; ce qui pourtant eſt ſi fort contre l'uſage ordinaire, qu'il y a des Auteurs, au rapport d'Euſtathe (3), qui croient que cet endroit d'Homere eſt ſuppoſé.

(1) Sur le 2. de l'Iliad.

(2) Odyſſ. l. 5. v. 125.

(3) Sur le L. de l'Odyſſ.

Rien n'eſt mieux imaginé que ce ſyſtême, puiſqu'on a raiſon d'attribuer les maladies contagieuſes aux exhalaiſons de la terre, & à la chaleur immoderée du Soleil: auſſi, ſelon Homere, la peſte ſurvint dans le camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eut lancé ſes fleches; c'eſt-à-dire, dès que ſes rayons trop chauds eurent corrompu l'air. Il eſt bon de remarquer en paſſant que les fleches, étoient le ſymbole d'Apollon irrité, comme la lyre ſignifioit qu'il étoit appaiſé, ainſi que l'obſerve Servius (4): auſſi ne manquoit-on jamais dans ces ſor-

(4) Sur le 3. de l'Eneid.

DIEUX d'Occident. L. 1. C. XV.

tes de maladies épidemiques d'implorer le secours de cette Divinité, & de lui offrir des sacrifices, comme Horace & Pausanias nous l'apprennent. On avoit même grand soin alors de mettre sur les portes des maisons des branches de laurier, dans l'esperance que ce Dieu épargneroit des lieux qui étoient sous la protection d'une personne qu'il avoit chérie, ainsi qu'on peut le voir dans Diogene Laërce, & dans l'Auteur du grand Etymologicon.

Ovide fait mourir les enfans de Niobé dans un Cirque, où ces jeunes Princes s'exerçoient à manier des chevaux; mais Pausanias dit (1) avec plus de vrai-semblance, qu'ils moururent sur le mont Cytheron où ils étoient allé chasser, & les filles à Thebes. Si on a ajouté sur l'autorité d'Homere (2) que ces enfans infortunés demeurerent neuf jours sans sépulture, parce que les Dieux avoient changé en pierres tous les Thebains, & que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funebres, le dixiéme jour, c'est que comme ils étoient morts de la peste, personne n'avoit osé les enterrer, & tout le monde avoit paru insensible aux malheurs de la Reine; figure vive des calamités qui accompagnent ce fleau,

(1) In Beot.

(2) Iliad. l. 24.

où chacun craignant une mort preſque aſſûrée, ne ſonge qu'à ſa propre conſervation, & néglige les devoirs les plus eſſentiels. Cependant comme les Prêtres, après que la violence du mal fut un peu paſſée, ſe mirent en état de les enſevelir, on publia que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ce devoir. On ajoute qu'Iſmenus l'aîné de ces Princes, pour ſe délivrer des douleurs que lui cauſoit un mal ſi violent, ſe jetta dans un fleuve de la Béotie, qu'on appelloit alors le pied de Cadmus, & qui depuis cet événement porta le nom de ce jeune Prince.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Niobé ne pouvant plus ſouffrir le ſéjour de Thebes après la mort de ſes enfans & ſon mari, qui s'étoit tué de déſeſpoir, retourna dans la Lydie, & finit ſes jours près du mont Sipyle, ſur lequel, ſelon le rapport de Pauſanias (1), on voyoit une roche qui regardée de loin reſſembloit à une femme accablée de douleur & d'affliction, quoique de près elle ne reſſemblât à rien moins qu'à cela, comme l'aſſûre le même Auteur, qui y avoit voyagé. Voilà ce qui a fait dire à Ovide qu'un tourbillon de vent avoit emporté cette Princeſſe infortunée ſur cette montagne, & qu'elle avoit été

(1) In Attic.

DEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

changée en rocher, circonstance qui nous apprend, comme le dit Ciceron (1), que Niobé avoit gardé un profond silence dans son affliction, & qu'elle étoit devenue comme immobile & muette; ce qui est le caractere des grandes douleurs. Sophocle dans son Antigone, dit que cette Princesse ne fut pas d'abord changée en pierre, mais que les Dieux dans la suite lui accorderent cette grace à sa priere. Le même Poëte dans Electre, dit que Niobé verse des larmes dans un tombeau de pierre.

(1) Tuscul. Quæst. lib. 3.

Ovide a cru sans doute que l'Histoire seroit plus touchante, en disant que tous les enfans de Niobé avoient été la victime de la vengeance de Latone. Cependant Pausanias (2) rapporte que Melibée ou Chloris, & Amyclée, deux de ses filles, appaiserent Diane, qui leur conserva la vie; c'est-à-dire, qu'elles guerirent de la peste. La premiere de ces deux Princesses épousa Neleus pere de Nestor, ainsi que le rapporte Apollodore (3); mais le même Pausanias proteste qu'il aime mieux se ranger au sentiment d'Homere, qui dit que tous les enfans de Niobé perirent par les mains d'Apollon & de Diane. Je ne dois pas oublier de rapporter aussi ce qui fit donner à Me-

(2) In Attic.

(3) Liv. 1.

libée le ſurnom de Chloris ; c'eſt que ne s'étant jamais remiſe de la frayeur que lui avoit cauſé la mort de ſes freres & de ſes ſœurs, elle demeura toujours extraordinairement pâle, ainſi que le raconte encore Pauſanias (1).

(1) In Corinth.

L'hiſtoire que je viens d'expliquer arriva environ 120. ans avant la guerre de Troye ; ce qui ſeroit aiſé de prouver par la généalogie de Neſtor, fils de Chloris, encore plus par celle de Laïus pere d'Oedipe, qui ſucceda à Amphion & à Zethus au Royaume de Thebes, comme je le dirai, lorſque j'expliquerai la fable d'Amphion.

Telle eſt la vérité de cet évenement ſi célebre dans les anciens Poëtes. Admirons la fertile imagination d'Ovide qui le raconte ſi bien : tranſportons-nous avec lui auprès de Thebes, pour voir ces jeunes Princes montés ſur de ſuperbes chevaux faire leurs exercices, pendant qu'Apollon & Diane, prenant la défenſe de leur mere outragée, les percent impitoyablement à coups de fleches. Les ſœurs de ces Princes infortunés accourent ſur les remparts au bruit de ce funeſte accident, & tombent ſous les coups inviſibles de Diane : enfin la mere arrive qui outrée de douleur &

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

de déſeſpoir arroſe de ſes larmes les corps de ſes enfans, & eſt enfin changée en Rocher : & on avouera que ſi la fable donne de grands ornemens à la vérité, la découverte de cette même vérité donne encore plus de plaiſir à l'eſprit, que ces vains ornemens n'en donnent à l'imagination.

(1) Ant. Expliq. Tom. I.

Un monument antique rapporté par le P. de Montfaucon (1) repréſente cette hiſtoire ſelon la tradition qu'a ſuivie Ovide. Les fils de Niobé y paroiſſent avec leurs chevaux de manege, Apollon & Diane leur lancent leurs fleches, & la mere deſolée de les voir perir l'un après l'autre, en tient quelques-uns entre ſes bras.

Mais ſi les fleches d'Apollon lui avoient été ſi utiles en tant d'occaſions, elles lui furent bien funeſtes dans celle dont je vais parler. Jupiter indigné qu'Eſculape eût rendu la vie à Hippolite, prétendant que le droit de reſſuſciter les morts devoit être reſervé à lui ſeul, frappa l'infortuné Medecin d'un coup de foudre ; & Apollon, pour venger la mort de ſon fils, ayant tué à coups de fleches les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter s'étoit ſervi, il fut chaſſé du Ciel. Obligé de gagner de quoi vi-

vre, il ſe mit au ſervice d'Admete, dont il garda les troupeaux. DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

Boccace (1) ſur l'autorité de Theodontion, dit que cette avanture regarde cet Apollon que Ciceron dit avoir donné des Loix aux Arcadiens, & qui fut chaſſé du Trône pour avoir voulu gouverner ſes Sujets avec trop de ſeverité. Il ſe retira à la Cour d'Admete qui le reçut favorablement, & lui donna en ſouveraineté la partie de ſes Etats qui étoit ſur les bords du fleuve Amphriſe. De-là l'origine de la Fable qui dit qu'il fut banni du Ciel, parce qu'il fut chaſſé du Trône. Celle qui porte qu'il fut obligé de garder les troupeaux d'Admete, nous apprend qu'il devint Roi d'une partie de la Theſſalie. Les deux noms de Roi & de Paſteur ſont ſouvent ſynonimes, ſur-tout dans Homere; & en effet tout Roi doit être le Paſteur de ſon Peuple, qui eſt ſon vrai troupeau. Comme ces anciennes traditions n'étoient pas toujours uniformes, Ovide dit que ce n'étoit pas dans la Theſſalie, mais dans l'Elide, qu'Apollon devint Paſteur, & que lui arriva l'avanture de Battus qui lui vola quelques bœufs. (1) Gen. des Dieux.

L'Hiſtoire que je viens de raconter, prouve qu'Apollon ne ſouffroit pas vo-

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

lontiers qu'on l'insultât : celle de Phorbas qui s'étoit rendu maître du chemin qui conduisoit à Delphes, en est une nouvelle preuve. Ce Dieu en effet s'étant métamorphosé en Athlete, lui ôta la vie : mais pour expliquer la plûpart de ces Fables, il faut de temps en temps se rappeller le principe que j'ai établi dans le premier Volume, qu'on chargeoit presque toujours l'histoire d'un Dieu ou d'un Heros des avantures de tous ceux qui avoient porté le même nom, & souvent de celles de leurs Prêtres : celle dont je viens de parler, pourroit bien être de ce nombre. Quelqu'un des Ministres de Delphes qui voyoit diminuer tous les jours les offrandes qu'on portoit dans le Temple d'Apollon, par les incursions de Phorbas, se déguisa, & ayant été assez heureux pour tuer ce brigand, publia que c'étoit Apollon lui-même qui avoit vengé l'insulte faite à son Temple.

Quoiqu'il en soit, il n'y eut gueres de Dieux dans le Paganisme, plus honoré qu'Apollon. Il avoit des Temples dans toute la Grece & dans toute l'Italie, des Oracles sans nombre, & on célebroit un grand nombre de Fêtes en son honneur, sur-tout à Delos. Je n'ai

pas beſoin de m'étendre beaucoup ſur ce ſujet, il ſuffit de remarquer que preſque toutes les céremonies du culte qu'on lui rendoit avoient rapport au Soleil, dont il étoit le ſymbole, ou aux attributs qu'on croyoit qu'il poſſedoit. Ainſi le loup & l'épervier lui étoient conſacrés, parce que l'un & l'autre a la vûe fine & perçante ; le corbeau, la corneille & le cygne, à cauſe qu'on croyoit que ces oiſeaux avoient un inſtinct naturel pour prédire l'avenir. Si le laurier étoit un arbre conſacré à ce Dieu, c'eſt qu'on étoit perſuadé que ceux qui dormoient ayant ſous la tête quelques branches de cet arbre, recevoient des vapeurs qui les mettoient en état de prophetiſer. Porphyre nous apprend même que les Anciens annonçoient les choſes futures ſur le bruit que faiſoit le laurier lorſqu'il brûloit ; ce qui fait dire à Tibulle : *lorſque le Laurier vous donne un bon augure, Laboureurs, rejouiſſez-vous* (*a*) : mais auſſi quand il brûloit ſans aucun petillement c'étoit un mauvais ſigne (*b*). On lui avoit auſſi conſacré le coq, parce qu'il annonce par ſon chant le lever du Soleil ; & la cigale, à cauſe que ſon

(a) *Laurus ubi bona ſigna dedit, gaudete coloni.*
(b) *Et jacet extincto laurus aduſta foco.* Propert.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

chant honore le Dieu de la Musique.

Le temps nous a conservé un grand nombre de monumens de ce Dieu ; je n'ai pas dessein de les parcourir, on peut les voir presque tous rassemblés dans l'Antiquité expliquée par les figures. Il suffit de remarquer que ce Dieu y est toujours reconnoissable par sa jeunesse, par les rayons qui brillent sur sa tête, & par sa lyre, ou la cythare qui l'accompagne. J'ai dit qu'on représentoit Apollon jeune & sans barbe, ainsi que Bacchus, ce qui, selon Tibulle, convenoit parfaitement à l'un & à l'autre ; mais comme celui-ci paroît quelquefois avec de la barbe, Lucien nous apprend (1) qu'il y avoit aussi un Apollon barbu : cependant nous n'avons aucun monument qui le représente ainsi.

(1) De Dea Syr.

Enfin pour terminer cet article, il me reste à parler des differens noms qu'on donnoit à Apollon. Comme tout l'univers adoroit ce Dieu, ou du moins l'Astre dont il étoit le symbole, il avoit presque autant de noms qu'il y avoit de pays differens qui lui rendoient un culte religieux, ainsi que nous l'avons dit plus d'une fois ; mais indépendamment de ces noms, les Grecs & les Romains lui en donnoient plusieurs autres.

Celui de *Vulturius* lui fut donné par une avanture bien ſinguliere que raconte Conon (1). Deux Bergers qui faiſoient paître leurs troupeaux ſur le mont Liſſus près d'Epheſe, ayant vû ſortir d'une caverne quelques mouches à miel, l'un d'eux s'y fit deſcendre avec une corbeille, & y trouva un treſor. Celui qui étoit demeuré dehors l'ayant retiré par le moyen de cette même corbeille, il y laiſſa ſon compagnon, ne doutant pas qu'il n'y périt. Dans le temps que le Berger abandonné étoit livré au plus cruel deſeſpoir, il s'aſſoupit, & Apollon lui apparut en ſonge, qui lui dit de ſe meurtrir le corps avec un caillou, ce qu'il fit. Quelques vautours attirés par la puanteur des playes qu'il s'étoit faites, entrerent dans la caverne, & ayant enfoncé leur bec dans ſes playes & dans ſes habits, & ayant pris leur vol en même temps, tirerent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri, il porta ſes plaintes devant les Magiſtrats d'Epheſe qui firent mourir l'autre Berger; & ayant donné à celui-ci la moitié de l'or qui s'étoit trouvé dans la caverne, il en fit bâtir ſur la même montagne un Temple en l'honneur de ſon liberateur, ſous le nom d'Apollon aux Vautours.

(1) Narrat. 35.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

On l'appelloit *Hyperboréen*, pour les raisons que nous avons rapportées dans l'article de la Religion des Peuples du Nord (1) *Phœbus*, pour faire allusion à la lumiere du Soleil & à sa chaleur, qui donne la vie à toutes choses, ou du nom de Phœbé, mere de Latone : *Delius*, ou à cause de l'Isle de Delos où il étoit né, ou parce qu'il éclaire toutes choses : *Cynthius*, d'une montagne de ce nom, comme on l'apprend de Servius & de Festus : *Epidelius*, à cause d'un Temple qu'il avoit près du Promontoire de Malée. Menophanès qui commandoit la flotte de Mithridate, ayant sacagé l'Isle de Delos, fit jetter dans la mer la statue d'Apollon ; les Lacedemoniens l'ayant trouvée, firent bâtir un Temple en l'honneur de ce Dieu, qu'ils nommerent *Epidelius*, comme pour marquer qu'il étoit venu de Delos.

(1) T. I. liv. 7.

Le Peuple de Chio l'honoroit sous le nom de *Phanæus*, & donnoit le nom de *Phanée* à un de leurs Promontoires, parce que c'étoit de-là que Latone avoit vû l'Isle de Delos (2). Celui de *Lycius* lui fut donné, si nous en croyons Pausanias (3), par Danaüs, qui ayant apperçû, lorsqu'il disputoit la couronne à Gelanor, un Loup, que les Grecs ap-

(2) Steph sur le mot Φάναι en Attic

(3)

pellent νίκος, emporter la victoire ſur un Taureau contre lequel il combattoit, publia qu'Apollon avoit voulu faire voir au Peuple d'Argos, qu'un Etranger devoit l'emporter ſur un citoyen, puiſque le Loup qui eſt un animal étranger, avoit vaincu le Taureau. Lorſque ce Prince fut monté ſur le trône, il fit bâtir un Temple en l'honneur d'Apollon Lycius. On l'appella *Delphinius*, parce qu'on crut qu'il avoit accompagné ſous la figure d'un dauphin le navire de Caſtalius, qui conduiſoit une colonie de l'Iſle de Crete dans la Phocide : *Delphicus*, de la ville de Delphes, ſi fameuſe par l'Oracle de ce Dieu : *Clarius*, de celle de Claros, où il y avoit auſſi un Oracle. *Iſmenius*, d'une colline près de Thebes, comme nous l'apprend Pauſanias (1), ou d'un fleuve de ce nom, ſi nous en croyons Stephanus : *Nomius*, parce qu'il avoit gardé les troupeaux d'Admete : *Pythius*, à cauſe de la victoire qu'il remporta ſur le ſerpent Python (*a*) ; & les Jeux qu'on inſtitua en mémoire de cet événement, furent appellés Pythiens, comme Ovide (*b*) nous l'apprend.

(1) In Beot.

(*a*) Liſez ſur ce nom les pages 202. & 203. des Notes ſur les Marbres, & les Auteurs qui y ſont cités.

(b) *Neve operis famam poſſit delere vetuſtas*
Inſtituit ſacros celebri certamine ludos ;
Pythia, perdomiti Serpentis nomine dicti.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Le nom de *Sminthien* lui fut donné, parce que, comme le rapporte Strabon (1) après Callinus & Heraclide de Pont, les descendans de Teucer étant partis de l'Isle de Crete pour aller chercher un lieu propre à s'établir, apprirent de l'Oracle qu'ils devoient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendroient les recevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer dans l'Asie mineure, un grand nombre de rats vinrent la nuit manger leurs ceinturons & leurs boucliers. Le lendemain ayant vû ce dégât, & croyant que l'Oracle étoit accompli, ils s'arrêterent en cet endroit, & donnerent à Apollon, qui y étoit fort honoré, le nom de Smynthien, qui dans leur langue veut dire un rat. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit dans la ville de Chryse une statue d'Apollon, de la main de Scopas célebre Sculpteur de l'Isle de Paros, avec la figure d'un rat près de ses pieds ; & Heraclide de Pont assûre que les Rats qui étoient autour de ce Temple, étoient sacrés.

(1) Liv. 13.

Orphée, Homere, Ovide & plusieurs autres Poëtes donnent souvent à Apollon le nom de Sminthien (*a*). Celui d'*Actius*

(*a*) On donne d'autres origines du nom de Sminthien, comme on peut le voir dans Lylio Giraldi, Synt. 7.

lui venoit du promontoire de ce nom, ſi connu par la victoire d'Auguſte ſur Antoine : celui de *Daphnæus*, à cauſe de la Fable de ſes amours avec Daphné : celui de *Soracte*, d'une montagne d'Italie où il étoit honoré, & dont les Prêtres, ſi nous en croyons Pline & Virgile, marchoient ſans aucune incommodité ſur des charbons allumés (*a*). Strabon parle auſſi de cette même merveille (1), mais il dit que c'étoit la Déeſſe Feronie qui étoit honorée ſur le mont Soracte, & que c'étoit à ſon honneur que ces Prêtres marchoient ſur ces tiſons enflammés.

(1) Liv. 5.

Enfin Apollon avoit encore pluſieurs autres noms, tirés la plûpart des lieux où il étoit honoré, ſans parler de ceux que les autres Peuples lui donnoient, ainſi que nous l'avons déja dit au commencement de ſon hiſtoire, & lorſque nous avons parlé de l'origine de l'Idolatrie.

(a) *Haud procul urbe Româ in Faliſcorum agro ſunt paucæ familiæ, quæ Hirpinæ vocantur, quæ ſacrificio annuo, quod fit ad montem Soractem Apollini, ſuper ambuſtam ligni ſtrnem ambulantes non adurantur, & ob id perpetuo Senatuſconſulto, militiæ aliorumque munerum vacationem habent.* Plin. lib. 2. c. 93.

Summe Deûm, ſancti cuſtos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui Pineus ardor acervo
Paſcitur, & medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus veſtigia planta. Virg.

Diane & la Lune.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

L'Histoire de Diane ne nous menera pas si loin que celle d'Apollon, puisque les mêmes attributs conviennent au frere & à la sœur. En effet Diane peut être regardée comme la Lune, & alors elle étoit la même qu'Isis, & c'est-là de toutes les Dianes la plus ancienne. On pourra faire de l'une & de l'autre un parallele semblable à celui qu'on vient de lire d'Apollon & d'Osiris. On peut dire de même que les Grecs, qui avoient reçu la Théologie des Egyptiens, l'ajusterent à leurs idées, & attribuerent à la sœur d'Apollon ce que ceux-là avoient dit de la sœur d'Osiris. Ainsi pour suivre mon même plan, je n'ai qu'à rapporter & expliquer la Mythologie Grecque au sujet de Diane.

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Ciceron (1) reconnoît trois Dianes : « la premiere, que l'on croit mere du » Cupidon ailé, étoit fille de Jupiter » & de Proserpine ; la seconde, qui est » la plus connue, étoit fille du troisiéme » Jupiter & de Latone ; la troisiéme, à » qui souvent les Grecs donnent le nom » de son pere, étoit fille d'Upis & de » Glaucé ».

Strabon (1) & Pauſanias parlent d'une autre Diane nommée *Britomartis*. Elle étoit fille d'Eubulus, & aimoit fort la chaſſe. Comme elle fuyoit Minos qui en étoit amoureux, elle ſe jetta dans la mer, & fut priſe dans les filets de quelques Pêcheurs; ce qui, ſelon Voſſius, lui fit donner le nom de *Dictynna*; ſi vous n'aimez mieux dire que ce nom lui fut donné à cauſe du mont Dicté; ou bien, comme le prétend Solin, parce qu'il ſignifie une *Vierge douce & humaine*. Il y a même bien de l'apparence que Ciceron & Strabon n'ont prétendu parler que des Dianes de la Grece. Ovide eſt allé plus loin, puiſqu'il nous fait connoître une Diane encore plus ancienne; c'étoit celle d'Egypte, qui ſe métamorphoſa en chat, dans le temps que Typhon fit la guerre aux Dieux: *Fele ſoror Phœbi latuit* (2); c'eſt la même que celle dont parle Herodote (3), nommée *Bubaſtis*, qui ajoute que les Egyptiens diſoient qu'elle étoit fille de Dionyſius, c'eſt-à-dire, d'Oſiris & d'Iſis, & que Latone n'étoit que ſa nourrice: ou pour mieux dire, c'eſt Iſis elle-même qui eſt la véritable & la plus ancienne Diane, puiſque c'eſt elle que les Egyptiens prirent pour le ſymbole de la Lune,

Dieux d'Occident. L. I. C. XV.

(1) Liv. 10.

(2) Met. l. 5.

(3) Liv. 2.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

comme nous l'avons dit dans son histoire. Mais parce que les Grecs ont toûjours copié les Egyptiens, ils ont dit de quelques-unes de leurs Princesses ce que ceux-ci attribuoient à leur Isis ; & il semble que ce qu'ils en racontent, doit se rapporter à cette Diane qui étoit fille de Jupiter & de Latone, & sœur d'Apollon. Comme elle aimoit la chasse, ils l'ont regardée comme la Divinité de ceux qui s'adonnoient au même exercice. L'amour qu'elle eut pour la chasteté lui fit donner des vierges pour compagnes. On la représente ordinairement avec un carquois & des chiens, traînée dans un chariot par deux cerfs blancs : on la peignoit cependant quelquefois avec des ailes, comme nous l'apprend Pausanias, ayant à une main un lion & à l'autre une panthere, son chariot étant traîné ou par deux vaches, ou par deux chevaux de différentes couleurs ; mais cet Auteur avoue en même temps qu'il ne sçait point ce que ces symboles signifient.

Il est bon de remarquer, 1°. Que comme dans la Théologie payenne Diane étoit une Divinité en même temps naturelle & animée, les Poëtes en disent bien des choses qu'il seroit ridicule de

vouloir rapporter à l'hiſtoire, puiſque l'on voit évidemment qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Lune qu'elle repréſentoit A ſuivre même leurs principes, Diane, Lucine, Junon, Venus, Bubaſtis & Iſis n'étoient ſouvent qu'une même Divinité, c'eſt-à-dire, la Planette qu'elles repreſentoient, & c'eſt-là le dénouement de tout ce qu'on trouve dans leurs Ouvrages, touchant la plûpart des attributs de cette Déeſſe. 2o. Que lorſqu'elle repréſentoit la Lune, elle s'appelloit Lucine; Diane, quand on la prenoit pour cette Déeſſe qui aimoit la chaſſe; & Proſerpine, ou Hecate, quand elle étoit regardée comme une Divinité de l'Enfer. De-là le nom de *Triformis* que lui donnent les Poëtes (1), & l'uſage où l'on étoit de la repréſenter avec trois têtes (*a*), dont celle qui étoit à droite, étoit celle d'un cheval, celle qui étoit à gauche d'un chien, & celle du milieu, d'un ſanglier. Mais cet uſage, ſi nous en croyons Pauſanias (2), n'étoit ni univerſel, ni bien ancien. « Autant que » j'en puis juger, dit cet Auteur, c'eſt » Alcamene qui s'eſt aviſé le premier de » faire une triple ſtatue à trois corps &

DIEUX d'Occident. L. I. C. XV.

(1) Horace, Virg. Martial. &c.

(2) In Corinth. c. 30.

(*a*) *Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.* Virg. Æneid. l. 4.

» à trois visages, pour représenter la » Déesse Hecate; & c'est cette statue » que les Atheniens nomment l'Epipyr» gide (*a*), & qu'ils ont placée à Athe» nes auprès de la victoire sans ailes.

Lorsque Diane étoit invoquée par les femmes prêtes à accoucher, elle s'appelloit Lucine, ainsi que la Junon *Pronuba*. Elle avoit encore plusieurs autres noms. Celui de *Trivia*, marquoit qu'elle étoit honorée dans les carrefours des rues & des chemins où l'on mettoit ordinairement ses statues. Celui d'*Orthione*, lui étoit donné ou d'un lieu de ce nom dans l'Arcadie, où elle étoit honorée, ou plutôt de la severité avec laquelle elle punissoit celles de ses compagnes qui ne gardoient pas une exacte chasteté; ou enfin parce que les jeunes garçons de Lacedemone se fouettoient cruellemet, & quelquefois jusqu'à en mourir, en presence de ses statues : coutume dure & barbare, qui peut avoir occasionné ce surnom de Diane, les Grecs appellant *Orthion* ce qui étoit dur & inflexible; les noms de *Militta*, d'*Alilat* & d'*Anaïtis* lui étoient donnés par les Pheniciens, les Arabes & les Cappado-

(*a*) Ce mot vient de πύργος, une tour, parce que cette Statue étoit fort haute.

ciens, ainſi que nous l'avons dit dans le I. Tome. Celui de Diane, qui eſt le plus ordinaire, & qui eſt le même que *Iana*, ſignifie la Lune, ſelon Varron. Celui de *Deviana* venoit de ce que cette Déeſſe aimoit la chaſſe, & que ceux qui aiment cet exercice ſont ſujets à s'égarer, ou à ſe dévoyer. Spon (1) eſt le premier qui ait fait graver un monument, où Diane eſt nommée *Clatra*. Cette Déeſſe y eſt repréſentée avec Apollon, l'un & l'autre chargés de ſymboles, à la maniere des figures *Panthées*. Apollon avec ſa lyre, tient à la main la foudre de Jupiter, & a la tête environnée de rayons, & au-deſſus un ſoleil dans un cercle. Diane a ſur la tête le croiſſant, une tour & une pomme de pin, comme Cybele, un ſerpent entortillé à ſon bras, ainſi qu'Hygiea, Déeſſe de la ſanté, le ſiſtre d'Iſis, une proue de vaiſſeau, comme Iſis ſurnommée Pelagia. Il eſt clair que c'eſt Diane, en tant qu'elle repréſente la Lune, c'eſt-à-dire, une Iſis à la maniere des Grecs.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

(1) Miſc. Erud. Ant.

Les autres noms qu'on donne à la même Déeſſe viennent la plûpart des lieux où elle étoit honorée ; ainſi Heſychius l'appelle *Aerea*, d'une montagne de ce nom dans l'Argolide, & Pauſanias

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Coryphæa, d'une autre montagne près d'Epidaure. Les Eléens la nommoient *la Speculatrice*, les Cretois *Dictynne*; les Eginetes, *Aphæa*; ceux de Sicile, *Lye*, parce qu'ils croyoient qu'elle les avoit guéris d'un mal de rate. Ceux de la Tauride, *Taurica*, du nom de leur pays; *Thoantina*, de celui de Thoas leur Roi; *Oreſtina*, parce qu'Oreſte en enleva la ſtatue. Ceux d'Epheſe, *Epheſia*, & nous avons dit dans la deſcription du Temple qu'elle avoit dans cette ville (1), combien elle y étoit honorée. Ceux d'Elide, *Alphea*, comme nous l'apprenons de Strabon; & la raiſon qu'ils rendoient de ce ſurnom, étoit que l'Alphée étant devenu amoureux de cette Déeſſe, elle ſe couvrit le viſage de boue, & en fit autant à ſes compagnes. Comme la ſagacité des Dieux, que les Payens honoroient, n'étoit pas grande, l'Alphée ne put diſtinguer la Déeſſe d'avec les Nymphes de ſa Cour, & ceſſa ſes pourſuites. Ceux d'Achaïe *Triclaria* (*a*). Pauſanias (2) raconte que Menalippus & Cometho ſatisfirent leur paſſion dans le Temple de Diane Triclaria. Cette pro-

(1) Liv. 4.

(2) In Corinc.

(*a*) Mot compoſé de τρὶς, *trois*, & de κλῆρος parce que Diane étoit honorée dans le territoire de trois villes, dont Pauſanias parle à cette occaſion.

ſanation fut ſuivie d'une ſterilité generale, en ſorte que la terre ne produiſoit aucun fruit, & d'une maladie populaire qui emportoit une infinité de monde. Les Achéens ayant conſulté l'Oracle d'Apollon, la Pythie leur répondit que l'impieté de Menalippus & de Cometho étoit la cauſe de tous leurs maux, & que le ſeul moyen d'appaiſer la Déeſſe étoit de lui ſacrifier tous les ans un jeune garçon & une jeune fille.

Hypermneſtre ayant gagné ſa cauſe contre Danaüs ſon pere, qui la pourſuivoit pour avoir ſauvé Lyncée ſon mari, contre l'ordre qu'il lui avoit donné de le faire périr, dédia un Temple à Diane ſous le nom de *Pitho*, ou de Déeſſe de la Perſuaſion, comme nous l'apprenons du même (1) Pauſanias. Pindare lui donne celui de Didyme, pour marquer qu'elle étoit ſœur jumelle d'Apollon. Les habitans de Pellene la nommoient *Pellené*, à l'occaſion de quoi Plutarque (2) raconte que lorſqu'on portoit ſa ſtatue dans les proceſſions, ſon viſage devenoit ſi terrible, que perſonne n'oſoit la regarder. Cet Auteur ajoute même que le Prêtre qui la ſervoit, ayant porté ſa ſtatue dans l'Eolie, tous ceux qui la virent devinrent inſenſés. Stra-

(1) Ibid.

(2) In vita Arati.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

bon (1) parle d'une Diane *Perasie*, ainsi nommée, parce que son culte avoit été porté par mer à Castabalis, ville de Cappadoce. Enfin on trouve dans les Anciens, sur-tout dans Pausanias, plusieurs autres noms de cette Déesse, qui sont aisés à expliquer, & qu'on peut lire dans cet Auteur.

(1) Liv. 21.

On voit, par ce que nous venons de dire, que plusieurs Peuples se distinguoient par le culte qu'ils rendoient à cette Déesse, pour laquelle on poussa la superstition jusqu'à lui offrir des victimes humaines. L'Isle de Delos célebroit des Fêtes nommées *Delies*, qui attiroient un grand concours d'étrangers. L'Isle Nicaria, si nous en croyons Strabon, avoit un Temple consacré à cette Déesse, sous le nom de *Tauropolie* (2), & on trouve dans Goltzius une médaille frappée dans cette Isle, ou d'un côté paroît Diane en équipage de chasse, & de l'autre une personne montée sur un taureau. De l'Isle Nicaria le culte de cette Déesse passa, selon Tite-Live (3), à Andros, & à Amphipolis ville de Thrace.

(2) C'est-à-dire Protectrice des Taureaux.

(3) Liv. 44.

Diane est aisée à reconnoître dans les figures qui la représentent, ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête, ou par son habit de chasse, ou enfin

enfin par les chiens qui l'accompagnent. On trouve encore ſur ces monumens une infinité de ſingularités qu'on peut voir dans les Antiquaires. Je dois dire cependant que la Diane d'Epheſe étoit repréſentée avec un grand nombre de mammelles, & avec d'autres ſymboles qui marquoient la terre & Cybele, ou plutôt la nature elle-même que cette Déeſſe repréſentoit. Les Payens regardoient cette Déeſſe comme le ſymbole de la chaſteté, qu'elle faiſoit obſerver avec beaucoup de regularité aux Nymphes de ſa ſuite. On ſçait de quelle maniere elle chaſſa Calliſto, que Jupiter avoit ſéduite, & ce qu'il en couta à Acteon pour l'avoir vûe dans le bain (1); mais comme la Mythologie ne ſe ſoutenoit gueres dans ſes principes, on racontoit qu'elle avoit été amoureuſe d'Endymion, qu'elle alloit voir toutes les nuits dans les montagnes de la Carie. Il eſt vrai qu'on croit que cette fiction n'eſt fondée que ſur ce qu'Endymion, que quelques Auteurs prétendent avoir été un Roi d'Elide, ſe retiroit ſouvent dans un antre qui étoit ſur une montagne de la Carie, pour aller obſerver les mouvemens de la Lune (*a*): & que c'eſt

(1) Voyez l'Hiſtoire de Cadmus.

(*a*) On le voit dans quelques Antiques ſous la figure d'un homme qui dort, & Diane ou la Lune auprès de lui.

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

pour nous apprendre qu'il y méditoit continuellement, qu'on a dit qu'il dormoit toûjours, & que la Lune profitoit de ce ſommeil pour le venir embraſſer (*a*).

(2) In Eliac.

Mais Pauſanias (1) nous inſtruit dans un plus garnd détail de l'hiſtoire de ce Prince. » La Fable, dit-il, raconte qu'Endymion fut aimé de la Lune, & qu'il » en eut cinquante filles ; mais une opinion plus probable, c'eſt qu'il épouſa » Aſterodie ; d'autres diſent Chromie, » fille d'Itonus, & petite-fille d'Amphictyon ; d'autres, Hyperipné, fille » d'Arcas, & qu'il eut trois fils, Peon, » Epéus & Etolus, & une fille nommée » Eurycide. Endymion propoſa dans » Olympie un prix de la Courſe aux » trois Princes ſes enfans ; ce prix étoit » le Royaume. Epéus remporta la victoire, regna après ſon pere, & ſes » ſujets furent appellés Epéens. On dit » que ſon frere Etolus demeura avec lui » dans le pays ; mais que Péon, inconſolable d'avoir été vaincu dans une telle » importance, alla chercher fortune hors » de ſa patrie, & s'étant arrêté ſur les » bords du fleuve Axius, il donna ſon nom

(*a*) V. Ciceron, Liv. I. *Tuſc. Quæſt.* & Lucien, Dial. *Lunæ & Veneris*

» à cette contrée qui depuis s'eſt ap- » pellée la Peonie. Les Eléens & les » Heracleotes ne s'accordent pas ſur » la mort d'Endymion ; car les Eléens » montrent ſon tombeau dans la ville » d'Olympie, & les Heracleotes qui » ſont voiſins de Milet, diſent qu'Endy- » mion ſe retira ſur le mont Latmus. En » effet il y a un endroit de cette monta- » gne que l'on nomme encore aujour- » d'hui *la grotte d'Endymion.* »

DIEUX d'Occident. L. I. Ch. XV.

Le même Pauſanias dit que le tombeau de ce Prince étoit dans la place qui précédoit le ſtade d'Olympie, que l'on nommoit *la Barriere*, & qu'à Metaponte étoit une ſtatue de ce Prince qui étoit toute d'yvoire, à la reſerve de l'habit.

Nous venons de voir que Pauſanias dit que les Eléens & les Heracleotes ne s'accordoient pas ſur la mort d'Endymion. Pour les accorder, Paulmier de Grantmenil dit avec beaucoup de vraiſemblance (1), qu'il y a eu deux perſonnes de ce nom, l'un Roi d'Elide ; l'autre qui étoit ce Berger ſi célebre du mont Latmus : en effet ſi le Berger étoit le même que le Roi d'Elide, comment peut-on diſtinguer deux Endymions ?

(1) Dans ſa Grece.

Je devrois parler ici du Dieu Lunus, qu'on trouve ſur quelques monumens ;

Le Dieu Lunus.

Dieux d'Occident. L. I. Ch. XV.

mais j'en ai assez dit sur son sujet dans l'Histoire des Dieux de l'Orient. On sçait d'ailleurs que les Payens donnoient quelquefois les deux sexes à leurs Dieux.

La Nuit.

Comme j'ai dit dans l'Histoire du Soleil un mot de l'Aurore qui devance son lever, je dois parler ici de la Nuit, que les Anciens regardoient aussi comme une Divinité. Hesiode nous apprend qu'elle étoit fille du Chaos, & selon les Mythologues, c'étoit la plus ancienne des Divinités. Il est vrai en effet que les ténebres ont été avant la lumiere, & c'est ainsi qu'on doit juger de cette chimérique Divinité, & qu'on doit entendre l'auteur d'un hymne qu'on attribue à Orphée, où la Nuit est nommée la mere des Dieux & des hommes. Theocrite la représente courant sur un Chariot précedé des Astres du Firmament. D'autres lui donnent des ailes, comme à l'Amour, & à la Victoire; mais Euripide (1) l'a mieux dépeinte, en la représentant sur son char, accompagnée d'étoiles, & environnée d'un grand voile noir. Ce portrait s'accorde assez avec un dessein qui se trouve dans un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, que le P. de Montfaucon nous a donné dans sa Pa-

(1) Dans la Trag. Intit. Ion.

leographie, où cette Déeſſe paroît vétue de noir, avec un voile parſemé d'étoiles, qui voltige ſur ſa tête, ayant ſon flambeau tourné en bas, comme ſi elle vouloit l'éteindre. Les Anciens donnent à la Nuit pluſieurs enfans, tous perſonnages métaphoriques; la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie, la Vieilleſſe, &c. dignes fruits de cette Déeſſe & de l'Erebe leur pere.

CHAPITRE XVI.

Des Muſes.

COMME Apollon étoit le conducteur des Muſes, d'où il avoit pris le nom de *Muſagetes*, il eſt juſte de parler préſentement de ces Déeſſes. Rien de plus connu dans les Poëtes que les Muſes, qu'ils invoquent à chaque moment; & rien en même temps de plus obſcur, que ce que la Mythologie rapporte à leur ſujet. En effet, les Anciens varient également ſur leur origine, ſur leur nombre, ſur leurs attributs, & ſur leurs noms.

Heſiode qui a employé les cent dix-

sept premiers Vers de sa Theogonie, à invoquer les Muses, & à célebrer leur mémoire, dit qu'elles étoient neuf, filles de Jupiter & de Mnemosyne. Il les appelle Heliconiades, parce qu'elles habitoient sur le mont Helicon, & Pierides parce qu'elles étoient nées dans la Pierie. Ce Poëte qui leur donne les noms que j'expliquerai dans la suite, dit que quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des Dieux, sur-tout de Jupiter leur pere; qu'elles connoissoient le passé, le present, & l'avenir, & que rien ne rejouissoit tant la Cour céleste, que leurs voix & leurs concerts. Il ajoute enfin que c'étoient elles qui lui avoient appris la Poësie, & lui avoient inspiré tout ce qu'il alloit dire dans sa Théogonie.

(1) De Nat. Deor.

Ciceron (1) en compte d'abord quatre, Thelxiopé, Acedé, Arché, Meleté, filles du second Jupiter. Après cela, neuf, qui ont eu pour pere le troisiéme Jupiter, & pour mere Mnemosyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précédentes, & qui sont nées de Piérus & d'Antiope: les Poëtes ont coutume d'appeller celles-ci *Pierides* & *Piériennes*.

Varron n'en admettoit que trois. Les

Muſes, diſoit-il, déſignent le chant : or le chant ne s'exécutant que de trois manieres, ou avec la voix, ou avec les inſtrumens à vent, ou enfin avec ceux qu'on touche des mains, il ne doit y avoir que trois Muſes. D'autres Anciens croyoient qu'il y en a eu neuf. L'un rapporte qu'elles étoient filles de Pierus, l'autre dit que Jupiter étoit leur pere. Muſée prétend qu'elles étoient filles du ciel; pluſieurs autres leur donnent la Terre pour mere. Saint Auguſtin rapporte d'après Varron, que dans une ville, qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois Statues des Muſes, dans le deſſein de conſacrer celles qui ſeroient les plus belles ; mais qu'on les trouva ſi bien faites, qu'on les prit toutes neuf pour les conſacrer dans le Temple d'Apollon.

DIEUX d'Occident L. I. Ch. XV.

Pauſanias (1) nous a conſervé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chephiſidote, Strongylione, & Olympheoſthene.

(1) In Beot.

Diodore de Sicile (2) donne aux Muſes une origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déeſſes, ſi fameuſes parmi les Grecs, étoient d'habiles Chanteuſes qu'Oſiris menoit

(2) Liv. 4.

Dieux d'Occident. L. I. C. XV.

avec lui dans ſes conquêtes, & auſquelles il avoit donné pour chef Apollon l'un de ſes Generaux : voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de *Muſagete*, ou de *Conducteur des Muſes*, auſſi-bien qu'à Hercule, qui avoit comme lui été un des Generaux d'Oſiris. M. le Clerc (1) croit que la fable des Muſes vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crete. Si on l'en croit, ils étoient compoſés de neuf filles qui formoient ſon Academie Royale de Muſique. Il ajoute que ce Dieu n'a paſſé pour le pere des Muſes, que parce qu'il eſt le premier parmi les Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert reglé ; & qu'on a donné à ces Chanteuſes, *Mnemoſine* ou la *Memoire* pour mere, parce que c'eſt elle qui fournit la matiere des Vers & des Poëmes.

(1) Notes ſur Heſiode.

On ne varie pas moins ſur le nom des Muſes que ſur leur origine. Diodore dit qu'il vient de *Miſin*, qui ſignifie, *enſeigner des choſes relevées*. M. le Clerc dérive ce nom de *Motfa*, *inventer* ; M. Huet le fait venir du nom de Moyſe. Les autres étymologies qu'en donnent Platon & Suidas, en tirant ce mot de celui d'*Inquiſitio*, approchent aſſez de

celles que je viens de rapporter. Mais comme les Muſes furent célebres & fort honorées dans la contrée de la Macedoine, qu'on appelloit anciennement Piérie, long-temps avant que leur culte fût connu ſur le mon- Parnaſſe & ſur l'Helicon, il eſt très-vraiſemblable que c'eſt dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce ſentiment eſt conforme à ce qu'on lit dans l'Abregé Chronologique de M. Newton. Oſiris, dit cet illuſtre Auteur, avoit marié une des Chanteuſes qui l'avoient ſuivi dans ſes expéditions, avec Oeagrius Roi de Thrace, & de ce mariage nâquit Orphée. Les Muſiciennes de ce Conquérant, ajoute-t'il, devinrent célebres dans la Thrace, ſous le nom de Muſes, & les filles de Pierus, Thracien d'origine, ayant appris leur Muſique & imité leurs Concerts, prirent le nom de ces Déeſſes. Voilà ce qui a fait dire que les Muſes étoient filles de ce Pierus.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent ſouvent les noms des neuf Muſes, & les ſymboles qui les repréſentent, il eſt bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre. Clio, la premiere des Muſes, qui prend ſon nom

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVI.

de *la gloire*, ou de *la renommée*, tient une Guitarre d'une main, & de l'autre un Plectre au lieu d'archet ; elle est, à ce qu'on croit, l'inventrice de la Guitarre.

Euterpe, ainsi appellée parce qu'elle *rejouit*, a un masque à son côté gauche, & une massue à la main droite. Elle a inventé la Tragedie, ce que signifie le masque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Medaille, ne s'observe pas ailleurs : elle tient la massue d'Hercule, peut-être parce que la Tragédie représente les Heros, entre lesquels Hercule est le plus illustre ; d'autres assûrent que la massue marque Thalie, pour la raison que nous dirons plus bas : ils croyent aussi que c'est Thalie, qui a la double tête. Spon qui a publié un beau Marbre qui représente les Muses, les a quelquefois confondues.

Thalie, ou *la florissante*, qui a inventé la Comédie, tient aussi un masque de la main droite : les Médailles la représentent appuyée contre une colomne.

Melpomene, ou *l'attrayante*, est distinguée par le *Barbiton*. Terpsichore, c'est-à-dire, *la divertissante*, l'est par des flûtes qu'elle tient, tant sur les Me-

dailles que dans les autres Monumens.

Erato, ou l'*aimable*, n'eſt pas aiſée à diſtinguer.

Polyhymnie, ainſi appellée de la *multiplicité des Chanſons*, & non pas de la fidélité de la memoire, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, ſe trouve ſur quelques Medailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie; c'eſt le *Barbiton* qu'Horace lui donne.

Uranie, ou *la Celeſte*, eſt l'inventrice de l'Aſtronomie, & tient un Globe à la main : dans les Médailles ce globe eſt poſé ſur un trépié.

Calliope, ainſi appellée de *la douceur de ſa voix*, tient un volume, comme inventrice du Poëme héroique.

Apollon a toujours été regardé par les Poëtes comme le chef & le conducteur des Muſes; & rien n'eſt ſi charmant que ce qu'ils diſent des concerts du Parnaſſe auſquels ce Dieu préſidoit, & où elles chantoient d'une maniere capable de charmer également les hommes & les Dieux. Mais on ne s'eſt pas contenté de leur donner Apollon pour conducteur, Hercule a eu la même qualité, & c'eſt de là que lui eſt venu le ſurnom de *Muſagete*, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVI.

Voſſius a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muſes étoient des Déeſſes guerrieres : mais puiſqu'elles étoient conſacrées à Apollon & à Bacchus, qui ſelon Diodore, avoient paſſé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrieres, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes ? D'ailleurs les Muſes ont été ſouvent confondues avec les Bacchantes, & il eſt sûr, ſelon Plutarque (1), qu'on leur faiſoit des ſacrifices dans la Grece, avant que de donner bataille.

[1] Apopht. Lacon.

L'avanture des Muſes qui ſe retirent chez Pyrenée, & qui ſont obligées de demander aux Dieux des ailes pour ſe ſauver, eſt ſelon Plutarque, une métaphore, qui nous apprend que ce Tyran, qui regnoit dans la Phocide, n'aimoit pas les Belles-Lettres. Comme il avoit fait démolir les Colleges & les Académies où elles étoient enſeignées, on dit, pour le rendre odieux, qu'il avoit voulu faire violence aux Muſes ; que les Dieux, pour les en garantir, leur avoient donné des ailes, & qu'il avoit perdu la vie en les pourſuivant. Ovide eſt le ſeul que je ſçache, qui ait parlé de ce Tyran, qui n'eſt connu que par une avanture ſi des-

honorante. C'eſt ſans doute ſur cette hiſtoire que l'Antiquité s'eſt fondée pour donner des ailes aux Muſes, comme nous les voyons repréſentées dans un Monument rapporté par le R. P. de Montfaucon.

Le défi que firent les Piérides aux Muſes, de mieux chanter qu'elles, eſt encore une avanture que je n'ai trouvée dans aucun Poëte plus ancien qu'Ovide. On dit, pour l'expliquer, que Pierus étoit un fort mauvais Poëte, dont les Ouvrages étoient pleins d'hiſtoires peu avantageuſes aux Dieux. Plutarque même nous apprend (1) qu'il en avoit compoſé un qui deshonoroit les Muſes. Voilà l'origine du combat que décrit Ovide. On publia que ſes filles, c'eſt-à-dire, ſes Ouvrages avoient été changées en Pies, parce qu'ils étoient remplis d'un verbiage également ennuyant & dégoûtant.

(1) Dans ſon Livre de la Muſique.

Quoique je ne veuille pas entreprendre d'entrer dans un grand détail ſur l'article des Muſes, que Lylio Giraldi (2) a traité fort au long, & dont on peut voir toutes les Images dans le premier Tome de l'*Antiquité expliquée*, je ne dois cependant pas omettre de marquer ici du moins une partie des diffé-

(2) Synt. de Muſis.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVI.

tes épithetes qu'on a données à ces Déesses, & les motifs qu'on a eus de les leur donner.

Celui de *Camœnæ* vient, selon Festus, Macrobe & Servius, du verbe *cano*, parce que leur principale occupation étoit de célebrer les actions des Dieux & des Heros. On les a appellées *Heliconiades*, d'une montagne de Béotie nommée l'Helicon, qu'Otus & Ephialtès fils d'Aloéus consacrerent aux Muses, & non pas d'une colline de même nom joignant le mont Parnasse, comme Servius & la plûpart des Grammairiens l'ont pensé. Quelques Auteurs ont cependant prétendu que ce nom ne venoit pas de l'une ni de l'autre de ces montagnes, mais d'un instrument de Musique, aussi appellé *Helicon*, dont Ptolomée fait mention.

Le nom de *Parnassides* que lui donnent aussi les Poëtes, vient du mont Parnasse dans la Phocide, où on a publié qu'elles se trouvoient ordinairement: celui d'*Aonide*, est tiré des montagnes de Béotie appellées les monts Aoniens, d'où cette Province elle-même est souvent nommée Aonie. De Thespia ville de Béotie, elles furent nommées *Thespiades*: & *Castalides*, du

nom de la Fontaine de Caſtalie qui étoit au pied du mont Parnaſſe.

Quoique les Muſes ayent reçu les honneurs divins, & que leur culte ait été célebre dans pluſieurs endroits de la Grece & de la Macédoine, où on leur offroit des ſacrifices, perſonne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui à l'imitation d'Heſiode, d'Homere & de Virgile, ne manquent gueres de les invoquer au commencement de leurs Poëmes, comme des Déeſſes capables de leur inſpirer cet enthouſiaſme qui eſt ſi eſſentiel à leur art.

On les a nommées *Citheriades*, du mont Citheron; *Pierides* ou *Pieriæ*, du mont Pierus, ſelon Feſtus, ou ſuivant Stephanus, du nom d'une ville, ou de cette partie de la Macédoine appellée *Pieria*; les noms de *Pegaſides* & d'*Hippocrenæ* leur furent donnés de la Fontaine que Pegaſe fit ſortir de terre d'un coup de pied: c'eſt encore du nom de la même fontaine qu'elles ſont ſouvent nommées *Aganippides*, parce que cette fontaine a été également appellée *Aganippe* & *Hippocrene*.

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire de Bacchus.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

LES Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les Heros euſſent pris naiſſance dans leur pays, ne manquerent pas de mettre Bacchus de ce nombre ; & pour donner plus de merveilleux à l'hiſtoire qu'ils en publierent, ils y ajouterent à leur ordinaire pluſieurs fables.

(1) In Bacchis.

Euripide (1), Orphée, Ovide & pluſieurs autres, diſent que Jupiter étant devenu amoureux de Semelé fille de Cadmus, Junon en devint jalouſe, prit la figure de Beroé Nourrice de ſa rivale, pour tâcher de lui inſpirer adroitement des ſoupçons ſur la perſonne de ſon Amant ; lui faiſant entendre que s'il étoit en effet Jupiter, comme il ſe vantoit de l'être, il ne ſe déguiſeroit pas comme il faiſoit, ſous la figure d'un homme mortel ; qu'il falloit que quelqu'autre Amant ſans doute abusât d'un nom ſi auguſte, pour la ſéduire, & qu'il étoit important de s'en éclaircir : que le moyen d'y réuſſir étoit

de lui propoſer de paroître devant elle avec la même majeſté qu'il voyoit Junon ; & que s'il étoit véritablement le pere des Dieux, il ne lui refuſeroit pas cette marque de tendreſſe, qui ſerviroit à un éclairciſſement ſi néceſſaire à ſon repos. Semelé ayant ſuivi le conſeil de la fauſſe Beroé ; & Jupiter étant allé chez elle avec ſes foudres & tout l'éclat de ſa majeſté, mit le feu au Palais, & Semelé périt dans cet incendie. Comme elle étoit groſſe alors de ſept mois, ce Dieu fut obligé de retirer de ſon ſein le jeune Bacchus, pour le porter dans ſa cuiſſe les deux mois qui reſtoient pour être à terme, ainſi que le rapporte au long Ovide dans ſes Métamorphoſes (*a*); le Poëte Manilius dit la même choſe(*b*): ou ſi nous en croyons Hygin (1) & Lucien, Mercure le retira des flames, & le porta à Nyſus, qui le fit élever dans les antres du mont Nyſa en Arabie. Pauſanias rapporte qu'à Brention, ville de Laconie, il y avoit une autre tradition ſur la mort de Semelé. DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII (2) Fab. 179

Il ſemble que les Anciens ayent répandu à deſſein ſur l'éducation de ce Prince l'obſcurité myſtérieuſe de ſa

(a) *Inferitur femori, maternaque tempora complet.* Met. l. 3.
(b) *Atque iterum patrio naſcentem corpore Bacchum.*

DIEUX d'Occident. L.I.C. XVII.

naiſſance ; car ſi nous en croyons Ovide, Ino ſa tante fut ſa premiére nourrice (*a*) : mais le même Poëte, peu conſtant dans ſes narrations, dit que ce Dieu fut nourri par les Hyades (*b*) : Demarchus dans le Poëte Nonnus, aſſûre que les Heures furent les nourrices de ce Dieu. Pauſanias prétend que c'étoit une tradition reçue parmi le peuple de Patras en Achaïe, que Bacchus avoit été élevé dans la ville de Meſatis, & que Pan & les Satyres lui avoient dreſſé des embûches, dont il avoit eu de la peine à ſe délivrer. Apollonius dit que Mercure porta, par l'ordre de Jupiter le jeune Bacchus dans l'Iſle d'Eubée, pour le donner à Macris fille d'Ariſtée ; & que Junon jalouſe que le fils de ſa rivale fût élevé dans une Iſle qui lui étoit conſacrée, en avoit chaſſé la jeune nourrice, qui s'étant retirée dans le pays des Phéaciens, l'avoit élevé ſecretement dans un antre.

D'autres Auteurs aſſûrent qu'il fut élevé dans l'Iſle de Naxe, & plu-

[a] *Furtim illum primis Ino matertera cunis*
Educat, inde datum Nymphæ Nyſeides antris
Occuluere ſuis, lactiſque alimenta dedere. Ov. loc. cit.

[b] *Ora micans Tauri ſeptem radiantia flammis,*
Navita quas Hyadas Graius ab imbre vocat,
Pars Bacchum nutriſſe putat, &c. Id. Faſt. l. 5.

ſieurs aſſûrent après Lucien, que ce fut dans l'Arabie. Prenoient-ils plaiſir, ces graves Auteurs, à donner tant de nourrices à un Dieu qui devoit être immortel? ou plutôt dans l'envie de faire croire que tous les Dieux étoient originaires de la Gréce, ne s'aveugloient-ils pas juſqu'à ne point appercevoir le ridicule de tant de narrations extravagantes?

DIEUX d'Occident. L.I.C. XVII.

Quoiqu'il en ſoit, pluſieurs anciens Auteurs mieux inſtruits que ceux que je viens de citer, & parmi leſquels ſe trouvent Herodote (1), Plutarque (2), & Diodore (3), diſent avec plus de vraiſemblance, que Bacchus étoit né en Egypte, qu'il fut élevé à Nyſa, ville de l'Arabie heureuſe, où ſon pere Ammon l'avoit envoyé; & qu'en un mot, c'eſt le même que le fameux Oſiris qui fit la conquête des Indes. Et certes, diſent ces Auteurs, il eſt évident que ce que les Anciens racontent de Bacchus, ne peut convenir qu'à cet ancien Roi d'Egypte: car, pour ne pas parler ici de ſes autres avantures, le ſecours que ce Dieu donna à Jupiter dans la fameuſe guerre des Geants, qui a précédé de pluſieurs ſiécles la naiſſance de Cadmus & de Semelé, peut-il regarder le

[1] Liv. 2.
[2] Traité d'Iſis & d'Oſiris.
[3] Liv. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Prince Thebain que les Grecs font paſſer pour le vrai Bacchus ? Il eſt pourtant vrai, ſelon la tradition Poëtique, que Bacchus, couvert de la peau d'un Lion ou d'un Tigre, ſecourut vigoureuſement le pere des Dieux, & que les Geants le mirent en pieces, circonſtance qui regarde la mort funeſte d'Oſiris, tué par le Geant Typhon ſon frere, comme nous l'avons dit en ſon lieu.

[1] Loc. cit.

Diodore ajoute (1) que ce qui peut avoir trompé les Grecs, c'eſt que le culte de cette ancienne Divinité d'Egypte étoit paſſé dans la Grece, que c'étoit Orphée qui l'y avoit apporté, & qu'y ayant ajouté pluſieurs céremonies de ſa façon, il tâcha de le rendre méconnoiſſable, dans le deſſein qu'il avoit pour honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu, d'accommoder la fable & les céremonies de cette ancienne Divinité d'Egypte, peu connue en Grece, à quelque Prince de la famille de Cadmus.

On ne ſçauroit conteſter cette verité, que deux choſes rendent certaine ; l'une que le culte de Bacchus reſſemble trop à celui d'Oſiris, à quelques céremonies près, pour ne pas croire

qu'il ne ſoit le même ; l'autre, qu'il eſt impoſſible de comprendre comment l'oppoſition que fit Cadmus à l'établiſſement du culte de Bacchus, & qu'Ovide décrit ſi au long, peut regarder ſon petit-fils. Se ſeroit-il oppoſé, ce Prince nouvellement établi dans la Grece, où il devoit chercher à ſe rendre recommendable, à un culte qui faiſoit tant d'honneur à ſa famille ? Auroit-il riſqué par une délicateſſe mal entendue, à perdre ſon Royaume, à paſſer pour un impie, en empêchant qu'on ne mît au rang des Dieux ſes enfans ? Cependant il lui en coûta la Couronne, ainſi qu'à Polydore ſon fils, & la vie à Penthée ſon petit-fils, qui fut déchiré ſur le mont Citheron, par les Bacchantes, qui dans leur fureur le prirent pour un lion, ainſi que le racontent le Poëte Nonnus (1), Philoſtrate (2), Euripide (3), & Ovide (4). DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Mais on pourra m'objecter que Cadmus & Penthée furent punis, non pour s'être oppoſés au culte de Bacchus, mais aux céremonies infames qui ſe gliſſoient dans les fêtes qu'Orphée avoit établies. Je répondrai que cela peut être ; mais on ne prouve pas par-là, que ce culte regardât le fils de Se-

(1) Dionyſ. l. 46.
(2) In Bacchis.
(3) In Pentheo.
(4) Met. l. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. C. VII.

melé. Eſt-il croyable qu'un grand-pere voye de ſon vivant ſon petit-fils mis au rang des Dieux, & ſon culte établi dans tout un pays ? Il n'y a à cela nulle vraiſemblance, & l'on doit dire ſimplement que le culte de Bacchus étant paſſé d'Egypte dans la Grece, Cadmus s'oppoſa fortement à l'abus qu'on commençoit à en faire ; ce qui le fit chaſſer de ſon Royaume, & que ce ne fut que pluſieurs années après, qu'on mit le fils de Semelé au nombre des Dieux. Ainſi raiſonnent ceux qui après avoir étudié l'Antiquité, trouvent le plus ſouvent hors de la Grece l'origine des Dieux, dont le culte y paſſa avec les Colonies d'Orient.

Pour rendre à chacune de ces opinions le dégré de vraiſemblance qui lui appartient, il faut avoir recours à la pluralité des perſonnes qui ont porté le même nom, & diſtinguer pluſieurs Bacchus. Diodore de Sicile en connoît trois ; l'Indien, ou plutôt l'Egyptien, qui fit la conquête des Indes, ſurnommé le Barbu ; celui qu'on diſoit être fils de Jupiter & de Proſerpine, ou de Cerès, & qu'on repréſentoit avec des cornes, ou parce qu'il avoit appris à labourer la terre, ou parce que les cor-

nes étoient les anciens Vaiſſeaux dont on ſe ſervoit pour boire (car ce Héros étoit le Dieu du vin,) ou enfin pour marquer les rayons du Soleil dont il étoit le ſymbole. Enfin le troiſiéme Bacchus étoit fils de Jupiter & de Semelé, & c'étoit celui-là qu'on nommoit ordinairement le Bacchus de Thebes.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Ciceron dit qu'il y en a eu cinq. Le premier, ſelon cet Auteur, étoit fils de Proſerpine. Le ſecond reconnoiſſoit le Nil pour ſon pere, & ce fut celui-là qui bâtit la ville de Nyſa. Le troiſiéme étoit fils de Caprius, & ce fut lui qui regna dans les Indes, & qui fut ſurnommé *Sabazius*, nom qu'on fit porter aux fêtes qu'on inſtitua à ſon honneur. Le quatriéme étoit fils de Jupiter & de la Lune ou de Diane, & c'eſt à celui-là qu'on avoit dédié les Orphiques; le cinquiéme enfin étoit fils de Thyone & de Niſus, & ce fut lui qui inſtitua les fêtes qu'on celebra depuis en ſon honneur tous les ans (*a*).

Cette varieté d'opinions a jetté nos

[*a*] *Multos Dionyſios habemus; primum Jove & Proſerpina natum: ſecundum Nilo, qui Nyſam dicitur condidiſſe; tertium Capriopatre, eumque Aſiæ Regem præfuiſſe dicunt, cujus Sabazia ſunt inſtituta: quartum Jove & Luna, cui ſacra Orphica putantur confici: quintum Niſo natum & Thyone, à quo Trieterides conſtitutæ putantur.* Cic. l. 3. de Nat. Deorum.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Modernes dans une autre extrémité ; ils ont voulu chercher l'origine de cette Divinité dans les Livres de l'Ecriture, & ils ont cru que ce Heros de la Fable, étoit copié d'après ceux de la Bible.

(1) Traité de l'Idolâtrie.

Voſſius (1) a prouvé fort au long que Bacchus eſt le même que Moyſe ; & voici les principaux chefs du paralléle qu'il en fait. Moyſe eſt né en Egypte, ainſi que Bacchus : le premier fut expoſé ſur le Nil, les Poëtes diſent la même choſe du ſecond, & l'un & l'autre ont tiré leur nom de ce qu'ils avoient été ſauvés des eaux ; car Orphée appelle Bacchus *Myſas*. Celui-ci fut élevé dans une montagne d'Arabie, nommée Nyſa, c'eſt dans ce même pays que Moyſe a paſſé quarante ans. Le Poëte Nonnus parle de la fuite de Bacchus vers les eaux de la mer Rouge ; il ne ſe peut rien de plus précis pour Moyſe. L'armée de ce Dieu, ſelon Diodore, compoſée d'hommes & de femmes, traverſa l'Arabie pour aller aux Indes ; celle du Legiſlateur remplie de femmes & d'enfans, paſſa le déſert pour aller dans la Paleſtine qui étoit dans l'Aſie. Les cornes qu'on donne au Dieu de la Fable ne font-elles pas

alluſion

alluſion aux rayons de lumiere, qui faiſoient ſur la tête de Moyſe le même effet que deux cornes? Le mont Nyſa n'eſt-il pas le même que Syna, par la tranſpoſition d'une ſeule lettre? DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII.

Le Pere Thomaſſin (1) ajoute de nouvelles preuves au parallele de Voſſius: Bacchus armé de ſon thyrſe défait les Geants, ſelon Nonnus; Moyſe n'eſt-il pas obligé de combattre les deſcendans d'Enac, reſte des Geants? & ſa verge eſt l'inſtrument de ſes miracles. Le Legiſlateur traverſe la mer Rouge; & Nonnus nous raconte la même merveille d'une Nymphe de Bacchus. Jupiter envoye Iris à Bacchus pour lui ordonner d'aller détruire une Nation impie dans les Indes; & Dieu ordonne à Moyſe d'aller dans la Paleſtine abolir les abominations d'un Peuple idolâtre. Caleb, dont le nom approche de celui d'un chien, fut le fidele compagnon de Moyſe; les Poëtes nous diſent que Pan avoit donné à Bacchus un chien pour l'accompagner dans ſes voyages. Moyſe & Joſué arrêtent le Soleil; Nonnus le dit formellement de Bacchus. Le Legiſlateur enfin fait ſortir une fontaine d'un rocher; le Conquérant en frappant la terre de ſon thyrſe, (1) Tom. 2. l. 1. c. 5. Lect. des Poëtes.

en fait sortir des torrens de vin.

Difux d'Occident. L.I. C.XVII.

M. Huet (1) est du même sentiment, & fait aussi un parallele entre Moyse & Bacchus : le sçavant Bochart (2) au contraire, & après lui M. le Clerc, qui n'abandonne jamais ses opinions, croyent que Bacchus est le même que Nembrot fils de Chus, ce qui lui fit donner le nom de *Bar-chus*, & ces deux Auteurs trouvent beaucoup de vraisemblance entre ce premier Conquerant & le Heros de la Fable (3). Bochart fait voir que tous les noms de Bacchus sont tirés de la Langue Assyrienne, que les Grecs ont ajustée à la leur. Ainsi, selon cet Auteur, le culte de Bacchus a commencé en Assyrie, d'où il est passé en Phenicie & en Egypte, & de-là dans la Grece par le moyen de Cadmus & de Melampe. Un parallele si frappant n'a pas cependant gagné tous les suffrages ; & il y a des Sçavans qui prétendent que Bacchus est le même que Noé, puisque l'invention de la vigne qu'on attribue au Grec, convient uniquement au Patriarche, comme l'Ecriture Sainte nous l'enseigne (4) ; & ceux-là ajoutent avec raison que c'est le premier & le plus ancien Bacchus, & celui qui a été le premier modéle de tous les autres.

(1) Demonstrat. Evang. p. 4.

(2) Chan. l. 1. c. 18.

(3) Comp. Hist. univ.

(4) Genese 5.

Je conviens qu'il y a des traits aſſez ſemblables entre Moyſe & Bacchus ; & comme le Legiſlateur des Hebreux ſe rendit très-celebre en Egypte, il peut bien être arrivé qu'on a emprunté quelques-uns de ces traits pour embellir l'hiſtoire de Bacchus ou Dionyſius ; c'eſt-à-dire d'Oſiris, qui eſt le veritable Bacchus. Le culte de cette Divinité fut porté dans la Grece par la Colonie de Cadmus ; & Semelé ſa fille ayant eu un fils qui fut appellé, ou du moins ſurnommé Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions ſemblables à l'ancien, on les a confondus dans la ſuite ; & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis ſon petit-fils au nombre des Dieux ; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus, & on a chargé ſon hiſtoire des avantures d'Oſiris & des autres Bacchus. DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Nous avons ſuffiſamment parlé à la fin du premier Tome du veritable Bacchus, c'eſt-à-dire d'Oſiris, il faut maintenant raconter l'hiſtoire de celui qui en a été la copie ; c'eſt-à-dire du Prince de la famille de Cadmus, qui uſurpa les honneurs divins qu'on avoit

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

rendus long-temps avant lui au Prince dont il porta le nom.

On voit d'abord que ce qui a donné lieu à la Fable de sa naissance, c'est que Semelé ayant eu quelque galanterie, on voulut pour sauver son honneur, la mettre sur le compte de Jupiter. Quelques Auteurs (1) disent que Cadmus irrité contre sa fille, l'exposa sur la mer avec son fils, qu'ils s'arrêterent sur les rivages d'Orcate, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Semelé morte dans une espece de coffre, où elle avoit été enfermée, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Selon d'autres, elle fut frappée de la foudre, ce qui joint avec le bruit qu'on avoit fait courir de son intrigue avec Jupiter, donna lieu à la Fable que les Grecs nous racontent. Diodore de Sicile ajoute que cette Princesse accoucha d'un fils à l'âge de sept mois, & que comme on ne croyoit pas que les enfans nés à cet âge pussent vivre, Cadmus publia que Jupiter qui en étoit le pere, l'avoit tenu renfermé dans sa cuisse pendant deux mois (*a*); mais n'en

(1) Pausan.

(a) C'est de cette circonstance qu'on avoit pris occasion de représenter Jupiter en couche, accompagné de celles des Déesses qui assistoient aux accouchemens, comme Pline le rapporte Liv. 35.

déplaiſe à Diodore, c'eſt une équivoque qui a donné lieu à cette Fable, & elle regarde l'ancien Bacchus; le même mot Grec μηρὸς, ſignifie également la cuiſſe & une montagne, *latus montis*, ainſi au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri ſur le mont Nyſa, ſon pere Ammon l'ayant envoyé à quelques Payſans pour le dérober à la jalouſie de ſa femme (*a*), on ajouta cette circonſtance au Grec qui en étoit la copie, & on dit qu'il avoit été porté dans la cuiſſe de Jupiter: de deux ſens les Grecs prenoient toujours le merveilleux. Bochart, qui s'eſt efforcé de trouver dans la Langue Phenicienne, ou dans l'Hebraïque, la clef de toutes les Fables, prétend que celle-ci tire ſon origine de cette phraſe ſi ordinaire dans les Livres Saints, *natus ex femore.*

Les Auteurs Grecs & Latins diſent que le Bacchus de Thebes alla dans les Indes avec une armée compoſée d'hommes & de femmes, mais nous avons fait voir dans le premier Volume que ce voyage regardoit l'ancien Bacchus ou Oſiris. Car en effet le petit-fils de Cadmus ne ſortit jamais de la Grece, & il

(*a*) Ce qui a fait dire qu'il avoit été nourri par des Nymphes dans l'antre dont parle Homere.

DIEUX. d'Occident. L. I. C. XVII.

devint plus fameux par l'uſurpation du culte de l'ancien Oſiris, que par ces prétendues conquêtes, dont aucun Hiſtorien ancien n'a fait mention avant Megaſtene, qui mit le premier cette Fable en vogue pour flater Alexandre, qui prenoit ce Heros pour ſon modele, Comme Quinte-Curce le remarque ſouvent. D'ailleurs, c'étoit la coutume des Orientaux, & non pas des Grecs, de mener des femmes dans leurs armées; & cette circonſtance regarde plus particulierement Oſiris que quelqu'autre Prince, puiſque, comme le remarque Diodore, il mena un grand nombre de Muſiciennes & une eſpece de Serail ambulant; mais on n'a nulle preuve que le Bacchus Grec ait jamais porté ſes armes en Aſie.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé; qu'il s'étoit appliqué à cultiver leur eſprit, & leur avoit enſeigné l'art de planter la vigne, il fut honoré comme un Dieu, même de ſon vivant. Un certain Eleutherus, au rapport d'Hygin (1), fut le premier qui lui fit élever une ſtatue, & qui enſeigna de quelle ſorte il falloit l'honorer. Tous les Peuples des Indes chez qui il avoit voyagé, lui dé-

(1) Fab. 225.

cernerent les honneurs divins ; & il n'y eut que les Scythes qui refuſerent d'honorer un Dieu qui avoit trouvé l'uſage d'une boiſſon qui mettoit ſouvent les hommes au rang des bêtes. La Grece encherit dans la ſuite ſur les cérémonies des Indiens & des Egyptiens, & reconnut Bacchus comme une de ſes plus grandes Divinités. Elle inſtitua à l'honneur de ſon Heros ces Fêtes tumultueuſes, où les Bacchantes pour célébrer la memoire de ſes conquêtes, couroient toutes échevelées, faiſant retentir l'air du bruit de leurs tambours, & criant *Evohe Bacche.* La principale de ces Fêtes étoit celle qu'on célébroit tous les trois ans (*a*) pour marquer qu'il avoit employé tout ce temps-là à la conquête des Indes. Je n'entreprends pas d'en faire une plus longue deſcription ; il ſuffit de dire qu'il s'y mêla pluſieurs infamies : on y portoit un *Phallus*, à l'imitation de celui qu'Iſis avoit conſacré à Oſiris ; quoique les Auteurs Grecs, qui vouloient prouver à tout propos que les Dieux & leur culte avoient pris naiſſance dans leur pays, ayent inventé une autre raiſon de l'inſtitution de cette ceremonie, en diſant

(*a*) Nommée *Trieterica.* Voyez Diodore, Liv. 4.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

que son origne venoit de ce que les Peuples d'Attique n'ayant pas voulu recevoir le culte de Bacchus, ce Dieu les avoit affligés d'une maladie honteuse, & que pour l'appaiser ils avoient été obligés de consacrer la représentation des parties sur lesquelles la vengeance du Dieu étoit tombée.

Il est à propos d'expliquer ici en peu de mots les différens noms qu'on donne à cette Divinité. Il y a bien de l'apparence d'abord qu'on ne lui donna le nom de Bacchus, qu'à cause des pleurs & des hurlemens des Bacchantes. Hesychius le dit formellement (*a*). On l'appelloit *Bimater*, pour marquer qu'il avoit eu en quelque maniere deux meres. *Dionysius*, pour faire allusion au Dieu qui étoit son pere, & au mont Nysa où il fut élevé (*b*). *Liber*, parce qu'il réjouit. *Bromius*, à cause du bruit des Bacchantes (*c*). *Lixus*, parce qu'il chasse le chagrin. *Evan*, à cause du Lierre qui lui est consacré. *Læneus*, ou *Torcularius*, parce qu'il avoit inventé l'usage des pressoirs; & c'est pour la même rai-

(*a*) Βακχόν κλαυθμόν φοίκευες, ainsi qu'Eustaehe, qui fait venir ce mot ἀπὸ τῦ βαχεῖν, *ululare, incondite clamare.*

(*b*) Comme qui diroit Διὸς ἢ νύσα.

(*c*) Ce mot veut dire frémissement.

ſon qu'il fut nommé *Sabazius*, comme on peut le voir dans Bochart (1). *Biformis*, parce qu'on le repréſentoit tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu. *Triambé*, parce qu'il avoit triomphé trois fois. *Bon-fils*, parce que s'étant changé en lion pour défendre ſon pere contre les Geants, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles: *Euge fili, evohe Bacche, courage mon fils Bacchus.*

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

(1) Chan. l. 1.

Celui *Thyonæus* lui eſt donné par Horace, parce que ſelon Diodore & Heſychius, il y avoit un Bacchus qui étoit fils de Thyoné, comme nous l'avons dit il n'y a qu'un moment; quoique quelques Auteurs cités par Lylio-Giraldi (2) en donnent d'autres raiſons.

(2) Synt. 8.

Celui de *Dithyrambus* vient, ſi nous en croyons Diodore, Origene & Euſebe, de la Fable qui dit que les Geants ayant mis Bacchus en pieces, Cerès ſa mere raſſembla ſes membres épars, & lui redonna la vie.

Il prit celui de *Meliaſte*, d'une fontaine de ce nom, près de laquelle on célébroit les Orgies. Celui de *Pſilas* lui fut donné, ſi nous en croyons Pauſanias (3), par les Amycléens, du mot

(3) In Laconic. c. 19.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Psila, qui en langage Dorien signifie la pointe de l'aile d'un oiseau, pour marquer que l'homme est emporté & soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les ailes ; & cette dénomination est tout-à-fait ingénieuse. Celui de *Bicorniger*, à cause des cornes qu'il porte quelquefois à la tête, symboles des rayons du Soleil que ce Dieu représentoit. Celui de *Corymbifer*, pour faire allusion aux grains de Lierre, nommés *Corymbes*, dont sa couronne étoit quelquefois garnie.

On donnoit au même Dieu plusieurs autres noms, tirés ou des lieux où il étoit honoré, ou de quelques autres ceremonies de son culte. Ovide en a rassemblé quelques-uns dans ses Métamorphoses (*a*).

On donnoit aussi plusieurs noms aux femmes qui celebroient ses fêtes ; on les appelloit *Bacchantes*, à cause des hurlemens & du bruit qu'elles faisoient : *Mimallonides*, parce qu'elles babilloient

(*a*) *Thuraque dant, Bacchumque vocant, Bromiumque, Liæumque,*
Ignigenamque, Satumque iterum, solumque Bimatrem.
Additur his Nyseus, indetonsusque Thyoneus,
Et cum Læneo genialis Consitor uvæ,
Nycteliusque, Eleleusque parens, & Iacchus & Evan,
Et quæ præterea per Graias plurima gentes
Nomina Liber habet. Met. l. 4.

avec une licence effrenée, & *Thiades*, à cauſe qu'échaufées par le vin elles erroient comme des folles (1).

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

(1) Voy. Bochart, Chan. l. 1. c. 18.

Tout ce qui compoſoit l'armée de Bacchus, hommes & femmes, étoit armé de thyrſes. Le thyrſe étoit une petite fleche, environnée de pampre & de lierre, qui en cachoient la pointe. Les Poëtes lui attribuent des vertus ſurprenantes. Une Bacchante, au rapport d'Euripide, ayant frappé la terre avec celui qu'elle portoit, il en ſortit ſur le champ une fontaine d'eau vive; & une autre, ſelon le même Auteur, fit rejaillir de la même maniere une ſource de vin.

Les Grecs ajouterent encore d'autres Fables à l'hiſtoire de Bacchus, qu'il eſt néceſſaire d'expliquer. Lorſque Diodore de Sicile (2) & Plutarque (3) diſent que Bacchus deſcendit aux Enfers pour en retirer ſa mere, il y a apparence qu'ils ont voulu nous parler de quelque évocation qu'il fit de l'ombre de Semelé, ou plutôt de ſon apotheoſe, l'ayant, pour ainſi dire, retirée des enfers pour la placer dans le ciel, où elle fut miſe au nombre des Déeſſes ſous le nom de Thyoné. Pauſanias dit que Bacchus deſcendit aux enfers près du lac

(2) Lib. 4.
(3) De Sera Num. vindicta.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Alcionien, qui eſt aux environs de Lerne, qu'un certain Polymnus lui en avoit montré le chemin, parce qu'apparemment Bacchus l'employa pour faire l'évocation ou l'apotheoſe de ſa mere (*a*).

D'autres Auteurs ajoutent avec Ovide, que Bacchus changea en dauphins les mariniers qui avoient voulu l'enlever (1), & cette Fable n'a d'autre fondement que l'avanture qui arriva à quelques Marchands Pheniciens, qui portant du vin en Italie firent naufrage, ou plutôt, ſi nous en croyons Bochart, parce que ces Marchands qui étoient Tyriens, avoient ſur leur vaiſſeau la figure d'un poiſſon de mer nommé, *Turſis*, *marſouin* (*b*), dont le nom reſſembloit au leur; ce qui donna lieu à dire qu'ils avoient été changés en dauphins : ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Poëtes rapprochoient dans l'hiſtoire d'une même perſonne, des évenemens arrivés en des temps bien éloignés.

(1) Ovid. Met. l. 4. & Philoſtrate.

Le Poëte que je viens de nommer, dit auſſi que Bacchus changea en chauve-ſouris les Minëides, pour avoir travaillé

(*a*) Les Anciens mêlent à cette fable des ordures que la pudeur m'oblige de ſupprimer.

(*b*) Le Marſouin & le Dauphin ſe reſſemblent beaucoup.

le jour de ſa fête (*a*). C'eſt apparemment que quelques filles conſidérables de Thebes ayant fait paroître leur mépris pour le culte de Bacchus, on en fit une exacte recherche, & que n'ayant pû les trouver, ou plûtôt les Prêtres les ayant fait périr ſecretement, on publia que Bacchus les avoit changées en ces oiſeaux qui ſe cachent avec tant de ſoin. Ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéïdes & de Lycurgue, firent paſſer Bacchus pour une Divinité fort vindicative, & les Prêtres ne manquoient pas de faire valoir ces hiſtoires, pour rendre ſon culte plus reſpectable.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

La fable de ce Lycurgue eſt ainſi rapportée dans Homere (1). « Lycurgue, » fils de Dryas, ne jouit pas d'une lon- » gue vie pour avoir voulu faire la guer- » re aux Dieux céleſtes. Un jour il pour- » ſuivit ſur le mont Nyſa les Nourrices » de Bacchus le furieux ; auſſi-tôt tou- » tes jetterent à bas leurs thyrſes, le » meurtrier Lycurgue les ayant frap- » pées de ſa hache. Bacchus lui-même » ſe jetta dans la mer ; Tethys le reçut

(1) Iliad.

(a) . . . *Mineia proles*
Urget opus, ſpernitque Deum feſtumque profanat. Ovid. Met. l. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

» tremblant de peur, tant étoit grande » la terreur que cet homme lui avoit » imprimée. Les Dieux en furent irrités, » & le fils de Saturne l'aveugla. Il mou- » rut bientôt après, car il étoit haï de » tous les Dieux immortels. »

L'explication que le Pere Hardouin donne à cette fable dans son Apologie d'Homere (1), m'a paru ingénieuse. Lycurgue, dit-il, est un Prince qui défend le vin à ses sujets. On appelle un Lycurgue, un homme qui fait des actions de Loup, λύκου ἔργα, qui ravage la campagne, & qui fait du dégât comme les loups. Il étoit fils de Dryas; c'est-à-dire, qu'il étoit impitoyable, qu'il avoit le cœur dur comme un chêne, que les Grecs appellent δρῦς. Les Nourrices de Bacchus, qui est un Dieu céleste, dit-on, parce que le vin est le fruit d'un ciel, ou d'un climat temperé; ces Nourrices, ou ces Vignes jetterent tout aussitôt à bas leurs Thyrses, c'est-à-dire, les seps ou les pieds de vigne, qui furent déracinés. Comme on craignoit qu'il n'exterminât aussi le vin des Caves, on offrit ce vin à Tethys; on le vendit aux gens de mer, ou aux Officiers marins, qui lui firent très-bon accueil. *Jupiter ou le destin voulut après cela*; c'est-

(1) pag. 82.

à-dire, qu'il arriva en effet que Lycurgue mourut enfin, & à la mort on perd *la vûe & la vie.* Il étoit haï de tous les Dieux ; c'eſt-à-dire, il n'avoit aucune bonne qualité.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Plutarque en rapportant cette fable, n'y a pas cherché tant de rafinement. Cet Auteur nous apprend ſeulement que Lycurgue ayant entrepris de faire arracher les Vignes qui étoient dans la Thrace, où il regnoit, & ayant voulu mettre lui-même la main à l'œuvre, il ſe coupa les deux jambes ; ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance des Dieux.

J'ai oublié de dire que la Panthere étoit conſacrée à Bacchus, ou parce que cet animal eſt fort chaud, ce qui convient au vin ; ou parce que Bacchus étant l'Oſiris des Egyptiens, qui étoit le ſymbole du Soleil, la Panthere marquoit par ſes taches les Etoiles, comme l'ont penſé quelques Auteurs (1) ; ou plûtôt à cauſe que ce Heros portoit la peau de cet animal, ſuivant l'uſage de cet ancien temps.

(1) Lact. des Poetes.

On le repréſentoit quelquefois comme un jeune homme, pour marquer la joye des feſtins (*a*), quelquefois com-

(a) *Tu puer æternus, tu formoſiſſimus alto*
Conſpiceris cœlo. Ovid. Met. l. 4.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

me un vieillard, pour nous apprendre que le vin pris sans modération use la santé, & nous rend comme les vieillards incapables de garder aucun secret. La Pie lui étoit consacrée, parce que dans les triomphes dont il étoit l'inventeur, on avoit permission de parler avec une licence effrenée, & d'insulter même aux Vainqueurs, en leur reprochant leurs défauts, comme Suetone nous l'apprend à l'occasion du triomphe de Cesar.

C'est ainsi que les Egyptiens avoient allegorisé cette Histoire ; c'étoit leur génie, & toute leur Théologie étoit remplie de symboles semblables. Mais les Grecs qui ne l'entendoient pas, & qui ne vouloient pas voir que tout ce qu'on racontoit de Bacchus avoit rapport au vin ou au Soleil, dont ce Dieu étoit le symbole, n'avoient pour l'expliquer d'autre ressource que leurs fables. Ils disoient, par exemple, qu'on lui donnoit des cornes, parce que Cerès dont Jupiter avoit abusé, étoit accouchée d'un enfant sous la figure d'un Taureau ; qu'il étoit couronné de figuier, parce que la Nymphe *Syca*, dont le nom veut dire un figuier, & dont Bacchus étoit amoureux, avoit été changée en cet arbre. C'est par la même rai-

ſon qu'ils publioient que la Vigne & le Lierre lui étoient conſacrés, parce que la Nymphe *Staphile* & le jeune *Ciſſon* avoient été métamorphoſés en ces plantes, ainſi des autres. DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

Je n'ai pas deſſein d'expliquer toutes les figures, les bas-reliefs & les pierres gravées qui nous reſtent de Bacchus. Il y a peu de Divinités payennes dont le temps ait conſervé un plus grand nombre de repréſentations, & on peut conſulter à ce ſujet les Antiquaires, & le Pere de Montfaucon ſur-tout, qui les a raſſemblées. Mais comme il y en a qui par les ſymboles qu'elles portent, ſervent infiniment à éclaircir l'Hiſtoire de ce Dieu, il eſt bon d'en dire un mot.

Il eſt ordinairement repréſenté en jeune homme, ſans barbe, quoiqu'il y ait auſſi le Bacchus barbu : ſouvent même en enfant couronné de Lierre ou de Pampre ; & il eſt, ſelon Pline, le premier des Dieux qui ait porté une couronne, tenant le Thyrſe d'une main, de l'autre des grapes de raiſin, & quelquefois une corne, qui étoit un vaſe à boire. Un beau vaſe de terre donné par Spon (1), nous repréſente Mercure donnant le jeune Bacchus à une Nym-

(1) Miſcell. Erud. Ant.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVI.

phe, que cet Auteur croit être Leucothoé. Mais comment pouvoir deviner, attendu la varieté qui regne dans les Anciens, au regard de l'éducation de ce Dieu? Il eſt vrai que Lucien dit que Bacchus après ſa naiſſance fut porté par Mercure à Nyſe, pour être élevé par la Nymphe du lieu; mais il y a d'autres Anciens qui aſſurent qu'il fut élevé à Melatis, ou dans l'Iſle d'Eubée, ou à Naxe.

Quelquefois on le repréſentoit nud, quelquefois les épaules couvertes d'une peau de Panthere, & quelquefois ſur les épaules de Pan, ou entre les bras de Silene, qui ſuivant Nicandre de Colophon, étoit ſon pere nourricier. On le voit auſſi aſſis ſur un Globe céleſte couvert d'étoiles, & c'eſt alors le Soleil ou Oſiris; de même que quand il paroît avec des fleches, qui marquent les rayons de cet Aſtre, ainſi qu'on le voit ſur une Medaille de Maronée, ville bâtie ſelon Diodore de Sicile, par ce Maron compagnon d'Oſiris, dont j'ai parlé dans le premier Volume (1).

(1) Hiſtoire d'Oſiris.

Les Symboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce Dieu, ſont le Thyrſe, le Lierre, le Pampre, des grapes de raiſin, la peau

de chevre, ou de leopard, ou de panthere, ou de lion.

La figure de Bacchus, ſurnommé *Eſymnete*, que Beger dit être ſur une pierre gravée, & M. Vaillant ſur une Medaille, renferme un trait d'Hiſtoire que je ne dois pas omettre. Pauſanias (1) raconte que les Grecs ayant, après la priſe de Troye, partagé les dépouilles, Erypile eut dans ſon lot un coffre dans lequel étoit une Statue de Bacchus, de la main de Vulcain, que Jupiter avoit donnée à Dardanus; & qu'Erypile ayant ouvert le coffre & jetté les yeux ſur cette Statue, étoit devenu furieux. Dans un de ces moments d'intervalle que la fureur lui laiſſoit, il alla conſulter l'Oracle de Delphes, qui lui répondit qu'il devoit s'arrêter dans un lieu où il trouveroit des gens prêts à offrir un ſacrifice barbare, y dépoſer le coffre, & y établir ſon domicile. Erypile de retour dans l'endroit où étoit ſon Vaiſſeau, ſe rembarque, & ſe laiſſant aller au gré des vents, il aborde à la côte de Patras, où étant deſcendu à terre dans le temps qu'on alloit immoler un jeune garçon & une jeune fille à Diane *Triclaria*, ſuivant la coutume du pays, il ſe préſenta avec ſon coffre : ceux du pays perſua-

[1] In Achaic.

DIEUX d'Occident. L.I.C.XVII.

dés qu'il y avoit dedans quelque Divinité, interrompirent le sacrifice, & reçurent ce Prince, qui se trouva dans ce moment guéri de sa folie. Eurypile fixa là sa demeure, & après sa mort les habitans du pays lui rendirent de grands honneurs, & célebrerent tous les ans l'anniversaire de ses funerailles. Ils instituerent aussi une fête annuelle en l'honneur du Dieu qui étoit renfermé dans ce coffre, qu'ils nommerent Bacchus *Esymnete*.

Parmi les monumens qui nous restent de Bacchus, les plus beaux sont ceux qui représentent son mariage avec Ariadne, que Thesée, comme nous le dirons dans son Histoire, avoit abandonnée dans l'Isle de Naxe. Cette céremonie est gravée sur une pierre inestimable, qu'on nomme le Cachet de Michel-Ange, qui est dans le Cabinet du Roi, & qui a été dessinée en grand par Mr. le Hai. Mais un bas-relief de la Vigne Montalte, représente encore plus en détail cette céremonie. Sur un char tiré par des Centaures, sont Bacchus & Ariadne; le Cortége qui les suit est magnifique. D'abord on voit des Joueurs de flûtes & de tymbales, de l'un & de l'autre sexe, qui paroissent à la tête de la troupe; un Elephant qui vient après,

déſigne la conquête des Indes ; il eſt ceint d'un ruban comme les victimes deſtinées aux ſacrifices. Silene monté ſur un âne, & yvre à ſon ordinaire, vient enſuite, accompagné de Faunes, de Satyres & de Nymphes, qui portent des pots, des vaiſſeaux à boire, des pampres, des grapes de raiſin, & des thyrſes.

Ces deux monumens qui repréſentent le triomphe de ce Dieu après la conquête des Indes, ſont auſſi très-magnifiques. Ce Dieu y paroît ſur un Char traîné par des Lions ou des Pantheres. Comme ce Char eſt ſuivi de tout l'attirail qui accompagnoit les fêtes de ce Dieu, qu'on nommoit *Trieterides*, & que l'autre dont je viens de parler appartient aux *Orgies*, je dois faire la deſcription de ces deux fêtes, dont je croyois d'abord ne devoir pas parler.

Comme Bacchus avoit été trois ans à conquerir, ou plûtôt à parcourir les Indes, on célebroit les Trieteries après deux ans revolus, & dans la troiſiéme année ; & on croyoit que pendant la célebration de cette ſolemnité, Bacchus venoit converſer avec les hommes. Cette Fête étoit célebrée par des femmes & des filles, comme les autres myſteres de

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

ce Dieu. Les Vierges qui portoient des thyrſes, paroiſſoient ſaiſies d'enthouſiaſme ainſi que les Matrones, qui diviſées par bandes, couroient toutes échevelées avec des grimaces & des contorſions affreuſes, branlant la tête d'une maniere effrayante, & reſſemblant en tout à des forcenées. Elles faiſoient un grand bruit avec leurs tambours ou cymbales, & criant à tue-tête, *Evohe Bacche.* Des repréſentations infames accompagnoient cette horrible proceſſion; la nuit qui étoit employée à cette fête, cachoit du moins les abominations qui s'y commettoient. Ce fut, pour le dire en paſſant, dans une de ces Fêtes que les Bacchantes, dont Ovide (1) peint ſi bien la fureur, déchirerent en pieces le malheureux Penthée, qui vouloit réprimer les déſordres qui ſe commettoient dans la célebration de cette Fête.

(1) Met. l. 4.

Orgies, leur origine.

Quoique par les Orgies on entende quelquefois les ſacrifices, non-ſeulement ceux qu'on offroit à Bacchus, mais auſſi ceux des autres Dieux, ce mot étoit plus particulierement employé pour déſigner les fêtes qui portoient ce nom, qu'on appelloit auſſi les myſteres. La Grece avoit trois ſolemnités de ce nom; celles

de Bacchus, celles de Cybele, & celles de Cerès ; & les unes & les autres avoient pluſieurs cérémonies qui leur étoient communes. Je ne parle ici que des Orgies de Bacchus, & je vais rechercher en peu de mots leur origine, leur étendue, leurs céremonies ; ce que ſignifioient les ſymboles qu'on y employoit, & juſqu'à quel temps durerent ce infames myſteres.

Que les Orgies tirent leur origine de l'Egypte, c'eſt un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas beſoin de prouver ; & elles doivent leur inſtitution à Iſis, qui ayant recouvré les membres épars de ſon mari maſſacré par les conjurés, à la tête deſquels étoit Typhon ſon frere, & n'ayant pû trouver des parties de ce cadavre que les poiſſons du Nil avoient devorées, en conſacra la repréſentation, que les Prêtres porterent enſuite dans les Fêtes établies en l'honneur de ce Prince. C'eſt-là la véritable origine du *Phallus*, ou *Ithyphallus*, qui faiſoit partie des céremonies des Orgies. Qu'Orphée & Melampus, dans leur voyage d'Egypte, ayant vû célebrer les Fêtes d'Oſiris, en ayent porté l'uſage dans la Grece, où il fut

DIEUX d'Occident. L. 1. C. XVII

reçû comme toutes les autres Fêtes, sur-tout celles où la licence & le libertinage regnent le plus impunément; c'est un second fait dont on convient le plus encore, à moins qu'en confondant les Orgies avec les Thesmophories, qui avoient beaucoup de rapport entr'elles, & où il étoit fait mention de Bacchus, on ne dise avec Herodote (1) qu'elles furent portées dans la Grece par Danaüs & ses filles, long-temps avant la naissance d'Orphée & de Melampus. Enfin que Bacchus en l'honneur duquel on célebroit les Orgies, soit le même qu'Osiris, c'est encore une verité qui n'est pas contestée.

(1) Liv. 2.

La célebration des Orgies ne fut pas renfermée dans la Grece, & cette Fête fut bientôt répandue presque dans tout le monde payen. C'étoit sans doute la même que célebroient les Moabites, les Madianites, & quelques autres Peuples voisins, en l'honneur de Beelphegor, cette idole de nudité, comme l'appelle Isidore, & qui étoit le même que Priape, & celui-ci le même qu'Osiris, & honoré avec les mêmes céremonies.

De la Grece elles passerent dans la Phrygie, où l'on croit qu'Orphée en porta l'usage du temps de Laomedon (2); &

(2) Lact. de falsa Relig. l. 1. c. 22.

& ce petit coffre, ou cette corbeille qu'eut en partage Eurypile, eſt une preuve que les Troyens célebroient cette fête, dont cette corbeille myſterieuſe, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, faiſoit une partie conſidérable.

Que ce ſoit les Arcadiens, lorſqu'ils conduiſirent une colonie dans le Pays Latin, ou Enée lui-même avec ſes Troyens, qui porterent en Italie la connoiſſance des Orgies, c'eſt ce que je n'ai pas beſoin d'examiner; mais il eſt ſûr que dès les premiers temps ces fêtes y étoient connues, & qu'on les y célebroit avec beaucoup de ſolemnité. Je n'ai pas deſſein de parcourir tous les pays où elles furent reçûes & célebrées ſous des noms differens (*a*); on peut en trouver le détail dans le Traité des Ciſtophores du P. Panel.

Dans les commencemens les Orgies étoient peu chargées de céremonies: on portoit ſeulement en proceſſion une cruche de vin, avec une branche de ſarment; puis ſuivoit le bouc, qu'on immoloit comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageoit les vignes; enſuite paroiſſoit la corbeille myſtérieuſe, qui

(*a*) Apateria, Lenæa, Antheſteria, Phallophoria, Liberalia, Brannonia, Sabazia, & une infinité d'autres.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

étoit suivie de ceux qui portoient le Phallus ; mais cette premiere simplicité ne dura pas long-temps, & le luxe qu'introduisirent les richesses, passa dans les céremonies religieuses. Le jour destiné à cette Fête, les hommes & les femmes couronnés de lierre, les cheveux épars, & presque nuds, couroient à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*, &c. Au milieu de cette troupe on voyoit des gens yvres, vêtus en Satyres, en Faunes & en Silenes, faisant des grimaces & des contorsions où la pudeur étoit si peu ménagée, qu'il y auroit de l'effronterie à les vouloir décrire. Venoit ensuite une troupe montée sur des ânes, qui étoit suivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyades, de Mimallonides, de Naïades, de Nymphes & de Tityres, qui faisoient retentir toute la ville de leurs hurlemens. A la suite de cette tumultueuse troupe on portoit les statues de la Victoire, & des Autels en forme de seps de vignes, couronnés de lierre, & sur lesquels fumoient l'encens & les autres aromates : puis on voyoit paroître plusieurs chariots chargés de thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches & d'autres vases, de trépiés & de vans. De jeunes

filles ſuivoient ces chariots ; & portoient les corbeilles & les caſſettes où étoit enfermé ce qu'il y avoit de plus myſtérieux dans cette fête, & pour cela on les nommoit *Ciſtophores*. Les *Phallophores* les ſuivoient avec un chœur d'*Iphallores* habillés en Faunes contrefaiſant des perſonnes yvres, & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques dignes de leurs fonctions. Cette proceſſion étoit fermée par une troupe de Bacchantes, couronnées de lierre entrelaſſé de branches d'if & de ſerpens.

Dans quelques-unes de ces Fêtes, qui étoient les mêmes ſous d'autres noms, des femmes nues ſe donnoient le fouet, d'autres ſe déchiroient la peau ; mais tirons le rideau ſur ces infamies : diſons ſeulement qu'à ces jours de fête on commettoit tous les crimes qu'autoriſoit l'yvreſſe, l'exemple, l'impunité & la licence la plus effrenée. Après cela ne rougit-on pas de voir une Reine même, Olympias, célebrer ces infames myſteres.

Pour entendre ce que ſignifioient toutes les circonſtances de cette Fête, & les ſymboles qu'on y portoit, il ſuffit de ſe rappeller ce qui a été dit dans le premier Volume au ſujet d'Oſiris qui eſt le même que Bacchus, & de ſon voyage

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

des Indes, dont les Orgies étoient une commémoration. Ce Prince avoit emmené avec lui des femmes, des Musiciens & des Musiciennes, des Satyres, des Faunes, &c. c'eſt-à-dire, des hommes avec l'habillement qui convenoit aux Faunes & aux Satyres. Et voilà ce qui étoit repréſenté par ces Bacchantes & ces autres femmes en fureur, dont nous venons de parler, par ces Silenes, ces Satyres, & le reſte de cette troupe inſenſée ; par ces chœurs de muſique, ces chants, ces cris, ces hurlemens.

Le lierre qui ſe trouvoit par tout dans cette céremonie, étoit ſpecialement conſacré à Bacchus, & les Mythologues en rapportent pluſieurs raiſons ; entre autres, la métamorphoſe du jeune Citton, qui ayant perdu la vie dans la fureur d'une de ces fêtes, fut changé en lierre ; mais la veritable eſt que cette plante toujours verte marque la jeuneſſe de Bacchus, qu'on diſoit ne point vieillir; c'eſt-à-dire, l'état permanent du Soleil dans la même force & la même fécondité.

Les ſerpens dont la corbeille myſtérieuſe étoit environnée, & que pluſieurs de ceux qui aſſiſtoient à cette fête portoient ſur eux, ou en baudrier, ou autrement, étant des animaux dont la jeuneſſe ſe

renouvelle chaque année lorſqu'ils changent de peau, ſignifioient la même choſe. DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

L'infame repréſentation du *Phallus*, rappelloit le ſouvenir de celui qu'Iſis avoit conſacré, ainſi que nous l'avons dit. Pour ce qui regarde le van, que Virgile (*a*) nomme le van myſtique de Bacchus, je ſuis perſuadé qu'il ne faut point y chercher d'autres myſteres, ſinon qu'on vouloit marquer par-là que ce Prince avoit enſeigné l'art de l'agriculture, & la maniere de nettoyer les bleds.

L'arc & les fleches qu'on portoit dans cette fête, apprenoient qu'avec la douceur Oſiris avoit employé la force dans la conquête des Indes. C'eſt de-là que depend auſſi la vraie ſignification du thyrſe ; car on dit que les femmes que ce Prince avoit emmenées avec lui, attaquerent les Indiens avec cette arme, dont ils ne ſe défioient point, n'appercevant que le lierre & le pampre, qui cachoient de veritables piques.

Comme une partie de la ſolemnité des Orgies ſe célebroit la nuit, d'où Bachus avoit pris le ſurnom de *Nyctileius*, il n'eſt pas étonnant qu'on portât des torches allumées dans la proceſſion qu'on vient de décrire : nous devons ſeulement re-

(a) . . . *Myſtica Vannus Iacchi.* Georg. Liv. 3.

DIEUX d'Occident. L. I. C. XVII.

marquer que la fonction des *Daduches*, c'eſt-à-dire, de ceux qui portoient ces torches, étoit de toutes la plus honorable.

Le caducée qu'on y voyoit auſſi quelquefois, apprenoit que Bacchus avoit toujours préferé la paix à la guerre, & que dans la conquête des Indes il n'avoit employé les armes que quand il avoit tout tenté pour ſoumettre par la douceur des Peuples indociles. C'eſt pour cela que les Anciens donnent le caducée à ce Dieu auſſi-bien qu'à Mercure. Ils ajoutoient même que c'étoit lui qui avoit reconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

Les Antiquaires croyent voir ſur quelques médailles, de celles qu'on appelle *Ciſtophores*, la plante nommée ferule, *ferula*, qui eſt une eſpece de canne fort légere & remplie de moëlle, comme nous l'avons dit dans l'hiſtoire de Promethée; & ſi on la portoit dans la ſolemnité des Orgies, c'étoit pour marquer qu'Oſiris, qu'on regardoit comme l'inventeur de la Médecine, avoit compoſé quelques rémedes de cette plante, que Pline (1) dit être fort ſalutaire. Car de prétendre avec quelques Anciens, qu'il avoit ordonné qu'on en fît des fleches, afin que la legereté de

(1) Liv. 17.

cette canne empêchât qu'elles ne fiſſent beaucoup de mal, cela regarde le temps où il étoit en paix. DIEUX d'Occident. L. I C. XVII.

Enfin de tous les ſymboles qui accompagnoient cette ſolemnité, il ne reſte que la corbeille myſtérieuſe à expliquer : mais je dois imiter le ſilence des Anciens, qui, quand il a été queſtion de dire ce qu'elle renfermoit, ſe ſont retranchés ſur le reſpect religieux qui les retenoit. Je ſçais que Clement d'Alexandrie, pour dévoiler les abominations du Paganiſme, n'a pas dû imiter la même retenue ; mais étoit-il bien informé lui-même de ce que contenoit cette caſſette ?

Le déſordre, l'infamie & la proſtitution étant portés au dernier degré, on s'aviſa enfin, quoiqu'un peu tard, d'en arrêter le cours. Ciceron (1) nous apprend que Diagondas abolit à Thebes ces infames fêtes ; & ſous le Conſulat de Poſthumius, l'an de Rome cinq cens ſoixante-huit, parut ce célebre *Senatuſconſulte* qui les interdit. Cet Edit qui menaçoit de mort ceux qui les célebreroient à l'avenir, fut publié & affiché par tout l'Empire, avec toute la ſolemnité requiſe en pareil cas. On le déterra il y a ſoixante ou quatre-vingts ans, gravé ſur une table d'airain, que Fabretti

(1) De Legib. 2.

DIEUX d'Occident. L.I. C.XVII.

nous a donnée, mais avec plusieurs fautes. Enfin un Moderne l'a copié & expliqué avec plus de correction, ainsi qu'on peut le voir dans le huitiéme Volume de la Bibliotheque Italique.

De telles infamies devoient être depuis long-temps ensévelies dans l'oubli; mais on avoit eu grand soin d'en porter le souvenir dans tous les temps : car indépendamment des Historiens & des Poëtes qui en font souvent mention, on en frappoit par l'autorité publique des médailles, & on élevoit des monumens qui en rappelloient le souvenir : ces médailles sont nommées Cistophores, parce qu'on y voit la corbeille empreinte avec les serpens autour, ou qui en sortent. Pour les monumens, ils représentent toute la pompe de ces Fêtes, & on y voit avec Bacchus, les Bacchantes, les Menades, les Joueurs de flûtes, des femmes & des filles, avec le crotale & le tympanum ; des Faunes, des Satyres, tenans à la main des vases & des coupes; des Prêtres qui conduisent les victimes destinées au sacrifice, tels que le verrat, le le bouc, le taureau, &c. & enfin le vieux Silene toujours yvre sur son âne, qu'il a bien de la peine à conduire.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

Des Dieux de la Mer, des Fleuves, & des Fontaines.

LES Eaux occupent une partie trop considérable sur la Terre, pour avoir été laissées sans Divinités tutelaires; c'est peut-être même la partie du monde sur laquelle le Paganisme en avoit établi un plus grand nombre: l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, les Rivieres, les Fontaines, les Ruisseaux, les Lacs, & tous les autres amas d'eaux, avoient leurs Dieux particuliers; l'eau elle même fut regardée comme une Divinité, & on lui rendit un culte religieux; c'est ce que je vais tâcher de prouver dans le Chapitre suivant.

DIEUX d'Occident. Liv. II.

CHAPITRE I.

Du culte rendu à l'Eau, & des causes qui donnerent lieu à son établissement.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

SI les besoins de la vie firent inventer une infinité de Dieux, & porterent les premiers Payens à diviniser presque toutes les parties du monde, principalement les quatre Elemens, l'Eau a dû être une de leurs premieres Divinités, puisque l'ancienne Philosophie, dont Thalès puisa les principes en Egypte, pour les répandre ensuite dans la Grece, enseignoit qu'elle étoit le premier principe de toutes choses; qu'elle avoit la meilleure part à la production des corps; qu'elle rendoit la Nature féconde, nourrissoit les plantes, & les arbres, & que sans elle la terre seche, brûlée, & sans aucun suc, demeureroit stérile, & ne présenteroit qu'un desert affreux: mais avant que de passer outre, il faut se rappeller ce que nous avons dit des Dieux naturels & physiques, & des Dieux animés. L'Eau en tant qu'Element, ne pouvoit être

qu'une Divinité phyſique ; mais on ne laiſſoit guéres ces Dieux ſans leur en joindre d'animés qui en devenoient les ſymboles, ainſi qu'Oſiris, Orus, & Iſis chez les Egyptiens, & Apollon & Diane parmi les Grecs, devinrent ceux du Soleil & de la Lune.

Le culte que l'on rendit à ces Dieux fut confondu, & on ne diſtingua plus le Dieu naturel d'avec le Dieu animé. On en uſa de même à l'égard de l'Eau : l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, &c. s'attirerent un culte religieux ; mais on regarda Neptune comme un Dieu animé qui y préſidoit : il en fut de même de chaque fleuve, & de chaque fontaine, & de tout autre amas d'eaux, qui eurent chacun un Dieu particulier, ou une Nymphe, ou une Naïade, & les honneurs qu'on rendoit à l'Eau en general, furent mêlés dans la ſuite avec ceux qu'on rendoit à ces Divinités repréſentatives de l'Eau.

Que l'eau comme Element ait reçu les honneurs divins, c'eſt un fait qu'on ne ſçauroit conteſter. On a vû dans le ſeptiéme Livre ce qu'Herodote dit du reſpect que les anciens Perſes avoient pour elle, les ſacrifices qu'ils lui offroient, & de quelle maniere ils pouſ-

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

soient la superstition jusqu'à n'oser y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jetter ou y faire la moindre ordure, ni s'en servir pour éteindre le feu. Strabon parle à ce sujet à peu près comme Herodote, & attribue aux Cappadociens ce que celui-ci attribue aux Perses.

(1) Adv. Jul.

Saint Cyrille (1) dit que les Perses ne rendoient pas à la vérité les honneurs divins aux bois, & aux pierres comme les Grecs, qu'ils n'adoroient pas non plus l'Ibis & l'Ichneumon, comme les Egyptiens, mais qu'ils reveroient seulement le feu & l'eau.

Quoique les Egyptiens eussent une raison particuliere d'avoir la Mer en horreur, parce qu'ils croyoient qu'elle représentoit Typhon, ils n'en avoient pas moins pour cela l'eau en vénération. Saint Athanase qui étant né en Egypte devoit connoître la Religion de son Pays, après avoir dit (2) que les Payens adoroient l'eau, ajoute que les Egyptiens sur-tout se distinguoient dans le culte qu'ils rendoient à cet Element, qu'ils regardoient comme une Divinité.

(2) Orat. contra Gentes.

(3) D. Er. profan. Rel.

Julius Firmicus (3) assûre la même chose; *les Egyptiens*, dit-il, *rendent à l'eau un culte religieux, & lui adressent leurs*

prieres, & leurs vœux. L'eau du Nil ſurtout étoit parmi eux en grande vénération: ce Fleuve bienfaiſant qui a porté parmi eux le nom d'Ocean, d'Ypeus, & de Nilus, a été auſſi appellé *Siris*, qui eſt par abréviation le même nom qu'Oſiris, parce qu'en effet il repréſentoit ce Dieu; car comme nous l'avons dit plus d'une fois, le même Dieu étoit le ſymbole de pluſieurs choſes à la fois; ainſi Oſiris qui dans le ciel repréſente le Soleil, marquoit ſur la terre l'eau du Nil. Sans cette diſtinction on n'entendra jamais la Théologie du Paganiſme; mais auſſi dès qu'on l'adopte, il faut croire que le Nil étoit la grande Divinité des Egyptiens.

Nous avons dit dans le premier Volume que les Egyptiens repréſentoient le Dieu de l'eau par un vaſe percé de tous côtés qu'on nommoit Hydria, & nous avons parlé en même temps de la victoire que ce Dieu avoit remportée ſur le feu des Perſes qui étoit leur grande Divinité. Je dois ajouter ici que, ſelon Vitruve (1) les Prêtres rempliſſoient à certains jours ce vaſe d'eau, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le poſoient enſuite ſur une eſpece de Théâtre public, qu'alors tout le monde ſe

(1) Liv. 8.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

prosternoit devant ce vase, les mains élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet Element leur procuroit. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre aux Egyptiens que l'eau étoit le principe de toutes choses, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui respire.

Mais parmi ces peuples l'eau par excellence étoit le Nil, & c'étoit à lui que se rapportoit tout le respect qu'on avoit pour cet Element. Il est vrai que jamais Fleuve ne fut si utile ni si necessaire que celui-là, puisqu'outre la bonté de son eau, qui est un breuvage aussi délicieux que salutaire, c'est lui qui par ses débordemens périodiques rend l'Egypte un des pays des plus féconds de l'univers, qui sans cela seroit de tous le plus stérile & le plus desert. Cette fécondité là-même, il la procure aux femmes, & à tous les animaux, & il n'est pas rare de voir dans ces pays des brebis qui ont porté des deux ou trois agneaux, des chevres qui alaitent trois ou quatres cabris, ainsi des autres; & certes si quelque chose a merité parmi des hommes qui ne sçavoient pas rapporter tout ce qui est dans la Nature, à celui qui l'a créée pour notre utilité, une juste & vive reconnoissance, même

dès hommages, c'eſt ſans contredit un fleuve ſi bienfaiſant : auſſi ne peut-on rien ajouter au reſpect, & à la vénération que les Egyptiens avoient pour lui.

Mais de toutes les fêtes qu'on célébroit en ſon honneur, celle de l'ouverture des canaux au temps de ſes accroiſſemens étoit la plus magnifique & la plus ſolemnelle. Je n'entrerai point ici dans la deſcription de cette Fête, à laquelle aſſiſtoient en perſonne les anciens Rois d'Egypte, accompagnés de leurs Miniſtres, de tous les Grands du Royaume, & d'une foule innombrable de peuple ; on peut conſulter les voyageurs (*a*) qui ſont entrés ſur cet article dans les détails les plus curieux ; & me renfermant dans ce qui regarde mon ſujet, je dirai ſeulement que pour remercier d'avance le Fleuve des biens que l'inondation alloit produire, on jettoit dedans par forme de ſacrifice, de l'orge, du bled, du ſucre & d'autres fruits. Ce qui ſe pratiquoit à Memphis, à l'ouverture du canal, s'exécutoit de même à proportion dans les Provinces ; & l'on peut dire que la ſaiſon de couper le Nil, c'eſt

(*a*) Voyez le troiſiéme Voyage de Paul Lucas ; la deſcription que M. de Maillet fait de cette fête & les autres Voyageurs.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

ainſi qu'on s'exprime dans le pays, étoit pour toute l'Égypte une Fête generale.

Mais comme la ſuperſtition ne connoît point de bornes, on enſanglantoit de la maniere la plus cruelle une journée qui ne ſembloit reſpirer que la joye, par le ſacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans ce fleuve : coutume barbare qui a duré fort long-temps, & qu'on a eu tant de peine d'abolir, qu'il a fallu pour contenter le Peuple, lorſque ce ſacrifice a été abſolument défendu, immoler du moins la repréſentation d'une jeune perſonne.

La Fête dure encore, quoique par l'avarice des Pachas elle eſt moins ſolemnelle ; on fait encore au Nil les mêmes libations, & des offrandes de fruits & de legumes ; & les Prêtres Coptes, les plus ignorans de tous les hommes, croyent le ſanctifier, en y jettant quelques grains de chapelet, ou quelques morceaux de croix. Les mêmes Egyptiens rendoient encore à l'eau un culte religieux ſous le ſymbole de leur Dieu Canopus, qui repréſentoit cet élement : mais je n'ajouterai rien ici à ce que j'en ai dit dans l'hiſtoire des Dieux de ce Peuple (1).

(1) T. I. L. 6.

On ſçait que les Indiens rendoient de grands reſpects au Gange, dont les eaux, auſquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient parmi eux pour ſaintes & ſacrées : leur ſuperſtition à cet égard dure encore, & les Princes qui regnent ſur les bords de ce fleuve, ſçavent bien la mettre à profit, en faiſant acheter à leurs ſujets la permiſſion d'y puiſer de l'eau ou de s'y baigner.

Le culte rendu à l'eau ne demeura pas long-temps renfermé dans la Perſe & dans l'Egypte, & il fut bien-tôt répandu comme les autres ſuperſtitions des Peuples de l'Orient, dans les autres pays. Maxime de Tyr nous apprend que les Peuples du Nord du Pont Euxin rendoient un culte religieux aux Palus Méotides, qu'ils en avoient des ſtatues, & juroient en leur nom. Voſſius (1), qui a traité cet article avec ſon érudition ordinaire, aſſûre la même choſe des anciens Germains, & de quelques autres Peuples, ainſi qu'on peut le voir dans ſon ſçavant ouvrage ſur l'origine & le progrès de l'idolatrie.

(1) De orig. & prog. idol.

On ſçait que les Anciens faiſoient de frequentes libations à l'Ocean, aux autres Mers & aux Fleuves, & qu'on ne s'embarquoit guéres ſans avoir fait au-

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

paravant des sacrifices aux eaux & aux Divinités qui y présidoient ; je pourrois en rapporter une infinité d'exemples, mais je me contente de celui des Argonautes. Lorsqu'ils furent prêts de mettre à la voile, Jason (1) ordonna un sacrifice solemnel pour se rendre favorables les Divinités de la Mer ; chacun s'empressa à répondre aux vœux du chef de cette entreprise, on éleva un autel sur le bord de la Mer, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit dessus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux en l'honneur desquels se faisoit le sacrifice, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation (2).

(1) Apol. de Rhodes l. 4.

(2) Voyez l'hist. de cette expédition, Tom. VI.

Maxime de Tyr, que j'ai déja cité, en rapportant les raisons qui engagerent différens Peuples à honorer les Fleuves qui arrosoient leur pays, nous apprend en même temps l'universalité du culte qu'on leur rendoit. Les Egyptiens, dit-il, honorent le Nil, à cause de son utilité ; les Thessaliens, le Penée, pour sa beauté ; les Scythes, le Danube, pour la vaste étendue de ses eaux ; les Etoliens, l'Acheloüs, à cause de la fable de son combat avec Hercule ; les Lacede-

moniens, l'Eurotas, par une Loi expreſſe qui le leur ordonnoit; les Athéniens, l'Iliſſus par un ſtatut de Religion, *ſacro inſtituto.*

Les Grecs & les Romains étoient trop ſuperſtitieux pour n'avoir pas adopté le culte rendu aux eaux. Indépendamment de ce que l'Auteur, que je viens de citer, dit des Theſſaliens, des Etoliens, des Atheniens & des Spartiates, l'Antiquité nous fournit mille exemples des excès auſquels ils ſe porterent à cet égard. Leurs Temples renfermoient les ſtatues des Fleuves & des Fontaines, comme celles des autres Dieux. Il y avoit peu de Rivieres & de Fontaines dans la Grece, auprès deſquelles on ne trouvât de ces ſtatues, un nombre infini d'inſcriptions, & des autels conſacrés à ces Rivieres & à ces Fontaines; on y alloit regulierement faire des libations, & offrir des ſacrifices, ainſi que nous l'apprenons de Pauſanias.

Les médailles nous repréſentent les Fleuves comme des Dieux, entr'autres une de Poſthume, où eſt le Rhin avec cette inſcription, *Deus Rhenus.* Le Tybre de même paroît au revers d'un Veſpaſien, non-ſeulement comme une Divinité, mais encore comme le Patron &

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

le Protecteur de Rome. Lorsqu'Enée fut arrivé en Italie, il rendit à ce Fleuve des devoirs religieux, s'abandonna à sa protection & le pria de lui être favorable (*a*). Sibotus Roi de Messene, ne se contenta pas d'honorer le Fleuve Pamise, il fit une Loi qui obligeoit ses successeurs à aller tous les ans y offrir des sacrifices ; mais pour ne pas multiplier des exemples qui ne finiroient point, je me contente de rapporter ici après Pline le jeune, ce que la Religion avoit consacré au Clitumne, fleuve d'Ombrie. » Près de la source de ce » fleuve, dit cet Auteur (1), est un Tem- » ple aussi respecté qu'ancien : le Dieu » du fleuve lui-même y paroît vêtu d'une » robbe: c'est un Dieu fort secourable, & » qui prédit l'avenir, ainsi que le témoigne » tout l'appareil qu'on y voit, & qui est » propre à rendre les oracles. Autour » de ce Temple sont répandues des cha- » pelles en grand nombre ; chacune a » une statue du Dieu, chacune est cé- » lebre, cha une est distinguée par » quelque dévotion particuliere, &c. »

(1) Epist. ad Rom. l. 8.

Si la grande utilité dont l'eau est sur la terre, engagea les premiers Idolâtres

(a) *Tuque ô Tybri tuo genitor cum flumine sancto,*
Accipite Æneam,
Adsis ô tandem, &c. Æneid. l. 8. v. 72.

à en faire une Divinité, on peut dire que les merveilles qu'on en reſſentoit y contribuerent auſſi beaucoup. *Dieu eſt admirable dans les eaux*, diſent les Livres ſaints (1), & c'eſt dans cet élement ſurtout qu'il ſemble avoir prodigué ſes merveilles. Le flux & le reflux de l'Ocean, ce mouvement périodique, qui éleve & abaiſſe les eaux de ſix heures en ſix heures, & leur perpétue un mouvement qui les empêche de ſe corrompre ; l'irrégularité de ce mouvement, plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes ſaiſons ; le flux de l'Euripe qui ne reſſemble preſque en rien à celui de l'Ocean ; la ſalure de la Mer, ſeconde ſource de ſon incorruptibilité ; le nombre prodigieux & la varieté des monſtres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques uns de ſes poiſſons, comme la Baleine, & quelques autres qui ſurpaſſent de beaucoup les plus grands animaux de la terre, tout y eſt merveilleux, tout y eſt ſurprenant. Ce qu'on racontoit de la propriété de quelques fontaines, dont quelques-unes ont un flux reglé comme l'Ocean, d'autres qui ſont périodiquement chaudes & froides ; un grand nombre qui ſont très-ſalutaires ; les fables

(1) *Mirabilis in altis Dominus,*

Dieux d'Occident. L. II. Ch. I.

qu'on débitoit à l'occaſion de quelques autres, dont les unes donnoient, quand on en bûvoit, de l'horreur pour le vin, d'autres qui amoliſſoient le courage, & faiſoient changer de ſexe ceux qui s'y baignoient; d'autres d'où lorſqu'on s'y étoit baigné, on ſortoit couvert de de plumes; quelques-unes qui faiſoient perdre l'eſprit, d'autres qui en donnoient; ici c'étoit une ſource dont l'eau guériſſoit d'une paſſion malheureuſe, là en étoit une autre qui donnoit de l'amour: celle-ci augmentoit la memoire, celle-là faiſoit tout oublier; enfin on publioit de quelques eaux qu'elles avoient le don de prédire l'avenir, & celui de rendre des oracles. On pourroit s'étendre beaucoup ſur cet article; mais on peut conſulter les Naturaliſtes, & en particulier le quatorziéme Livre des Métamorphoſes d'Ovide, où ce Poëte fait débiter à Pythagore une infinité de choſes ſur les propriétés de quelques Rivieres & de quelques Fontaines. Tout cela donne de l'admiration, & au lieu de rapporter à des cauſes naturelles, ou à des relations peu ſûres, des effets ſi ſurprenans, on abrégea la Phyſique, & l'adoration de l'Element même qui produiſoit ces merveilles, prit la place des recherches.

Enfin les Poëtes par leurs fictions contribuerent infiniment à l'Idolatrie qui avoit l'Eau pour objet. En effet ils ne parloient des Fleuves, des Rivieres & des Fontaines, que comme d'autant de Dieux ; ils les peignoient & les repréſentoient dans leurs ouvrages, comme ſi véritablement ils les avoient vûs : ils les font ſortir de leurs grotes humides pour apparoître à leurs Heros, & leur prédire leurs deſtinées ; ils en racontent les amours, les combats, &c. Là c'eſt l'Alphée qui pourſuit Aréthuſe, que Diane change en fontaine ; ici c'eſt l'Achelous qui diſpute Dejanire à Hercule, & qui eſt vaincu par ſon rival ; tantôt ce ſont de jeunes perſonnes qui pour éviter les pourſuites de quelque Dieu amoureux, ſe précipitent dans quelque fleuve, & ſont ſur le champ métamorphoſées en Nymphes, ou en Naïades ; ou qui pleurant leur foibleſſe, & fondant en larmes, deviennent des fontaines. Les charmes de la Poëſie animoient ces deſcriptions, & à force de les lire & d'en être touché, on les prit à la lettre, & on ne regarda plus les Fleuves & les Fontaines que comme des Divinités animées.

De-là ce nombre prodigieux de Dieux

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. I.

& de Déesses des Eaux, nombre qui surpasse celui du Ciel, & des autres parties de l'Univers. En effet, outre qu'on croyoit que chaque Fleuve, chaque Riviere, chaque Fontaine, & tout autre amas d'eau étoit une Divinité, ou du moins avoit un Dieu tutelaire; la Mer en contenoit un nombre infini. L'Ocean avoit eu de Tethys soixante-douze Nymphes, nommées Océanides; Nérée, cinquantes Neréides, dont Hesiode rapporte les noms. Le nombre des Nymphes, si nous en croyons Hesiode, montoit à trois mille, & apparemment qu'il ne les avoit pas toutes comptées. Si on ajoute aux Nymphes, les Naïades, les Napées, les Limniades, &c. on trouvera que les Dieux des Eaux étoient innombrables.

Mais ce n'est pas assez d'avoir prouvé qu'on rendoit un culte religieux à l'Eau & aux Divinités qui y habitoient, il faut examiner en quoi consistoit ce culte, & de quelle maniere on représentoit ces Dieux.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

Des differens Sacrifices qu'on offroit aux Dieux des Eaux.

JE ne dirai rien du sacrifice singulier que les Perses & les Cappadociens offroient à l'eau, suivant le témoignage d'Herodote & de Strabon, parce qu'il faudroit repeter ce que j'en ai dit dans l'histoire de la Religion de ces Peuples (1). Pour donner quelque ordre à cette matiere, je parlerai d'abord du culte rendu à l'Océan, & aux autres Mers, ensuite de celui qu'on rendoit aux Fleuves & aux Fontaines, & je finirai par celui des Nymphes & des autres Divinités des eaux.

DIEUX d'Occident. Liv. II. C. II.

(1) T. I. l. 7.

L'Antiquité nous apprend peu de choses touchant le culte de l'Ocean; Justin est celui des Anciens qui en a parlé le plus clairement, lorsqu'il a dit qu'Alexandre étant retourné à ses vaisseaux, fit des libations à l'Ocean, en le priant de lui accorder un heureux retour dans sa Patrie (*a*). Aristée étant allé

(a) *Expugnatâ deinde urbe, reversus ad naves libamenta dedit, prosperum in patriam reditum precatur.* Just. liv. 2.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. II.

trouver sa mere dans les grotes du fleuve Penée, cette Nymphe après avoir appris le sujet qui l'avoit amené, offre un sacrifice à l'Ocean auteur de tous les Etres ; mais le sacrifice ne consiste qu'en de simples libations. Elle épancha trois fois, dit Virgile, la liqueur sur les braziers de l'autel, & trois fois une flamme éclatante sortit du feu sacré, & s'éleva jusqu'à la voute (*a*).

Les victimes qu'on offroit le plus ordinairement à Neptune, étoient le cheval & le taureau : le premier de ces deux animaux étoit spécialement consacré à ce Dieu, qu'on croyoit avoir produit le premier cheval, qu'il avoit fait sortir de terre d'un coup de trident ; fiction que j'ai expliquée dans l'histoire du différend qu'il eut avec Minerve ; le taureau marquant par sa force & ses mugissemens les flots de la Mer agitée, & étant le symbole des Fleuves, ainsi qu'on le dira dans la suite. Il est inutile de rapporter des exemples pour prouver l'usage où l'on étoit d'offrir ces deux sortes de victimes à Neptune ; l'histoire en est remplie, & Virgile qui ne s'éloigne guéres des usages ordinaires, nous

(a) *Oceano libemus, ait, simul ipsa precatur, Oceanumque patrem rerum, &c.* Virg. Georg. l. 4.

repréſente Laocoon immolant ſur le rivage un taureau à Neptune (*a*).

Les ſacrifices que l'on offroit à la Mer étoient de differente nature. Nous apprenons d'Homere (1) que quand elle étoit agitée, on lui immoloit un Taureau noir; ou un porc & un agneau, lorſqu'elle étoit calme & tranquille. Mais la victime qu'on offroit le plus ordinairement à la Mer, étoit le Taureau, & le cheval, comme à Neptune qui en étoit le ſouverain; quelquefois on immoloit véritablement ce dernier animal, quelquefois on le précipitoit dans les flots, quelquefois enfin on ſe contentoit de le conſacrer à la Mer, & aux Fleuves, en lui laiſſant la liberté de paître dans les pâturages voiſins; ſouvent le ſacrifice ſe faiſoit ſur la Mer même, quelquefois ſur le rivage; & l'Antiquité nous fournit des exemples de toutes ces variations. Cloante dans Virgile (*b*), s'adreſſe ainſi aux Dieux de la Mer, *Dieux de la Mer ſur laquelle nous courons, je fais vœu lorſque je ſerai ſur le rivage, de vous immoler un Taureau blanc.*

(1) Odyſſ. 7.

(a) *Laocoon ductus, Neptuni ſorte Sacerdos*
Solemnes Taurum ingentem mactabat ad aras. Æn. l. 3.
(b) *Di quibus imperium pelagi, quorum Æquora curro,*
Vobis lætus ego hoc candentem in littore taurum
Conſituam voti reus. Æn. l. 5.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. II.

C'étoit un usage dans ces sortes de sacrifices de recevoir dans une patere le sang de la victime qu'on répandoit ensuite dans la Mer, en forme de libation. Lorsque le sacrifice étoit offert sur la Mer même, on y laissoit couler le sang de la victime, & on y jettoit les entrailles, ainsi que nous l'apprend Tite-Live (*a*) à l'occasion du sacrifice qu'offrit à la Mer Scipion l'Africain, prêt à partir pour l'Afrique.

Quelquefois on joignoit à cette pratique une libation de vin, & une offrande de fruits (1). On en voit en effet sur la Colonne Trajane, près de l'Autel où Trajan paroît une patere à la main pour faire une libation à la Mer. Pour les Fleuves on les honoroit de differentes manieres.

(1) Virg. Æneid. l. 5.

D'abord Hesiode établit pour précepte, qu'on ne doit pas les passer sans s'y être auparavant lavé les mains. Les Magistrats Romains ne passoient jamais le petit ruisseau qui étoit près du champ de Mars, sans avoir auparavant consulté les Augures, & les Generaux avant que de partir pour la guerre en faisoient autant. Il est certain, dit Ciceron (2), que nos Capitaines ont coutume de sa-

(2) De Natura Deor. l. 3.

(*a*) *Cruda exta cæsa victimâ, uti mos est, in mare porrigit.* T. L. 29.

crifier aux Flots avant que de s'embarquer. Mais on pouſſa encore bien plus loin le reſpect religieux qu'on avoit pour eux, puiſqu'avant de les traverſer pour quelque expédition militaire, on leur offroit des chevaux en ſacrifice ; c'eſt ainſi que Xerxès, au rapport d'Herodote, avant que de paſſer le Strymon pour venir dans la Grece, lui en immola, & que Tiridate en offrit un à l'Euphrate, pendant que Vitellius qui étoit avec lui, fit en l'honneur de ce Fleuve le ſacrifice Taurobolique ; car on immoloit auſſi des taureaux aux fleuves, comme à l'Ocean, & à la Mer. Lucullus au rapport de Plutarque (1) en ſacrifia à l'Euphrate, dans le temps qu'il pourſuivoit Tigrane : il falloit même que l'uſage en fût fort ancien, puiſqu'Achille dit à Lycaon : *ce Fleuve ſi rapide, le Xante, à qui nous offrons tant de Taureaux, ne vous garantira pas.* Enfin on porta la ſuperſtition à cet égard au point que les jeunes filles de Troye étoient obligées la veille de leur mariage, d'aller offrir leur virginité au fleuve Scamandre, & on ſçait ce qui en arrivoit quelquefois. La jeuneſſe Grecque, au rapport de Pauſanias (2), ſe contentoit d'offrir ſa chevelure au fleuve Neda,

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. II.

(1) 24. in Luc.

(2) In Arc.

DEUX d'Occident. L. II. Ch. II.

& Homere nous apprend que Pelée avoit consacré au Sperchius celle de son fils d'Achille.

Les Nymphes, les Napées, les Naïades avoient aussi leurs sacrifices ; c'étoit quelquefois des chevres & des agneaux qu'on leur immoloit, avec des libations de vin, de miel & d'huile ; souvent on se contentoit de leur présenter du lait, des fruits & des fleurs. Il est vrai qu'Aristée, au rapport de Virgile (1), offre aux Nymphes quatre taureaux & autant de geniſſes ; mais un sacrifice si solemnel pour ces petites Divinités des eaux, est sans autre exemple dans l'Antiquité. Pour les Fêtes champêtres qu'on célebroit en leur honneur, elles étoient ordinaires aux gens de la campagne, & c'étoit dans ces cérémonies rustiques qu'on voyoit couler le lait, le miel & l'huile en abondance.

(1) Georg. l. 4.

CHAPITRE III.

De l'Ocean & de Tethys.

L'OCEAN tenoit à juste titre la place du premier Dieu des eaux, puisqu'il en contient le plus grand amas, &

qu'il les communique aux autres mers & à toute la terre, par cette admirable circulation qui y porte par-tout la fecondité.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

Les Poëtes qui l'ont perſonnifié, en ont donné la généalogie, & Heſiode nous apprend qu'il étoit fils du Ciel & de la Terre. « La Terre, dit-il, de ſon » mariage avec Uranus eut l'Ocean aux » gouffres profonds, & avec lui Cœus » & Creius, Hyperion, Iapet, Rhea, » Themis, &c. (1).

(1) Theog.

Comme ce Poëte joint la génération de l'Ocean avec celle de pluſieurs perſonnes qui ont véritablement exiſté, ainſi qu'on l'a prouvé dans l'hiſtoire des Dieux du Ciel, on ſeroit porté à croire qu'il s'agit dans cet endroit, non d'une génération purement phyſique, mais d'une génération naturelle; & de-là on peut croire que parmi les Titans il y en eut un qui porta le nom d'Ocean. Parlà on expliqueroit à la lettre, 1°. Ce que dit Homere que tous les Dieux tiroient leur origine de l'Ocean & de Tethys (2), parce que véritablement ils eurent un grand nombre d'enfans qui furent mis au rang des Dieux, comme les autres Titans. 2°. Ce que dit le même Poëte que les Dieux alloient ſouvent en Ethio-

(2) Iiad. 14. v. 312.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

pie visiter l'Ocean, & prendre part aux fêtes & aux sacrifices qu'on y offroit, ce qui voudroit dire que tous ceux des Titans, qui à l'occasion de leurs conquêtes s'étoient établis en differens endroits, s'assembloient de temps en temps pour aller rendre leurs devoirs à l'Ocean dans le lieu où il regnoit. 3°. Que Junon avoit été élevée chez l'Ocean & Tethys, parce que véritablement Rhea l'envoya à sa belle-sœur pour prendre soin de son éducation, & la dérober à la cruelle superstition de Saturne. 4°. Ce que dit Eschile, que l'Ocean étoit intime ami de Promethée frere d'Atlas ; mais il faut avouer en même temps que les Anciens n'ont le plus souvent regardé l'Ocean que comme une Divinité naturelle ; & comme son nom, suivant Diodore de Sicile (1), veut dire *mere nourrice*, c'est avec raison qu'il a dit qu'il étoit le pere, non-seulement des Dieux, mais de tous les Etres ; ce qui est vrai en ce sens, que l'eau contribue plus seule à la production, & à la nourriture des corps, que tout le reste de la Nature. En effet, suivant les expériences faites par les Anciens & par les Modernes, un arbre, ou une plante consument dans leurs accroissemens plusieurs milliers de portions

(1) In Prometheo, l. 2.

d'eau, contre une de terre. Ce que les Grecs diſoient de l'Ocean, les Egyptiens le diſoient du Nil, qui parmi eux a porté pendant un temps le nom d'Ocean, & peut-être avec plus de raiſon, puiſque c'étoit véritablement dans leur pays qu'avoient vêcu les premiers Dieux. DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

» L'Ocean chez les Egyptiens, dit Diodore de Sicile (1), n'eſt autre choſe » que le fleuve du Nil, où ils prétendent que les Dieux ont pris naiſſance, » parce que de tous les pays du monde, » l'Egypte eſt le ſeul qui ait des villes » bâties par les Dieux mêmes. »

(1) Liv. 1.

Les Grecs dérivoient le nom d'Ocean ὠκεανὸς, du mot ὠκὺς, qui marquoit la rapidité de l'eau (2); ils l'appelloient auſſi βαθυδίνης, parce que ſon mouvement étoit vif & ſe faiſoit dans le fond même des eaux. Euripide, dans ſon Oreſte, lui donne l'épithete de *Tauriceps* (3), qui convient également à Neptune & aux Fleuves mêmes, tant à cauſe des vagues agitées qui ſemblent imiter le mugiſſement de cet animal, que des branches differentes qui forment les Rivieres, qu'on déſignoit par des cornes. Ainſi on dit qu'Hercule avoit arraché une des cornes d'Acheloüs, parce qu'il avoit fait rentrer dans le lit de ce Fleuve

(2) ὠκὺς *à velocitate.*

(3) Ταυροκέρως.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

un des bras qui inondoit l'Etolie (1). Si on donne à l'Ocean Tethys pour épouse. c'est pour marquer qu'il épure & lave toutes choses, & qu'il les assemble, ou pour m'expliquer dans les termes d'un sçavant Mythologue (2), *quod pura omnia & splendida efficiat, resque contrarias concordi ac mutuo nexu decenter copulet.* Au reste il faut bien distinguer cette Tethys femme de l'Ocean, de la Néréide Thetis qui épousa Pelée, & dont elle eut Achille. Les Mythologues même observent à ce sujet, car il faut tout dire jusqu'aux minuties, que le nom de la premiere s'écrit avec un *y* grec, & celui de la mere d'Achille avec un *ïota.* Une ancienne fable nous apprend que Jupiter ayant été lié & garotté par les autres Dieux, Tethys avec l'aide d'Egeon le remit en liberté; ce qui veut dire sans doute que cette Princesse se servit de ce Geant pour délivrer son parent de quelque péril, ou lui faire éviter les embûches où les autres Titans, qui étoient en guerre contre lui, vouloient le faire tomber.

(1) Voyez l'hist. de ce Heros.

(2) Lyl. Gir. Synt. 5. p. 168.

L'Antiquité ne nous a transmis que deux monumens qui représentent l'Ocean; l'un est une statue qui a été dé-

terrée à Rome vers le milieu du ſeiziéme ſiecle, qui nous fait voir l'Ocean ſous la figure d'un vieillard aſſis ſur les ondes de la Mer, avec une pique à la main, & ayant près de lui un monſtre marin qu'on ne connoît pas ; l'autre eſt une pierre gravée de Beger, ſur laquelle ce Dieu eſt pareillement peint ſous la figure d'un vieillard aſſis ſur les ondes, où ſont dans le lointain quelques vaiſſeaux.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. III.

Mais avant que de finir ce Chapitre, je dois dire ce que je penſe de ces frequens voyages qu'Homere fait faire aux Dieux chez l'Ocean, où ils alloient paſſer douze jours parmi la bonne chere & les feſtins. Ce Poëte veut nous parler en cette occaſion de la pieté de ces Peuples, & en particulier d'une ancienne coutume de ceux qui habitoient ſur les bords de l'Ocean Atlantique, & qui célebroient dans une certaine ſaiſon de l'année des fêtes ſolemnelles, pendant leſquelles ils portoient en proceſſion la ſtatue de Jupiter & de leurs autres Dieux, leur offroient des ſacrifices, & faiſoient de grands feſtins, ce qui duroit douze jours. Pauſanias (1) parlant de ceux des Ethiopiens qui habitoient la ville de Meroé & les plaines voiſines,

(1) In Att.

Dieux d'Occident. L. II. Ch. III.

& qui passoient pour les plus justes de tous les hommes, dit qu'on croyoit que c'étoit chez eux que le Soleil tenoit sa table ; & c'est sans doute de cette table & de ces festins que les Grecs, & ensuite les Romains, prirent l'usage de servir des tables devant les statues de leurs Dieux, cérémonie qu'ils nommoient le Lectisterne (*a*).

Je sçais que ceux qui ramenent à l'allegorie toutes les anciennes fictions, prétendent que le Poëte a voulu nous apprendre par celle-ci, que le Soleil, & les Planetes dont les Dieux portoient les noms, se nourrissoient des vapeurs de l'Ocean, mais avoit-il pensé là-dessus comme le Philosophe Cleante ?

Quoiqu'il en soit, la Fable de l'Ocean est très obscure, & ce qui y a apporté tant de confusion, c'est qu'on y a mêlé l'Histoire avec la Physique, & qu'on a regardé l'Ocean tantôt comme un Prince Titan, tantôt comme le grand amas d'eaux qui porte son nom. Les Anciens ont débité à ce sujet bien des choses qu'il seroit également ridicule de rapporter toutes à l'Histoire, ou toutes à la Physique ; on doit penser de même

(*a*) Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans l'article des Sacrifices, t. 1. l. 4.

des enfans qu'on lui donne, & qu'il eut, dit-on, de Tethys ſa femme & ſa ſœur, puiſqu'on met de ce nombre non-ſeulement les Fleuves, les Nymphes & les Fontaines, mais encore la plûpart des perſonnes qui avoient regné ou habité ſur les côtes de la mer, comme Protée, Ethra femme d'Atlas, Perſé mere de Circé, & pluſieurs autres.

CHAPITRE IV.

Neptune & Amphitrite.

COMME l'Ocean, ainſi que le remarque Girard Voſſius (1) après les Mythologues anciens, marquoit la Mer exterieure, ou le grand amas d'eaux qui environne toute la terre, Neptune étoit pris pour la Mer intérieure, comme la Méditerranée & les autres Mers. Les Philoſophes Stoïciens embarraſſés de ſçavoir ce que c'étoit que ce Dieu, convinrent enfin que c'étoit une intelligence répandue dans la Mer, comme Cerès étoit celle de la Terre; mais Ciceron (2) avoue qu'il ne ſçavoit, ni ne concevoit ce que c'étoit que cette intelligence de

(1) De idol. 3.

(2) De Nat. Deor. l. 3.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IV.

la Mer & de la Terre, ni ne soupçonnoit pas même ce que ce pouvoit être.

Si nous nous en rapportons à Varron, les Latins donnerent à ce Dieu le nom de Neptune, *à nubendo*, parce qu'il couvre la Terre (*a*) ; le sçavant Pere Tournemine fait venir ce mot de l'Hebreu *Naphta*, qui veut dire *couler*, & cette étymologie vaut mieux sans doute que celle qui dérive ce nom de nager, en changeant un peu les premieres lettres ; car comment sauver cette étymologie, puisque bien loin de changer les premieres lettres, la premiere est la seule qui se trouve dans le mot *Neptune*, & dans celui de *nare*, nager. Aussi Cotta dans Ciceron (1) s'en mocque-t'il : *Il est vrai*, dit cet Interlocuteur, *que faisant venir Neptune de nager, en quoi, pour ainsi dire, vous m'avez paru nager vous-même plus que Neptune, vous trouverez aisément l'origine de tous les noms imaginables, puisqu'il ne vous faut pour la fonder, que la conformité d'une seule lettre.*

(1) Liv. 3. de Nat. Deor.

Remarquons en passant, & cette remarque aura lieu plus d'une fois dans cet Ouvrage, la négligence de quel-

(a) *Neptunus à nubendo, quod nubat, id est, operiat terras.*

ques Auteurs, d'ailleurs très-ſçavans, qui trouvant un mot dans un Ecrivain, croyent que c'eſt ſon ſentiment. Lylio Giraldi (1) dit que Ciceron fait venir le nom de Neptune du mot nager. Il eſt vrai que dans le ſecond Livre de la Nature des Dieux un des Interlocuteurs de ce Dialogue, dit que les Perſes le diſoient ainſi ; mais dans le troiſiéme, Cotta, qui eſt Ciceron lui-même, détruit preſque toujours ce que les deux autres avoient avancé ; encore ne peut-on pas trop ſçavoir ni dans les deux premiers Livres de cet Ouvrage, ni même dans le troiſiéme, quel eſt le véritable ſentiment de cet Auteur. Quant à ceux, dit-il, qui veulent ſçavoir quelle eſt ſincerement ma penſée ſur chaque matiere, ils pouſſent leur curioſité trop loin. Qu'on me pardonne cette petite digreſſion, je l'ai crûe néceſſaire.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IV.

(1) Synt 5. de Neptuno.

Les Grecs nommoient Neptune *Poſeidon*, & l'on trouve de ce nom pluſieurs étymologies ; en effet il peut ſignifier *celui qui foule la terre avec les pieds*, ou *qui voit pluſieurs choſes*, ou *qui briſe les vaiſſeaux* (*a*). Ceux qui ont voulu cher-

(*a*) Ποσὶ δῶν ἀπὸ τῆς *pied*, & σείω, *je foule* ; & δῆ pour γῆ, *la terre*, dans le Dialecte Dorique. Ce mot peut venir de πολλὰ εἰδῶν *qui voit pluſieurs choſes* ; M. le Clerc & le P. Tournemine ſont pour la troiſiéme étymologie.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IV.

cher l'origine de ce Dieu, ont été encore plus embarrassés que ceux qui se sont contentés de ne trouver que celle de son nom. Si nous en croyons Herodote (1), Neptune étoit Libyen d'origine, & avoit de tout temps été en grande vénération dans ce Pays. Les Egyptiens, dit ce même Auteur, ne le connoissoient point ; même quand ils le mirent au nombre de leurs Dieux, ils ne lui rendirent aucun culte ; ce ne fut donc point des Egyptiens, conclut-il enfin, que les Grecs reçurent ce Dieu, comme ils en avoient reçû presque tous les autres, mais immédiatement des Libyens. L'Histoire nous apprend que les Peuples d'Afrique avoient connu la Grece, & y avoient amené de leurs chevaux dès les temps les plus reculés, & peut-être même avant que les premieres colonies d'Egypte & de Phenicie y fussent arrivées. Ce fut par ce moyen sans doute qu'ils commencerent à connoître Neptune, qu'ils mirent au rang de leurs grands Dieux, & l'honorerent d'un culte particulier. Mais après tout on ne sçait pas quelle idée en avoient les Libyens. Le regardoient-ils comme le Dieu de la Mer, ou comme celui qui le premier avoit appris à élever

(1) Liv. 2. c. 51. 52.

& à dompter des chevaux? Pour moi je croirois volontiers que c'étoit cette derniere idée qu'ils avoient de ce Dieu; & les Grecs qui le prirent pour le Dieu de la Mer, peut-être parce que c'étoit par Mer que la connoiſſance leur en étoit venue, conſervoient toujours l'ancienne notion qu'ils en avoient priſe des Libyens; de-là l'épithete d'*Ippius*, ou de cavalier, qu'ils lui ont donnée; de-là encore la prétention où ils étoient que c'étoit lui qui avoit fait ſortir de terre le premier cheval, comme le dit Virgile, en l'invoquant dans ſes Georgiques (*a*): *Et vous, Neptune, à qui la terre frappée de votre trident offrit un cheval fougueux*; & il falloit bien que ce fût ſous cette idée que le Poëte l'invoquoit; ſe feroit-il adreſſé au Dieu de la Mer dans un Ouvrage où il parloit de la vie champêtre, & nommément des chevaux dont il traite dans le troiſiéme Livre?

Quelques Auteurs appellent le cheval que forma la terre frappée d'un coup de trident, *Arion*; d'autres, comme Servius, le nomment *Scythius*. Mais ſon véritable nom étoit *Scyphius*, & com-

(a) *Tuque, ô, cui prima furentem*
Fudit equum magno tellus percuſſa tridenti
Neptune! Georg. l. 4. v. 13.

Dieux d'Occident. L. II. Ch. IV.

me ce mot désigne un petit bâtiment de Mer, un esquif, que les Allemands nomment *Chiph*, on aura pris pour un cheval le vaisseau qui emmena les Libyens dans la Grece, & pour un cavalier, le Dieu dont ils y porterent le culte. Ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'on peut très bien comparer un cheval à un vaisseau, à cause de sa legereté à courir; & nous sçavons que les anciens habitans de Gadès, ou Cadis, appelloient des chevaux leurs petits bâtimens de Mer, parce qu'ils alloient vîte: aussi les Poëtes ont-ils formé leur cheval Pegase d'un vaisseau à voiles.

Quoiqu'il en soit, les Anciens & les Modernes sont également partagés au sujet de l'idée qu'on doit avoir de Neptune. Le plus grand nombre ne le regarde que comme un Etre physique, ou Divinité naturelle, qui désigne l'eau, sur laquelle il présidoit; d'autres cependant, comme Diodore de Sicile & Lactance, d'après l'Histoire sacrée d'Evhemere, le prennent pour un Dieu animé, pour un personnage réel. Parmi les Modernes, Dom Pezron & M. le Clerc en ont pensé comme les Anciens que je viens de nommer; & je suis convaincu avec eux que Neptune étoit un

Prince de la race des Titans. Il étoit, ſelon Heſiode (1), fils de Saturne & de Rhea, & frere de Jupiter & de Pluton; Rhea l'ayant caché pour le dérober à la voracité de Saturne, dit qu'elle étoit accouchée d'un poulain, que le Dieu dévora de même que les autres enfans de ſa femme. Comme il fut le premier, ſuivant Diodore (2), qui s'embarqua ſur la Mer avec l'appareil d'une armée navale, il mérita d'en avoir l'empire, & Saturne ſon pere lui ayant donné tout pouvoir ſur cet élement, il en fut regardé dans la ſuite comme le Dieu; & c'eſt auſſi ce qui fait, continue l'Auteur que je viens de citer, que les Nautoniers lui adreſſent leurs vœux & leurs ſacrifices; ou, ce qui revient au même, dans le partage que les trois freres firent de l'Empire des Titans, Neptune eut pour ſon lot la Mer, les Iſles & tous les lieux qui en ſont proches. Lactance qui avoit lû l'hiſtoire d'Evhemere, le dit poſitivement (*a*): ce qui cependant, ainſi que le remarque M. le Clerc, ne doit s'entendre que de la mer Méditerranée, l'Ocean étant alors ſi peu connu, qu'on

(1) Theog.

(2) L. 5.

(a) *Jupiter imperium Neptuno Maris, ut Inſulis omnibus, & quæ ſecundùm Mare loca ſunt, omnibus regnaret.* Lact. Div. Inſtit. l. 1. c. 11.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IV.

n'osoit presque y entrer : Neptune se rendit très-fameux sur la Mer, même pendant le vivant de Saturne son pere, qui, si nous en croyons Diodore de Sicile (1), lui avoit donné le commandement de sa flotte ; il eut toujours soin d'arrêter les entreprises des Princes Titans, empêcha les établissemens qu'ils vouloient faire dans quelques Isles, & lorsque Jupiter son frere, qu'il servit toujours très-fidélement, eut obligé ses ennemis à se retirer dans les pays occidentaux, il les y serra de si près, qu'ils ne purent jamais en sortir ; ce qui donna lieu à la fable qui porte qu'il tenoit les Titans enfermés dans l'Enfer, & les empêchoit de remuer, ainsi que nous l'avons dit dans le Livre précédent.

(1) Liv. 5.

Je ne doute pas aussi que Neptune ne se soit rendu célebre sur la Mer, autant par l'établissement du Commerce que par ses victoires : il est vrai-semblable qu'il y avoit des vaisseaux marchands qui alloient de son temps trafiquer sur les côtes d'Afrique, & qu'il avoit soin de faire escorter. En un mot, ce Prince, selon Lactance (1), étoit amiral de Jupiter, & le surintendant des Mers, tel que Marc Antoine le fut par ordre du Senat, *cujus regnum tale fuisse dici-*

(2) Liv. 1. c. 2.

nus, qualis Marci Antonii fuit, infinitum illud imperium cui totius oræ maritimæ poteſtatem Senatus decreverat. Voilà ce qui a donné lieu aux Anciens de regarder ce Prince comme le Dieu de la Mer, de n'en parler que ſous cette idée; de lui conſacrer des Temples & des Autels, & de tâcher de ſe le rendre favorable par les prieres & les ſacrifices.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV

Il eſt conſtant toutefois que les Grecs ont embelli l'hiſtoire de Neptune de celle de Japhet & de Javan : celui-ci qui avoit eu pour ſon partage les pays d'Occident, fit équiper quelques vaiſſeaux pour y aller (1). & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à Bochart (2), qui a trouvé beaucoup de conformité entre l'hiſtoire de Neptune & celle de Japhet, de croire que ce n'étoit qu'une même perſonne, & il en fait un parallele qui ne reſſemble pas mal.

(1) V. Voſſ. de idol.
(2) Phaleg. l. 2. c. 2.

On ne peut pas de même douter qu'on n'ait donné le nom de Neptune à la plûpart des Princes inconnus, qui venoient par Mer s'établir dans quelque nouveau Pays, ou qui regnoient ſur des Iſles, ou qui s'étoient rendus célebres ſur la Mer par leurs victoires ou par l'établiſſement du commerce. On étendoit même ce nom, ſi nous en croyons Aulu-

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

gelle, à ceux qui avoient autant de fierté & de ferocité que de valeur (*a*), comme Cercyon, les Cyclopes &c. De-là tant de Neptunes, tant de femmes & de maîtresses, & tant d'enfans qu'on donne à ce Dieu ; tant de métamorphoses, & tant d'enlevemens qu'on met sur son compte. Vossius (1) s'est donné la peine de démasquer quelques-uns de ces Neptunes, & de déterminer le temps auquel ils ont vêcu. Celui qui eut de Libye, Belus & Agenor, étoit quelque Prince Egyptien qui vivoit vers l'an avant Jesus-Christ, 1483. Il s'étoit rendu apparemment fameux sur la Mer, & en même-temps par le soin qu'il avoit pris de dompter les Chevaux. Celui qui d'Amymome, fille de Danaüs, eut Nauplius, pere de Palamede, vivoit vers le temps de ce Prince. Il est bon de rapporter en passant son avanture ; on dit que Danaüs ayant envoyé sa fille puiser de l'eau pour offrir un sacrifice, un Satyre voulut lui faire violence (2). La Princesse effrayée implora l'aide de Neptune, ce Dieu la secourut, & mit le Satyre en fuite ; mais il lui fit la même

(1) Dans son traité de l'idolatrie.

(2) Philost. fable de Neptune & d'Amymome.

(a) *Præstantissimos virtute, &c. Jovis filios Dœïæ appellaverunt ; ferocissimos & immanes tanquam è mari genitos, Neptuni filios dixère Cyclopas, & Cercyona, & Scyrona, & Lestrigonas.* L. 15. c. 21.

inſulte qu'elle venoit d'éviter par ſon ſecours. Il y a apparence que cette avanture qui arriva près d'un Temple de Neptune aux environs d'Argos, où Danaüs qui venoit d'Egypte vouloit offrir un Sacrifice, regarde quelque Prêtre de ce Dieu. Celui qui fut pere du fameux Cercyon que Theſée tua, vivoit un peu avant la conquête des Argonautes. Celui qui de Tyro, fille de Salmonée, eut Pelias, vivoit environ le même temps. Celui qui paſſa pour le pere de Theſée, étoit Egée Roi d'Athénes, qui voulut tenir ſecret ſon mariage avec Ethra, fille de Pithæus. Celui enfin, qui donne lieu à cet article, & dont l'Hiſtoire eſt chargée des avantures de tous les autres, vivoit du temps d'Iſaac, un peu après la mort d'Abraham (1).

(1) Voyez ce qui a été dit de l'âge de Jupiter. L. I.

Les Scythes, au rapport d'Herodote, avoient auſſi leur Neptune, & le nommoient *Thamimaſades*; enfin le premier Neptune eſt ſans doute Japhet, ou quelqu'un de ſes fils, puiſque c'eſt à ce Prince que l'Ecriture dit (2) que les Iſles étoient tombées en partage. C'eſt peut-être de lui que parle Sanchoniathon, lorſqu'il dit que Chryſor inventa les radeaux, & fut le premier qui navi-

(2) Geneſ. 10.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

gea, & que pour cela après sa mort, il fut mis au rang des Dieux ; à moins qu'on ne veuille l'entendre de Noé lui-même, qui dans ce sens-là est le plus ancien de tous les Neptunes. Mais celui qui se rendit le plus célèbre de tous, c'est le fils de Saturne, ou le Prince Titan dont je viens de parler.

On dit au reste que Neptune eut pour femme Amphitrite fille de l'Ocean & de Doris, que ce Prince en étant devenu amoureux, & ne pouvant la porter à l'épouser, il lui envoya un Dauphin, qui joua si bien son personnage, qu'il l'obligea enfin à consentir à devenir épouse de ce Dieu de la Mer. On ajoute que Neptune, pour récompenser le Dauphin, le plaça parmi les Astres (*a*). Quelques Auteurs croyent que cette Amphitrite n'est qu'un personnage Poëtique, dont le nom signifie environner (*b*). Ainsi on ne doit pas s'étonner si on l'a donnée pour femme à Neptune ou à la Mer, qui environne la Terre. Cependant rien ne nous empêche de la

[*a*] Voyez Hygin, *Cœlo Poët. astr.* Cæsius, *Cœlo astr. in Delphino*, & Aratus, *in Phæn.*

(*b*) ἀμφιτείσιν, *circumterere*, hinc Ovid. lib. 1. Met.

. . . . . *nec brachia longo*
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

regarder

regarder comme Reine de quelques Iſles, & la Fable du Dauphin, comme l'intrigue de quelque Confident habile, ou de quelqu'Ambaſſadeur qui regla tous les articles du mariage de ſon maître, & qui s'attira par-là beaucoup de conſidération auprès de lui. DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

Amphitrite étoit peut-être fille de l'Ocean, qui étoit un Prince du ſang des Titans, oncle de Neptune, qui étoit allé s'établir ſur les côtes d'Afrique, comme nous l'avons dit, & alors il ne paroîtra rien d'extraordinaire dans cette alliance, ni dans la généalogie de cette Princeſſe. Il ne faut s'éloigner de ce qui paroît hiſtorique dans les Poëtes, que le moins qu'on peut, & ne pas nier l'exiſtence de ces anciens Princes, ſur de foibles étymologies, comme ſi ſur celle du nom de Neptune que nous venons de rapporter, on alloit dire qu'il n'y a jamais eu de Prince à qui les Latins ont donné le nom de Neptune pour s'être rendu fameux ſur la Mer. Saint Auguſtin (1) après Varron nomme *Salacia* la femme de Neptune, & on en pénétre aiſément la raiſon. Il faut avouer cependant que les Poëtes prennent ſouvent Neptune pour la Mer même (2); mais il eſt aiſé de diſcerner ce qui eſt

(1) De Civit. Dei.

(2) Ovid. loc. cit. Eurip. in Cyclop. Orph. in Argon, &c.

DIEUX d'Occident L. II. C. IV.

véritablement historique, d'avec ce qui n'est qu'une pure fiction ; comme cette agréable description du Cortege de Neptune que fait Virgile (*a*), où il représente ce Dieu sur un chariot, dont les roues touchoient à peine l'eau, accompagné de toutes les Divinités de la Mer, des Tritons & des Dauphins, devant qui il dit que les ondes s'abaissoient, & reconnoissoient ainsi par leur soumission & leur silence, la présence de leur maître. De même ce qu'Homere avoit dit avant ce Poëte Latin de l'équipage de ce même Dieu, lorsqu'il le fait sortir de son Palais humide, monté sur son char tiré par des chevaux aux pieds d'airain (1). Mais que doit-on penser des autres fictions qu'on a publiées à l'occasion de ce Dieu : pourquoi a-t-on dit, par exemple, qu'il avoit bâti les murailles de Troye, que Laomedon qui

(1) Iliad. N. 3.

(a) *Jungit equos curru genitor, spumantiaque addit*
Frena feris, manibusque omnes effundit habenas;
Cæruleo per summa levis volat æquora curru:
Subsidunt undæ, humidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis, fugiunt vasto æthere nimbi.
Tum variæ comitum facies, immania cete,
Et senior Glauci chorus, Inousque Palæmon,
Tritoneæque citi, Phorcique exercitus omnis.
Lævà tenent Thetis & Melite Panopæaque virgo,
Nesæe, Speioque, Thaliaque, Cymodoceque.

L. 5. in fine.

M. de Cambray dans son Telemaque a bien imité cet endroit de Virgile.

l'avoit employé, n'ayant pas voulu lui payer ſon ſalaire, ce Dieu ravagea les champs de Troye, & envoya un monſtre pour dévorer Héſione fille de ce Roi ? Comme je dois expliquer au long cette fable dans l'hiſtoire d'Hercule, qui délivra Héſione, il ſuffit de dire ici en peu de mots, que les murailles de la ville de Troye étoient ſi bien bâties, & les digues qu'on y avoit élevées pour les mettre à couvert des inondations de la Mer, ſi fortes, qu'on publia par une hyperbole aſſez naturelle, que le Dieu de la Mer lui-même les avoit conſtruites : mais comme rien ne réſiſte au temps & & aux tempêtes, ces ouvrages ayant été détruits dans la ſuite, on dit que Neptune ſe vengeoit de la perfidie de Laomedon, qui effectivement avoit employé l'argent qu'il avoit trouvé dans le Temple de ce Dieu, pour élever ces digues, & ne l'y avoit pas remis (1).

On donne le Trident à Neptune, & les Mythologues en rendent pluſieurs raiſons. C'eſt, diſent quelques-uns d'eux, pour marquer par ſes trois pointes la qualité des trois ſortes d'eaux qui ſe trouvent ſur la Terre ; celles de la Mer qui ſont ſalées ; celles des Fontaines d'eau douce ; & celles

(1) Voyez l'hiſtoire d'Hercule & celle de Laomedon, Tom. III.

DEUX d'Occident. L. II. C. IV. des Etangs qui tiennent un peu des unes & des autres (1) : ou pour faire alluſion au triple pouvoir de Neptune ſur la Mer, qu'il peut troubler, appaiſer & qu'il conſerve (2). Pour moi, ſans y chercher de myſteres, je ſuis perſuadé que le Trident étoit une eſpece, de ſceptre dont les Rois ſe ſervoient autrefois.

(1) V. Nat. l. 2. c. 2.

(2) Id. Ibid.

Il reſteroit maintenant à parler des métamorphoſes de Neptune ; mais je n'en ai rien à dire, ſinon que ce ſont des enveloppes qui nous cachent quelques intrigues : Ainſi quand on dit qu'il changea Theophane en brebis (3), qu'il ſe métamorphoſa en cheval pour ſéduire Cerès, & en Dauphin pour Melantho, on doit penſer que ce Dieu, ou ceux qui dans la ſuite prirent ce nom, enleverent ces Princeſſes, ou ſur des chevaux, ou ſur des vaiſſeaux qui portoient pour enſeignes les animaux dont nous venons de parler.

(3) Hyg. Fab. 188.

On trouve dans les Médailles, & dans les autres monumens qui nous reſtent de l'Antiquité, Neptune repréſenté de différentes manieres ; mais ordinairement ſous la figure d'un homme âgé, traîné dans une conque par deux chevaux marins, tenant d'une main ſon Trident, & de l'autre un Dauphin. Pauſanias (4)

(4) In Co-

dit que les Trezeniens l'honoroient ſous le titre de Roi, & il ajoute que la monnoye de Trezene repréſentoit d'un côté un Trident, & de l'autre une Tête de Minerve. On trouve en effet dans Goltzius deux Médailles, une qui a un Trident, l'autre une Minerve avec l'épithéte de πύλιας, ou protectrice de la ville. DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

L'Antiquité donne pluſieurs noms à Neptune, outre ceux que nous avons déja expliqués; & comme il y en a pluſieurs qui contribuent beaucoup à faire connoître ce Dieu, il eſt néceſſaire de s'y arrêter quelques momens. Le nom d'*Aſphalion* ou *d'Aſphaleion*, car il ſe trouve écrit de cette derniere maniere ſur une Médaille des Rhodiens (1), qui ſignifie ferme, ſtable, immobile, & qui répond au *Stabilitor* des Romains, lui fut donné au rapport de Strabon (2), à l'occaſion d'une Iſle nouvelle qui parut ſur la Mer. Les Rhodiens alors fort puiſſants, y ayant débarqué, y bâtirent un Temple en l'honneur de Neptune *Aſphalion*, & il en eut bientôt pluſieurs autres. Si nous en croyons l'ancien Scholiaſte Grec d'Ariſtophane, on en voyoit un au Cap de Tenare dans la Laconie, & ſelon Pauſanias (3) un autre près du

(1) Liv. I.

(2) Liv. I.

(3) In Achaic.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

port de Patras : ce surnom au reste, convenoit parfaitement à ce Dieu, parce que comme on croyoit qu'il avoit le pouvoir d'ebranler la Terre, il avoit aussi celui de l'affermir (*a*) ; ce qui fait dire à Macrobe (1) que les Dieux avoient souvent des titres opposés, sur une même chose de leur dépendance, & que si Neptune avoit le nom de *Enosicton*, qui marquoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il portoit aussi celui d'*Asphalion*, pour nous apprendre qu'il pouvoit aussi l'affermir, & la rendre stable ; aussi ne manquoit-t'on guéres de lui offrir des sacrifices dans les grandes tempêtes, & dans les tremblemens de Terre.

(1) Sat. l. 1.

Les Ioniens, au rapport d'Herodote, appelloient ce Dieu *Heliconien*, & s'assembloient avec un grand concours des Peuples voisins sur le Promontoire de Mycale, pour lui offrir des sacrifices (2) ; on lui donna le nom de Roi depuis l'avanture qu'il eut avec Minerve au sujet du Territoire de Trezenne.

(2) L. 1. c. 48.

[*a*] Servius, sur cet endroit où Virgile parle de Neptune,

Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit.

dit que les fondemens de la terre étoient sous le pouvoir & la domination de Neptune.

Car Jupiter ayant ordonné qu'il leur demeureroit en commun, il en prit le nom de Roi, & Minerve celui de *Poliade*, ainſi que nous apprenons de Pauſanias (1), comme il prit celui de *Proſcriſtius*, d'un autre différend qu'il eut avec Junon au ſujet du Pays d'Argos. Pour ſe venger de ce que Jupiter l'avoit adjugé à cette Déeſſe, il inonda toute la Campagne ; mais Junon l'ayant ſupplié d'arrêter le débordement, il ſe rendit à ſa priere, & on lui donna à cauſe de cela l'épithete qu'on vient de voir, & qui ſignifie s'*écouler*, *effluere* ; parce qu'il avoit fait retirer les eaux des fleuves qui innondoient le pays. On lui bâtit auſſi un Temple ſous ce nom. Le ſurnom de Porte-Trident n'a rien de difficile, celui de μυκήτος, faiſoit alluſion au bruit de la Mer, qui reſſemble aux mugiſſemens des Taureaux : c'eſt pour cette raiſon, diſent les Mythologues, qu'on lui immoloit cet animal, & qu'il fut lui-même nommé Ταύρος ou Ταύρεος, & les fêtes qu'on célebroit en ſon honneur étoient appellées Ταυρεία. Mais les deux Epithetes les plus ſuperbes étoient celles dont parle Pauſanias (2) de Maître de la Terre, & qui étoit dans la Lucanie, ſur une de ſes Statuës ; & celle

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

(1) In Corinth.

(1) In Lucan.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

de *Soter* ou le *Sauveur*, qui selon Herodote (1) lui étoit donnée apparemment par quelqu'un de ceux qui croyoient qu'il les avoit garantis de quelque grand danger. Enfin ce Dieu eut plusieurs autres noms des lieux où il étoit spécialement honoré, comme ceux de *Tenarius*, du Promontoire de ce nom dans la Lucanie. *Oncheſtius* de la ville d'Oncheſte ; *Iſtmius* de l'Iſthme de Corinthe, où il avoit un Temple magnifique dont Pausanias (2) fait la deſcription ; *Heliconius*, de l'Helicon, &c. Les Romains lui donnoient celui de *Conſus*, qui répond à celui d'*Ippius*, que nous avons expliqué : De-là le nom des fêtes *Conſualia*, célébrées en ſon honneur pendant les Jeux du Cirque.

(1) Liv. 7.

(2) In Corinth.

Comme les avantures que nous venons de rapporter, & pluſieurs autres encore qu'on trouve dans Pauſanias, donnoient preſque toujours lieu à l'érection de quelque Temple en l'honneur de Neptune, & à des fêtes particulieres, il a été un des Dieux du Paganiſme des plus honorés : car indépendamment des Libyens qui le regardoient comme leur grande Divinité, il y avoit dans la Grece & l'Italie, ſurtout

dans les lieux maritimes, un grand nombre de Temples élevés en ſon honneur, des fêtes & des jeux ; en particulier ceux de l'Iſthme de Corinthe, & ceux du Cirque à Rome lui étoient ſpécialement conſacrés ſous le nom d'Ippius, parce qu'il y avoit des courſes de chevaux. Les Romains même avoient tant de vénération pour ce Dieu, qu'indépendamment de la fête qu'ils célebroient en ſon honneur le premier de Juillet, & qui étoit marquée à ce jour-là dans leur Calendrier, par ces mots, *D. Neptuni ludi*, tout le mois de Février lui étoit conſacré, ſoit parce que la moitié étoit deſtinée parmi eux aux purifications, d'où il avoit tiré ſon nom (1), & qui ſe faiſoient principalement avec de l'eau, Element auquel ce Dieu préſidoit ; ſoit pour le prier d'avance d'être favorable aux Navigateurs qui dès le commencement du Printemps ſe diſpoſoient aux voyages de Mer. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que comme on croyoit que Neptune avoit formé le premier cheval, les chevaux & les mulets, couronnés de fleurs, demeuroient ſans travailler pendant les Fêtes de ce Dieu, & jouiſſoient d'un repos que perſonne n'oſoit troubler.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

(1) Du mot *februare*, expier, purifier.

d, DIEUX. Occident. L. II. C. IV. Outre les victimes ordinaires, c'eſt-à-dire, le cheval & le taureau immolés à ce Dieu, & les libations qu'on faiſoit en ſon honneur, ainſi que le dit Herodote (1), les Aruſpices lui offroient particulierement le fiel de la victime, par la raiſon que l'amertume de ce viſcere convenoit à l'eau de la Mer.

(1) Liv. 7.

Ce ſeroit entreprendre une choſe impoſſible que de faire mention de tous les Temples qui lui étoient conſacrés; mais je ne puis me diſpenſer de dire qu'il y en avoit un chez les Atlantides, dans lequel il étoit repréſenté ſur un char tiré par quatre chevaux ailés, dont il tenoit les rênes; & ſa ſtatue étoit ſi grande, qu'elle touchoit la voûte du Temple, quoique fort élevée; c'eſt ce que nous apprenons de Platon dans le long diſcours qu'il fait de l'Iſle Atlantide (2). Pline (3) fait mention du Temple qu'il avoit chez les Cariens, & Herodote (4) d'un autre que les Paſidéens lui avoient conſacré. Ce même Auteur parle auſſi d'une ſtatue d'airain, haute de ſept coudées, ou dix pieds & demi, qu'il avoit près de l'Iſthme de Corinthe.

(2) Dans ſon Critias.
(3) Liv. 31.
(4) Liv. 7.

(5) In Eliac.

Pauſanias (5), qui dans la deſcription détaillée qu'il fait du ſtade d'Olympie, dit qu'il y avoit près de la borne la ſi-

gure d'un Genie qu'il appelle *Taraxippus*, qui étoit là pour épouvanter les chevaux, nous apprend en même temps qu'on ne manquoit pas avant de paſſer auprès, d'invoquer Neptune *Ippius*, & de le prier que les chevaux qui conduiſoient les chars, n'en fuſſent eſtropiés (*a*).

J'ai dit qu'on attribuoit à Neptune les tremblemens & les autres mouvemens extraordinaires qui arrivoient ſur la terre & dans la mer, je dois ajouter ici qu'on regardoit auſſi ce Dieu comme l'auteur des changemens conſidérables dans le cours des fleuves & des rivieres; auſſi les Theſſaliens, dont le pays étoit inondé, lorſque les eaux s'écoulerent; ne manquerent pas de publier que c'étoit Neptune qui avoit formé le canal par où elles s'étoient retirées: » Et certes, dit Herodote (1) à cette occaſion, leur ſentiment eſt raiſonnable; car tous ceux qui eſtiment que » ce Dieu fait trembler la terre, & » que les goufres qui ſe forment ſont » des ouvrages de ce Dieu, n'auront pas » de peine à croire que Neptune avoit

(1) Liv. 17

[*a*] On peut conſulter ſur cet article Denys d'Halicarnaſſe, l. 2 que rapporte les manieres différentes dont on parloit de ce Genie.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

» fait le canal, quand ils le verront ». On le regardoit pour la même raison comme le Dieu tutelaire des murailles & de leurs fondemens, qu'on croyoit qu'il renversoit quand il lui plaisoit. Aussi Virgile le représente-t'il, le trident à la main, détruisant les murailles de Troye, & ébranlant leurs fondemens (*a*).

Comme on met plusieurs galanteries sur le compte de Neptune, indépendamment de celles dont on a parlé dans ce Chapitre, on n'a pas manqué de nous apprendre que pour réussir dans ses amours, il s'étoit souvent métamorphosé : Arachné dans le bel ouvrage qu'elle traça en présence de Minerve ; y rassembla l'histoire de tous ces changemens ; elle avoit aussi représenté, dit Ovide (2), Neptune métamorphosé en taureau dans l'avanture qu'il eut avec une des filles d'Eole ; sous la forme du fleuve Enipe, dans ses amours avec Iphimedie, femme du Géant Aloeüs, dont il eut les deux Aloïdes, Ephialte & Otus ; sous celle d'un belier, lorsqu'il voulut séduire Bisaltis ; sous celle d'un cheval pour tromper Cerès, qui

(2) Met. l. 6.

[a] *Neptunus muros, magnoque emota tridenti*
Fundamenta quatit. Æneid. l. 2.

s'étoit elle-même métamorphoſée en jument pour ſe dérober à ſes pourſuites. Enfin elle le peignit en oiſeau, dans l'intrigue qu'il eut avec Meduſe ; & en dauphin dans celle de Melanthe (*a*).

Après ce que j'ai dit ſur la maniere dont on repréſentoit Neptune, & du portrait qu'en fait Virgile, je n'aurois rien à ajouter par rapport aux ſtatues, médailles & bas-reliefs que le temps nous en a conſervés en très-grand nombre, ſi quelques-uns de ces monumens ne nous rappelloient quelques traits particuliers de ſon hiſtoire, ou de celle des Princes qui avoient fait graver ces figures. On le trouve ſur ces monumens tantôt débout, tantôt aſſis ſur les flots de la Mer ; ſouvent ſur un char traîné par deux ou quatre chevaux ; ce ſont quelquefois des chevaux ordinaires, quelquefois des chevaux marins qui ont la partie ſupérieure de cet animal, pendant que l'inférieure ſe termine en queue de poiſſon, comme preſque tous les monſtres marins ; une ſeule fois avec des chevaux ailés, ainſi qu'il eſt repréſenté ſur une pierre gravée, donnée

[*a*] On ſçait après ce que j'ai dit dans les ſources des Fables, ce qu'on doit penſer de ces différens changemens, & je n'y ajouterai rien ici.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

par Beger qui croit avec raiſon que c'eſt le Neptune Atlantide, dont parle Platon. Dans toutes ces occaſions ce Dieu preſſe ſes chevaux, & leur lâche la bride ; ce que Virgile a ſi bien exprimé dans ce vers ; *Flectit equos, curruque volans dat lora ſecundo* (1). Neptune couronné par la victoire, dans Maffei, marque la reconnoiſſance de celui qui croyoit lui devoir le gain d'une bataille navale ; tenant le pied droit ſur un globe, dans une médaille d'Auguſte, & dans une autre de Tite, il nous apprend que ces Empereurs étoient également les maîtres de la terre & de la mer. Aſſis ſur une mer tranquille (*a*) avec deux dauphins qui nagent ſur la ſuperficie de l'eau, & ayant près de lui une proue de vaiſſeau, chargé de grains ou de perles, il marque l'abondance que procure une heureuſe navigation. Lorſqu'il paroît aſſis ſur une mer agitée (*b*), avec le trident planté devant lui, & un oiſeau monſtrueux à tête de dragon & des ailes ſans plumes comme une chauve-ſouris, qui ſemble faire un effort pour ſe jetter ſur lui, pendant que Neptune demeure

(1) Æneid. l. I.

(*a*) Figure donnée par M. Maffei.

(*b*) Figure donnée par le Pere de Montfaucon dans ſon Voyage d'Italie.

tranquille, & paroît même détourner la tête, c'eſt pour marquer que Dieu triomphe également des tempêtes & des monſtres de la Mer. Sur une médaille donnée par Beger, où la victoire paroît ſur la proue d'un navire, ſonnant de la trompette, pendant que Neptune au revers, en poſture de combattant darde ſon trident pour mettre en fuite les ennemis, il nous repréſente, comme l'a très-bien remarqué cet Antiquaire, la grande victoire de Démetrius Poliorcetès ſur Ptolomée, que décrit Plutarque. Enfin un bas-relief d'une très-grande beauté (1), nous repréſente Neptune enlevant un jeune fille, qu'il emporte ſur ſes chevaux marins. L'amour, à qui ce Dieu a abandonné ſon trident, s'en ſert pour animer ſes chevaux dont il y en un qui tient la queue d'un dauphin dans ſa bouche. Deux jeunes filles paroiſſent ſur le rivage prier Neptune de leur rendre leur compagne. Les Mythologues qui parlent tant des amours de ce Dieu & de ſes différentes métamorphoſes, ne diſent rien que je ſçache de cet enlevement.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

(1) Admir. Rom. Ant.

Mais il ne faut pas confondre Neptune avec Taras ſon fils, qui paroît ſur les médailles des Tarentins avec les ſym-

DIEUX d'Occident. L. II. C. IV.

boles de son pere. La ville de Tarente en Italie, que les Grecs nomment Taras, rapportoit son origine au fils de ce Dieu, qui en avoit jetté les fondemens. Les Tarentins en reconnoissance le représentoient sur leurs médailles (1) sous la figure d'un Dieu marin, monté sur un dauphin, & tenant ordinairement à la main le trident de son pere : je dis ordinairement, car quelquefois il a à la place, la massue d'Hercule, symbole de la force ; ou une chouette, pour désigner Minerve protectrice des Tarentins ; ou une couronne pour faire allusion à ses conquêtes ; ou avec la corne d'abondance, pour signifier la bonté du pays où il avoit bâti la ville de Tarente ; ou enfin avec un pot à deux anses, & une grape de raisin avec le thyrse de Bacchus, symbole de l'abondance du vin chez les Tarentins.

(1) Voyez Beger, Tresor de Brandebourg.

CHAPITRE V.

Nerée, les Néréides, Doris & Triton.

NERE'E, que tous les Anciens mettent au nombre des Dieux de la Mer, étoit selon Hesiode (2), fils

(2) Theogon.

de l'Ocean & de Tethys. Apollodore (1) lui donne l'Ocean pour pere, & pour mere la Terre, & d'autres Mythologues le font fils de Neptune. Heſiode loue beaucoup ce Nérée qui étoit ſelon lui un vieillard doux & pacifique, qui aimoit la juſtice & la modération. Les Anciens ont recherché la raiſon pourquoi ce Poëte, ainſi que l'auteur d'un Hymne qu'on attribue à Orphée, ſe ſont étendus ſur les louanges de ce Dieu marin. Le Diacre Jean en rapporte une raiſon auſſi ridicule que fauſſe; c'eſt, dit-il, que les Marins, qui ont toujours la mort préſente devant les yeux, ſont ordinairement gens de bien; mais malheureuſement c'eſt tout le contraire. Le bon Diacre, comme le remarque M. le Clerc, qui habitoit dans un lieu loin de la Mer, n'avoit jamais vû ni navigateurs ni matelots, & en parle comme nous parlons des habitans de la Lune. Ce ſçavant Critique a donc recours à la langue des Pheniciens, dans laquelle les mots, *Nahae*, *Noae*, d'où le nom de *Nérée* a été formé, ſignifient *briller*, *éclairer*, ce qui rapporté à l'homme, veut dire, *ſçavoir*, *avoir de l'intelligence*, *être ſage* (*a*).

(1) Liv. I.

(*a*) Voyez la Note de M. le Clerc ſur le vers 233. de la Theogon. d'Heſiode.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. V.

Quoiqu'il en soit, tous conviennent avec Hesiode, qu'il épousa sa sœur Doris, & qu'il en eut les cinquante Néréïdes, dont voici les noms. Proto, Eucrate, Sao, Amphitrite, Eudore, Thetis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Speo, Thalie, Melite, Eulimene, Agavé, Pasithée, Erato, Eunicé, Doto, Pherusa, Dynamene, Nesée, Actée, Protomedée, Doris, Panope, Galatée, Hippothoé, Hipponoé, Cymodocé, Cymatolege, Amphitrite, Cymo, Etone, Halimede, Glauconomé, Pontoporia, Liagore, Evagore, Laomedée, Polynomé, Autonomé, Lysianasse, Evarné, Psamathé, Menippe, Nyso, Eupompe, Themisto, Pronoé, Nemertès. On trouve dans cette liste, faite sur Hesiode, deux fois Amphitrite, parce qu'il y a deux Néréïdes de ce nom, qui différent en quantité, de quelques syllabes.

(1) Iliad. l. 18.

Homere (1) en rapporte les noms un peu différemment, & n'en nomme que trente-trois; les autres, dit-il, étant restées au fond de la mer: Glaucé, Thalie, Cymodocé, Nesæa, Spio, Thoa, Halia, Cymothoa, Actea, Limnoria, Melita, Jera, Amphithoé, Agavé, Doto, Proto, Pherusa, Dynamene,

Dexamene, Amphinome, Callianira, Doris, Panope, Galatée, Nemertis, Apſeudès, Callianaſſe, Clymene, Janire, Janeſſe, Mære, Orithye, Amathie. Ces noms, au reſte, preſque tous tirés de la Langue Grecque, conviennent parfaitement à des Divinités de la Mer, puiſqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les Rades, les Iſles, les Ports, &c.

Toute l'Antiquité convient que Nérée excelloit dans l'art de connoître l'avenir. Il prédit à Pâris la guerre que l'enlevement d'Helene devoit attirer ſur ſa patrie (1), & il apprit à Hercule où étoient les pommes d'or qu'Euryſthée lui ordonné d'aller chercher. Il voulut, dit-on, ſe changer en pluſieurs figures, pour s'empêcher de donner cet éclairciſſement au Prince Grec; mais celui-ci le retint juſqu'à ce qu'il eût repris ſa premiere forme. Apollodore nous apprend que Nérée faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans la mer Egée (2), où il étoit environné de Néréïdes qui le divertiſſoient par leurs chants & leurs danſes (3). Auſſi Pauſanias (4) croit que le vieillard qu'honoroient les Gytheates, & qui ſelon eux, avoit ſon palais dans la mer, n'étoit autre que Nérée; & il cite pour

(1) Iliad. l. 6.

(2) L. 4. Arg.

(3) Orphée, *Hymn. in Nereid.*

(4) In Lac.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. V.

le prouver, les trois vers d'Homere, que M. l'Abbé Gedoyn a traduit ainſi :

Pour vous, Nymphes, rentrez dans vos grottes profondes,
Un vieillard fortuné vous attend ſous les ondes :
Allez revoir Nérée, & briller à ſa Cour.

Il eſt évident qu'il y a beaucoup de Phyſique mêlée dans cette Fable, les Poëtes ayant pris ſouvent Nérée pour l'eau même, que ſon nom ſignifie. Heſychius en effet le dérive de νηρὸς, qui ſignifie, *coulant* ; mais je crois cependant que le fond de la fable nous repréſente quelqu'ancien Prince de ce nom, qui ſe rendit fameux ſur la mer, & qui perfectionna ſi fort la navigation, qu'on venoit le conſulter de toutes parts ſur les dangers des voyages maritimes. Ces prétendues métamorphoſes, & ces figures différentes qu'il prenoit pour ſe défaire de ceux qui venoient le conſulter, ne ſont que des ſymboles qui nous marquent qu'il étoit fin & ruſé, ſage & prévoyant, comme nous le dirons dans un moment de Protée. Quelques Auteurs (1) cependant ont crû que Nérée avoit été l'inventeur de l'Hydromancie, ou de la ſcience de prédire l'avenir par

(1) V. Natal. Com.

le moyen de l'eau ; & que c'eſt pour cela qu'on le repréſente comme un grand Devin, & peut-être même que ce n'eſt que pour cette raiſon qu'il a été mis au nombre des Divinités de la Mer. M. le Clerc confirme ce ſentiment (1) par une heureuſe conjecture, faiſant venir le mot de Nérée de la langue Hébraique, dans laquelle il ſignifie Prophète, *videns*, & c'eſt ce qui l'a fait regarder par tous les Anciens comme un homme habile dans l'art de prédire l'avenir ; ce qu'Horace exprime ainſi,

(1) Sur Heſiode.

Ut caneret ſera Nereus fata (2).

(2) Od. 10. l. 1.

Ainſi pour entendre cette fable, il faut diſtinguer deux Nerées ; l'un Poëtique, dont les fables ne ſont fondées que ſur les étymologies de ſon nom ; l'autre réel, dont l'hiſtoire a été chargée d'idées poëtiques.

Mais que devons-nous penſer des Néréïdes ſes filles ? doit-on les regarder comme des perſonnages métaphoriques, ainſi que leurs noms le ſignifient, ou comme des perſonnes réelles ? Je conviens, 1°. Que les Nereïdes, que nomment Heſiode & Homere, ne ſont la

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. V.

plûpart que des Etres poëtiques, mais qu'il y en a qui ont existé véritablement, telle que Cassiopé mere d'Andromede, Psammathé mere de Phoque, laquelle, selon Pausanias, étant allée dans le pays voisin du Parnasse, lui donna son nom; ce pays en effet a depuis été appellé la Phocide; Thetis mere d'Achille, & quelques autres. Mais 2°. il faut convenir aussi qu'on a donné le nom de Nereïdes à des Princesses qui habitoient, ou dans quelques Isles, ou sur les côtes de la mer, ou qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce ou de la navigation. On le transporta ensuite, non-seulement à quelques personnages poëtiques, & dont l'existence n'est dûe qu'à des étymologies conformes aux qualités de leurs noms; mais aussi à certains poissons qui ont la partie supérieure du corps à peu près semblable à celui d'une femme.

Pline dit que du temps de Tibere on vit sur le rivage de la Mer une Néréïde, telle que les Poëtes les représentent (*a*), & qu'un Ambassadeur de Gaule avoit dit à Auguste, qu'on avoit vû sur les bords de la Mer plusieurs Néréïdes

[a] *Spectata in eodem littore Nereis humanâ effigie*, Plin. l. 9. c. 5.

mortes. Albert le Grand [*a*], & quelques autres, parlent ſouvent de pareils prodiges.

On publioit la même choſe des Tritons que les Poëtes repréſentent comme des monſtres, ayant la moitié du corps d'un homme & l'autre d'un poiſſon, avec une conque à la main, dont ils font retentir le rivage [*b*]. Lorſque ce nom étoit pris au ſingulier, il marquoit celui des Tritons qui précédoit toujours Neptune, dont il annonçoit l'arrivée au ſon de ſa conque, & qui a paſſé à cauſe de cela pour être le Trompette de ce Dieu. Heſiode qui en a donné la généalogie, dit qu'il étoit fils de Neptune & d'Amphitrite; Virgile & Ovide en ont fait le portrait [*c*] Pline rapporte qu'on écrivit à Tibere [*d*], qu'on en avoit vû un près de Liſbonne, ſonnant de ſa conque, & tel qu'on les repréſente

[a] Voyez ſon Entretien des Animaux, & Pauſanias *in Arcad.*

[b] Voici la deſcription que fait Virgile d'un Triton, en parlant d'Auletès, Æneid. l. 10.

Huc venit immanis Triton, & cærula conchâ
Exterrens freta, cui lateram tenus hiſpida nanti
Frons hominem præfert, in priſtin deſinit alvus.

[c] *Cæruleum Tritona vocat, conchaque ſonanti*
Inſpirare jubet, fluctuſque & flumina ſigno
Jam revocare dato, &c. Ovid. Met. l. 10.

[d] *Tiberio nunciatum eſt viſum & auditum canentem concha Tritonem quâ noſcitur formâ.* Plin. loc. cit.

Dieux d'Occident. L. II. Ch. V.

ordinairement. On a vû souvent prendre par les Pêcheurs des poissons assez ressemblans à ce qu'on nous dit des Tritons, & c'est peut-être sur ces relations qu'on a inventé les fables que les Poëtes racontent de ces fêtes qu'ils donnoient au bon Nerée, où Triton Trompette de Neptune, marchoit sur la mer avec son chariot & ses chevaux bleus. Macrobe observe qu'on plaçoit la statue de Triton au haut des Temples de Saturne.

Les anciens monumens, de même que les médailles [a], s'accordent à représenter les Neréides comme de jeunes filles portées sur des dauphins ou sur des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le Trident de Neptune, & de l'autre un Dauphin, & quelquefois une victoire ou une couronne. On les trouve cependant quelquefois moitié femmes & moitié poissons, conformément à ce vers :

Horat. Art. Poët. *Desinit in piscem mulier formosa superne*,

telles qu'on les voit sur une médaille de Marseille & sur quelques autres encore.

[a] Ainsi qu'on peut le voir dans Beger, Trefor de Brandebourg.

Pour

Dieux d'Occident. L. II. Ch. V.

Pour les Tritons ils ſont toujours repréſentés moitié hommes & moitié poiſſons, ils ont la chevelure ſemblable à la grenouillette, herbe marine, le reſte du corps paroît couvert de petites écailles; ils ont des nageoires au-deſſous de l'oreille, la bouche large, des dents de bêtes feroces, des yeux bleus, les mains & les doigts couverts d'écailles, & des nageoires au lieu de pieds, ſur la poitrine & ſur le ventre. Mais ſoit caprice d'Ouvrier, ou myſtere que nous ignorons, on en trouve ſur les monumens qui ne reſſemblent preſque en rien à ce que nous venons de dire. Tel eſt celui qui étoit repréſenté ſur une Friſe trouvée en Bourgogne. Il a la tête & tout le corps d'un homme, ſans qu'il y paroiſſe aucune écaille, excepté les cuiſſes qui ſe terminent en deux longues queues de poiſſon. Il tient un manteau ſur un bras, & une coquille à la main droite. Il a près de lui un monſtre, & un chien marin couché. Quoiqu'il en ſoit, la plûpart de ces Divinités de la Mer étoient honorées dans la Grece; Pauſanias (1) dit en particulier que les Nerëides avoient des bois ſacrés & des autels en pluſieurs endroits, ſur-tout ſur les rivages de la Mer; *Témoin*, dit-il, *la*

(1) In Corinthiac.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch VI.

Neréïde Doto qui avoit un Temple célebre à Gabala.

CHAPITRE VI.

Protée.

RIEN n'eſt plus célebre que ce Dieu marin, & les deux plus grands Poëtes de l'Antiquité ſe ſont efforcés à l'envi d'en faire le portrait. Homere (1) dans le diſcours de Menelas à Telemaque, lui fait raconter comment s'étant égaré près d'une petite Iſle d'Egypte, Eidotée fille de Protée lui apparut, & lui conſeilla d'aller conſulter ſon pere pour apprendre de lui ſes deſtinées, l'avertiſſant toutefois que pour en venir à bout, il falloit le lier pendant qu'il dormoit, & ne point le laiſſer échaper, quelque figure qu'il prît, juſquà ce que revenu enfin en ſon premier état, il lui eût révélé ſes avantures. Menelas prend avec lui trois de ſes compagnons, qui ſurprennent Protée endormi, ſe jettent ſur lui; & ſans être effrayés de le voir métamorphoſé en lion, en dragon, en leopard, en ſanglier, en eau, en arbre,

(1) Odyſſ.

ils le retiennent toujours entre leurs bras, juſqu'à ce que revenu à ſa premiere forme, ils le lâchent, & alors il apprend à Menelas ce qui le retenoit en Egypte, & en même temps ce qu'il devoit faire pour arriver heureuſement dans ſa patrie. DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

Virgile, qui n'a fait que changer les perſonnages, mais qui pour le fond a copié fidelement ſon modele, raconte (1) comment Ariſtée ayant perdu ſes abeilles, alla trouver Cyrene ſa mere, qui lui parla ainſi. « Il y a dans la mer » Carpatienne (*a*) un Devin, nommé » Protée, qui parcourt les mers ſur un » char attelé de chevaux marins; je le » vois qui dreſſe ſa courſe vers l'Ema- » thie; il va revoir Pallene lieu de ſa » naiſſance. Les Nymphes, & même le » vieux Nerée réverent ce célebre De- » vin, dont la pénétration s'étend ſur » le paſſé, ſur le preſent & ſur l'avenir. » Cette rare connoiſſance eſt un don » qu'il a reçû de Neptune, pour récom- » penſe du ſoin qu'il prend de nourrir » ſous les eaux les monſtres marins qui » compoſent le troupeau du Dieu des » Mers. C'eſt ce Devin, mon fils, qu'il (1) Georg. l. 4.

(*a*) *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpantho*, eſt une Iſle entre celles de Crete & de Rhodes, du côté de l'Egypte.

» vous faut surprendre & enchaîner, si
» vous voulez qu'il vous révéle la
» cause secrette de votre malheur, &
» les moyens de reparer vos pertes. Si
» vous n'employez la violence, n'es-
» perez pas d'en tirer des réponses, non,
» &c. Aussi-tôt que le Soleil aura at-
» teint le milieu de sa course, que ses ar-
» deurs brûlantes dessécheront les cam-
» pagnes, & forceront les troupeaux à
» chercher la fraîcheur des bois, je vous
» conduirai dans la grotte où le vieux
» Protée se retire pour se répose au
» sortir des eaux : là vous le surprendrez
» aisément dans son premier sommeil.
» Dès qu'il se sentira saisi & garrotté, il
» fera cent efforts pour échaper de vos
» mains : il se présentera à vos yeux sous
» la figure d'un lion, d'un sanglier he-
» rissé, d'un tigre menaçant, d'un dra-
» gon armé d'écailles. Peut-être pour
» mieux fasciner vos yeux paroîtra-t-il
» comme un feu qui petille en l'air, ou
» comme un torrent qui s'écoule. Mais
» plus il prendra de formes différentes,
» plus vous serrerez ses liens, jusqu'à
» ce qu'il paroisse dans la forme où
» vous l'aurez surpris pendant son som-
» meil. »

Aristée exécuta exactement l'ordre

de ſa mere, & apprit de Protée la maniere de reparer ſes eſſains. Comme le fond de la fable de Protée eſt véritablement hiſtorique, voyons ce qui peut y avoir donné lieu ; mais elle n'eſt pas aiſée à expliquer, & les Auteurs qui l'ont entrepris, varient autant entr'eux que Protée varioit lui-même. D'abord les Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les grands hommes fuſſent nés chez eux, prétendoient que Protée étoit de Pallene en Theſſalie ; mais que la cruauté de ſes enfans l'avoit obligé d'en ſortir pour ſe retirer en Egypte, & ſur cela on publia que c'étoit Neptune qui l'avoit ſauvé, ainſi que le dit Lycophron (1). On ajoutoit qu'il étoit revenu dans la ſuite, & Virgile a ſuivi cette tradition, puiſqu'il dit :

(1) In Caſſandra.

. . . . . *Patriamque reviſit*
Pallenne.

Les deux fils de Protée qui s'appelloient Polygone & Telegone, faiſoient mourir tous ceux qui venoient loger chez eux, après les avoir vaincus à la lutte ; Hercule après le départ de Protée, délivra la terre de ces deux tyrans.

Servius confirme tout ce que nous

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

venons de dire (*a*) ; mais cette prétention des Grecs n'eſt qu'une chimere, Protée ayant été Roy d'Egypte, comme nous le prouverons dans la ſuite.

Madame Dacier a bien vû que cette fable d'Homere étoit hiſtorique, voici comme elle en a parlé dans ſes Remarques ſur le quatriéme Livre de l'Odyſſée. « Il s'agit ici, dit-elle, de trouver » les raiſons de cette fiction, & ſur quoi » Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens : car il » ne faut pas penſer que ce ſoit une fable » toute pure, & que ce Poëte n'ait voulu que déſigner par-là la matiere premiere qui ſubit toutes ſortes de changemens, ou que donner un emblême » de l'amitié, qui ne doit paroître ſûre » qu'après qu'on l'a éprouvée ſous toutes les formes. Ce ſont-là de vaines » ſubtilités & des ſonges creux : *car* comme dit Strabon, *ce n'eſt pas la coutume*

(a) *Carpathos*, inquit, *inſula eſt contra Ægyptum, à qua vicinus Pelagus Carpathium appellatum eſt. Hic aliquando regnavit Proteus: relictâ Pallene civitate Theſſaliæ, ad quam tamen reverſus eſt poſtea : quod oſtendit* (Virgilius) *hoc loco dicens* : Patriamque reviſit Pallenem. *Hoc ideo dicit, quia Proteus antequam in Ægyptum commigraret, Thraciæ fuit incola, ubi habuit uxorem, ex qua filios Thelegonum & Polygonum, qui cùm advenas ſecum luctari adigerent & excruciarent, ad poſtremum ab Hercule victi & interempti, patris animum perculerunt : quapropter tædio præſentium rerum ſolum vertere ovaclus, Ægyptum petiit.*

» *d'Homere de n'attacher à aucune verité* » *ces fables prodigieuſes. Il a ajuſté la fable* » *à des faits certains, pour rendre par-là ſa* » *narration plus agréable, comme un Orfé-* » *vre ajoute l'or à l'argent.* Pour bien dé- » mêler le myſtere merveilleux de cette » fiction, il faut d'abord trouver le vrai, » qui en eſt le fondement, & enſuite » nous verrons facilement le menſonge » dont il l'a envelopé, ſelon ſa cou- » tume. »

Démêlons donc la verité d'avec le menſonge. D'abord l'hiſtoire nous apprend qu'il y avoit à Memphis un Roi nommé Protée, qui avoit ſuccedé à Pheron, voilà la premiere verité : la ſeconde, qui n'eſt pas moins conſtante, c'eſt que l'Egypte étoit le pays des plus habiles enchanteurs qui opéroient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture ſainte que les Enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyſe ; que par leurs enchantemens ils changerent une verge en ſerpent, comme avoit fait ce grand Serviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comme lui l'eau en ſang ; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla con-

sulter un de ces Enchanteurs qui se mêloit de prédire l'avenir : & voilà le fondement qu'Homere a trouvé, & sur lequel il a bâti sa fable, qu'il a attachée ensuite à un nom connu, à Protée, dont il a fait un Dieu de la Mer, à qui il donne des monstres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport à tous les prodiges qu'opéroient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai, & la fable qui lui sert d'enveloppe, sensiblement démêlés. Eustathe rapporte qu'il y a eu des Anciens qui ont été dans le sentiment que Protée étoit un faiseur de prodiges ; & je m'étonne que cette vûe ne l'ait pas conduit à la source de la vérité. On dira peut-être que les Enchanteurs dont il est parlé dans l'Ecriture, opéroient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les opéroit sur lui-même : mais outre que la fable ne rend pas toujours les verités telles qu'elle les a prises, peut-on douter que ces Magiciens qui faisoient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mêmes, qui n'étoient pas moins prodigieuses ; & qu'ils ne se fissent voir sous différentes formes très-capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art

magique n'auroient été tout au plus que les apprentis des Egyptiens, il s'en eſt trouvé qui ont operé ſur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Euſtathe rapporte l'exemple de Calliſthene Phyſicien, qui, quand il vouloit, paroiſſoit tout en feu, & ſe faiſoit voir ſous d'autres formes qui étonnoient les ſpectateurs.

Il y a des Auteurs qui prétendent que Protée étoit un Orateur habile, qui ſçavoit faire aiſément changer de ſentiment ceux à qui il parloit. Lucien aſſûre que c'étoit un Comedien extrêmement ſouple, un Scaramouche parfait, qui prenoit, pour ainſi dire, toutes ſortes de figures. Heraclide de Pont prétend que la fable de Protée renferme le myſtere de la formation du monde; que par ſes changemens on a voulu nous apprendre que la matiere pouvoit recevoir toutes ſortes de figures; & qu'Eidotée qui conſeille de lier ſon pere, c'eſt la Providence divine qui fixe à certains ſujets cette même matiere. D'autres prétendent que Protée ſignifie la verité qui demeure cachée à ceux qui ne s'attachent pas à l'étudier.

Mais l'opinion la plus vrai-ſemblable, & qui eſt commune parmi les Anciens,

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

au nombre desquels sont Homere (1), Herodote (2), Diodore de Sicile (3), Clement d'Alexandrie (4), Lycophron (5), Isaacius & plusieurs autres, est que Protée a été un ancien Roi d'Egypte qui tenoit sa Cour à Memphis, & qui regnoit vers le temps de la guerre de Troye. Voici en particulier ce qu'en dit Herodote ; & quoique le passage que je vais citer de lui soit un peu long, j'ai crû qu'il meritoit d'être rapporté en entier. « Pheron Roi d'Egypte eut pour » successeur un habitant de Memphis, » appellé en Langue Grecque Protée, » dont on voit encore aujourd'hui un » Temple dans Memphis, qui est fort » beau & fort magnifiquement paré. Il » est situé auprès du Temple de Vulcain, » du côté du Midi : les Pheniciens de » Tyr habitent à l'entour, & le lieu en » est appellé le Camp des Tyriens. Il y » a dans ce Temple de Protée une Cha- » pelle dédiée à Venus, surnommée » l'Etrangere, que je conjecture être » Helene, fille de Tyndare, parce que » j'ai oui dire qu'Helene séjourna quel- » que temps chez Protée, & qu'on lui » donna le surnom de Venus étrangere. » Car il ne se trouve point autre part de » Temple de Venus qui lui soit consacré

(1) Odyss. l. 4.
(2) Liv. 2.
(3) Liv. 1.
(3) Strom. 5.
(5) Dans sa Cassandre.

» ſous ce nom. Et certes quand je de-
» mandai aux Prêtres ce qu'ils penſoient
» d'Helene, ils me dirent que comme
» Paris Alexandre s'en retournoit en
» ſon pays après l'avoir enlevée de
» Sparte, il fut jetté par la tempête vers
» les côtes d'Egypte, & voyant que la
» tourmente continuoit, il fut contraint
» d'y prendre terre à la bouche du Nil,
» qu'on appelle Canopique, où il s'ar-
» rêta. Il y avoit ſur le rivage un Tem-
» ple d'Hercule, que l'on y voit encore
» aujourd'hui, où ſi quelque Eſclave,
» de quelque perſonne que ce ſoit, ſe
» retire, & s'y fait marquer des ſaintes
» marques qui y ſont, ſe mettant ſous
» la protection de ce Dieu, il eſt défen-
» du de le prendre, & même ce privile-
» ge eſt demeuré inviolable juſqu'à no-
» tre temps : les Eſclaves d'Alexandre
» ayant oui parler de la franchiſe que
» l'on trouvoit dans ce Temple s'y reti-
» rerent auſſi-tôt, & ſe mettant à ge-
» noux devant le Dieu, ils commence-
» rent à accuſer leur Maitre, & à pu-
» blier le raviſſement d'Helene, & l'in-
» jure qu'il avoit faite à Menelas. Ils fi-
» rent ces plaintes en la préſence des
» Prêtres & du Gouverneur de cette
» bouche du Nil, nommé Thonis, qui

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

» les ayant ouï parler, envoya prompte-
» ment à Memphis porter cette nouvelle
» à Protée, à qui on parla en ces ter-
» mes. Il vient d'arriver ici un Etranger
» de la race de Teucer, qui a commis
» dans la Grece un crime étrange. Il a
» séduit la femme de son Hôte : il l'a en-
» levée, & l'emmene avec lui avec un
» grand nombre de richesses. Il a été
» poussé sur vos Côtes par les vents con-
» traires, le laisserons-nous aller impu-
» nément, ou lui ôterons-nous ce qu'il
» a apporté avec lui ? Aussi-tôt Protée
» manda au Gouverneur qu'il se saisît de
» cet homme ; le Gouverneur obéit ; &
» après que Protée l'eut accablé de re-
» proches, il le chassa de sa présence,
» ne voulant pas toutefois le faire mou-
» rir pour ne pas violer les droits de
» l'hospitalité ; lui ordonna de sortir
» dans trois jours de ses Etats, & retint
» Helene pour la rendre à son Epoux. »

Diodore de Sicile convient aussi que Protée, qu'il nomme Cetès, étoit Roi d'Egypte, & assûre en même temps que tout ce que les Grecs publioient de ses différentes métamorphoses, les Egyptiens le disoient de leur Roi Cetès ; mais il differe d'Herodote en deux points : 1°. en ce qu'il dit qu'il monta sur le trô-

ne après un interregne de 150. ans, au lieu qu'Herodote le fait regner immédiatement après Pheron. 2°. En ce qu'il croit qu'il aſſiſta à la guerre de Troye, ce qui a fait avancer à quelques Modernes qu'il étoit le même que Tithon, pere de Memnon.

Quoiqu'il en ſoit, voici ce qui peut avoir donné lieu aux metamorphoſes dont parlent Homere & Virgile. Protée étoit un Prince ſage & éloquent; & ſa prévoyance qui lui faiſoit éviter tous les dangers, pouvoit lui tenir lieu du don qu'on lui accorde de prédire l'avenir; car ſelon Ciceron, la prévoyance eſt eſt une eſpece de prophétie. Comme il étoit très-difficile d'apprendre ſes ſecrets, on a eu raiſon de dire qu'il falloit le lier. Il étoit d'ailleurs extrêmement fier, & paroiſſoit peu en public: il n'étoit permis à perſonne de ſe trouver en ſon chemin; il n'y avoit qu'un petit nombre de gros Seigneurs qu'Homere nomme allegoriquement les gros poiſſons, φῶκες, qui puſſent l'accompagner. C'étoit ordinairement ſur le midi qu'il ſortoit de ſon palais, que le même Poëte appelle ſa caverne: il alloit prendre ſur le bord de la Mer la fraîcheur du vent de Nord, couvert peut-être d'un para-

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

sol, qu'il nomme un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de ses troupeaux : il en sçavoit le nombre & les noms, & en faisoit souvent la revûe. Voilà pourquoi le même Poëte dit qu'il comptoit regulierement tous les jours ses troupeaux sur l'heure du midi. Prompt & vif jusqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu ; & maître de sa passion il paroissoit un moment après plus souple & plus coulant que l'eau. Ne paroît-il pas par tous ces traits que nos deux Poëtes ont voulu peindre allégoriquement un Roi sage & prévoyant, fin & rusé, & non un monstre marin, ou un cameleon qui changeoit de forme & de figure ? Rien n'est plus ordinaire dans les Poëtes, & même dans l'Ecriture-Sainte, que ces descriptions symboliques qui nous marquent sous des termes couverts le caractere de quelqu'un. Ainsi le Prophete Isaïe regarde Nabuchodonosor comme l'astre du jour ; & Jacob, son fils Judas, comme un lion (1), &c. ce qu'on auroit tort de prendre à la lettre.

(1) Genes. 4.

De même, par ce peuple maritime, que Virgile appelle après Homere *gens humida Ponti*, il est évident que ces

Poëtes entendent parler des Egyptiens voiſins de la Mer ; & par ces veaux marins, *turpes phocas*, des Satrapes d'Egypte : & s'ils les appellent les troupeaux de Neptune, c'eſt parce qu'un Roi doit être le pere & le paſteur de ſes Sujets ; c'eſt encore dans le même ſens qu'ils diſent que Protée étoit fils de Neptune, parce qu'il étoit puiſſant ſur la Mer, & étoit maître de Carpathie ; ce qui l'a fait dans la ſuite regarder lui-même comme un Dieu marin. Peut-être auſſi que l'équivoque du nom *Cetès* qu'il portoit, ſelon Diodore, ou plutôt *Ketin*, ainſi que le nomme Perizonius, & qui veut dire une baleine, ou un gros poiſſon, a ſervi à donner cours à cette fable ; & ce qui confirme admirablement ces conjectures, c'eſt qu'Homere, qui en eſt l'Auteur, l'avoit appriſe des Egyptiens, qui couvroient ſouvent leurs hiſtoires des voiles ingénieux de l'allegorie & de la fiction.

Cependant, ſi nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, il y a là-deſſous moins de myſtere qu'on ne penſe, puiſque ſelon lui, cette fable eſt née chez les Grecs, & fut inventée ſur une coutume qu'avoient les Rois d'Egypte, qui portoient ſur leur tête pour marque de

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VI.

leur force & de leur puissance, la dépouille d'un lion, ou d'un taureau, ou d'un dragon ; quelquefois même des branches d'arbres, du feu & des parfums exquis : ces ornemens servans à les parer, & à jetterla terreur & la superstition dans l'ame de leurs Sujets.

Protée laissa un fils un nommé Remphis, qui lui succeda. Pour lui il fut mis au rang des Dieux ; & on vient de voir ce qu'Herodote dit de son Temple. Finissons par quelques réflexions critiques de nos Sçavans. M. Fourmont (*a*) prétend que les Grecs formerent le nom de Protée qu'ils donnerent à ce Roi d'Egypte, de *Phrao*, ou *Phro*, dont ils font *Prot*, avec la finale *eus* : étymologie préférable sans doute à celle de Perizonius, qui dit que ce Prince n'eut le nom Protée que parce qu'il fut élû après une anarchie. Feû M. Huet qui a fait un parallele de Moyse & de presque tous les Dieux du Paganisme (1), n'a pas manqué de le comparer à Protée, soûtenant que cette fable est fondée sur ce que l'Ecriture-Sainte raconte de la verge de Moyse ; mais n'en déplaise à ce sçavant Prelat, Protée, que toute l'An-

(1) Demonst. Evang. prop. 4.

(*a* Reflexions critiques sur l'Histoire des anciens Peuples. liv. 3. chap. 10.

tiquité convient avoir vécu au temps de la guerre de Troye, eſt poſterieur de près de 240 ans au Legiſlateur des Hebreux.

CHAPITRE VII.

Phorcys, Saron; Partunus, Matuta, Glaucus & Egeon.

PHORCYS, ou Phorcus, autre Dieu marin, étoit, ſi nous en croyons Heſiode (1) fils de Pontus, & de la Terre, & il eut de ſa femme Ceto, les Grées, dont les cheveux blanchirent au moment de leur naiſſance (2); génération phyſique, qui nous apprend que les flots blanchiſſent quand ils ſont agités. Homere (3) parle de l'antre qu'habitoit Phorcys, ſur lequel Porphyre a fait un docte Commentaire; mais qui ſe réduit à quelques idées d'une Phyſique myſterieuſe & abſtraite. Varron eſt le ſeul qui ait ramené à l'hiſtoire ce que diſent ces deux Poëtes; & il prétend que Phorcys étoit un Roi de Corſe. Comme il perdit la vie & une partie de ſon armée dans une bataille navale contre

(1) In Theog.

(2) Voyez l'Hiſtoire de Perſée, & des Gorgones. T. VI.

(3) Odyſſ. l. 13.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. VII.

Atlas, ceux qui étoient restés de cette défaite, publierent qu'il avoit été changé en Dieu de la mer.

Saron.

Saron étoit regardé comme le Dieu particulier des Matelots, & les Grecs, pour cela, lui avoient donné le nom du bras de mer qui est proche de Corinthe, ou du golphe Saronique. C'est ce que nous fait entendre Aristide, lorsqu'il dit : *car ils n'habitent pas toujours dans la mer, comme Glaucus, Anthedon, & Saron.* Il y a apparence au reste que ce Saron est le même dont parle Pausanias (1), & qui étoit Roi de Corinthe.

(1) In Corinth.

» Althépus, dit-il, succeda à Saron : » celui-ci, suivant ce qu'ils racontent, » bâtit un Temple à Diane Saronide » dans un lieu où les eaux de la mer » forment un marécage ; aussi l'appel- » lent-ils le marais Phœbéen. Ce Prince » aimoit passionnément la chasse : un » jour qu'il chassoit un Cerf, il le pour- » suivit jusqu'au bord de la mer, le Cerf » s'étant jetté à la nâge, il se jetta après » lui, & se laissant emporter à son ar- » deur, il se trouva insensiblement en » haute mer, où épuisé de forces, & » lassé de lutter contre les flots il se » noya. Son corps fut rapporté dans le » bois sacré de Diane auprès de ce ma-

» rais, & inhumé dans le parvis du » Temple : cette avanture a été cauſe » que le marais a changé de nom, & s'eſt » appellé le Marais Saronique.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VII.

Portunus, ſi nous en croyons Servius, préſidoit aux Ports de la mer, comme ſon nom le marque aſſez. Son hiſtoire eſt fort connue, & ſon premier nom étoit Melicerte. Athamas ſon pere, Roi de Thebes en Béotie, étant devenu furieux, tua un de ſes fils nommé Learque, & Ino mere de ce jeune Prince, fuyant avec ſon autre fils Melicerte, ſe précipita avec lui dans la mer : ils furent l'un & l'autre changés en Dieux marins : Melicerte ſous le nom de Palemon, & Ino ſous celui de Leucothoé (1). Le fond de cette hiſtoire eſt véritable, & j'explique fort au long dans le ſeptiéme Tome le reſte des évenemens de cette famille.

Portunus ou Palemon, & Ino ou Matuta ſa mere.

(1) Voyez Ovide Met. l. 4. Hygin, &c.

Les Grecs n'eurent pas plûtôt fait l'Apotheoſe d'Ino & de Melicerte, qu'ils établirent en leur honneur un culte religieux, qui fut reçû dans differens pays. Melicerte ſurtout fut honoré dans l'Iſle de Tenedos, où l'on porta la ſuperſtition juſqu'à lui offrir des enfans en ſacrifice. A Corinthe Glaucus inſtitua en ſon honneur les Jeux Iſthmiques, qui

DIEUX d'Occident. L. II. C. VII.

ayant été interrompus dans la suite, furent rétablis par Thesée en l'honneur de Neptune.

(1) In Corinth. c. 2.

Pausanias raconte (1) que dans le Temple que les Corinthiens avoient consacré à Neptune, étoient trois Autels ; un de ce Dieu, l'autre de Leucothoé, & le troisiéme de Palemon : on y trouvoit aussi, ajoute ce même Auteur, une Chapelle basse, où l'on descendoit par un escalier dérobé, & on disoit que Palemon étoit là caché, & quiconque osoit faire un faux serment dans ce lieu, soit citoyen, soit étranger, étoit aussi-tôt puni de son parjure.

Leucothoé fut aussi honorée à Rome, & elle y avoit un Temple, où les Dames Romaines alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs freres, n'osant pas prier la Déesse pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en enfans. C'est ce que nous apprenons d'Ovide (*a*). Il n'étoit pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce Temple, & on les battoit impitoyablement lorsqu'on les y trouvoit.

Comme les Peuples qui recevoient le culte des Divinités étrangeres, en

(a) *Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret : Ipsa parum felix visa fuisse parens.* Fast. l. 6.

changeoient ſouvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient Leucothoé, fut appellée *Matuta* par les Romains; & Melicerte que les premiers honoroient ſous le nom de Palemon, fut connu à Rome ſous le nom de *Portumnus*. On ne trouve aucune figure de ce Dieu; mais Boiſſart nous en a conſervé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots, *Mat. Lug.*

DIEUX d'Occident L. II. C. VII.

Quoiqu'Homere ne regarde Egeon que comme un Geant, cependant Ovide dit qu'il étoit un des Dieux de la mer. Suivant Heſiode (1), il étoit fils du Ciel & de la Terre. Eumelus, autre ancien Poëte, dans ſon Poëme de la Titanomachie, le fait fils de Pontus & de la Terre, & dit qu'il habitoit dans la mer, d'où il ſecourut les Titans. Conon aſſûre que Neptune le vainquit, & le précipita dans la mer. Voilà à peu près ce qu'on ſçait d'Egeon.

Egeon.

(1) Theog.

On mettoit auſſi parmi les Dieux de la mer Scylla & Charybde; mais ce que j'en dirai dans l'Hiſtoire d'Ulyſſe (2), me diſpenſe d'en parler ici.

(2) Tom. 3.

Glaucus, ſi nous en croyons Servius (*a*), étoit un celebre Pêcheur de

Tom. VII. Glaucus.

(b) *Piſcator fuit de Anthedone civitate, qui cum captos piſces poſuiſſet in littore, & illi recepto ſpiritu rurſus mare petiiſſent, ſenſit quarumdem herbarum potentiam, quibus converſus eſt in Deum marinum.* Serv. in 1. Georg.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VII

la ville d'Anthedon dans la Béotie, lequel ayant mis sur l'herbe les poissons qu'il avoit pris, s'apperçut qu'ils se donnoient de grands mouvemens, & se jettoient dans la mer. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particuliere ; il en goûta, & fut changé en Dieu marin. Ovide & Ausone racontent ainsi cette fiction ; mais l'Histoire fait voir qu'elle n'étoit fondée que sur l'habileté de ce célebre Pêcheur, ainsi que nous l'apprenons de Strabon (1). Philostrate dans un de ses Tableaux, n'ayant égard qu'aux fictions des Poëtes, peint ainsi Glaucus. Sa barbe, dit-il, est humide & blanche, & ses cheveux flottent sur ses épaules. Il a les sourcils si épais & si proches l'un de l'autre, qu'ils semblent n'en faire qu'un. Ses bras sont faits d'une maniere propre à nager, & sa poitrine est couverte d'herbe marine. Le reste de son corps se termine en poisson, dont la queue se recourbe jusqu'aux reins.

(1) Geogr. l. II.

L'Antiquité reconnoît trois Glaucus ; l'un fils de Minos, l'autre fils d'Hippolocus, dont il est parlé dans l'Iliade, le troisiéme surnommé le Pontique : cette pluralité de noms a porté beaucoup de confusion dans la Généalogie du Glaucus dont il s'agit ici : quelques Auteurs

lui donnent pour pere Polybe, d'autres le font fils de Phorbas, d'autres enfin de Neptune. Ce que nous pouvons conclure de plus certain, c'eſt qu'il étoit un habile Pêcheur, qui ſçavoit très-bien nager. Comme il demeuroit long-temps plongé dans l'eau, pour s'attirer de la conſidération, il publioit qu'il avoit dans ce temps-là des entretiens avec les Dieux de la mer. Cependant, malgré ſon habileté il ſe noya, ainſi que nous l'apprenons de Palephate (1); & pour honorer ſa memoire, on dit qu'il avoit été changé en Dieu marin. La ville d'Anthedon lui rendit un culte religieux, lui éleva un Temple, & lui offrit des Sacrifices. La maniere dont Ovide raconte cette fable, eſt très-ſinguliere, & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais rien lû de ſemblable dans les Anciens. Les Poëtes ont auſſi débité dans la ſuite un grand nombre de fictions à ſon occaſion : les uns diſent que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'Iſle de Naxe, où Theſée l'avoit abandonnée, & que Bacchus pour le punir, l'attacha à un ſep de vigne, ainſi qu'on peut le voir dans Athenée (2). Selon Diodore de Sicile (3), ce fut lui qui apparut aux Argonautes ſous la figure d'un Dieu

(1) Liv. 2. c. 28.

(2) Liv. 7. c. 12.

(3) Liv. 4.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VII.

marin, lorſqu'Orphée, à l'occaſion d'une tempête, fit un vœu ſolemnel aux Dieux de Samothrace. Il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule & les deux Tyndarides, Caſtor & Pollux, ſeroient un jour mis au nombre des Dieux. On ajoûte encore que dans le combat qui fut donné entre Jaſon & les Tyrrheniens, il ſe mêla avec les Argonautes, & fut le ſeul qui ne fut point bleſſé. Euripide (1), & après lui Pauſanias, rapportent qu'il étoit l'interprete de Nerée, & qu'il prédiſoit l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'étoit de lui qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, ſuivi en cela par Philoſtrate dans ſon Tableau de Glaucus, prétend qu'il fut metamorphoſé en Triton, & le porrrait qu'en fait le dernier de ces deux Auteurs, reſſemble parfaitement à ce qu'on raconte de cette eſpece de Monſtre. De toutes ces fictions on peut conclure que Glaucus s'étant noyé, on l'honora comme un Dieu de la mer. L'endroit où il périt étoit devenu célebre, & Pauſanias parlant de la ville d'Anthedon dans la Béotie, remarque qu'on y voyoit *le Sault de Glaucus :* c'eſt-à-dire, le lieu d'où il s'étoit jetté dans la mer.

(1) Dans ſon Oreſte.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Des Nymphes, Dryades, Hamadryades, Napées, Oreades, &c.

QUOIQUE quelques-unes des Divinités qui ſont nommées dans le titre de ce Chapitre, ſoient dans la Claſſe de celles de la terre, comme les Dryades, les Hamadryades, les Oreades, &c. j'ai crû cependant que comme la plûpart tirent leur origine de l'eau, je ne devois pas les ſéparer, mais les ranger toutes parmi les Dieux de la mer.

Les Nymphes en général étoient parmi les Payens des Divinités des bois, des montagnes, des fleuves & des fontaines, ce qui leur fit donner pluſieurs noms. Celles qui habitoient ſur la terre, retenoient le nom de Nymphes : celles qui gardoient les fleuves & les fontaines, étoient appellées Naïades : on nommoit Limniades celles qui habitoient les Etangs & les Marais : celles qui préſidoient aux Bocages, Napées : celles qui ſe plaiſoient dans les bois, Dryades ; ou Hamadryades ſi elles étoient

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII.

attachées à quelque arbre particulier ; & celles-ci naissoient & mouroient avec lui ; celles qui étoient sur les montagnes, Oreades (*a*) & celles enfin qui habitoient la Mer, Neréides. On leur offroit en sacrifice du lait, de l'huile, & du miel, & on leur immoloit quelquefois des chevres.

Il n'est pas aisé de dire quelle est l'origine des fables qu'on débite sur les Nymphes ; car de vouloir rapporter tout ce qu'en ont dit les Poëtes à de simples allégories, c'est ce qui n'est pas soutenable : je ne sçaurois me persuader qu'on ait voulu seulement nous laisser sous ces symboles, l'idée des propriétés de l'eau & des corps humides, qui sont les principes de la génération des arbres & des plantes, parce que peut-être le mot de Nymphe vient de *Lympha*, qui veut dire de l'*eau* ; & que c'est pour cela qu'Hesiode les fait naître de l'écume de la mer, ainsi que Venus ; & qu'on nous dit qu'elles étoient les meres des fleuves, filles des eaux ou de l'O-

(*a*) Tous ces noms marquoient en grec les lieux où elles habitoient. *Voyez Noel le Comte, liv. 5, & 12.* Elles ont eu aussi plusieurs autres noms, comme Ionides, Ismenides, & cent autres qu'elles tiroient, ou du lieu de leur naissance, ou plutôt, des lieux où elles étoient adorées, comme Pausanias & Strabon les interpretent.

cean, & le reſte (*a*). Ainſi je crois que l'idée des Nymphes eſt venue de l'opinion où l'on étoit anciennement, que les ames des morts erroient autour des tombeaux où leurs corps etoient enterrés, ou dans les lieux qu'elles avoient habités pendant leur ſejour dans ce monde; c'eſt le ſentiment de Porphyre (1). Meurſius remarque fort à propos là-deſſus que le mot Grec, *Nymphé*, n'eſt autre que le mot Phenicien *Nephas*, qui veut dire *ame*; & il ajoute que cette opinion, ainſi que pluſieurs autres de ce temps-là, tiroient leur origine des Pheniciens.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII.

(1) De Antr. Nymph. p. 25.

Pour entendre mieux cette penſée, il faut ſe reſſouvenir qu'avant le ſyſtême des Champs Elyſées & du Tartare, dont l'opinion n'étoit guéres plus ancienne parmi les Grecs qu'Orphée & Homere, on croyoit ou que les ames demeuroient auprès des tombeaux, ou dans les jardins & les bois délicieux qu'elles avoient frequentés pendant qu'elles étoient unies à leurs corps. On avoit même pour ces lieux un reſpect religieux; on y invoquoit les ombres de

(*b*) Les Sçavans donnent à ce nom pluſieurs étymologies, quelques-uns le font venir du mot hebreu *Nouph*, *ſtillare*, d'où les Grecs ont fait leurs Napées. *Voyez le P. Thomaſſin, Lect. des Poëtes, c. 2. l. 7.*

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII

ceux qu'on croyoit y habiter ; on tâchoit de se les rendre favorables par des vœux & des sacrifices, afin de les obliger à veiller sur les troupeaux & sur les maisons. De-là est venue l'ancienne coutume de sacrifier sous des arbres verts, sous lesquels on croyoit que les ames errantes se plaisoient beaucoup ; coutume autrefois pratiquée par les anciens Gaulois, ou Celtes, qui sacrifioient sous des chênes, qui en langue Celtique s'appelloient *Deru* ; de-là le nom de Dryades & Hamadryades, ou de ces Nymphes qui habitoient dans les bois.

Mais ce qui donne encore beaucoup de credit à cette opinion, c'est l'idée que l'on avoit que tous les Astres étoient animés (*a*) ; ce que l'on étendit ensuite jusqu'aux fleuves & aux fontaines, à qui on assigna des Dieux tutelaires. Voilà quelle a été l'origine de ces Divinités ; mais il faut convenir que dans la suite on a pris pour des Nymphes, jusqu'à de simples bergeres (*b*), & des Dames illustres dont on apprenoit quelque avan-

(*a*) Voyez ce que nous avons dit dans la septiéme source des fables, dans le Tom. I. l. 1.

(*b*) C'est pour cela sans doute qu'Homere appelle Nymphes Phaëtuse & Lampetie, qui gardoient en Sicile les troupeaux du Soleil.

ture (*a*). Ainſi nos Poëtes, fideles imitateurs des revêries des Anciens, appellent ordinairement du nom de Nymphes les belles perſonnes qui entrent dans les ſujets de leurs Poëmes. Enfin on peut ajouter ce que dit Diodore de Sicile (1), que les femmes des Atlantides étoient communément appellées Nymphes ; ce qui me fait croire que c'étoit en ce pays-là que prit naiſſance l'opinion de l'exiſtence de ces Déeſſes, parce qu'on diſoit que c'étoit dans les jardins delicieux de la Mauritanie Tingitane, ou près du mont Atlas, qu'habitoient après leur mort les ames des Heros.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII.

(1) Liv. 3.

Les Payens ne croyoient pas à la verité que ces prétendues Divinités fuſſent immortelles ; mais on s'imaginoit qu'elles vivoient très-long-temps (2) ; Heſiode (3) les fait vivre pluſieurs milliers d'années. Plutarque en a determiné le nombre & il a reglé la choſe à 9720 ans. (*b*).

(2) Pauſan.
(3) Theog.

Si l'on me demande ce qu'on a voulu dire par tant de métamorphoſes de per-

(*a*) Selon Servius, le nombre des Nymphes étoit réduit à 200. Heſiode en met 300. & je penſe qu'il étoit arbitraire, vû le nombre des perſonnes à qui on donna le nom de Nymphe.

(*b*) Dans ſon traité de la ceſſation des Oracles, où il fait ſur ce ſujet un raiſonnement pitoyable, quelque allégorie qu'on y veuille chercher.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII.

sonnes chengées en Nymphes, en Dryades, &c. je penſe que lorſque quelque Princeſſe étoit enlevée à la chaſſe, ou qu'elle périſſoit dans les bois, la reſſource ordinaire des flatteurs étoit de dire que Diane, ou quelqu'autre Divinité favorable, l'avoit changée en Nymphe. On racontoit la même choſe de celles qui par deſeſpoir ſe retiroient dans les bois pour y pleurer leurs malheurs; car ſi elles mouroient auprès de quelques fontaines, on ne manquoit pas de dire qu'elles en étoient devenues les Nymphes, & on faiſoit là-deſſus quelque Poëme où l'on donnoit à la fontaine le nom de la Princeſſe; ainſi qu'il arriva au ſujet de la prétendue Egerie, cette célébre Nymphe que Numa Pompilius alloit ſouvent conſulter dans la forêt d'Aricie. Ce Prince pour perſuader au Peuple Romain que le culte religieux qu'il avoit deſſein d'établir, étoit divin, publia qu'une Nymphe lui en dictoit les céremonies, & il inventa ſon prétendu commerce avec Egerie. Après la mort du Roi les Romains allerent chercher cette prétendue Nymphe, & n'ayant trouvé qu'une fontaine dans l'endroit où Numa ſe retiroit, & où vrai-ſemblablement il avoit coutume de

faire quelque acte d'hydromancie, comme le prétend S. Auguſtin, on s'imagina que la Nymphe avoit été changée en fontaine. On doit juger ſur cet exemple, de toutes les autres fables qu'on a publiées au ſujet des Nymphes ou des Naïades.

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII.

Nous ne dirons rien de la belle deſcription que fait Homere de l'Antre des Nymphes, ni de ces vers où Horace nous repréſente Bacchus inſtruiſant les Nymphes (*a*) : car on ne ſeroit pas content des allegories que quelques Auteurs on dit y être renfermées, & encore moins des obſcenités qu'un Philoſophe Stoïcien, homme grave & ſerieux, a debité là-deſſus. (1). Mais pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet, je dois donner ici la liſte des Nymphes & des Naïades : voici leurs noms par ordre alphabetique.

(1) La Mothe le Voyer dans ſon Hexam. ruſt.

Acaſta	Amphithoé
Admer	Amphinome
Ægerie	Amphitas
Ægle	Amphyro
Agatete	Arethuſe
Agavé	Aſia
Amathie	Atté

(a) *Vidi Bacchum docentem Nymphas.*

DIEUX d'Occident. L. II. C. VIII.

Beroé
Calianaſte
Calliroé
Calypſo
Caſinaria
Cercéis
Clio
Clotho
Clymene
Clytie
Coraſice
Creſeis
Cydippe
Cymoduſe
Cymothoé
Deiopée
Dianaſte
Dioné
Doris
Doſithée
Doxo
Drymo
Dynamne
Electre
Ephyre
Erece
Eudore
Europe
Eurybie
Eurymene
Galatée
Gralaxaura
Glaucis
Halia
Hippo
Hyale
Jacra
Janira
Ianthé
Idothée
Idya
Laodicé
Lara
Leonthadome
Ligea
Limneria
Lyceſte
Lycorias
Marcia
Melantho
Melite
Meloboris
Memneſthe
Metis
Minetra
Minopene
Nemeritis
Neſo
Niſæa
Niſe

Ocyroé
Opis
Orithye
Panope
Panopea
Paſithoé
Peloris
Perſa
Perſeis
Petrea
Pheruſa
Pholoé
Phyllidocé
Pitho
Plexaura
Plione
Polydora
Proto
Prymno
Rhodea
Sagaritis
Sangaris
Spio
Styx
Syrinx
Thaleſſa
Thalia
Thero
Theſpie
Thetis
Thoé
Thyca
Thyella
Thysbé
Thorebia
Thyche
Thyro
Uranie
Xanto
Zeuxo
Zexo.

Remarquons en paſſant que quelques-unes de ces Nymphes ſont nommées deux fois, ſuivant la maniere differente dont les Poëtes, deſquels Beger a tiré cette Liſte, pronoçoient leurs noms; & que d'autres, comme on a pû s'en appercevoir, ſont les mêmes que quelques-unes des Muſes.

Dieux d'Occident. L. II. C. IX.

CHAPITRE IX.

D'Eole & des Vents.

ON met auſſi Eole parmi les Dieux de la mer, parce qu'on croyoit qu'il étoit le Dieu des vents & des tempêtes. Ce Prince, fils d'Hippotus, & que ſon merite a fait paſſer pour fils de Jupiter, vivoit du temps de la guerre de Troye, & regnoit, ſi nous en croyons Servius après Varron, ſur les Iſles qu'on appelloit Vulcanies, & qui ont depuis porté le nom d'Eolies. Ces Iſles au nombre de ſept, ſont entre la Sicile & l'Italie, du côté du Promontoire de Pelore, ainſi que Diodore de Sicile & Pline le diſent. Homere ne parle que d'une, qu'il appelle Eolie, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom, mais il la nomme ainſi à cauſe de ſon Roi Eole : c'étoit ſans doute celle de Lipara, où il y a beaucoup de Volcans ; ce qui a fait dire à Ariſtote, parlant de cette Iſle, que la nuit on la voit éclairée par des feux. Strabon eſt du même ſentiment, & c'eſt pour cela qu'on plaçoit

quelquefois dans ce lieu-là les forges de Vulcain ; fable fondée ſur le nom que les Pheniciens donnerent à cette Iſle : ces premiers Voyageurs y ayant abordé, & y ayant vû les feux qui en ſortoient, la nommerent, comme Bochart l'a remarqué, *Nibaras*, ou *Nibras*, qui ſignifie *un flambeau*, *une torche allumée*.

C'eſt dans ces Iſles qu'Eole regnoit lorſqu'Ulyſſe y aborda. Ce Prince étoit fort ſage & fort prudent, & recevoit bien les étrangers ; il ne manquoit pas ſur-tout de leur donner de bons avis touchant les danger de la navigation (1). Il s'appliquoit ſur-tout à obſerver les vents par l'inſpection de la fumée qui ſortoit des antres de Lipara, comme Pline l'a remarqué : il pouſſa même ſi loin ſes connoiſſances là-deſſus, à l'aide d'un peu d'Aſtronomie (2) & par l'inſpection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon (3) qu'il prédiſoit ſouvent quel vent devoit ſouffler pendant quelques jours ; ce qui n'eſt pas impoſſible à prévoir, lorſqu'on a long-temps experimenté dans un climat, que le vent qui y regne un jour, y dure ordinairement quelques jours de ſuite. Comme il vivoit dans un temps où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort

(1) Diod. de Sicile, L. 5.

(2) Ch. 1.

(3) Liv. 2.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IX.

difficile lorsqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit souvent recours à lui pour sçavoir quels vents devoient souffler pendant qu'on seroit sur mer. Plusieurs personnes se trouverent bien de ses conseils ; & sa réputation alla si loin, qu'on le regarda comme le Roi des vents, leur maître & leur surintendant (*a*).

Les Poëtes défigurerent ensuite cette histoire par leurs fictions. Homere, au lieu de dire simplement qu'Ulysse qui avoit consulté ce Prince, n'ayant pas ajouté foi à ses conseils, & étant demeuré sur mer plus long-temps qu'il ne falloit, essuya une rude tempête qui fit perir sa flotte à la vûe de l'Isle d'Ithaque, dit d'une maniere enveloppée, qu'Eole avoit enfermé les vens dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulysse, lui ayant défendu sur-tout d'y toucher avant un certain jour. Il ajoûte que les Compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginerent que cette peau renfermoit ses trésors, & l'ouvrirent ; & que dans ce moment les vents sortirent avec fureur, & exciterent cette horrible

(a) . . . . *Hîc vasto Rex Æolus antro*
Luctantes ventos, tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frænat. Virg. Æneid. l. 1. Homere dit presque la même chose.

tempête qui les fit périr. Virgile d'un autre côté, travaillant d'après les idées du Poëte Grec, a encore embelli ce ſujet. Il dit (1) que Junon voulant éloigner Enée de l'Italie où elle ſçavoit que les Deſtins lui promettoient un établiſſement, alla trouver Eole dans les Iſles où il faiſoit ſon ſejour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne (*a*), qu'elle le pria d'exciter une tempête pour éloigner Enée d'Italie, & le reſte. Les autres Poëtes en parlent de même : on en vint juſqu'à dire qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils cauſoient ſur la terre des renverſements épouvantables ; qu'ils avoient ſéparé la Sicile de la terre ferme ; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux paſſage de l'Ocean dans la Mediterranée, qu'on appelle le Détroit de Gibraltar, &c.

(1) Eneid. l. 1.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette circonſtance des vents renfermés dans une peau de bouc, n'enveloppe quelque myſtere : les Mythologues (*b*) y ont fait pluſieurs découvertes

(*a*) Seneque raille Virgile d'avoir enfermé les vents dans une caverne, puiſqu'ils ne ſont tels que par leur mouvement impétueux ; mais cette critique tombe d'elle-même, puiſque ces vents ſont dans un antre, à peu près comme l'air dans l'Eolipile, d'où il ne cherche qu'à s'exhaler avec impetuoſité ; & cela ne fait qu'une queſtion de nom.

(*b*) Voyez Natal. Hiſt. d'Eole.

Dieux d'Occident. L. II. C. IX.

sur la nature des vents, qui seroient admirables si les Auteurs de cette fable y avoient pensé. On peut croire que par cette fiction Homere fait allusion à quelque ancienne coûtume, semblable à celle qui se pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve plusieurs Matelots qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & leur promettent, moyennant une certaine somme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque chose de semblable ; ce qui a donné lieu à cette circonstance de vents renfermés dans la peau de bouc.

Eratosthene n'avoit pas pris si serieusement cette circonstance de la fable, lorsqu'il dit ; *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où tous les vents étoient renfermés.* C'est un trait assez plaisant, mais que Polybe a très-bien refuté en soûtenant, comme nous l'avons dit plusieurs fois des fables en general, que le fond des voyages d'Ulysse est vrai ; mais qu'Homere y avoit mêlé les fictions de la Poësie & les allegories de la Physique. Je soupçonne, par exemple, qu'il y en a une de cette

nature dans ce que ce Poëte dit des douze enfans d'Eole, ſix filles & ſix garçons qui s'étoient mariés les uns avec les autres : car ſi on ne veut point prendre cet article à la lettre, comme Diodore (1), on peut croire qu'il a voulu parler des douze vents principaux, qui ſe mêlent ſouvent dans les orages.

(1) Liv. 5.

Mais puiſque nous ſommes ſur le chapitre des vents, nous remarquerons que la ſuperſtition Payenne alla juſqu'à les adorer comme des Divinités : on leur ſacrifioit lorſqu'on entreprenoit quelque voyage, comme pluſieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ovide parle du Temple que Scipion érigea aux tempêtes : Auguſte, ſelon Seneque (2), bâtit un Temple dans les Gaules au vent Cyrcius ; & Virgile dit (3) qu'Enée ſacrifia aux Zéphyres une brebis blanche : *Pecudem Zephyris felicibus albam* ; ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Grecs dans le culte qu'ils rendoient aux vents, & dans la fable d'Eole, qu'ils en avoient fait le Souverain, n'avoient fait qu'imiter les Peuples d'Orient, ſur-tout les Perſes qui, au rapport d'Herodote (4), rendoient un culte religieux à ces Divi-

(2) Quæſt. nat. l. 5. c. 17.

(3) Eneid. l. 3.

(4) Liv. 1.

(a) *Tres Erici vitulos, & tempeſtatibus agnam Cædere . . . jubet.*

DIEUX d'Occident. L. II. C. IX.

nités fougueuſes ; & c'eſt à cette coûtume que l'Auteur du Livre de la Sageſſe fait alluſion, quand il met au nombre des Divinités des Gentils, l'air & le vent : *aut ventum, aut celerem aërem Deos putaverunt* (1) ; & cela dans un temps où apparemment les fables des Grecs ſur ce ſujet, n'étoient pas encore paſſées en Orient.

(1) sap. c. 3.

Pour revenir à l'hiſtoire d'Eole, il eſt bon d'expliquer une circonſtance que rapporte Homere (2), de l'Iſle de Lipara où il regnoit. Ce Poëte dit que le Palais de ce Prince retentiſſoit tout le jour de cris de joye, & qu'on y entendoit un bruit harmonieux : car il y a apparence que cela eſt fondé ſur les merveilles qu'on publioit de cette Iſle : *Dans une des ſept Iſles d'Eole*, dit Ariſtote (3), *on raconte qu'il y a un Tombeau, dont on dit des choſes prodigieuſes.... On aſſure qu'on y entend un bruit de Tambours & de Cymbales, avec des cris éclatans, &c.* Il eſt aiſé de voir que tout cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoit le feu enfermé dans les cavernes de cette Iſle ; & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'Iſle, qui étoit appellée *Meligornis*, comme Callimaque nous l'apprend (4) : *Diane alla chercher*, dit-

(2) Odyſſ. l. 10.

(3) Liv. des choſes incroyables.

(4) Hymn. à Diane.

il, *les Cyclopes*, *& les trouva dans l'Iſle de Lipara* (*c'eſt le nom qu'elle a préſentement*; *mais alors elle étoit appellée Meligornis*) &c. Bochart (1) a très-bien remarqué que ce bruit ſouterrain, dont nous venons de parler, avoit fait donner ce dernier nom à cette Iſle, puiſque dans la langue des Pheniciens, *Melogi-nin*, ou *Menagginin*, ſignifie l'Iſle de ceux qui jouent des inſtruments. Le même Auteur tire auſſi très-heureuſement de la même langue, l'origine du nom d'Eole & de toute cette fable, qui avoit été ſans doute écrite par les Pheniciens, & il y a apparence que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol*, qui dans cette langue, ainſi que *Aella* dans la Grecque, veut dire *tempête*; & ayant peut-être lû dans les mêmes Annales le mot d'*Aolin*, c'eſt-à-dire, le Roi des vents & des tempêtes, en ont formé après Homere le nom propre d'un homme, qu'ils ont appellé Eole.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IX.

(1) Chan. l. 4.

Mais n'en déplaiſe à ceux qui ont inventé ces conjectures, je ne ſçaurois être de leur ſentiment. Le Prince dont je viens de faire l'Hiſtoire, ſe nommoit véritablement Eole, & deſcendoit de l'ancien Roi de ce nom, qui étoit fils de Deucalion, dont les deſcendans après

DIEUX d'Occident. L. II. C. IX.

avoir donné plusieurs Rois à la Grece, envoyerent plusieurs Colonies dans l'Asie mineure, dont ils peuplerent les côtes & passerent ensuite en Italie ; & voici comment Diodore de Sicile parle de cette derniere transmigration (1). Mimas, fils d'Eole, regnoit dans une partie de la Thessalie : son fils Hippotus qui lui succeda fut pere d'Eole II. & celui-ci d'Arnès qui donna son nom à la capitale de son Royaume. Cette Princesse s'étant laissée seduire par son Amant, son pere la vendit à un Marchand de Metaponte, qui la mena en Italie où elle accoucha peu de temps après de deux fils, qui furent adoptés par leur Maitre. Un meurtre qu'ils commirent dans la suite, les fit chasser de Metaponte : Eole se retira chez Liparus, fils d'Ausonn, qui regnoit sur les Isles Liparies, dont il épousa la fille, & lui succéda après sa mort. Eole eut plusieurs enfans : Astioche l'aîné regna sur les mêmes Isles, qu'on nommoit Eoliennes, du nom de son pere. Iocastes s'établit aux environs de Rheggio ; Xuthus, Androclée, Pheremon & Agathyrse regnerent dans plusieurs parties de la Sicile, & leurs descendans y demeurerent jusques à ce que les Doriens

(1) Liv. 1.

y envoyerent une colonie. Nous apprenons toutes ces circonſtances de Diodore de Sicile (1), de Strabon (2) & d'Euſtathe (3).

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. IX.

(1) Liv. 5.
(2) Liv. 1.
(3) Sur le ſeptiéme de l'Odyſſée.

Les vents, comme nous l'avons dit, avoient auſſi été érigés en Divinités; & quoique l'Antiquité nous ait tranſmis peu de choſes ſur le culte qu'on leur rendoit, nous apprenons cependant de Pauſanias (4) « qu'on voyoit au bas d'une » montagne qui étoit près de l'Aſope un » Autel conſacré aux vents, à qui, dit-il, » certaine nuit de l'année un Prêtre offre » des ſacrifices, & y pratique autour de » quatre foſſes je ne ſçais quelles cere- » monies ſecrettes, propre à appaiſer » leur fureur. Le même Prêtre pendant » cette ceremonie chante quelques vers » magiques, dont on dit que Medée ſe » ſervoit dans ſes enchantemens ». On decouvrit encore il y a quelques années près de Nettuno en Italie, un Autel conſacré aux mêmes Divinités, avec cette Inſcription : *Ara Ventorum.* Herodote (5) & Strabon aſſûrent que les anciens Perſes ſacrifioient aux vents *, & dès-là on ne peut pas douter qu'ils ne les ayent regardés comme des Divinités, puiſque le ſacrifice eſt la marque la moins équivoque du culte de latrie. Vitruve

(4) In Corinth.

(5) Liv. 7. * ἀνέμοις.

DIEUX d'Occident. L. II. C. IX.

parle de cette celebre Tour des vents qui étoit à Athenes, que M. Spon qui la découvrit, a fait deſſiner, & en a donné la deſcription dans le Tome ſecond de ſon voyage de Grece (1). On voyoit ſur cette Tour les huit principaux vents repréſentés avec leurs noms; mais on ne peut rien conclure de ce monument pour le culte rendu aux vents: Vitruve n'en parle que comme d'un morceau ſingulier d'Architecture.

(1) Pag. 176.

Voici ce qu'on peut tirer du peu de monumens qui nous reſtent, touchant la maniere de repréſenter les Vents. Sur la Tour dont on vient de parler, les huit principaux ſont repréſentés comme de jeunes hommes avec des ailes, dont l'un paroît ſouffler, l'autre verſer de l'eau d'une cruche, &c. Dans un Manuſcrit de M. de Peyreſc, conſervé dans la Bibliotheque de S. Victor, on voit un bas-relief qui repréſente quelques Divinités, avec les Signes du Zodiaque, & un Vent qui ſouffle, qui a des oreilles de Satyre, & deux ailes ſur le devant de la tête, comme Mercure. Enfin le Vent qui étoit à l'Autel de Nettuno, ſouffle dans une Coquille à peu près comme un Triton.

CHAPITRE X.

Des Sirenes.

PERSONNE n'ignore que les Poëtes repréſentent les Sirenes comme de belles perſonnes qui habitoient des rochers eſcarpés ſur le bord de la mer, où ayant attiré les paſſans par la beauté de leur chant, elles les faiſoient perir. Les uns veulent qu'elles fuſſent filles du fleuve Acheloüs & de la Nymphe Calliope, d'autres prétendent qu'elles ſortirent du ſang de la playe qu'Hercule fit au Dieu de ce fleuve, en lui arrachant une corne. Leur nombre n'eſt pas determiné : Homere n'en reconnoiſſoit que deux, d'autres en admettoient cinq; ſçavoir, Leucoſie, Ligie, Parthenope, Aglaphon & Mopſe; d'autres enfin ne reconnoiſſent que les trois premieres de celles que je viens de nommer (1).

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

On debite pluſieurs fables ſur leur ſujet : Ovide dit qu'elles accompagnoient Proſerpine lorſqu'elle fut enlevée, & que les Dieux leur accorderent des ailes

(1) Servius in lib. 5. Æn.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

pour aller chercher cette Princeſſe (*a*). Il ajoute que dans le deſeſpoir où elles furent de n'en point apprendre de nouvelles, elles s'arrêterent ſur des rochers où leur occupation fut de faire perir ceux qu'elles y attiroient.

(1) Odyſſ. l. 11.

Homere (1) qui place les Sirenes au milieu d'une prairie enſanglantée du meurtre de ceux qu'elles avoient fait mourir (*b*), nous apprend que le Deſtin leur avoit permis de regner juſqu'à ce que quelqu'un les eût trompées ; que le prudent Ulyſſe fut celui qui accomplit leurs deſtinées, ayant évité leurs embûches en bouchant les oreilles de ſes Compagnons avec de la cire, & ſe faiſant attacher au mât de ſon Vaiſſeau. Il ajoûte qu'elles en conçurent tant de deſeſpoir, qu'elles ſe précipiterent dans la mer, où elles furent changées en poiſſons de la ceinture au bas. C'eſt, pour le dire en paſſant, au ſujet de ces deux opinions

(a) *An quia cùm l·geret flores Proſerpina vernos, De numero comitum miſtæ Sirenes eratis ? Quam poſtquam toto fruſtra quæſiſtis in orbe, Protinùs ut veſtram ſentirent æquora curam, Poſſe ſuper fluctus alarum inſiſtere remis Optaſtis : facileſque Deos habuiſtis, & artus Vidiſtis veſtros ſubitis flaveſcere pennis.* Metam. l. 6.

(*b*) Virgile les place ſur des rochers environnés d'oſſemens.

Jamque adeò ſcopulos Sirenum adducta ſubibat, Difficiles quondam, multorumque oſſibus albos. Æneid. l. 5.

d'Homere & de Virgile, qu'on agita il y a quelques années la queſtion, ſi les Sirenes étoient regardées par les Poëtes comme des poiſſons, ou comme des oiſeaux. Un illuſtre Prelat (1) crut décider la choſe, en diſant qu'avant leur Metamorphoſe, c'eſt-à-dire, avant qu'elles ſe fuſſent jettées dans la mer, on les regardoit comme des oiſeaux à cauſe des ailes que les Dieux leur avoient données; mais que depuis on doit les mettre au nombre des Divinités de la mer.

DIEUX d'Occident. L. II. C. X.

(1) M. Huet.

Il falloit ajoûter à cela, qu'on doit conſiderer les Sirenes dans trois temps: d'abord c'étoient de belles filles, des Nymphes qui n'avoient rien de monſtrueux; c'eſt ainſi qu'elles étoient lorſqu'elles accompagnoient Proſerpine, & qu'elles cueilloient des fleurs avec elle dans les prairies d'Enna:

Cum legeret flores Proſerpina vernos,
De numero comitum miſtæ Sirenes eratis;

& qu'après avoir cherché cette Princeſſe par terre ſans la trouver, elles demanderent aux Dieux des ailes pour courir les mers:

Protinùs ut veſtram ſentirent æquora curam,
Poſſe ſuper fluctus alarum inſiſtere remis
Optaſtis;

ce qui leur fut accordé:

DIEUX d'Occident. L. II. C. X.

. . . *Facileſque Deos habuiſtis, & artus*
Vidiſtis veſtros ſubitis flaveſcere pennis :

On doit dès-lors les regarder comme des oiſeaux avec des viſages de filles :

. . . . . *Cum virginis ora geratis.*

Enfin du moment que par le deſeſpoir d'avoir été vaincues par Ulyſſe, elles ſe précipiterent dans la mer, on doit les conſiderer comme des poiſſons & des Divinités de la mer.

Cependant, pour ne rien diſſimuler, je crois que M. Huet s'eſt trompé, & jamais l'Antiquité n'a regardé les Sirenes comme des poiſſons : ni Homere, qui les peint ſeulement ſous la figure de femmes voluptueuſes ; ni Virgile, ni Servius ſon Commentateur ; ni Ovide, qui les décrit ainſi :

. . . . . *Vobis, Acheloides, undè*
Pluma, pedeſque avium, cum Virginis ora geratis ?

ni aucun des autres Anciens, que je ſçache, n'en a jamais eu cette idée ; & quand Homere dit que le deſeſpoir d'avoir été vaincues par Ulyſſe les porta à ſe précipiter dans la mer, il ne parle point de leur metamorphoſe en poiſſon : ce ſont les Peintres, les Sculpteurs, & les Relations qui parlent du poiſſon Sirene,

Sirene, qui ont donné lieu à repréſenter les Sirenes des Poëtes ſous cette figure. On en trouve même ſur d'anciennes Medailles avec des pieds de Coq ou de Moineau (*a*), & de differentes autres figures (*b*).

Si après toutes ces diſcuſſions nous voulons remonter à la ſource de cette fable, Servius nous apprendra qu'elle tire ſon origine de certaines Princeſſes qui regnoient autrefois ſur les côtes de la mer de Toſcane, près de Pelore & de Caprée, ou dans trois petites Iſles de la Sicile qu'Ariſtote appelle les Iſles des Sirenes. Ces petites Reines étoient fort débauchées, & attiroient par leurs charmes les Etrangers, qui ſe perdoient dans leur Cour par la molleſſe & par la dépenſe. Voilà ſans doute le fondement de tout ce qu'Homere dit des Sirenes (1), qu'elles enchantent ceux qui ont l'imprudence de les approcher & d'écouter leurs chants; qu'elles les retiennent dans une vaſte prairie où l'on ne voit que des monceaux d'oſſements, & que des cadavres que le Soleil acheve de ſecher. Jamais, ajoute ce Poëte, leurs femmes &

(1) Odyſſ. l. 12.

(*a*) Voyez le Traité qu'a fait ſur ce ſujet M. l'Abbé Nicaiſe.

(*b*) Ovid. liv. 5. Metam. Elian. liv. 7. Servius, *in Æneid.* Voſſius, *de Idol.* l. 3. & l'Abbé Nicaiſe, *loc. cit.*

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

leurs enfans ne vont au-devant d'eux, les saluer & se rejouir de leur retour ; ils y periſſent tous.

(1) Proverb. c. 9.

Ce que Salomon dit (1) des malheurs où s'expoſent ceux qui s'abandonnent aux charmes de la volupté, ne ſert il pas admirablement à confirmer l'idée que le Poëte Grec & le Commentateur de Virgile nous donnent des Sirenes ? « Ces » femmes inſenſées, dit le ſage Roi, appellent ceux qui paſſent près d'elles, » & qui continuent leur chemin. Que » les petits, diſent-elles, ſe détournent » pour venir à nous. Les eaux dérobées (*c'eſt-à dire les plaiſirs dérobés*) » ſont plus douces, & le pain qu'on » mange en ſecret eſt le plus agréable : » ces inſenſés ignorent que près d'elles » ſont les Geants, & que leurs Convives » ſont dans le plus profond de l'Enfer.

Quelque naturelle que ſoit l'explication que Servius donne à la fable des Sirenes, il y a des Auteurs qui croient qu'elle n'a d'autre fondement que l'équivoque du mot Grec *Syrein*, qui veut dire *tirer à ſoi*, ou *Syra*, qui ſignifie *chaîne*, ou ſelon Bochart, du mot hebreu *Sir*, qui veut dire *Cantique*, ou *Chanſon*, d'où l'on a compoſé le nom des *Sirenes*, comme qui diroit *Chanteuſes*.

Ne pourrois-je pas, pour concilier ces Auteurs, dire qu'il y a eu véritablement des Princeſſes débauchées qui demeuroient ſur les bords de la mer, & qui ont donné lieu à toutes ces fables; mais que le nom des Sirenes ne leur a été donné dans la ſuite, que parce que ceux qui trouverent dans l'ancienne langue le mot *Sir*, ou *Syrein*, qui marquoit leur caractere, le prirent pour leur nom? & lorſqu'on a dit qu'elles étoient filles du fleuve Acheloüs, c'eſt que l'Iſle de Taphos, d'où on dit que ces filles étoient ſorties pour venir s'établir à Caprée, eſt à l'embouchure de ce fleuve.

Au regard des temps où elles vivoient, Ovide nous apprend que c'étoit du temps de Proſerpine, & qu'elles accompagnoient cette Princeſſe dans les prairies du mont Etna où elle fut enlevée. Homere les fait vivre du temps d'Ulyſſe, après la guerre de Troye; & je penſe que pour accorder ces opinions differentes, nous pouvons dire qu'elles n'ont pas vécu dans le même temps, mais les unes après les autres; que leur regne a duré juſqu'au temps d'Ulyſſe, qui fit peut-être périr la derniere Princeſſe de cette Iſle. Il ne faut pas s'étonner que

Dieux d'Occident. L. II. Ch. X.

les Poëtes ayent réuni tout ce qu'ils ont dit des Sirenes : ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils ont rapproché ou reculé de pluſieurs ſiécles les événemens des temps fabuleux ; & je crois que cela vaut mieux que de dire ſimplement que par la magnifique fable des Sirenes, Homere n'a eu d'autre vûe que de nous apprendre que ſon Heros évita les charmes de la volupté, lui qui le fait demeurer ſept ans chez Calypſo, & qu'il rend ſi amoureux de Circé. Je ne dois pourtant pas diſſimuler qu'un ancien Auteur (1) a cru que l'origine de la fable des Sirenes vient de ce qu'auprès des Promontoires, ou de Sorente ou de Caprée, on entendoit un certain bruit harmonieux cauſé par les flots de la mer, reſſerrés entre des rochers, ce qui attiroit les paſſans qui y faiſoient quelquefois naufrage. Sur quoi on peut dire que cette circonſtance n'a peut-être pas peu contribué à embellir la fable ; du moins une pareille harmonie, mais beaucoup plus déſagréable, a-t-elle contribué à celle de Charybde & de Scylla, comme nous le dirons une autre fois (2).

(1) Archipe : V. Nat. l. 5.

(2) Hiſt. d'Ulyſſe.

Mais, que veulent dire les Relations qui nous apprennent que les Pêcheurs ont quelquefois trouvé des Sirenes dans

la mer, à peu près comme celles que les Peintres repréſentent dans leur Tableaux, & qu'ils ont apportées à la Cour des Princes ? Je réponds à cela, qu'on a quelquefois trouvé des monſtres dans la mer, qui avoient une figure aſſez reſſemblante au viſage d'une femme, avec une queue de poiſſon, mais fort noirs & couverts d'écailles, & qui ne reſſembloient nullement ni aux Sirenes, ni aux Tritons des Poëtes ; & l'on doit penſer que tous ces prétendus monſtres, Satyres, Nymphes, Sirenes, &c. dont les Relations des Voyageurs ſont remplies, n'ont jamais exiſté que dans le pays que Rabelais nomme le pays de Tapiſſerie.

Si l'on me demande encore ce qu'entendoit le ſaint homme Job (*a*), lorſqu'il diſoit qu'il pleuroit ſes malheurs ſur le ton des Sirenes ? Je crois qu'il ne vouloit parler que de certains oiſeaux, qui, ſelon Pline (1), endormoient les paſſans par la douceur de leurs chants ; & comme ils habitoient dans les déſerts, le ſaint homme a voulu marquer par-là, l'affreuſe ſolitude où il étoit réduit : *ſicut paſſer ſolitarius in tecto.*

(1) Liv. 10. c. 49.

(a) *Factus ſum frater Sirenum, & ſodalis paſſerum.* Job, cap 30.

DIEUX d'Occident. L. II. Ch. X.

On trouve des Interprétes de l'Ecriture-Sainte qui ont prétendu que le Prophête Isaie (1) avoit aussi voulu parler des Sirenes, lorsqu'il prédit que la ville de Jerusalem seroit habitée par des monstres qui devoient avoir la partie superieure du corps semblable à une belle femme, & les pieds & la queue d'un âne : c'est du moins cette idée qui a donné lieu à l'ancien Architecte qui a bâti l'Eglise de Notre-Dame de Paris, de faire graver sur un des Portiques une Sirene avec le corps d'une femme, & les pieds & la queue de cet animal (2). J'avoue que les Septante, & après eux saint Jerôme, ont traduit le mot *Tanin*, dont s'est servi le Prophete, par celui de *Sirenes* ; mais il est clair qu'Isaïe n'a voulu marquer en cet endroit-là, que la solitude où devoit être réduite un jour la ville de Jerusalem, en prédisant que les monstres mêmes y feroient leur sejour ; & qu'il n'a fait aucune allusion à la fable des Sirenes, non plus que le Prophete Jeremie, aux Lamies (*a*) qui

(1) Cap. 13. *vers. ultim.*

(2) Nicaise *loco cit.*

(*a*) Philostrate, *in vita Apol.* dit que les Lamies avoient visage comme une femme, & la gorge fort blanche qu'elles faisoient voir aux passants pour les attirer & les devorer. On croit que le nom de Lamie vient de *Lamos*, qui veut dire *rosier*, ou de *Laniare*, qui veut dire *devorer*, ou plûtot du mot Arabe *Lanama*, qui selon Bochart, signifie la même

découvroient leur sein aux passans pour les attirer & les dévorer, & qui étoient des especes de Dragons qui se cachoient dans les buissons, où ils dévoroient les passans qui s'en approchoient.

chose. Il y a eu autrefois une Lamie, Maîtresse de Jupiter, dont Junon fit mourir les enfans: elle devint si furieuse, qu'elle devoroit tous ceux qu'elle trouvoit.

LIVRE TROISIEME.

Des Dieux de la Terre.

Dieux d'Occident. Liv. III.

L'ANCIEN Paganisme ne s'étoit pas contenté de remplir le Ciel & la Mer de Dieux & de Déesses, il en avoit encore peuplé toute la Terre. La Terre elle-même étoit une Divinité, & toutes ses parties avoient leurs Dieux particuliers; ainsi les bois avoient leurs Dryades, leurs Hamadryades, leurs Satyres, &c. Les montagnes leurs Oréades; les bleds, les jardins, & les campagnes, une infinité de Dieux particuliers qui y présidoient, & qui veilloient à la conservation des fruits; les maisons, leurs Lares & leurs Penates, & chacun de ces Dieux avoit ses fonctions marquées, ses honneurs & son culte. Il est vrai que la plûpart de ces Dieux n'étoient que des Etres physiques, que la crainte ou le besoin avoient fait inventer; on ne peut pas nier cependant qu'il n'y en ait eu

quelques-uns qu'on peut regarder comme des Dieux animés : c'étoient des hommes illuſtres, qui s'étoient diſtingués, ou dans la culture des champs & des jardins, ou par quelque invention utile au labourage, & qui pour cela avoient reçu les honneurs de l'Apotheoſe.

Au reſte, ces Dieux de la Terre & de la Campagne n'étoient pas tous du du nombre de ceux qu'Ovide appelle la *Populace des Dieux*, & il y en avoit du premier ordre. Varron qui les invoque au commencement de ſon Ouvrage de la Vie Ruſtique, dit qu'il y en avoit douze, qu'il appelle *Conſentes*, differens de ces douze grands Dieux du conſeil, dont nous avons parlé dans le premier Volume. D'abord Jupiter & la Terre, dont l'un étoit le pere & l'autre la mere ; 2°. Le Soleil & la Lune, auſquels on a de ſi grands egards dans le temps des ſemailles, & qui influent beaucoup ſur les fruits de la campagne & ſur la recolte. 3°. Cerès & Bacchus, dont les productions ſont ſi néceſſaires à la vie. 4°. Robigus & Flora, qui empêchent que les fruits ne ſe gâtent, & qui les font fleurir & meurir à propos. 5°. Minerve & Venus, dont l'une avoit

DIEUX d'Occident. Liv. III.

soin des Oliviers, & l'autre des Jardins. 6°. Enfin l'Eau, & *Bonus-Eventus*, parce que sans eau la terre demeure seiche, & sans le bon succès, on ne fait point de récolte, ou on la fait mauvaise.

Virgile, dans le commencement de ses Georgiques, fait à peu près une invocation pareille, & semble avoir copié Varron : « Astres, qui éclairez l'Univers, dit-il, qui nous ramenez tour à » tour les diverses saisons de l'année : » vous Bacchus, vous Cerès, Divinités » qui nous avez appris à préferer les » moissons aux glands de nos forêts, & » à mêler avec l'eau de nos fleuves cette » divine liqueur que vous avez inven- » tée : Faunes, Dryades, Dieux tute- » laires des Campagnes, venez ensem- » ble à mon secours, ce sont vos bien- » faits que je chante : & toi, Neptune, » à qui la terre frappée de ton trident, » offrit un cheval fougueux ; divin ha- » bitant des bois, Aristée, dont les » nombreux troupeaux paissent dans les » gras pâturages de l'Isle de Cée ; Pan » Dieux des Bergers, quittez vos fo- » rêts & vos montagnes, le Lycée & le » Menale, dont le sejour fait toutes » vos délices ; venez, Dieu que Tegée » revere, venez favoriser mon entre-

» priſe. Minerve, qui fites ſortir de la terre le premier Olivier; Triptoleme, qui fûtes l'inventeur de la charrue; & vous Sylvain, venez, appuyé ſur le tronc d'un Cyprès qui ſert à affermir vos pas: enfin vous tous, Dieux & Déeſſes, dont le ſoin s'étend ſur les campagnes, qui répandez dans le ſein de la terre une ſecrette fécondité, & qui verſez les pluyes abondantes ſur les champs cultivés ».

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. I.

Telle eſt d'abord l'idée qu'on doit avoir des Dieux de la Terre : commençons par le Génie qu'on croyoit l'animer.

CHAPITRE I.

Démogorgon.

NOUS mettons avec raiſon Démogorgon à la tête des Divinités de la Terre, puiſqu'il en étoit le Génie, comme ſon nom le ſignifie (*a*). Boccace dans ſa Genealogie des Dieux (1), en parle ſur l'autorité de Theodontion,

(1) Liv. I.

(*a*) Ce nom eſt compoſé de deux mots grecs δεῖμος & γοργῶν; *Genie ou Intelligence de la terre.*

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. 1.

qui avoit lui-même copié Pronapidès ; & ce qu'il en raconte se réduit à ceci. Demogorgon étoit un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle & défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre. Il avoit pour compagne l'Éternité & le Chaos : s'ennuyant, ajoute-t-on, dans cette triste solitude, il fit une petite boule sur laquelle il s'assit, & s'étant élevé en l'air, il environna toute la terre, & forma ainsi le Ciel. Ayant passé par hazard sur les monts Acro-Cerauniens (*a*), il en tira de la boue enflammée, qu'il envoya dans le Ciel pour éclairer tout le monde, & forma ainsi le Soleil, qu'il donna en mariage à la Terre, d'où nâquirent le Tartare & la Nuit, &c.

Les Auteurs que j'ai cités donnent plusieurs enfans à Démogorgon, & Boccace en a dressé un arbre généalogique. Le premier de ses enfans étoit la Discorde litigieuse. Démogorgon, disoit Pronapidès, troublé dans le fond de son antre par les douleurs que sentoit le Chaos, lui ouvrit le ventre & en tira la Discorde, qui sortit du fond de la

(*b*) Mot qui veut dire, *frappé de la foudre*. Le sommet de ces Montagnes jettoit quelquefois des flammes ; ce qui suffit pour expliquer cette circonstance de la fable.

Terre, pour venir habiter sur sa superficie. Il en tira de même Pan, qui est son second fils, & les trois Parques, Clotho, Lachesis, & Atropos; puis le Ciel, Python, & la Terre qui fut son huitiéme enfant. La Terre eut ensuite plusieurs autres enfans dont on ignoroit le pere; sçavoir, la Nuit, le Tartare, Pharca, Tagès, & Antée. Le neuviéme enfant de Démogorgon fut l'Erebe qui eut lui-même une grande posterité; mais j'ai honte de rapporter de pareilles rêveries.

Il est aisé de juger que ce n'est là qu'une fable physique, une Theogonie particuliere, sous l'enveloppe de laquelle les Anciens ont renfermé d'une maniere fort grossiere le mystere de la création du monde, qu'une Tradition défigurée leur avoit appris. Voici à peu près de quelle maniere cette fable s'est introduite. Les Arcadiens ayant vû que la terre portoit d'elle-même des fleurs & des fruits; qu'elle formoit des fontaines, des ruisseaux & des Rivieres; qu'elle jettoit souvent des feux & des flammes, & qu'elle étoit sujette à des tremblemens, s'imaginerent qu'elle étoit animée, & donnerent à la Divinité qu'ils crurent qui y présidoit, le nom de *Dé-*

DIEUX d'Occident. Liv. III.

mogorgon. On avoit tant de vénération pour ce nom terrible, qu'il n'étoit pas permis de le prononcer; & on peut croire que ce que Lucain (1) & Stace (2) disent du Dieu qu'il n'est pas permis de nommer, doit s'expliquer de Démogorgon.

(1) Liv. 6.
(2) Liv. 4.

Il y a apparence que les Philosophes n'entendoient par cette Divinité, que cet esprit de chaleur qui donne la vie aux plantes (*a*); mais le peuple s'imaginoit que c'étoit un véritable Dieu, résidant aux entrailles de la terre, auquel on offroit des sacrifices, sur-tout en Arcadie. N'oublions pas de dire cependant que quelques Auteurs ont cru que Démogorgon avoit été un Magicien si habile dans son art, qu'il gouvernoit à son gré les Ombres & les Esprits aëriens, se faisoit obéir en tout ce qui leur commandoit, & punissoit séverement ceux qui n'exécutoient pas ses ordres.

(*a*) *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*
Mens agitat molem. Virgil. Georg. lib. 2.

CHAPITRE II.

De la Terre, adorée sous differens noms.

LA Terre fut une des principales & des plus anciennes Divinités du Paganisme, & il y a eu peu de Peuples idolâtres qui ne lui ayent rendu un culte religieux : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les Philosophes ont pensé ou du moins affecté de penser comme le peuple. Platon dit dans le Timée & dans les Loix, que le Monde, le Ciel, les Astres, & la Terre, sont autant de Divinités ; Heraclide de Pont son Disciple, sans parler des autres, range aussi la Terre au nombre des Dieux, surquoi on peut consulter Ciceron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux.

On sçait que la Terre a porté plusieurs noms : le plus ancien de tous est celui de Titaïa, ou Titée, dont parlent Sanchoniathon, Diodore, & plusieurs autres Anciens. Ce nom, comme nous l'avons dit dans l'Histoire des Princes Titans qui étoient ses enfans, signifie *boue*, ou

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. I.

terre, & dès-là il lui étoit très-convenable, auſſi-bien que celui d'*Uranus* à ſon époux, qui ſignifioit le Ciel : & comme les Payens ne reconnoiſſoient rien, après le Chaos, de plus ancien que le Ciel & la Terre, on en doit conclure que c'étoient leurs deux premieres Divinités. Un autre nom de la Terre étoit celui de *Rhea*, femme de Chronos ou Saturne, Déeſſe plus jeune d'une génération que Titée, mais ſouvent confondue avec elle : on la confondoit encore avec Diane, Cerès & Proſerpine, avec cette diſtinction cependant, que Diane étoit priſe pour l'Hemiſphere ſuperieur de la Terre, & Proſerpine, ainſi que le Dieu Tellumo, que l'on avoit cru le même que Pluton, pour l'Hemiſphere inferieur ; enfin *Ops*, & *Tellus*, *Veſta*, *Bona-Dea*, Cybelle, la Grande-Mere, étoient auſſi d'autres noms qu'on donnoit à la Terre (*a*). Comme nous avons ſuffiſamment parlé des Déeſſes qui portoient les premiers de ces noms, il ne nous reſte qu'à expoſer la Mythologie ancienne par rapport aux autres.

Varron dans ſaint Auguſtin (1), rend

(1) De Civ. Dei, l. 7. c. 24.

(*a*) Nous avons trois Hymnes ſous le nom d'Orphée en l'honneur de la Terre, l'un ſous le nom de Rhea, l'autre ſous celui de la mere des Dieux, & le troiſiéme ſous ſon nom propre de Terre.

raiſon de ces differents noms, & en explique le myſtere. » Ils croyent, dit-il, » que Tellus eſt la Déeſſe Ops, parce » qu'elle s'amende par le travail (1); la » Mere des Dieux, parce qu'elle engen- » dre beaucoup de choſes; la grande- » Mere, parce qu'elle produit des ali- » mens; Proſerpine, parce que les bleds » ſortent de ſon ſein; Veſta, parce qu'elle » ſe revêt d'herbes & de gazons: c'eſt » ainſi qu'ils rapportent pluſieurs Déeſſes » à celle-ci, & avec quelque fonde- » ment. On l'appelle auſſi, *dit le même* » *Auteur*, la Mere des Dieux: le tam- » bour qu'on lui donne, eſt une figure » du globe de la terre; les tours qu'elle » porte ſur la tête, repréſentent les vil- » les; les ſiéges dont elle eſt environ- » née, marquent que tandis que toutes » choſes ſe meuvent autour d'elle, elle » ſeule demeure immobile. Les Prêtres » Eunuques qui la ſervent, montrent » que pour avoir des grains & des ſe- » mences, il faut cultiver la terre, parce » que tout ſe trouve dans ſon ſein. De » ce qu'ils s'agitent & ſe tourmentent » devant elle, c'eſt pour apprendre à » ceux qui cultivent la terre à ne de- » meurer pas oiſifs, parce qu'ils ont tou- » jours quelque choſe à faire. Le ſon

DIEUX d'Occident. Liv. III. C. I.

(2) Ops, ab opere.

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. I.

» des cymbales, marque le bruit que » font les outils du labourage ; & elles » ſont d'airain, parce que ces outils » étoient autrefois de ce metal, avant » qu'on eût trouvé le fer. Le Lion dé- » lié & apprivoiſé, fait entendre qu'il » n'y a point de terre ſi ſauvage & ſi » ſterile, qui ne puiſſe être domptée & » cultivée ».

Les Romains & les autres Peuples du pays Latin ſacrifioient à la Terre, dans différentes ſaiſons de l'année. D'abord le 24. de Janvier, pour la prier de donner croiſſance aux grains, & aux autres fruits qu'elle porte ; & les fêtes qu'on célébroit à cette occaſion, s'appelloient *les Féries de la Semaille*, *Feriæ Sementinæ*. La ſeconde Fête qu'on célebroit à ſon honneur, & dans laquelle on l'invoquoit pour qu'elle reçût du Soleil une chaleur moderée, & des rayons favorables à la conſervation des fruits, étoit nommée *la Fête de la Joye* ; c'eſt du moins comme je crois qu'il faut traduire le nom d'*Hilaria* qu'elle portoit : on la célébroit le huitiéme des Kalendes d'Avril, temps auquel les jours, comme le remarque Macrobe (*a*), commencent

(a) *Celebratur Lætitiæ exordium ad octavum Kalendas Aprilis, quem diem Hilaria appellant, quo primùm tempore Sol*

à être plus longs que les nuits.

Dieux d'Occident. L. III. Ch. I.

Cœlius Rhodiginus (1) croit que cette Fête étoit célébrée en l'honneur de Pan; mais il eſt contredit en cela par toute l'Antiquité, qui atteſte que c'étoit à la Terre, ſous le nom de la grande-Mere des Dieux, qu'elle étoit conſacrée. Je pourrois alléguer pour le prouver, le témoignage d'une infinité d'Auteurs; mais je me contente de nommer le ſeul Herodien, qui le dit poſitivement, (*b*) & qui a été ſuivi en cela par Lylio Giraldi, Caſaubon, le P. Petau, Lacerda, Lazius, Struck, Meurſius, Gronovius, & pluſieurs autres.

(1) Ant. 6. c. 16.

La troiſiéme Fête qui étoit célébrée le premier jour de Mai en l'honneur de la Terre ſous le nom de la Bonne Déeſſe, étoit appellée *Damium*, d'un nom de cette Déeſſe, qu'on ſurnommoit *Damia*, ainſi que nous l'apprenons de Feſtus: *Dea quoque iſta* Δαμία *appellabatur.* Les Critiques ſont embaraſſés de la ſigni-

longiorem diem nocte protendit. Macr. Sat. l. 1: c. 21.

(*b*) *Veris initio, ſtato ſolemnique die pompam Matri Deûm Romani celebrant. In ea, quæ apud quemque ſunt divitiarum præcipua, ſuppellexque pleraque Imperatoria, materiæ aut artis ſpectandæ, præferri ante Deam ſolent. Paſſimque omnibus ludendi licentia permiſſa, ſic ut perſonas induant quas cuique libitum, nullamque non Magiſtratuum quoque imaginem, prout cujuſque ſtudium, repræſentent: ſic ut non temerè à falſis veras dignoſcas.*

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. I.

fication de ce nom, & lui donnent plusieurs étymologies, mais Cicéron nous en apprend la véritable (*a*).

(1) De Har. Resp.

Lorsque le temps destiné à la célébration de cette Fête étoit arrivé, les Vestales se transportoient dans la maison du souverain Pontife, pour faire un Sacrifice à la Bonne Déesse, Divinité mystérieuse dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. Ce Sacrifice institué pour le salut & la prospérité du peuple Romain, se faisoit avec de grands préparatifs, & une étonnante circonspection. On ornoit à grands frais le logis où la Fête se célebroit, & comme on choisissoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumieres en éclairoient les appartemens. Le principal soin étoit de n'admettre à cette Fête que des femmes, d'en écarter les hommes, aussi-bien que le maître même de la maison, ses enfans & ses esclaves d'un

(*a*) Δᾴμιον est un mot du Dialecte Dorique, & est mis pour δήμιον, c'est-à-dire, δημόσιον *public* Paulus & ceux qui l'ont suivi ont pris cette expression pour une contre-verité, comme si elle signifioit qu'il n'y avoit rien de moins public que cette fête, qui étoit celebrée en particulier par les femmes; au lieu que sa veritable signification vient de ce que c'étoit pour le Peuple qu'on y offroit le sacrifice à la bonne Deesse, c'est ainsi que Ciceron l'entend. Haruſp. Resp. c. 17. *Sacrificium bonæ Deæ per Virgines Vestales pro populo, seu pro salute populi Romani fiebat, & in ea domo in qua erat imperium.*

autre ſexe que celui de la Déeſſe qu'on honoroit. La ſuperſtition alloit juſqu'à condamner les fenêtres par où les paſſans auroient pû appercevoir des myſteres ſi ſecrets, & juſqu'à tirer des rideaux ſur les peintures qui repréſentoient des hommes, ou des animaux mâles.

Le même voile qui nous a caché les myſteres de Cerès Eléuſine, nous a dérobé la connoiſſance du culte ſecret qui s'obſervoit pendant la Fête conſacrée à la Bonne Déeſſe. Il n'eſt pas poſſible de parler avec certitude du nom de cette Divinité, & des hommages qu'on lui rendoit. Les Hiſtoriens même de Rome avouent ſur ce point leur ignorance, & ce que quelques-uns en ont dit, ne paſſe pas le bornes de la conjecture. Macrobe attribue le titre de Bonne Déeſſe à Cybele, ou à la Terre, parce qu'etant la ſource de tous les biens, elle fournit à nos beſoins. Plutarque ſemble la confondre avec Flore, autre ſorte de Divinité dont nous parlerons dans ce Livre. Varron prétend qu'elle fut femme de Faunus, & que ſa conduite pleine de modeſtie & de pudeur, lui merita les honneurs divins. Elle fut ſi chaſte, ajoute cet ancien Auteur, que jamais elle n'en-

Dieux d'Occident. L. III. Ch. I.

visagea d'autre homme que son mari. Pour cette raison les femmes seulement étoient admises au Sacrifice solemnel qui se célébroit tous les ans pour honorer sa memoire. La superstition du peuple alloit même jusqu'à se persuader que la Déesse devoit frapper d'aveuglement tout homme qui auroit osé porter ses regards sur les mysteres qui faisoient l'objet de la cérémonie.

Le lieu où se faisoit cette Fête nocturne étoit paré de fleurs & de différens feuillages; on en excepte le myrthe, soit parce que selon la Tradition fabuleuse rapportée par Plutaque, Faunus employa les branches de cet arbrisseau, pour punir l'intempérance de sa femme, qui avoit bû du vin contre l'usage de ces temps-là; soit parce que le myrthe est consacré à Venus Déesse impudique, dont le culte ne s'accordoit point avec celui d'une Divinité reconnue par les Romains pour un modéle de la chasteté conjugale.

Quoique la plûpart des Modernes ayent cru que la célébration de ce Sacrifice mysterieux fût fixée dans la maison du souverain Pontife, nous avons la preuve du contraire dans le discours de Ciceron sur les Reponses des Aruspices.

Il dit que le lieu preſcrit pour cette ſolemnité, ne pouvoit être ailleurs que dans le logis des premiers Magiſtrats, qui par la prérogative attaché à leurs charges, avoient ce qu'il appelle *Imperium*, c'eſt-à-dire une autorité abſolue, & le droit d'Auſpices. Or ce droit ne convenoit qu'aux Conſuls & aux Préteurs : Dion confirme la même choſe (1), & Plutarque nous apprend qu'au temps de la conjuration de Catilina, les Dames Romaines célébrerent la Fête de la Bonne Déeſſe chez Ciceron, qui étoit alors Conſul.

DIEUX d'Occident. L. III. C. II.

(1) Liv. 57.

J'ai dit que cette Fête ſe célébroit le premier jour de Mai, ce qui ne doit s'entendre que depuis la réformation du Calendrier faite par Jules Céſar, car auparavant elle tomboit dans le mois de Décembre, comme il eſt aiſé de le prouver par la deuxiéme Lettre de Ciceron à Atticus (2). Elle eſt datée du premier jour de Janvier, & Ciceron y fait le recit de l'attentat de Clodius, comme d'une nouvelle toute recente. Les Calendriers qui ſuivirent la correction Julienne, placerent cette Fête au premier jour de Mai.

(2) Liv. 1.

Ajoutons que les Grecs avoient auſſi leur Bonne Déeſſe, & auſſi peu connue

que celle des Romains, par le soin qu'on avoit de cacher les infamies qui accompagnoient ses mysteres.

On ne dit rien ici de Clodius qui s'introduisit déguisé dans la maison de César, dans le temps qu'on y célébroit la Fête de la Bonne Déesse, ce qui obligea ce Dictateur de répudier sa femme Pompéia, parce que cette avanture n'est ignorée de personne.

Enfin la quatriéme Fête en l'honneur de la Terre, s'appelloit *Opalia*, d'Ops, un des noms de cette Déesse. Anciennement elle étoit célébrée le quatorze des Kalendes de Janvier, le même jour que celle des Saturnales, ce qui a fait croire à Suidas que cette derniere Fête étoit également célébrée en l'honneur de Saturne, & de la Mere des Dieux; en quoi il s'est certainement trompé, puisque lors de la reformation du Calendrier, les Saturnales passerent au seize des Calendes de Janvier, pendant que les Opales continuerent d'être célébrées le quatorze.

On ne sçait pas trop sous quelle figure les Romains représentoient la Terre : il y a apparence que c'étoit sous celle d'une femme; mais on ignore quelles marques particulieres la distinguoient des

des autres Déeſſes. Car quoiqu'elle fût confondue ſouvent avec Cybele, & les autres que nous avons nommées, elle avoit cependant une image & un culte particulier. Nous la voyons quelquefois repréſentée ſous la figure d'un Globe.

Dieux d'Occident. L. III. C. III.

CHAPITRE III.

De Cybele, ou de la mere des Dieux.

ON raconte tant de choſes particulieres de cette Déeſſe, que quoiqu'elle ſoit la même que la Terre, nous avons cru qu'elle meritoit un Chapitre particulier. Voici d'abord de quelle maniere Diodore de Sicile rapporte ſon Hiſtoire. (1).

» Les Phrygiens diſent qu'ils avoient » autrefois un Roi nommé Meon (*a*), qui regnoit auſſi ſur la Lydie. Ce Prince

(1) Liv. 3. c. 30.

(*a*) Ce Meon, que Xantus, dans Denys d'Halicarnaſſe appelle Manès, a été vrai-ſemblablement le premier Roi de Lydie, auſſi dit-on qu'il étoit fils de Jupiter; car dans le ſtyle des anciens Auteurs, le commencement des temps hiſtoriques de chaque nation eſt décrit comme le commencement du genre humain, & lorſque la ſucceſſion des Rois n'eſt plus connue, ils font habiter la terre par les Dieux, de quelqu'un deſquels le premier Roi deſcend toujours. Ce Meon, ou Manès donna ſon nom aux Méoniens.

» épousa une femme nommée Dindyme » (*a*) dont il eut une fille. Ne voulant » pas l'élever, il l'exposa sur le mont » Cybele : cependant les Dieux permi- » rent qu'elle fut allaitée par des femelles » de Leopards & d'autres animaux féro- » ces. Quelques Bergeres du lieu l'ayant » remarqué, enleverent cette enfant, & » l'appellerent Cybele, du nom du lieu » où elles l'avoient trouvée. Cette fille » devenue grande surpassoit ses compa- » gnes, non-seulement par sa beauté & par » sa sagesse, mais aussi par son esprit : car » elle inventa une flûte composée de » plusieurs tuyaux, & ce fut elle qui la » premiere fit entrer dans les Chœurs, » les tymbales & les tambours. Elle gué- » rissoit par des purifications & par des » airs de musique, les maladies des en- » fans & celles des troupeaux. Comme » elle avoit sauvé plusieurs enfans, & » qu'elle en avoit souvent entre les bras, » elle fut appellée d'un commun con- » sentement, Mere de montagne. Le » principal de ses amis étoit Marsyas, » Phrygien, homme recommandable par » son esprit & par sa tempérance (*b*).

(*a*) Xantus donne pour femme à Meon Callirhoé fille de l'Ocean.

(*b*) Voyez ce qu'on a dit de ce Marsyas, dans l'histoire d'Apollon.

» Cybele étant parvenue en âge de puberté, devint amoureuſe d'un jeune homme du pays, appellé d'abord Atys & enſuite Papas. Ses parens la reconnurent dans le temps qu'elle avoit eu un commerce ſecret avec lui, & qu'elle en étoit devenue groſſe. Ils la menerent ſans en rien ſçavoir à la cour du Roi ſon pere. Ce Prince la crut d'abord fille ; mais ayant découvert le contraire, il fit mourir Atys & les Bergeres qui avoient trouvé & nourri ſa fille, & il voulut qu'on laiſſât leurs corps ſans ſépulture. Cybele tranſportée d'amour pour ce jeune homme, & affligée de l'avanture de ſes nourrices, devint folle, & ſe mit à courir le pays en pleurant & en battant du tambour. Marſyas ayant pitié de ſon infortune, à cauſe de l'amitié qu'il lui avoit autrefois portée, ſe mit à la ſuivre : ils arriverent enſemble chez Bacchus à Nyſe, & ils y trouverent Apollon.

Dieux d'Occident. L. III. Ch. III.

» On dit qu'après que ce Dieu eut conſacré dans l'antre de Bacchus ſa lyre & les flûtes de Marſyas, il devint amoureux de Cybele, & l'accompagna dans ſes courſes juſqu'aux monts Hyperboréens. Vers ces temps-là les Phrygiens furent affligés par de

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

» cruelles maladies, & la terre ne pro-
» duiſoit plus aucun fruit. Ayant deman-
» dé à l'Oracle un ſecours à leurs maux,
» on dit qu'il leur ordonna d'enterrer le
» corps d'Atys, & d'honorer Cybele
» comme une Déeſſe : mais comme le
» corps d'Atys avoit été entierement
» conſumé par le temps, ils le repréſen-
» terent par une figure devant laquelle
» ils firent de grandes lamentations, &
» appaiſerent la colere de celui qu'ils
» avoient injuſtement mis à mort, cere-
» monie qu'ils ont conſervée juſqu'à pre-
» ſent. Ils inſtituerent à l'honneur de
» Cybele des Sacrifices annuels, ſur les
» mêmes Autels qu'elle avoit autrefois
» élevés : enfin ils lui bâtirent un ſuperbe
» Temple dans la ville de Peſſinunte
» en Phrygie, & y établirent des Fê-
tes ».

L'Auteur que je viens de copier, & qui compoſoit ſon Ouvrage de différents morceaux qu'il avoit recueillis, ou de ſes lectures, ou dans ſes voyages, après avoir parlé ainſi de Cybele dans le Livre troiſiéme, en rapporte au Livre 5e. une tradition tout-à-fait différente. « Du
» commerce que Jupiter avoit eu avec
» Electre l'une des filles d'Atlas, dit-il,
» nâquirent Dardanus, Jaſion, & Har-

» monie : celle-ci ayant épouſé Cad-
» mus dans le temps que cherchant Eu-
» rope il avoit paſſé juſques dans la Sa-
» mothrace, les Dieux voulurent bien
» aſſiſter au feſtin des nôces ; pluſieurs
» d'entr'eux firent des préſens aux ma-
» riés, & les autres Dieux applaudirent
» tous à ce mariage par des acclamations
» de joye. Quant à Jaſion, on dit qu'il
» épouſa Cybele, & qu'il eut de cette
» Déeſſe un fils nommé Corybas ; mais
» peu après ayant été mis au rang des
» Dieux, Cybele & Corybas ſe retire-
» rent en Aſie, où ils porterent les myſ-
» teres de la Mere des Dieux. Cybele
» épouſa enſuite le premier Olympus,
» qui la rendit mere d'Alée, à laquelle
» elle donna ſon nom de Cybele. Co-
» rybas de ſon côté ſe maria avec Thebé
» fille de Cilix, & donna le nom de Co-
» rybantes à ceux qui entroient dans une
» eſpece de fureur en celebrant les myſ-
» teres de la Déeſſe ».

Arnobe a dit qu'Atys étoit un jeune garçon qui gardoit les troupeaux, & que Cybele déja vieille en devint amoureuſe (*a*) ; & quoiqu'elle fût Reine, il ne

(a) *Contra decus ætatis illa Peſſimuntia Dyndimene in bubulci unius amplexu flagitioſa appetitione geſtire.* Lib. 4. adv. Gentes.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

laissa pas de la mépriser, ce qui fait dire à Tertullien, que Cybele avoit soupiré pour un ingrat (*a*). Mydas Roi de Pessinunte, continue Arnobe, voyant la fierté du jeune berger, en conçut bonne espérance, & lui destina sa fille en mariage; mais comme il appréhendoit la jalousie de la Reine amoureuse, il prit la précaution de faire fermer les portes de la ville le jour qu'on célébroit le mariage. Cybele avertie qu'une jeune rivale lui enlevoit son amant, courut comme une furieuse à Pessinunte, & en ayant fait rompre les portes, ou obligé les Gardes à les lui ouvrir, ce que la Fable exprime en disant que d'un coup de tête elle les avoit renversées, elle entra dans la ville avec ses troupes, y fit beaucoup de ravage, & ayant enfin trouvé Atys caché derriere un Pin, elle le fit traiter comme Cœlus avoit été traité par son fils (*b*). Agdistis, c'étoit le nom de la rivale de Cybele, n'ayant pû survivre à la disgrace de son Amant, se tua de désespoir.

(a) *Cybela Pastorem suspirat fastidiosum.* Apol. c. 15.

(b) Minutius Felix fait allusion à cette Histoire, lorsqu'il dit: *Cybele Dyndimene, pudet dicere, adulterum suum infeliciter implicitum, quoniam ipsa deformis erat & vetula, ut multorum Deûm matrem, ad stuprum illicere non poterat exsecuit: ut Deum scilicet faceret eunuchum.* In Octav.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

Servius (1), Tatien (2), Lactance & S. Auguſtin racontent un peu differemment l'Hiſtoire de Cybele & d'Atys; mais il paroît toujours qu'il s'agiſſoit des amours d'une vieille Reine pour un jeune homme qui la mépriſa. Quelques Auteurs prétendent que tout cela n'eſt fondé que ſur ce que le jeune Atys étant Prêtre de Cybele, ne garda pas la chaſteté qu'il lui avoit vouée, & qu'il s'en punit lui-même de la maniere la plus cruelle : & on n'ajouta que la Déeſſe l'avoit changé en Pin, que parce que cet arbre lui étoit conſacré. Mais il y a plus d'apparence, comme le remarque Voſſius (3), qu'il s'agit d'une véritable Hiſtoire ; & la difference qui ſe rencontre ſur ce ſujet dans les Auteurs ne doit point nous éloigner de ce ſentiment, puiſqu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver de l'uniformité ſur des Hiſtoires ſi anciennes.

(1) Sur le neuviéme de l'Eneide.

(2) *Contra Gentes.*

(1) De orig. Idol. l. 1. c. 10.

Catulle qui a fait un petit Poëme des amours de Cybele & d'Atys, nous apprend ſeulement que ce jeune Prince ayant quitté le lieu de ſa naiſſance, ſe retira dans les bois de la Phrygie, où s'étant mutilé par je ne ſçais quel tranſport de rage, Cybele le prit au nombre de ſes Prêtres : d'autres Anciens diſent

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

qu'étant aimé de Cybele, il se punit ainsi, pour avoir été sensible aux charmes de la belle Sangaride; ou plûtôt on peut penser que Cybele étant déja vieille lorsqu'elle devint amoureuse du jeune Atys, lui donna quelque breuvage pour s'en faire aimer, & que ce breuvage trop violent, fit faire à ce jeune garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit.

Il y a apparence que toutes ces Histoires ne sont fondées que sur la pluralité des personnes qui ont porté le nom de Cybele. Je crois que la premiere est la même que Titée femme de Cœlus, dont le nom veut dire *terre*. La deuxiéme est la même que Rhea, sœur & femme de Saturne: la troisiéme une Princesse de Phrygie qui vivoit du temps de Marsyas, dont l'Histoire a été chargée des avantures des autres, parce qu'elles avoient demeuré en Phrygie où les Princes Titans tenoient leur cour (*a*). C'est dans ce pays que le culte de notre Déesse fut établi: les Prêtres dans la suite embrouillerent son Histoire, & lui donnerent le nom de Cybele, d'une montagne de Phrygie. D'autres tirent ce nom du mot Hebreu qui veut dire

(*a*) Voyez Dom Pezron Antiq. de la Langue des Celtes.

enfanter avec douleur, & prétendent que la tradition d'Eve condamnée aux douleurs de l'enfantement, eſt cachée ſous cette fable. On y joignit des circonſtances impénétrables : on dit que Nana en touchant une grenade, ou un amandier qui s'étoit formé du ſang d'Agdiſtis que Bacchus venoit d'immoler à ſa vengeance, avoit conçu Atys, & on mêle à cela des obſcenités qui renferment les myſteres les plus abominables de la Théologie des Payens, comme le leur reproche Arnobe (1).

(1) Liv. 5. adv. Gentes.

Le culte de Cybele devint célebre, ſur-tout dans la Phrygie ; ſes fêtes y étoient ſolemniſées avec un grand tumulte : les Prêtres faiſant retentir le bruit des tambours, & frappant leurs boucliers avec des lances, danſoient & faiſoient pluſieurs mouvemens de leurs corps & de leurs têtes, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes : ils y mêloient des cris & des heurlemens pour pleurer la mort d'Atys, dont ces malheureux Prêtres ſouffroient volontairement le ſupplice. On les nommoit *Galli*, & le Grand Prêtre *Archigallus*, ainſi que nous l'avons rapporté dans le Tome I. (2) On ne ſçait pas exactement l'origine de ce nom : ce n'eſt pas appa-

(2) Liv. 3

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

remment, comme le dit S. Jerôme (1); parce qu'on ne prenoit que des Gaulois pour être Prêtres de Cybele, & qu'on les traitoit ainsi, parce qu'ils avoient fait brûler la ville de Rome; ni parce que le premier Prêtre de cette Déesse s'appelloit Gallus (2); mais plûtôt, comme l'insinuent Ovide (3) & Festus, à cause du fleuve Gallus près duquel ces Prêtres s'imposoient le supplice dont nous parlons, pour satisfaire à la loi que Cybele leur avoit prescrite. L'eau de ce fleuve les faisoit entrer en fureur; *Qui bibit, inde furit*, comme dit Ovide. C'est pour la même raison qu'ils honoroient le Pin près duquel Atys avoit été mutilé; qu'ils couronnoient ses branches, & en couvroient le tronc avec de la laine, parce que la Déesse avoit ainsi couvert le corps de son Amant, espérant lui redonner la vie qu'il venoit de perdre; qu'ils s'abstenoient de manger du pain, parce que Cybele avoit observé un long jeûne pour mieux marquer son affliction. (4). Enfin toutes leurs autres cérémonies sembloient n'être qu'un memorial de l'Histoire que j'ai rapportée; mais parce que la fable de Cybele, historique dans son origine, devint physique dans la suite, & que cette Déesse fut prise

(1) In Cap. 4. Osée.

(2) Stephanus sur le mot *Gallus*.

(3) Fastor. l. 4.

(4) V. Arbe, l. 5.

pour la terre, il se mêla dans son culte plusieurs circonstances qui y avoient rapport. d'Occident. L. III. C. III.

En effet les Anciens ont toujours confondu Cybele avec la terre, que l'on appelloit pour cela la mere des Dieux, puisque c'est elle qui donne naissance à toutes choses; mais ils donnerent encore d'autres noms à cette Déesse qu'il est nécessaire de rapporter. Celui de Rhea, vient du verbe ῥεῖν, *couler*, à cause des pluyes qui communiquent la fécondité à la terre; ou plûtôt du mot ἔρα, *terra*, par une simple transposition de lettres; & ce nom tire son origine de l'hebreu *erets*, qui signifie la même chose. On la nommoit aussi Vesta, *quia floribus vestiebatur*; ou *Maia*, qui signifie mere ou nourrice; γῆ μήτηρ, comme qui diroit *terre mere*. Le nom de Déesse de Pessinunte, étoit tiré d'une ville de ce nom, où elle étoit spécialement honorée, comme ceux de Berecynthe (*a*), de Dyndimene, & quelques autres, des lieux qui portoient ces noms. Celui d'*Idæa*, du mont Ida en Phrygie, sur lequel elle avoit un Temple, que Claudien décrit avec beaucoup d'élegance (1). (1) De Raptu Proserp.

(a) *Berecynthus erat castellum Phrygiæ juxta Sangarium fluvium, ubi Mater Deûm colebatur.* Servius.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

Les Romains célebroient tous les ans une Fête dans laquelle on mêloit des combats, en l'honneur de Cybele, sous le nom d'Idéenne ; & pour ne pas s'écarter des céremonies pratiquées dans le Temple dont nous venons de parler, ils se servoient du ministere d'un Phrygien & d'une Phrygienne. Celui de *Metragyrte* que lui donnoient les Grecs, signifioit qu'elle étoit la grande Mere ; celui de *Pasithée* (*a*), qu'elle étoit la mere de tous les Dieux. On l'appelloit aussi *Turtophoros*, *porte-tours*, parce qu'on la représentoit toujours la tête couronnée de tours (*b*). Valerius Flaccus lui donne le surnom de *Mygdonia*, qui est tiré d'un lieu de ce nom dans la Phrygie, où elle étoit honorée (*c*), de même que celui d'*Andirine* : en effet Strabon nous apprend (1) qu'auprès d'Andere étoit un Temple consacré à la mere des Dieux, surnommée pour cela Andirine : le même Auteur remarque aussi que cette Déesse étoit appellée *Adorina*, d'une montagne rude & difficile, qui étoit près de Pergame, & qui

(1) Liv. 15.

(*a*) Comme qui diroit πᾶσι θεοῖς μήτηρ.

(*b*) Les Latins rendoient cette dénomination par celle de *Turrita*, ou *Turrigera*.

(c) *Mygdonia Pan justa ferens sævissima matris.* Val. Flac. lib. 6.

avoit pour cela même donné ce nom à la Déeſſe & au Temple qu'elle avoit ſur cette montagne. Arrien eſt le ſeul que je ſçache, qui donne à Cybele l'épithete de *Phaſiana* : c'eſt dans ſon Periple du Pont-Euxin, où il dit qu'en remontant le Phaſe, on trouvoit ſur la droite la figure d'une Déeſſe qui tenoit d'une main un tambour, & avoit des lions ſous ſon throne, comme la Cybele ou la Rhea d'Athenes, ouvrage de Phidias. DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

On la repréſentoit comme une femme robuſte & puiſſante, & prête d'accoucher, pour marquer la fécondité de la terre : tout le reſte de ſon équipage y faiſoit auſſi alluſion. Les clefs qu'elle tenoit à la main, apprenoient que la terre renferme dans ſon ſein pendant l'hyver les ſemences de tous les fruits. Sa couronne de chêne, faiſoit ſouvenir que les hommes s'étoient autrefois nourris des fruits de cet arbre. Ses Temples étoient ronds, pour marquer la rondeur de la terre ; elle étoit couronnée de tours, pour faire alluſion aux villes qui ſont deſſus : auprès de ſon char étoient des lions couchés & tranquilles, pour nous apprendre que les terres, même les plus incultes, peuvent devenir fertiles : ſi elle étoit aſſiſe, c'étoit pour déſigner

DIEUX d'Occident. L. II. C. III.

qu'elle eſt en repos (*a*). Le bruit des tambours & des lances, faiſoit alluſion au bruit des inſtrumens d'airain dont on ſe ſervoit pour labourer la terre avant l'invention du fer.

Le culte de la Terre eſt très-ancien, & ce n'eſt pas dans la Phrygie qu'il en faut chercher l'origine, puiſqu'il ne fut reçu en Europe que du temps de Cadmus qui l'y porta; & que ce fut Dardanus contemporain de ce chef de Colonie, qui après la mort de ſon frere Jaſion s'en alla avec Cybele ſa belle-ſœur, & ſon neveu Corybas, dans la Phrygie, où ils introduiſirent les myſteres de la Terre, ou de la Mere des Dieux. Cybele donna ſon nom à cette Déeſſe, & Corybas fit appeller ſes Prêtres Corybantes. Voilà ce qui dans la ſuite a fait croire que Cybele elle-même étoit la mere des Dieux.

(1) Liv. 1. Quoique Denys d'Halycarnaſſe (1) ne ſoit pas entierement d'accord avec Diodore, puiſqu'il prétend que Dardanus n'établit que les myſteres de Samothrace, que Chryſès ſon épouſe avoit appris dans l'Arcadie, & que ce ne fut que leur fils Idæus qui porta dans la

(*a*) Tout cela eſt tiré de ſaint Auguſtin, liv. 7. de la Cité de Dieu, chap. 24.

Phrygie ceux de la mere des Dieux : on voit toujours le temps auquel ces myſteres y furent établis, par celui où vivoient ces perſonnages (1). Si nous en croyons Lucien (2), il y a beaucoup de preuves que la Déeſſe de Syrie eſt la même que Rhea, puiſqu'elle a comme elle des Lions, des Tambours, des Prêtres eunuques, & la tête couronnée de Tours. Macrobe prétend que la Déeſſe Atergatis des Syriens étoit parmi ce Peuple le ſymbole de la terre (*a*). Voilà donc déja le culte de la terre établie en Syrie : mais le Peuple de ce Pays n'en étoit pas le véritable inventeur, puiſqu'il l'avoit puiſé chez les Egyptiens qui honoroient la Terre ſous le nom d'Iſis. C'eſt ce que nous apprennent Servius (3), & Iſidore après lui : *Iſis linguâ Ægyptiorum eſt terra.* Macrobe & pluſieurs autres Auteurs, diſent la même choſe, & Herodote convient qu'Iſis eſt la même que Cerès, Divinité toujours confondue avec la Terre ; & c'eſt pour cela que les Egyptiens ſe ſervoient de Tambours & d'autres inſtruments ſemblables dans les fêtes de Cybele, comme Auſone le dit.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

(1) Voyez au Tome VI. l'hiſtoire de Cadmus.

(2) De Dea Syria.

(3) In 3. Æn.

Iſiacos agitant Mareotica ſiſtra tumultus.

(a) *Aſſyrii Deo Adad nomen dederunt ; ſubjungunt ei Deam Adargatim ; Solem Terramque intelligentes.* Saturn. lib. 1. c. 23.

DIEUX d'Occident. L. III. C. III.

Ce que je dis là n'eſt point oppoſé à ce que j'ai rapporté ailleurs d'Iſis, puiſque les mêmes Dieux étoient ſouvent le ſymbole de pluſieurs choſes differentes: voilà ſans doute l'origine du culte de la Terre, qui paſſa avec les autres cérémonies des Egyptiens, d'abord dans la Syrie & la Phenicie, de-là dans la Phrygie qui eſt une partie de l'Aſie mineure, enſuite dans la Grece & enfin dans l'Italie: c'eſt le chemin ordinaire des fables & de l'Idolâtrie. Mais pour dire quelque choſe de plus poſitif du culte particulier de Cybele, il eſt bon de remarquer qu'ayant été établi du temps même de ſon pere Meon, ſelon Diodore de Sicile, & de l'apparition de ſa Statue à Peſſinunte, marquée dans une des époques de la Chronique de Paros à l'an 257. avant la priſe de Troye, & quelques années après l'arrivée de Cadmus & de Danaüs dans la Grece, il s'enſuivra que le regne de Meon & le commencement des myſteres de Cybele, tombera vers l'an 1580. avant l'Ere chrétienne.

Les Romains ne ſe diſtinguerent pas moins par le culte de cette Divinité que les Phrygiens. Ce peuple averti par quelques vers des Sibylles, envoya une célebre Ambaſſade en Phrygie, & fit ap-

porter la Statue de cette Déeſſe, qui étoit d'une pierre noire, qu'il reçut avec beaucoup de pompe & de ſolemnité. De graves Auteurs rapportent que le Vaiſſeau s'étant à ſon retour arrêté à l'embouchure du Tybre, ſans qu'on pût le faire avancer, on fut obligé de conſulter l'Oracle des Sibylles; & l'on apprit qu'une Vierge devoit le faire entrer dans le Port. Alors Claudie (celle des Veſtales dont la réputation étoit la plus équivoque) croyant que c'étoit-là une une belle occaſion de prouver ſa vertu, qu'un air trop libre joint au grand ſoin de ſe parer avoit rendue ſuſpecte, fit ſa priere tout haut à la Déeſſe; & ayant attaché ſa ceinture au Vaiſſeau, elle le fit avancer ſans réſiſtance; ce qui la fit admirer de tout le monde. Je ſçais que Tertulien attribue cet évenement au démon; & que d'autres penſent que l'habile Veſtale profita du vent qui commença alors à ſouffler; mais je dirai ſans craindre de bleſſer la vénérable Antiquité, que Claudie étoit, ou bien effrontée, ou bien ſuperſtitieuſe de tenter ainſi la Déeſſe.

Les Romains ne manquoient pas tous les ans d'aller laver dans le fleuve Almon le Simulacre de cette Déeſſe, comme

DIEUX d'Occident. L. III. C. IV.

plusieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ammian Marcellin dit que cette cérémonie se faisoit le six des Kalendes d'Avril ; & Herodien dans l'Histoire de l'Empereur Commode, ajoute qu'il regnoit une licence effrenée dans les fêtes de cette Déesse ; *passimque omnibus ludendi licentia permissa, &c.* Cet Auteur dit aussi qu'on y portoit tout ce qu'on avoit de plus somptueux en meubles & en vaisselle.

CHAPITRE IV.

De Vesta, & des Vestales.

POUR parler avec quelque exactitude de cette Déesse, il faut remarquer que comme on distinguoit deux Vesta, l'une étoit regardée comme le symbole de la terre, & l'autre du feu ; & leur culte étoit un peu different. Après ce que nous venons de dire de Cybele, nous n'avons rien à ajouter à l'Histoire de Vesta prise pour la Terre ; nous allons seulement exposer ce qui regarde cette

(*a*) Lucain, liv. 1. Ovid. 4. Fast. Valerius Flaccus, liv. 2. Claudien, &c.

Déeſſe, comme repréſentant le feu. Son culte conſiſtoit principalement à garder le feu qui lui étoit conſacré. Les Romains avoient des Vierges deſtinées à cet uſage, qu'on appelloit Veſtales : on croit qu'Enée fut l'inſtituteur de cet Ordre en Italie, que Numa Pompilius rétablit dans la ſuite. On choiſiſſoit pour Veſtales de jeunes filles entre l'âge de ſix & de dix ans, dont la naiſſance devoit être ſans tache & le corps ſans défaut. On n'en prit d'abord que quatre, on y en ajouta deux dans la ſuite : les dix premieres années étoient pour le noviciat ; pendant les dix années ſuivantes elles faiſoient les fonctions de Prêtreſſes, & pendant les dix dernieres elles formoient à leur tour d'autres Novices. Après trente ans il leur étoit libre de ſortir, & même de ſe marier ; mais pendant le temps qu'elles étoient conſacrées à la Déeſſe, on exigeoit d'elles une chaſteté ſi ſevere, que lorſqu'elles péchoient contre leurs vœux on les enterroit toutes vives (*a*).

Quand le feu ſacré venoit à s'éteindre par leur faute, le Pontife les puniſ-

(*a*) L'Empereur Commode, pour rendre ſon regne recommandable, fit enterrer vive la malheureuſe Cornelie, qu'on accuſoit d'avoir été ſubornée par un Chevalier Romain nommé Celer.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IV.

soit séverement, & on en tiroit de mauvais augures. On croyoit même, outre les calamités publiques dont on étoit menacé, que la Déesse vouloit marquer par là le crime de quelque Vestale, & celle qui étoit soupçonnée coupable étoit obligée de s'en purger. On ajoute qu'Emilie une des Vestales dont la vertu étoit équivoque, jetta son voile au milieu de la cendre sacrée; & que le feu se ralluma. On le laissoit éteindre seulement au dernier jour de l'an, & on le rallumoit le premier jour de Mars, qui étoit le premier jour de l'année.

L'opinion commune étoit que l'on conservoit dans le Temple des Vestales, outre le feu sacré, plusieurs autres choses qu'Enée avoit apportées de Phrygie: c'étoit sans doute le véritable Palladium, avec les Dieux Penates, & quelques autres images des Dieux Samothraces que Dardanus avoit apportés en Phrygie, & que le religieux Enée avoit eu soin de conserver au milieu des tempêtes (1). Ce fut pour sauver ces précieux dépôts qu'on regardoit comme nécessaires à la conservation de la ville, que Cecilius Metellus se jetta au milieu des flammes lorsque le feu brûloit le Temple des Vestales, & que ces timides Prêtres-

(1) Liv. 2. Ant. Rom.

Dieux d'Occident. L. III. C. IV.

les s'enfuioient ; ce qui lui merita une ſtatue dans le Capitole avec une belle inſcription. C'étoit Numa qui avoit fait bâtir ce Temple, Romulus n'ayant jamais oſé, quelque dévotion qu'il eût à la Déeſſe, en faire élever un, de peur de renouveller le ſouvenir du crime de ſa mere, & d'autoriſer par ſon exemple le déreglement des autres Veſtales ; s'étant contenté, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnaſſe, de faire conſtruire en l'honneur de Veſta de petites Chapelles dans chaque Tribu.

Il eſt conſtant que le culte de la Déeſſe Veſta & du feu, avoit éét apporté de Phrygie en Italie par Enée & les autres Troyens qui y aborderent ; mais les Phrygiens eux-mêmes l'avoient reçu des autres Peuples de l'Orient. Les Chaldéens avoient une grande vénération pour le feu, qu'ils regardoient comme une Divinité : il y avoit dans la Province de Babylone une ville conſacrée à cet uſage, que l'on nommoit la ville d'*Ur*, ou du Feu. Les Perſes étoient encore plus ſuperſtitieux ſur ce ſujet que les Chaldéens : ils avoient des Temples qu'ils nommoient Pyrées, deſtinés uniquement à conſerver le feu ſacré, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire des

DIEUX d'Occident. L. III. C. IV.

Dieux des Perſes (1), où nous avons fait voir, que le culte du Feu avoit pénetré dans les pays les plus éloignés, & même juſqu'au Perou, & dans d'autres pays de l'Amerique. On doit ajouter ſeulement ici, 1°. que ce n'étoit pas ſeulement dans les Temples & dans les Pyrées que l'on conſervoit le feu ſacré, puiſque chaque particulier devoit prendre ſoin de l'entretenir à la porte de ſa maiſon ; & c'eſt de là, ſi nous en croyons Ovide (2) qu'eſt venu le nom de veſtibule. Virgile nous fait remarquer qu'Enée, avant que de ſortir du palais de ſon pere, avoit retiré le feu du ſacré foyer (*a*). 2°. Que le nom de Veſta eſt ſynonime avec celui de feu, appellé par les Grecs *Eſta* (*b*), par les Chaldéens & les anciens Perſes, *Aveſta*. C'eſt ſans doute, ſi nous en croyons le ſçavant M. Hyde, ce qui porta le fameux Zoroaſtre, de donner à ſon Livre, où il étoit parlé du culte du feu, le nom d'*Aveſta*, comme qui diroit *la garde du feu* (3).

(1) Tom. 3. l. VIII.

(2) Faſt. l. 6.

(3) De Rel. vet. Perſarum.

On n'a fait que parcourir rapidement l'Hiſtoire des Veſtales, ceux qui ſouhaitent des détails plus circonſtanciés pour-

(a) *Æternumque adytis effert penetralibus ignem.* Æneid. lib. 2.

(b) *Eſta, unde Veſta mutatâ aſpiratione in* V. Voſſius.

ront lire le Traité de Juſte-Lipſe, & ce qu'a donné à ce ſujet M. l'Abbé Nadal. DIEUX d'Occident. L. III. C. V.

Telles étoient les Divinités qui repréſentoient la Terre en general ; mais on en avoit introduit une infinité d'autres, quoique d'un moindre rang pour chacune de ſes parties. Il y en avoit pour les champs & pour les pierres qui les bornoient ; pour les jardins & les vergers ; pour les bois & pour les boccages ; pour les montagnes & les collines ; pour les troupeaux & pour ceux qui les gardoient ; pour les bœufs & les chevaux ; pour les bleds & pour les moiſſons ; pour les villes & les villages ; pour les chemins & les carrefours ; pour les maiſons, &c. ainſi qu'on va le voir dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

Du Dieu Terme.

SI les bornes qui ſéparent les champs avoient toujours été reſpectées, les Loix & la Religion n'auroient pas eu beſoin de prêter leur miniſtere contre ceux qui les dérangeoient. Le ſiécle d'or

Dieux d'Occident. L. III. C. V.

dont les Poëtes parlent tant, ce temps heureux où tous les biens étoient communs, dura peu ; & la même cupidité qui avoit porté les hommes à vouloir posseder quelque chose en propre, les engagea bientôt à usurper ce qui ne leur appartenoit pas : de là l'origine de ces bornes que les Legislateurs obligerent chaque particulier de mettre au terrain qu'il possedoit. Si nous en croyons Virgile, ce fut Cerès elle-même, cette fameuse Legislatrice, qui fit tant d'honneur à la culture des champs & au labourage, qui la premiere établit la Loi qui engageoit chacun à borner ses terres : *partiri limite campum.* Plutarque ne fait pas monter si haut l'usage des bornes, du moins par rapport aux Romains, puisqu'il dit positivement qu'avant Numa Pompilius, les champs & les possessions qui se trouvoient dans l'étendue du territoire de ce peuple, n'avoient aucunes limites déterminées, soit par des arbres, soit par des pierres, ou par quelqu'autre marque qui pût en faire distinguer l'étendue. Mais ce n'est ni dans les Auteurs Grecs, ni dans les Latins qu'il faut chercher l'institution des anciens usages. Celui de borner les champs paroît être établi dès les temps

les

les plus reculés, & je soupçonnerois volontiers que les Egyptiens en ont été les premiers instituteurs. Comme le Nil par ses inondations periodiques confondoit leurs terres, ils s'appliquerent à la Géometrie, dont on les regarde comme les inventeurs, afin qu'après le dérangement causé par l'inondation, on pût assigner à chacun ce qui lui appartenoit : mais comme cette maniere de reconnoître les champs de chaque particulier étoit longue & pénible, il y a apparence qu'on lui en substitua une plus facile, en mettant aux champs des bornes qui tinssent contre les désordres de leur fleuve. M. de Boze, Secretaire perpetuel de l'Académie des Belles-Lettres, qui a fait une sçavante Dissertation sur le culte du Dieu Terme (1), de laquelle je profiterai beaucoup dans ce Chapitre, observe que les Hebreux reçurent des Egyptiens l'usage de borner les champs, & que Moyse (2) n'ordonne pas à son peuple de mettre des bornes à leurs terres, puisque la chose étoit établie par tout ; mais qu'il leur défend seulement de les déranger.

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. V.

(1) Mem. de l'Acad. T. I. page 50.

(2) Deut. c. 19.

Cependant comme les loix établies pour la seureté des bornes, n'étoient pas un frein capable d'arrêter la cupidi-

DIEUX d'Occident. L. III. C. V.

té, Numa persuada au Peuple qu'il y avoit un Dieu protecteur des limites & vengeur des usurpations. Il lui fit même bâtir un Temple sur le mont Tarpéien, institua des fêtes & des sacrifices en son honneur, & en regla les cérémonies. Pour rendre la supposition plus vraisemblable, il fit représenter le nouveau Dieu sous la figure d'une pierre, ou d'une souche, comme nous l'apprenons de Tibulle (1), & d'Ovide (2); & si nous en croyons Lactance (*a*), cette pierre étoit la même que celle que Saturne avoit dévorée au lieu de Jupiter. Cependant dans la suite on peignit le Dieu Terme avec une tête humaine, placée sur une borne pyramidale.

(1) Eleg. l. 1.
(2) Fast. l. 2.

La fête de ce Dieu s'appelloit de son nom *Terminalis*, & on la célebroit vers la fin de Fevrier, le sixiéme avant les Kalendes de Mars. On lui faisoit ce jourlà des sacrifices publics & particuliers, mais sans aucune effusion de sang; tout devoit se réduire à des libations de vin, de lait, à des offrandes de fruits & à quelques gâteaux de farine nouvelle. Les sacrifices publics étoient offerts dans

(*a*) Cette pierre étoit nommée par les Latins *Alądir*, & *Bætile* par les Grecs. Voyez ce qui en a été dit dans le Tome I.

le Temple, & les autres ſur les bornes des champs ; les deux particuliers dont les terres ſe touchoient, venant de chaque côté orner la borne d'une guirlande, lui offroient leurs preſens, ainſi que le dit Ovide (*a*). Enſuite on l'oignoit d'une huile préparée ſur le lieu même, & ainſi finiſſoit la fête. Mais cette premiere ſimplicité ne dura pas long-temps ; on oublia la Loi de Numa qui avoit ordonné qu'on n'offrît rien d'animé au Dieu protecteur des bornes, dont le culte devoit être tout champêtre, & on lui immola dans la ſuite des agneaux & de jeunes truyes, dont les deux familles de ceux qui ſacrifioient faiſoient un repas près de la borne, où l'on chantoit les louanges de la Divinité qui les aſſembloit.

DIEUX d'Occident. L. III. C. V.

Conveniunt celebrantque dapes vicinia ſupplex,
Et cantant laudes Termine ſancte tuas (1).

(1) Ovid. *ibid.*

L'événement que je vais raconter ſervit beaucoup à accrediter le Dieu Terme, & ne fit pas certainement diminuer le culte qu'on lui rendoit. Tarquin le Superbe voulant faire bâtir ſur le Capitole le Temple que Tarquin l'ancien avoit voué à Jupiter, il fut néceſſaire

(a) *Te duo dverſa domini de parte coronant,*
Binaque ſerta tibi, binaque liba ferunt. Faſt. lib. 2.

DIEUX d'Occident L. III. C. V.

de déranger les Statues, & d'abattre les Chappelles qui y étoient. Tous les Dieux cederent sans résistance la place qu'ils occupoient ; le Dieu Terme tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, & il fallut bon gré malgré le laisser ; & ainsi il se trouva dans le Temple même qui fut construit en cet endroit.

Telle est l'origine du Dieu Terme : cependant il ne faut pas dissimuler qu'avant Numa il y avoit un Dieu protecteur des limites : c'étoit Jupiter lui-même sous le nom de *Jupiter Terminalis* ; que plusieurs Auteurs très-anciens confondent avec le Dieu Terme. Denys (1) Liv, 1. d'Halicarnasse (1) dit même que ce fut à Jupiter Terminal que Numa consacra les limites des champs ; & si nous remontons plus haut, nous trouverons dans la Grece ce même Dieu protecteur des bornes, sous le nom de Jupiter *Homorius* ou *Horius*, ainsi que le nomme (2) Liv. 2. Polybe (2), & il est vrai que les Grecs & les Romains adoroient Jupiter Terminal sous la forme d'une pierre, & que c'étoit par cette pierre que se faisoient les sermens les plus solemnels selon la Formule, *Jovem lapidem jurare*, dont nous avons parlé dans le premier Volume.

On ne pouvoit pas rendre les limites plus reſpectables qu'en ſuppoſant que le ſouverain des Dieux étoit le protecteur de leurs privileges.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Flore, de Pomone, de Vertumne & de Priape, Dieux des Jardins & des Vergers.

SI nous en croyons Lactance, Flore étoit une femme de mauvaiſe vie, qui ayant gagné beaucoup de bien, fit le Peuple Romain ſon heritier, & laiſſa une ſomme conſiderable pour faire célebrer tous les ans le jour de ſa naiſſance, par une fête ſolemnelle & des Jeux qui de ſon nom furent appellés *Floraux*. Mais, continue ce ſçavant Pere de l'Egliſe, la honte tant de la ſucceſſion que d'une telle fête, porta le Senat à mettre cette Courtiſane au nombre des Dieux, & à feindre qu'elle étoit la Déeſſe des fleurs. Ovide (1), pour donner un air de verité à cette fable, a dit que Flore étoit une Nymphe appellée Chloris, qui étant mariée avec le Zéphyre,

(1) Faſt. l. 4

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

avoit reçu de son époux pour son douaire, un Empire sur toutes les fleurs.

Quelques Critiques, entre lesquels sont Vossius & Bayle (1), ne trouvant rien de semblable dans les Anciens, se sont fort élevés contre Lactance, & le dernier a osé dire qu'il avoit emprunté le secours du mensonge ; & qu'aucun autre Pere de l'Eglise, ni aucun Ancien n'avoient rien dit de semblable. Mais s'il est vrai que Minutius Felix, Arnobe, & saint Augustin, parmi les Peres de l'Eglise ; Plutarque, Macrobe & un ancien Scholiaste de Juvenal parmi les Auteurs profanes, parlent à peu-près de même que Lactance, la Critique de ces deux Censeurs tombera d'elle-même. Or Minutius Felix (*a*) dit qu'Acca Larentia & Flore étoient deux célebres Courtisanes que les Romains avoient élevées au nombre des Dieux. Arnobe donne à Flore la même épithete de Courtisane (2) : pour ce qui regarde saint Augustin, que peut-on répondre à la question qu'il fait aux Payens, sçavoir, *Qu'étoit-ce donc que cette mere Flore, quelle Déesse étoit-ce, puisqu'elle ne tire toute sa célébrité que de*

(1) Dictionnaire crit. à l'art. de Flore.

(2) Adverf. Gentes, liv. 3.

(*a*) *Acca Larentia & Flora meretrices, prodigiatæ inter morbos Romanorum, & Deos computandæ.* Dial. cui nomen Octav.

ſes infamies ? ſinon que c'étoit une femme débauchée, telle que la repréſente Lactance (1). Le même ſaint Docteur obſerve en un autre endroit (2), que les impudicités qui ſe commettoient aux Jeux Floraux, étoient une expreſſion de la conduite de celle qui y avoit donné lieu.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

(1) Lib. 1. de Conſt. Evang. c. 35.

(2) Lib. 2. de Civ. Dei, c. 27.

Plutarque raconte, quoique avec quelque difference, la même Hiſtoire que Lactance. Un Prêtre d'Hercule, dit-il, s'aviſa un jour de jouer avec le Heros, à condition que celui qui gagneroit, regaleroit l'autre : après cette convention il jetta les dez pour lui, & enſuite pour Hercule qui gagna. Pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il fit préparer un ſuperbe feſtin ; & ſuivant la déteſtable coûtume de ce temps-là, il fit conduire dans le Temple une des plus belles femmes de la ville, nommée Laurentia, pour y paſſer la nuit. Cet Auteur ajoute qu'elle plut au Dieu, qui lui apparut, & qui lui dit que la premiere perſonne qu'elle trouveroit au ſortir du Temple, la rendroit heureuſe, & la combleroit de biens. Tartutius, homme riche & puiſſant, fut celui qu'elle rencontra le premier, & qui en devint ſi éperdument amoureux, qu'étant mort quelque temps après, il lui

Dieux d'Occident. L. III. C. VI.

laiſſa d'immenſes richeſſes : elle les augmenta encore beaucoup par l'infame métier qu'elle exerça pendant pluſieurs années ; & lorſqu'elle ſe vit ſur le point de mourir, elle nomma héritier le Senat Romain, qui en témoigna beaucoup de reconnoiſſance : ſon nom fut écrit dans les Faſtes, & on inſtitua des Fêtes en ſon honneur.

Macrobe, dans ſes Saturnales, raconte à peu près la même avanture, & dit qu'elle arriva ſous le regne d'Ancus Martius. L'ancien Scholiaſte de Juvenal, qui vivoit peu de temps après Conſtantin, dit en parlant des Jeux Floraux, qu'ils avoient été inſtituées par Flora, & que ces Jeux étoient mêlés d'obſcenités (*a*). Qu'on ſe fie maintenant aux déciſions d'un Critique auſſi hardi que Bayle, & ſouvent auſſi mal fondé.

(1) De Ling. Latin. l. 4.

Il eſt vrai cependant que Varron (1) dit que le culte de Flore fut inſtitué à Rome par Tatius collegue de Romulus, & dès-là il eſt certain qu'elle étoit honorée chez les Sabins avant la fondation de Rome, & par conſequent quelques

(a) *Hi ludi à Flora meretrice inſtituti ſunt, in honorem Floræ Deæ quæ Floribus præeſt : ludi ſunt impudici.* Ad Satyr. 6. verſ. 249.

siécles avant le temps dont parle Lactance. Il est vrai encore que Pline (1) parle d'une Statue de cette Déesse, de la main de Praxitele, ce qui prouve que son culte étoit célebre dans la Grece, d'où il étoit passé dans l'Italie, long-temps avant Romulus, qui l'adopta lorsqu'il s'associa avec Tatius & les Sabins. Enfin Justin nous apprend (2) que les Phocéens qui bâtirent Marseille, honoroient la même Déesse.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

(1) Liv. 36. c. 4.

(2) Liv. 43.

Pour concilier des opinions si contraires, ne peut-on pas supposer qu'à la vérité Flore étoit plus ancienne qu'Acca Laurentia ; mais que celle-ci ayant institué le Peuple Romain son héritier, on la confondit avec la Déesse Flore. En effet il étoit ordinaire de joindre souvent des personnages modernes dont on faisoit l'Apotheose, à des Dieux plus anciens, & de mêler leur culte. C'est ainsi, pour ne pas me servir d'autres exemples, que Romulus fut confondu avec Quirinus, honoré long-temps avant lui par les Sabins.

Quoiqu'il en soit, comme le nom de Laurentia rappelloit toujours ses infamies, on lui donna celui de Flore ; mais ce changement n'abolit pas le souvenir des débauches de cette Courtisane,

Dieux d'Occident. l. III. c. VI.

qu'on avoit soin même de renouveller dans les Jeux Floraux, où l'on commettoit une infinité d'infamies dignes de la Déesse en l'honneur de qui ils avoient été institués.

N'oublions pas de dire que quelques Auteurs confondennt cette Laurentia avec celle qui nourrit Remus & Romulus ; mais on doit les distinguer. Il est vrai que l'une & l'autre furent honorées d'une fête ; mais ces fêtes étoient célebrées en des temps differents. Celle de la Nourrice de Remus & de Romulus, arrivoit au mois de Decembre ; celle de la Courtisane, au mois d'Avril. Dans celle-ci on joignoit des Jeux à la fête, & ces Jeux furent nommés les Jeux Floraux ; on ne dit rien de semblable de l'autre ; la Courtisane portoit le nom de Tarentia, ou Tarrutia ; la Nourrice des deux Princes n'avoit point d'autre nom que celui d'Acca Laurentia.

Les Jeux Floraux, si nous en croyons Pline, furent institués l'an 513. ou 514. suivant la correction du Pere Hardouin ; mais on doit présumer que cet Historien parle du rétablissement de ces Jeux, interrompus pendant plusieurs années par des raisons que nous ignorons, puisqu'il est constant, comme on l'a dit au com-

mencement de cet article, ſur l'autorité de Varron, qu'ils avoient commencé au temps de Romulus. Ceux qui prétendent qu'il faut prendre à la lettre ce que dit Pline, s'autoriſent d'une Médaille d'argent de la famille Servilia, ſur laquelle on lit cette legende : *Floralia primus*, comme ſi le ſens étoit, *Servilius a le premier celebré les Jeux Floraux*, puiſqu'en ſuppoſant l'interruption dont on vient de parler, le ſens de la legende eſt naturel, comme ſi elle portoit effectivement qu'après une longue interruption, Servilius fut le premier qui ordonna la célébration des Jeux Floraux dans le temps qu'il étoit Edile.

Nous apprenons des Anciens que même après ce rétabliſſement on ne les célebroit pas régulierement tous les ans, mais ſeulement lorſque l'intemperie de l'air annonçoit ou faiſoit craindre la ſtérilité, ou que les Livres de Sibylles l'ordonnoient; car on ne manquoit pas de les conſulter dans ces occaſions. Ce ne fut qu'en l'année de Rome 580. qu'on commença à les célebrer régulierement, juſqu'au temps où ils furent entierement proſcrits. Au reſte les infamies qui ſe commettoient à la célébration de ces Jeux étoient ſi criantes, que Caton qui voulut y aſſiſ-

Dieux d'Occident. L. III. C. VI.

ter, se retira avant qu'on en eût donné le spectacle au peuple, qui loua hautement sa retenue. Voici de quelle maniere Valere Maxime & le Philosophe Seneque racontent cette Histoire. Caton étant allé à la célébration des Jeux Floraux, le peuple plein de respect & de considération pour un homme si grave & si severe, n'osa demander, selon la coutume, que les femmes se prostituassent publiquement. Favonius son ami l'ayant averti des égards qu'on avoit pour lui, il prit le parti de se retirer, pour ne point troubler la fête, & ne point souiller en même-temps ses regards par la vûe des désordres qui se commettoient à ce spectacle. Le peuple qui s'apperçut de cette complaisance, donna mille louanges à Caton. Mais ce sage Romain n'auroit-il pas mieux fait, ou de ne point paroître à ces Jeux, ou d'y demeurer, puisqu'il y étoit pour en réprimer la licence ? C'est à peu près ainsi qu'en pensoit Martial. Pourquoi, dit-il, » *en apostrophant Caton*, paroissiez-vous » aux Jeux, puisque vous en connoissiez la licence ? N'étiez-vous venu au » Théatre que pour en sortir (*a*) ?

(a) *Cur in Theatrum, Cato, severe venisti ?*
An ideo tantum veneras ut exires ?

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI. Pomone & Vertumne.

Pomone, ſi nous en croyons les Poëtes Latins, étoit une belle Nymphe, dont tous les Dieux de la campagne diſputoient la conquête. Son adreſſe à cultiver les jardins, ſur-tout les arbres fruitiers, autant que ſa beauté & ſes agrémens, leur avoient inſpiré de tendres ſentimens pour elle. Vertumne ſur-tout (1) cherchoit à lui plaire, & pour avoir occaſion de la voir ſouvent, il prenoit differentes figures.

(1) Ovid. Met. l. 14.

Enfin s'étant métamorphoſé un jour en une vieille femme, il trouva le moyen de lier converſation avec elle; & après lui avoir donné mille louanges ſur ſes charmes & ſur ſes talens pour la vie champêtre, il lui raconta tant d'avantures funeſtes à ceux qui comme elle ſe refuſoient à la tendreſſe, & marquoient du mépris pour leurs Amans, qu'enfin il la rendit ſenſible, & devint ſon époux.

Il y a bien de l'apparence 1°. que cette fiction qu'Ovide raconte ſi au long (2), n'eſt qu'un pur Roman ſans aucun fondement; 2°. que cette fable eſt née dans le Pays Latin, ſans qu'on en trouve aucune trace chez les Grecs ni chez les autres peuples. Cependant je ne dois pas diſſimuler qu'il y a des Auteurs qui croyent qu'on peut la rapporter à l'hiſ-

(2) loc. cit.

DIEUX d'Occident. l. III. c. VI.

toire de quelque personne du sexe qui aima la vie champêtre, & s'appliqua sur-tout à la culture des arbres fruitiers, ce qui lui merita dans la suite les honneurs divins ; car il suffisoit dans ces siécles de tenebres, pour parvenir au nombre des Dieux, d'avoir excellé dans quelque art utile aux hommes. Elle y participa en effet, & elle eut à Rome des Temples & des Autels. Son Prêtre portoit le nom de *Flamen Pomonalis*, & lui offroit des sacrifices pour la conservation des fruits de la terre, comme nous l'apprenons de Festus, qui n'a fait en cela que copier Varron.

Quant à Vertumne, dont le nom vient de *vertere, changer, tourner*, on croit qu'il étoit le symbole de l'année & de ses variations. C'est apparemment ce qu'Ovide a voulu marquer par toutes les métamorphoses qu'il lui attribue, qui ne sont dans le fond que l'image des differens changemens qui arrivent dans les differentes saisons de l'année. Ainsi lorsque ce Poëte raconte que ce Dieu prit successivement la figure d'un Laboureur, celle d'un Moissonneur, d'un Vigneron, & enfin celle d'une vieille femme, c'est pour désigner le Printemps, l'Eté, l'Automne & l'Hyver. Il y a des Auteurs,

& en aſſez grand nombre, qui croyent que dans le fond Vertumne étoit le même que Janus ; ce qui reviendroit à ce que nous venons de dire, puiſque Janus & Vertumnus marquoient l'année & ſes révolutions. D'autres enfin prétendent qu'il avoit été un ancien Roi d'Etrurie, qui par le ſoin qu'il avoit pris de la culture des fruits & des jardins, avoit merité les honneurs divins ; & ils citent pour le prouver, Properce qui fait dire à ce Dieu : *Je ſuis Etrurien d'origine, & je ne me repens pas d'avoir abandonné un pays où regnent la guerre & les combats. Il eſt vrai que la foule ne me ſuit pas, & que je n'ai pas un Temple où brille l'yvoire ; mais c'eſt aſſez pour moi de voir le marché de Rome.* (a).

Dieux d'Occident. L. III. C. VII.

Properce dans toute cette Elegie où il fait parler Vertumne, lui fait raconter ſes métamorphoſes, du moins avec autant d'élegance, & plus de briéveté que ne les raconte Ovide : mais de tout ce que dit ce Dieu de lui-même, on ne peut pas en conclure qu'il ait regné ſur les Etruriens. Il en réſulte ſeulement qu'il avoit reçu de ce Peuple les honneurs di-

(a) *Tuſcus ego, Thuſcis orior : nec pœnitet inter*
Prælia, Volſcinos deſeruiſſe focos.
Nec me turba juvat, nec Templo lætor eburno,
Romanum ſatis eſt poſſe videre Forum. Eleg. l. 4.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

vins, & que son culte étoit passé à Rome où il jouissoit du même privilege.

Nous apprenons de Varron que la fête de Vertumne, nommée *Vertumnalia*, étoit célébrée au mois d'Octobre.

Vertumne n'étoit pas seulement regardé à Rome comme une Divinité champêtre; mais encore comme le Dieu des Marchands, & ainsi que Mercure (*a*), il avoit un Temple & une Statue au Marché. C'est à cela qu'Horace fait allusion, lorsqu'adressant la parole à son Livre, il dit, *Il me semble, mon Livre, que vous vous tournez souvent du côté de Vertumne & de Janus. Vous mourez d'envie d'être relié proprement, & exposé en vente.*

Vertumnum Janumque, Liber, spectare videris, &c.

Le temps nous a conservé quelques représentations de Pomone, qu'on trouve dans Patin, dans Beger, & sur quelques pierres gravées. La Déesse y paroît sous la figure d'une jeune personne, tantôt assise sur un grand panier rempli de fruits, ou ayant elle-même sur son

(*a*) Le Scholiaste d'Horace dérive de là le nom de Vertumne, *Deus est præses Vertendarum rerum, hoc est vendendarum & emendarum.*

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

giron des pommes & des branches de pommiers ; tantôt avec une ſerpe à une main, & un rameau à l'autre ; telle enfin que la peint Ovide, qui dit que cette Déeſſe, une des plus diligentes & des plus actives Hamadryades, cultivoit avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie, les jardins & les arbres fruitiers, ſur-tout le Pommier, d'où elle avoit pris le nom de Pomone.

Nous avons auſſi quelques ſtatues de Vertumne : on le trouve dans Beger ſous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de differentes eſpeces, & un habit qui ne le couvre qu'à demi ; tenant de la main gauche des fruits, & de la droite une corne d'abondance. Dans une autre image tirée d'un MS. de M. de Peyreſc, qui eſt aujourd'hui dans la Bibliotheque de S. Victor, ce Dieu paroît entierement vêtu, ayant de la barbe, & portant ſur ſon habit la dépouille de quelqu'animal, ſur un repli de laquelle ſont des fruits de pluſieurs ſortes.

A Rome, dans la rue appellée *Vicus Thuſcus* on voyoit une ſtatue de Vertumne, de laquelle Ciceron parle ainſi (1), à l'occaſion de l'avarice de Verrès : *Y a-t-il quelqu'un, qui dans le chemin qui*

(1) In Verr. I

Dieux d'Occident. L. III. C. VI.

conduit de la ſtatue de Vertumne au grand Cirque, n'ait trouvé ſur chacun des dégrés des marques de ton avarice?

J'ai dit qu'Ovide & Properce décrivent les differentes métamorphoſes de ce Dieu, qui prenoit tantôt la figure d'un Moiſſonneur, d'un Faucheur, tantôt celle d'un Vigneron, d'un Laboureur; tantôt celle d'un Pêcheur, d'un Soldat, &c. Cependant on ne l'a jamais peint ſous ces déguiſemens, ou le temps a détruit les monumens qui le repréſentoient ſous quelqu'une de ces figures.

Vulturne.

Avertiſſons avant que de finir ce Chapitre, que les Etruriens reconnoiſſoient une autre Divinité champêtre, ſous le nom de *Voltumna*, ou *Vulturna*. Tite-Live parle en plus d'un endroit de ſon Hiſtoire du Temple qu'elle avoit près du lac Ciminius, où les peuples déliberoient de leurs affaires.

Priape.

Priape étoit auſſi parmi les Romains le Dieu des Jardins, & il n'y en avoit aucun ſoit fruitiers, ſoit de ſimples parterres, où l'on ne trouvât une ou pluſieurs ſtatues de ce Dieu. J'ai prouvé dans le premier Volume, que Priape étoit le même que Belphegor, cette Idole d'iniquité dont parle S. Jerôme; que ſon culte avoit été porté à Lampſa-

que, ville de l'Aſie mineure, ſur les côtes de l'Helleſpont, & que de-là il avoit paſſé dans la Grece & dans l'Italie. Il me reſte maintenant à expoſer au ſujet de ce Dieu, la Mythologie des Grecs & des Romains. Mais il faut obſerver auparavant qu'il y a apparence qu'il ne fut connu qu'aſſez tard chez ces deux Peuples, puiſque Heſiode & Homere n'en parlent point.

Quoiqu'on ne convienne pas unanimement ſur le pere & la mere de Priape, puiſque quelques anciens aſſûrent qu'il étoit fils d'une Nymphe nommée Naiade, ou ſelon d'autres Chione, le grand nombre des Auteurs s'accorde aſſez à dire qu'il étoit fils de Bacchus & de Venus. Junon, ajoûte-t-on, jalouſe de cette Déeſſe fit tant par ſes enchantemens qu'elle rendit monſtrueux & tout contrefait le fils qu'elle portoit dans ſon ſein. Ainſi Venus l'ayant mis au monde, l'éloigna de ſa préſence & le fit élever à Lampſaque, d'où ce Dieu a toujours porté depuis le ſurnom de *Lampſacenus*. Devenu dans la ſuite la terreur des maris, il fut chaſſé de cette ville; mais les habitans affligés d'une maladie ſecrette, le rappellerent, & il fut depuis l'objet de la vénération publique; on lui bâtit

DIEUX d'Occident. L. III. C. VI.

un Temple, & on établit des sacrifices en son honneur.

Il est aisé de voir que sous cette fiction on a caché l'histoire de la transaction du culte de ce Dieu, d'Egypte à Lampsaque; & que ce que j'ai rapporté d'après Herodote, que la naissance d'un Dieu dans un pays n'étoit que l'introduction de son culte dans ce même pays, doit sur-tout avoir lieu ici. En effet, on publia qu'il étoit fils de ce Bacchus ou Dionysius qui fit la conquête des Indes, qui étoit le même qu'Osiris, & il n'est pas douteux que la Venus qu'on lui donne pour mere, ne soit Isis. Cette Reine d'Egypte, comme nous l'avons dit, avoit introduit après la mort de son mari l'infame usage du *Phallus*. Voilà tout le mystere de Priape qu'on représentoit d'une maniere si obscene. On me dispensera de m'étendre davantage sur les infamies qui accompagnoient le culte de ce Dieu, auquel on immoloit l'âne. Saint Augustin avoit pour les reveler des raisons qui ne subsistent plus aujourd'hui; & il me suffit d'ajouter que Boissart a fait graver un bas-relief qui représente la principale fête de Priape. Ce sont des femmes qui la celebrent. La principale d'entr'elles, qui est apparemment la Prêtresse, arro-

la ſtatue de ce Dieu, pendant que d'autres lui préſentent des paniers remplis de fruits,& des vaſes pleins de vin,comme au Dieu des Jardins & de la compagne. On en voit d'autres qui ſont en attitude de danſeuſes, jouant d'un inſtrument aſſez ſemblable à un cerceau. Il y en a deux qui jouent de la flûte, un autre tient un ſiſtre, nouvelle preuve que c'étoit une céremonie Egyptienne ; une autre vêtue en Bacchante, porte un enfant ſur ſes épaules. Il y en a quatre autres qui ſont occupées au ſacrifice de l'âne qu'on lui offroit. La victime ceinte au milieu du corps d'une large bande, a déja reçu le coup mortel, & ſon ſang coule à grands flots dans un baſſin. Enfin on voit près de la Prêtreſſe qui fait la fonction de victimaire, un étui à pluſieurs couteaux.

J'ai dit que les ſtatues de Priape étoient dans tous les Jardins, j'ajoute ici, que Boiſſart en a fait graver une avec cette inſcription : *Hortorum cuſtodi, vigili, conſervatori propaginis villicorum* (1).

(1) Boiſſart.

CHAPITRE VII.

De Palès & de quelques autres Divinités champêtres.

Dieux d'Occident. L. III. C. VII.

PALE'S étoit proprement la Divinité des Bergers, la Tutrice & la Conservatrice des Troupeaux. La Fête qu'on célébroit à son honneur au 21. d'Avril, s'appelloit *Palilia*, ou *Parilia*. Toute la cérémonie consistoit à faire brûler de grands amas de paille, sur lesquels on sautoit (*a*). On n'y tuoit point d'animaux, & les purifications se faisoient avec de la fumée de sang de cheval, & avec les cendres d'un veau qui avoit été tiré d'une vache immolée, ou avec des cendres de feves. On purifioit aussi les Troupeaux avec de la fumée de soufre, d'Olivier, de Pin, de Laurier & de Romarin : ensuite après que les Bergers avoient sauté autour du feu de paille dont nous avons parlé, ils offroient en sacrifice du lait, du fromage, du vin cuit, & des gâteaux de millet : Fête véritablement pastorale & rustique,

(a) *Moxque per ardentes stipulæ crepitantis acervos, Trajicias celeri strenua membra pede.* Ovid. 4. Fast.

& telle qu'elle convenoit à la Déesse des Bergers & des Troupeaux. DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

¶ Comme Romulus jetta les premiers fondemens de la ville de Rome au 21. du mois d'Avril, & que ce jour étoit consacré dès-lors à Palès, ce Prince fit servir la Fête qu'on célébroit en l'honneur de cette Déesse, à la memoire de la fondation de de sa nouvelle ville : ainsi on les confondit toujours depuis l'une avec l'autre. Il est vrai que Manilius dit (*a*) qu'on commença à bâtir Rome dans l'Automne, sous le signe de la Balance, & son autorité pour un fait de cette nature, doit être d'autant plus grande, qu'il étoit habile Astronome ; mais comme le dérangement des mois & des saisons étoit causé par le défaut de l'ancien Calendrier, après qu'on l'eut reformé, la Fête de la fondation de Rome se trouva avec celle de Palès fixée au 21. d'Avril.

Les Latins connoissoient encore une autre Divinité champêtre, qu'ils nommoient *Anna Perenna*, que quelques Auteurs croyent être la sœur du Didon, si celebre dans le quatriéme Livre de l'Eneide, & qui se retira dans le pays des Laurentins où Enée la reçut. Mais comme elle craignoit que Lavinie ne voulût Anna Perenna.

(a) *Hesperiam sua libra tenet quâ condita Roma.*

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

lui ôter la vie, elle se jetta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une des Nymphes. D'autres pensent que c'étoit la Lune elle-même qui avoit pris le nom d'*Anna*, de l'année, *ab anno*, parce que l'année étoit composée de mois Lunaires. Mais la plus commune opinion est que c'étoit une bonne femme de la campagne, qui apporta quelques gâteaux au Peuple Romain dans le temps qu'il s'étoit retiré sur le mont Aventin, lequel en reconnoissance voulut que son nom fût éternellement honoré; & c'est *à perennitate cultûs*, qu'elle prit le surnom de *Perenna*. Je la compte au nombre des Divinités de la campagne, sur l'autorité de Varron qui la met dans le même rang que Palès, Cerès, &c. (*a*) Sa Fête étoit celebrée avec solemnité aux Ides de Mars, sur les bords du Tybre, pendant laquelle le Peuple donnoit de grands témoignages de réjouissance, comme on le verra dans les vers que cite Ovide (*b*): on y bûvoit largement, on y

(*a*) Varron dans sa Satyre Menipée, avoit mis ces deux vers, qu'Aulu-Gelle liv. 13. ch. 21. nous a conservés, & que Louis Carrion dans son Commentaire sur les Antiquités, Leçon premiere, dit qu'il faut lire ainsi:

Ted, Anna Perenna, Panda, te Lato, Pales,
Nerienes & Minerva, Fortuna ac Ceres.

(b) *Idibus est Annæ festum geniale Perennæ*
Non procul à ripis advena Tybri tuis

dansoit,

danſoit, & les jolies filles y chantoient des vers dans leſquels la pudeur n'étoit pas ménagée. Mais auſſi faiſoit-on alluſion à une avanture galante qu'Ovide rapporte dans le même endroit. Anna, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle Déeſſe de le ſervir dans ſes amours : celle-ci à qui le Dieu de la guerre n'étoit pas indifferent, lui ayant promis ce qu'il ſouhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve conſentoit à l'épouſer ; & ayant pris un habit ſemblable à celui de la Déeſſe, elle ſe trouva au rendez-vous ; mais elle fut la dupe de ſon déguiſement, qui fut découvert (*a*).

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

Comme Palès étoit la Déeſſe des Troupeaux & des Bergers qui les gardoient, *Bubona* ou *Burona* étoit celle des bœufs & des Bouviers (1). On lui ſacrifioit d'une maniere champêtre, & on l'invoquoit pour la ſanté des bœufs.

(1) Auguſt. de Civit. Dei, lib. 6.

Plebs venit ac virides paſſim diſjecta per herbas
Potat, & accumbit cum pare quiſque ſua.
Sub Jove pars durat, pauci tentoria ponunt,
Sunt quibus è ramis frondea facta caſa eſt. Ovid. Faſt. l. 3. v. 523.

(a) *Ludis amatorem charæ nova nupta Minervæ,*
Nec res hac Veneri gratior ulla fuit.
Inde joci veteres obſcœnaque dicta feruntur,
Et juvat hanc magno verbâ dediſſe Deo. Idem ibid.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

Mellona, autre Divinité champêtre, prenoit soin des Abeilles, & du miel qu'on en retiroit (1).

(2) Id. ib.

On invoquoit aussi pour la même chose, Aristée, celui-là même qui a donné lieu à ce bel Episode du quatrième des Georgiques, que Virgile a embelli de tous les ornemens de la Poësie. On croit que cet Aristée à qui Virgile donne pour mere la Nymphe Cyrené, étoit Roi d'Arcadie, & qu'il s'appliqua au soin que demandent les Mouches à miel, dont il sçavoit reparer les pertes. Ce que le Poëte que je viens de citer dit, qu'à l'occasion d'une maladie qui avoit fait périr tous ses Essains, il alla trouver sa mere dans la grote profonde qu'elle habitoit à la source du Penée, & qu'elle le renvoya au sage Protée; ainsi que la maniere dont ce Dieu lui dit qu'il pouvoit reparer cette perte, ne sont que d'ingenieuses fictions qui nous cachent l'adresse qu'avoit ce Prince à conserver & à faire renouveller ses Abeilles. Quoiqu'il en soit, Aristée fut mis au rang des Demi-Dieux, & en reçut les honneurs.

Seia & *Segecia* ou *Segesta*, étoient deux autres Divinités de la campagne, qui avoient soin des bleds, & que les Laboureurs honoroient d'un culte par-

ticulier ; avec cette difference que la premiere veilloit à la conſervation des grains dans le temps qu'ils étoient encore enfermés dans la terre, & la ſeconde au temps de la moiſſon, comme *Tutilina*, ou *Tutelina* en avoit ſoin lorſqu'ils étoient dans les greniers (1). Turnebe croit que c'étoit cette Déeſſe, dont il n'étoit pas permis de proférer le nom, de laquelle Pline fait mention (2). Macrobe dit (3) que ceux qui invoquoient cette Divinité, s'abſtenoient de tout travail le jour qu'ils lui ſacrifioient. Elle avoit une Chapelle ſur le mont Aventin, & une ſtatue dans le Cirque. Quelques Auteurs donnent à la même Déeſſe le nom de *Titulina*, & Scaliger ſur l'autorité de Varron, dit qu'on lui avoit conſacré un Autel ſur le mont Aventin, comme à une Divinité protectrice du Peuple Romain.

(1) Idem l. 4. c. 8.

(2) Liv. 18. c. 28.

(3) Sat. l. 1. c. 16.

Robigus, qui tire ſon nom du mot latin *robigo* ou *rubigo*, qui ſignifie *la rouille*, étoit encore une Divinité qu'on invoquoit pour la conſervation des bleds, qu'on croyoit qu'il préſervoit de la rouille ; il y avoit une Fête en l'honneur de ce Dieu, que l'on appelloit *Robigalia*. Varron en parle ſouvent dans ſon cinquiéme Livre de la langue Lati-

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

ne, auſſi bien que dans celui de l'Agriculture. Quoique tous les autres Auteurs l'ayent regardé comme un Dieu, Saint Auguſtin en fait cependant une Déeſſe, qu'il nomme *Robigo* (1).

(1) De Civ. Dei, lib. 4. c. 21.

Bonus Eventus, le Bon Succès, a auſſi été honoré par l'Antiquité, d'un culte particulier. Pline rapporte (2) que la ſtatue de ce Dieu avoit été faite par Euphranor, tenant une coupe de la main droite, & de la gauche un épi de bled & un pavot. Le même Auteur dit encore que Praxitelle avoit auſſi fait une ſtatue du même Dieu dans le Capitole: & Varron qui fait mention de cette Divinité (3), le met au nombre des grands Dieux des gens de la campagne. Pluſieurs perſonnes croyent encore aujourd'hui que quelques débris d'un Temple qu'on voit à Rome entre l'Egliſe de la Minerve & celle de S. Euſtache, ſont les reſtes du Temple qui étoit conſacré à ce Dieu (4).

(2) Liv. 35.

(3) Lib. 1. de Re ruſtic.

(4) Lylio Giraldi.

Populonia, dont le nom eſt dérivé de *populatio*, *pillage*, *degât*, étoit auſſi au nombre des Divinités champêtres : on la prioit dans les ſacrifices qu'on lui offroit, d'empêcher que la grêle & la foudre ne ravageaſſent la campagne.

C'étoit pour la même raiſon ſans dou-

te qu'on honoroit une autre Divinité ſus le nom de l'*Eclair* (1); & le culte qu'on lui rendoit étoit pour qu'il préſervât les biens de la campagne.

(1) Aug. de Civ. Dei. l. 6. c. 10. Senec. l. de Superſt.

Pilumnus & *Picumnus* étoient ſelon Servius (2), deux Dieux qui étoient freres, dont le dernier avoit inventé l'uſage de fumer les terres, d'où il fut ſurnommé *Sterquilinus*; &, Pilumnus celui de moudre le bled, c'eſt pourquoi il étoit particulierement honoré par les Meûniers. Nonius Marcellus dit que Pilumnus & Picumnus préſidoient aux auſpices des mariages, & pour appuyer ſon opinion il cite un paſſage de Varron (3) qui dit que ſi l'enfant que venoit de recevoir la Sage-femme, avoit l'apparence de vivre long-temps, elle le poſoit à terre pour conjecturer s'il ſeroit d'une taille bien droite; & qu'on dreſſoit dans les Temples des lits pour les Dieux Pilumnus & Picumnus, Divinités qui préſidoient aux mariages.

(2) In 6. Æn.

(3) Lib. 2. de vita Pop. Rom.

Sterculius étoit un des ſurnoms qu'on avoit donné à Saturne, parce qu'il avoit le premier mis du fumier dans les terres pour les rendre fertiles (4).

(4) Macrob. Sat. lib. 1. c. 7.

Hippona étoit la Déeſſe des Juments & des Ecuries (*a*).

(*a*) Plutarc. in Parall. Apul. l. 3. de Aſin. aur. Tertull. in Apol. Fulgent. de obſc. vocibus, &c.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

Le Dieu *Jugatinus*, préſidoit aux côteaux & aux montagnes, & la Déeſſe *Collina*, aux collines. Saint Auguſtin la nomme *Collatina*; mais peut-être s'eſt-il mépris en lui donnant ce nom. *Vallonia*, ſelon ce Pere de l'Egliſe, étoit la Déeſſe des Vallées.

Ruſina, qui fut ainſi nommée du mot *Rus*, la campagne, préſidoit, ſuivant le même ſaint Docteur, aux campagnes. Lylio Giraldi rapporte que cette Déeſſe étoit par quelques Auteurs appellée *Rutina*.

Quelques paſſages tirés du quatriéme Livre de la Cité de Dieu de S. Auguſtin, vont nous faire connoître pluſieurs autres de ces Dieux champêtres, & il ſuffira de les avoir nommées pour connoître les emplois auſquels ils étoient deſtinés. Les Romains dit-il, avoient une Déeſſe *Fructuſée*, qu'ils invoquoient pour faire une bonne récolte : un Dieu *Spineuſe*, pour arracher les épines des champs ; une Déeſſe *Nielle*, pour empêcher la nielle dans les bleds. Ils avoient Proſerpine pour préſider au germe des bleds : un Dieu *Nodotus*, pour les nœuds du tuyau : la Déeſſe *Volutina*, pour l'enveloppe de l'épi : *Patelene*, pour l'épi qui commence à s'ouvrir : *Hoſtiline*,

quand la barbe de l'épi & l'épi sont à niveau (*a*). *Lacturce*, quand le grain étoit en lait : *Maturne*, quand il étoit mûr ; & *Runcine*, quand on le coupoit. DIEUX d'Occident. L. III. C. VIII.

Observons 1°. Que presque tous ces Dieux avoient leurs Fêtes marquées, qu'on célébroit à la campagne dans les saisons où l'on croyoit avoir besoin de leurs secours, & dans les lieux mêmes où l'on croyoit qu'ils présidoient ; ainsi qu'on peut le voir dans les Fastes d'Ovide, & dans le Calendrier Romain dressé par Rosin (1). 2°. Que presque tous ces Dieux tiroient leur origine des Latins, comme leurs noms le marquent assez, & l'on ne trouve rien qui les regarde dans les Ecrits des Grecs. (1) Antiq. Rom. l. 4.

(*a*) Les anciens Romains disoient *hostire*, au lieu d'*æquare*, égaler.

CHAPITRE VIII.

Des Satyres, Faunes, Ægipans, &c.

PARMI les Dieux de la campagne, les Satyres & les autres qui sont dénommés dans ce titre, étoient les plus célebres : c'étoient autant de Dieux, ou

DIEUX d'Occident. L.III.C.VIII.

plûtôt de Demi-Dieux que les Payens s'imaginoient habiter dans les Forêts ou dans les Montagnes, & qu'ils repréſentoient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chevre, & une queue derriere le dos. On les nommoit indifféremment ou Pans, ou Ægipans, ou Satyres, ou Silenes; avec cette ſeule difference, que les Silenes étoient des Satyres avancés en âge, ſi nous en croyons Pauſanias (1) & Servius (2).

(1) *In Attic.*
(2) In 6. Æn.

(3) Quatorziéme de ſes Dionyſ.

Le Poëte Nonnus dit (3) que les Satyres nâquirent de Mercure & de la Nymphe Yphtimé, & Memnon dans Photius aſſûre qu'ils tiroient leur origine de Bacchus & de la Naïade Nicée fille de Sangar, qu'il avoit enyvrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle bûvoit ordinairement; mais ce ne ſont là que des origines fabuleuſes.

Quelques Auteurs ont crû que les Satyres étoient véritablement des hommes; & ſaint Jerôme a été de ce ſentiment. Albert le Grand, & Pic de la Mirandole qui l'a ſuivi, parlent de deux eſpeces d'hommes, Satyres, & non Satyres: mais il eſt plus vrai-ſemblable que l'introduction des Satyres dans le monde Poëtique, eſt venue de ce qu'on a vû

quelquefois dans les bois de gros ſinges reſſemblans aſſez à des hommes velus ; ou peut-être des Barbares reſſemblans de loin à des ſinges : c'eſt le ſentiment de Pline (*a*) qui prend, comme nous, les Satyres pour une eſpece de Singes ; & cet Auteur aſſûre que dans une montagne des Indes il ſe trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendroit de loin pour des hommes. Ces ſortes de Singes ont ſouvent épouvanté les Bergers, & pourſuivi quelquefois les Bergeres ; & c'eſt peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables, touchant leur complexion amoureuſe : ſi on ajoûte à cela que des Bergers couverts de peaux de chevres, ou quelques Prêtres de Bacchus, ont ſouvent contrefait les Satyres pour ſéduire d'innocentes Bergeres, je crois qu'on aura la vraye clef de cette fable. Dès-là l'opinion ſe répandit que les bois étoient remplis de ces Divinités mal-faiſantes : les Bergeres tremblerent pour leur honneur, & les Bergers pour leurs troupeaux ; ce qui fit qu'on chercha à les appaiſer par des ſacrifices, & par les offrandes des premiers fruits, ou des prémices des troupeaux. On compoſa quelques Cantiques que les Paſteurs chan-

DIEUX d'Occident. L. III. C. VIII.

(a) *Efferaciæ Cenolephalis natura, mitiſſima Satyris.*

DIEUX d'Occident. L.III.C.VII.

toient dans les forêts, & où on tâchoit en les invoquant, de se les rendre favorables. Les Poëtes ayant trouvé le sujet divertissant, inventerent mille contes. Les Peintres donnerent aussi quelque cours à ces fables, en peignant Pan & les Satyres comme des hommes.

Telle a été l'origine de ces Divinités champêtres, tel a été le sujet de leur culte & des sacrifices qu'on leur offroit. Je n'ignore pas que de grands Hommes ont crû le contraire, & qu'ils ont humanisé les Faunes & les Satyres; mais on doit convenir aussi que la plûpart des Auteurs n'examinent pas assez scrupuleusement les matieres sur lesquelles ils travaillent, & que souvent ils sont esclaves des préjugés; il suffit qu'un homme en réputation d'un sçavoir extraordinaire ait avancé une opinion, pour soumettre leur raison sous le joug de son autorité. D'ailleurs on aime mieux ne se point fatiguer par des recherches ennuyeuses, que d'éviter par un serieux examen, de tomber dans l'erreur sur des préjugés qu'on a aveuglement adoptés.

Mais, dira-t-on, que répondre à saint Jerôme lorsqu'il rapporte (1) que saint Antoine allant visiter saint Paul Hermite, rencontra d'abord un Hippocen-

(1) Vie de saint Paul Hermite.

taure, & en ſuite un Satyre tel que les Poëtes & les Peintres les repréſentent ; & que l'ayant interrogé, il lui répondit qu'il étoit une de ces créatures mortelles qui habitent les Déſerts, & que l'aveugle Paganiſme appelloit Faunes ou Satyres : il lui préſenta même du fruit, qu'on croit être des dattes. Si le reſpect que nous avons pour ſaint Jerôme, nous empêche de penſer comme un Auteur moderne (1) qui traite cela de fable, nous pourrions du moins répondre que c'étoit quelque démon qui apparut au bon Saint : auſſi étoit-il accoutumé à en voir ſouvent ſous differentes figures, ainſi que le rapportent ceux qui ont écrit ſa vie : on pourroit ajouter encore, que le Cardinal Baronius dit que ce prétendu Satyre n'étoit non plus que les autres, qu'un Singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'Aneſſe de Balaam.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VIII.

(1) Mains, Hiſtoire des Animaux.

Si l'on m'objectoit encore ce que rapporte Pauſanias (2) d'un certain Euphemus, qui ayant été jetté par la tempête avec ſon Vaiſſeau ſur les côtes d'une Iſle déſerte, vit venir à lui des eſpeces d'hommes ſauvages, tous velus, avec des queues derriere le dos, preſqu'auſſi longues que celles des chevaux, qui voulurent ſaiſir leurs femmes avec tant

(2) In Attic.

de fureur, qu'ils eurent bien de la peine à les arracher ; ce qui fit appeller ce lieu l'Isle des Satyres : Que Ptolomée (1) dit que sur la mer de l'Inde au-delà du Gange, il y a trois Isles habitées par des Satyres ; & que Pomponius Mela ajoute (2) qu'il y a au-delà de la Mauritanie dans l'Ocean Atlantique, des Isles où l'on ne voit personne pendant le jour, mais que la nuit on y apperçoit de grands feux, qu'on y entend un bruit confus de flûtes & de tambours, & que l'on croit communément que ces Isles sont habitées par des Satyres : que Pomponius au reste, n'a fait que copier la Relation du fameux Annon chef des Carthaginois, qui avoit été dans ces Isles : que Plutarque (3) rapporte que du temps de Sylla, on trouva en Epire un Satyre tel que les Poëtes le décrivent, qui formoit quelque voix semblable aux cris des chévres, & que personne ne put expliquer : Que l'Archiduc Philippe, selon Albert le Grand (4), en mena deux à Genes l'an 1598. lorsqu'il y fit son entrée ; cet Auteur ajoutant même qu'on en prit deux dans les forêts de Saxe, l'un mâle, & l'autre femelle ; que la femelle étant morte, on apprivoisa le mâle, & qu'on lui apprit même à articuler quelques paroles.

(1) Geogr. l. 7.

(2) Geogr. liv. 7.

(3) De Sylla.

(4) Traité des Animaux.

DIEUX d'Occident. L.III.C.VIII.

Je répondrois qu'admettant toutes ces relations, ſur leſquelles il y auroit peut-être bien des choſes à dire, on peut fort bien y appliquer ces eſpeces de Singes, dont nous avons parlé après Pline (1). Ce que dit Pomponius Mela n'eſt pas difficile à expliquer : lorſqu'Annon alla dans ces Iſles, qu'on croit être vers l'Iſle de ſaint Thomas ſur les côtes de Guinée, ou plûtôt près de celles du Cap verd, les habitans effrayés, ſe cacherent pendant le jour dans des cavernes, & allumerent du feu pendant la nuit ; & firent un grand charivari pour épouvanter ces étrangers, & les obliger à ſortir de leur Iſle ; ce qui leur réuſſit.

(1) Loc. cit.

Il eſt encore plus facile de répondre à ce qu'on pourroit m'alleguer de ce Satyre qui paſſa le Rubicon en préſence de Céſar & de toute ſon armée : ce fut un ſtratagême de ce fameux Capitaine. Céſar voyant la peine que ſes ſoldats avoient à paſſer ce fleuve, en fit ſecrettement habiller un en Satyre, pour perſuader aux autres que puiſqu'une Divinité leur avoit montré le chemin, ils pouvoient & devoient y paſſer. De même, lorſque Diodore (2) dit que Bacchus, c'eſt-à-dire Oſiris (car c'eſt de lui qu'il parle en cet endroit,) fut accom-

(2) Liv. 1.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VIII.

pagné dans sa conquête des Indes par quantité de Satyres; c'est que quelques soldats de ce Conquerant s'habillerent en Satyres pour épouvanter les Peuples qu'on vouloit subjuguer; ou bien qu'il mena avec lui de ces sortes de gros singes qu'on trouve en Afrique, pour le divertir ou faire des gambades avec ses soldats habillés comme eux; ou comme l'ont voulu quelques Auteurs, on lui amena quelques Ethiopiens grossiers, & tous velus, comme il s'en trouve parmi ces Barbares, pour le divertir & l'amuser: car ce bon Prince aimoit fort à rire, si nous en croyons l'Auteur que nous venons de citer (*a*) & n'aimoit nullement à se battre; n'ayant entrepris ce voyage que pour apprendre l'agriculture aux Peuples étrangers, & meriter par là d'être mis au rang des Dieux. On peut ajouter qu'on n'a jamais tant fait de découvertes que depuis deux siécles, & qu'on ne voit pas qu'on ait rien trouvé de semblable aux Satyres, que les singes dont je viens de parler.

(1) Chan. l. 1. c. 12.

Après tout, si nous en croyons Bochart (1), l'origine des Satyres vient du mot hebreu *Sair*, qui veut dire un Démon sous la figure d'un Bouc; & c'est

(a) *Dum in Æthiopia versatur, gens Satyrorum ei adducitur, quos pilos in lumbis habere ferunt.* Diod. l. 1.

pour cela, ſelon cet Anteur, qu'on les repréſente comme des eſpeces de Boucs, danſants & ſautants d'une maniere laſcive (*a*). Nous pouvons confirmer notre ſentiment ſur la nature des Satyres, par ce qui eſt rapporté dans une Relation des Indes Orientales (*b*), où l'on dit qu'on trouve dans l'Iſle de Céilan des Satyres ou *Bavianes*, que les Indiens nomment *Orangs*, c'eſt-à-dire, *hommes ſauvages*. Ils ſont preſque de la même figure que les autres hommes, ont le dos tout couvert de poil, le nez plat, & le viſage rude : ils ſont robuſtes, agiles & hardis. On en prend avec des lacets, & on les apprivoiſe ſi bien, qu'on leur montre à marcher ſur les pieds, ou plûtôt ſur les jambes de derriere. Ces Satyres, ajoute l'Auteur, rendent de bons ſervices à leurs maîtres : ils lavent les verres, verſent à boire : ils tournent la broche, & balayent la maiſon. Un autre Voyageur (1) dit que du temps qu'il étoit à Angola, on tua à Manicongo un de ces hommes ſauvages, qui avoit le

(1) Vandenbronk, Tom. 4.

(*a*) Les Rabbins traduiſent le mot *hircus* par celui de Satyre, & le mot *Sair* par celui de bouc ou de démon ; & par le mot *heteb*, le démon du midi, & par les *Velus* dont parle Iſaie, ils entendent les Satyres habitans du déſert. Bochart, *loc. cit.*

(*b*) Voyage de Schouten aux Indes, Tome 2.

Dieux d'Occident. L. III. C. VIII

corps heriſſé de poil, le nez plat, les narines larges, & une queue ſur le dos. On le prit dans un arbre où il étoit avec ſa femelle & ſon petit, qui ſe ſauverent. Daper dans ſa Relation de l'Afrique, parle d'une autre eſpece de ſinge qui eſt encore plus reſſemblant à l'homme. C'eſt ſans doute ces animaux, répandus dans les bois, dont la terre étoit toute couverte, qui ont donné lieu de prendre ces ſortes de ſinges ou de monſtres, pour des eſpeces d'hommes; je n'en ſuis nullement ſurpris, puiſqu'ils reſſemblent beaucoup plus aux Caffres & aux Ottentots qui habitent dans les extrêmités de l'Afrique, que ceux-ci ne reſſemblent aux autres hommes: & on auroit moins de ſujet de s'étonner ſi on avoit pris ces derniers pour de veritables Satyres, que de ce qu'on a regardé les ſinges dont nous venons de parler, comme de veritables hommes. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet. Diſons maintenant quelque choſe de Faunus & de Sylvanus, que l'on a toujours regardés comme des Divinités champêtres, & les peres des Faunes & des Satyres.

CHAPITRE IX.

De Faunus & de Sylvanus.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

FAUNUS, ſi nous en croyons Virgile (1), étoit fils de Picus, dont nous parlerons dans la ſuite, & quatrième Roi d'Italie. Il vivoit du temps que Pandion regnoit à Athenes, vers l'an 7. avant l'Ere chrétienne treize cens, ou environ, cent-vingt ans avant la guerre de Troye, ou un peu plus tard, ſi nous en croyons Denys d'Halicarnaſſe; c'eſt-à dire, du temps d'Evandre & d'Hercule. Ce même Auteur ajoute que c'étoit un Prince rempli de bravoure & de ſageſſe; ce qui fit apparemment publier qu'il étoit fils de Mars (2). Lactance nous apprend qu'il étoit fort religieux. Euſebe eſt de l'avis de ces deux Auteurs, lorſqu'il place Faunus dans le catalogue des Rois Latins. Comme il s'appliqua pendant ſon regne à cultiver la terre, on le mit après ſa mort au rang des Divinités champêtres, & on le repréſenta avec tout l'équipage des Satyres. On aſſûroit même qu'il rendoit des Oracles;

(1) Æneid. 7.

(2) Ovid. 2. Faſt.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

mais cette fable n'eſt fondée que ſur l'étymologie de ſon nom, car *Phoni*, en grec, & *fari* en latin, dont il eſt compoſé, ſignifie *parler*; & c'eſt peut-être par la même raiſon qu'on a nommée *Fauna* ſa femme *Fatua*, comme qui diroit *Fatidica*, *Devineresſe* C'étoit une perſonne très-chaſte, ſi nous en croyons Varron (1), & Lactance qui l'a copié va juſqu'à dire qu'elle pouſſa la retenue & la pudeur à tel point, qu'elle ne voulut jamais voir d'autre homme que ſon mari. Elle avoit accoutumé de prédire l'avenir aux femmes, comme Faunus en uſoit à l'égard des hommes. Tant de bonnes qualités la firent mettre après ſa mort au rang des Divinités, & on l'appella *la Bonne Déeſſe*. Les femmes lui offroient des ſacrifices dans des lieux où il n'etoit pas permis aux hommes d'entrer. Je ſçai bien que Plutarque (2) & Arnobe ne parlent pas ſi avantageuſement de Fauna, que Lactance & Varron, & que ces Auteurs croyent même qu'elle étoit un peu ſujette au vin : mais auroit-on diviniſé une perſonne qui auroit eu un défaut ſi indécent à ſon ſexe? Ceux qui veulent rapporter les fables à l'allégorie, ne manquent pas de dire ici

(1) Dans Lactance, l. I.

(2) QQ. Rom.

que Faunus & Fatua ne ſont que des perſonnages feints, ſous les noms deſquels les Payens adoroient la Terre ; & qu'ils ne ſont connus en Italie, que parce qu'Evandre apporta d'Arcadie le culte de ces Divinités. Mais les témoignages formels de Varron, de Denys d'Halicarnaſſe, de Plutarque & de Lactance, doivent l'emporter ſur ces Allegoriſtes, qui ne ſont tombés dans cette erreur, que pour n'avoir pas ſçû que ſouvent une même perſonne étoit dans la Theologie payenne une Divinité animée & naturelle [a]; ce qui eſt pourtant la clef de la plûpart des fables.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

Sylvanus, ſelon quelques Auteurs, étoit fils de Faune, ou ſelon Plutarque, de Valerius & de Valeria ſa fille. Elien & Probus lui donnent une origine encore plus infame ; mais il ne faut pas bleſſer les oreilles chaſtes par les recits fabuleux que l'Antiquité nous a laiſſés à ce ſujet. L'Auteur de l'origine du Peuple Romain, tant il y a d'incertitude ſur ces matieres, dit qu'on croyoit que Sylvanus, bien loin d'être le fils de Faunus, étoit le même Dieu que lui ; & d'autres le confondent avec Pan, ou Egipan, ſi nous en croyons Plutarque :

[a] Voyez ce qui a été dit là-deſſus Tome 2. liv. 4.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

ce qui convient avec ce que rapporte Pline, que les Egipans étoient les mêmes queles Sylvains. Les monumens qui nous reſtent, le repréſentent tantôt comme un Satyre, & même quelquefois avec la moitié du corps d'une chévre; quelquefois avec une forme toute humaine, preſque toujours avec une branche de cyprès, & cela pour l'amitié qu'il avoit pour le jeune Cypariſſus qui fut changé en cet arbre. La pomme de Pin, une ſerpe qu'il tient à la main, une couronne groſſierement faite, & un chien, parent la plûpart des figures de ce Dieu champêtre, ſur leſquelles il paroît tantôt nud, tantôt couvert d'un habit ruſtique qui lui deſcend juſqu'aux genoux.

Comme Sylvain étoit extrêmement honoré, ſur-tout en Italie, on voit ſouvent ſur ces mêmes Images, des Autels, des Prêtres, des Joueurs de flûte, & la victime qu'on lui immoloit le plus ſouvent, qui étoit le cochon.

Un monument conſacré à ce Dieu par un nommé Lachès, lui donne l'épithete de *Littoralis*; ce qui nous apprend qu'on l'honoroit auſſi ſur les rivages de la mer.

Les Prêtres de ce Dieu formoient un des principaux Colleges de Rome, &

étoient en grande réputation : ce qui marquoit bien la celebrité de ſon culte. Quand les Romains furent maîtres des Gaules, ils y porterent ſans doute les céremonies de ce culte, & y établirent un College de Prêtres ſemblable à celui de Rome, puiſqu'on trouva il y a quelques années à S. Maur-les-Foſſés, près de Paris, où ils s'étoient établis, une pierre ſur laquelle étoit une inſcription que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon communiqua à l'Academie des Belles Lettres, qui faiſoit mention du College des Prêtres du Dieu Sylvain.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX

J'ai dit que Faunus étoit fils de Picus, & voci comment les Sçavans, ſur-tout Ryckius (1), nous donnent la ſuite de ces anciens Aborigenes qui regnerent en Italie avant la guerre de Troye. Le premier de ces Rois s'appelloit Stercès ; Janus qui lui ſucceda, quoiqu'il fût étranger, eſt le ſecond, Picus fils de Stercès, le troiſiéme, & Faunus fils de Picus le quatriéme. Je laiſſe les autres dont je ne parlerai que dans le ſixiéme Volume.

Picus.

(1) Diſſ. de primis Italiæ Colonis, Can. Chron.

Picus étoit un Prince accompli, qui ſe diſtingua par ſes talens. Ovide (2) fait un portrait charmant de ce Prince & de la belle Canente ſa femme. Comme il

(2) Met. l. 14.

DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

périt à la chaſſe dans un âge peu avancé, & qu'on ne trouva point ſon corps, on publia qu'il avoit été changé en Pivert, oiſeau dont le nom latin eſt le même que le ſien ; & pour donner quelque créance à cette fable, on ajoûta que c'étoit Circé qui avoit operé ce changement. Elle l'avoit rencontré, dit le Poëte que je viens de citer, dans un bois où elle étoit venue cueillir des herbes pour ſes opérations magiques : elle avoit ſenti dans le moment un violent amour pour lui ; & l'ayant trouvé inſenſible, elle le frappa de ſa baguette, & auſſi-tôt ſon corps fut revêtu de plumes, & il diſparut, &c.

(1) Sur le 7. Livre de l'En.

Servius (1) prétend que cette fiction n'eſt fondée que ſur ce que ce Prince qui ſe vantoit d'exceller dans l'art de connoître l'avenir, ſe ſervoit d'un Pivert qu'il avoit ſçû apprivoiſer : *Augur fuit Picus, & domui habuit Picum, per quem futura noſcebat.* On peut ajouter que la reſſemblance du nom de ce Prince avec celui du Pivert, ne contribua pas peu à la fable de ſa métamorphoſe. Quoiqu'il en ſoit, Picus fut honoré après ſa mort, & mis au nombre des Dieux Indigetes.

Canente déſolée de la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, ſe retira dans une ſolitude, où elle ne le ſur-

vêcut pas long-temps ; & à l'aide de ſon nom, on publia qu'elle avoit été changée en voix. DIEUX d'Occident. L. III. C. IX.

Malgré l'autorité de Servius, de Denys d'Halicarnaſſe & de pluſieurs autres Anciens, qui tous regardent Picus comme un perſonnage réel, & un Roi des Aborigenes, nous avons pluſieurs Auteurs qui prétendent qu'il n'y eut jamais de Roi de ce nom en Italie ; & Gerard Voſſius (1) veut que toute cette fable ne ſoit fondée que ſur ce qu'il y avoit anciennement dans le pays des Sabins, un Oracle de Mars, pour lequel on ſe ſervoit du Pivert. Bochart (2) qui trouve toujours le dénouément des fables dans la langue Phenicienne, dit que celle-ci n'eſt fondée que ſur le mot *Picca*, qui veut dire un devin, & que c'eſt ſur la reſſemblance de ce nom avec celui de *Picus*, qu'on a forgé un Roi qui prédiſoit l'avenir. Enfin il y a des Sçavans qui ſoutiennent que Picus eſt le même que Jupiter, honoré par les anciens Aborigenes ſous le ſymbole du Pivert, oiſeau d'un grand uſage dans les Augures. Pour moi, je crois qu'on peut fort bien s'en rapporter aux Anciens que j'ai cités, ſur-tout à Denys d'Halicarnaſſe, Auteur très-inſtruit des Antiquités d'Italie, &

(1) De Orig. & prog. idol. l. 1. c. 12.

(2) Chan. l. 1.

DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

assurer avec eux, que Picus y a regné après Janus, & a eu Faunus pour successeur.

CHAPITRE X.

De Silene & de Midas.

QUOIQU'EN general les vieux Satyres fussent appellés Silenes, comme nous l'avons dit après Pausanias (1), il y en avoit cependant un à qui on avoit donné ce nom, par antonomase, & qui n'en portoit point d'autre. Comme c'est un des personnages des plus célebres dans l'Antiquité, on a publié à son sujet une infinité de choses, dont les unes sont vraies, pendant que les autres ne sont que de pures fictions; mais des fictions dont le sens n'est pas toujours impénétrable.

(1) In Attic.

(2) Var. Hist. l. 3. c. 12.

Elien (2) prétend que Silene devoit le jour à une Nymphe, & que quoiqu'il ne fût pas au nombre des Dieux, il étoit cependant d'une nature supérieure à celle de l'homme: mais comme il ne nomme pas cette Nymphe, il y a apparence qu'il n'en avoit d'autre preuve que celle qu'il avoit

avoit tirée d'Heſiode, qui dit en general (1) que tous les Satyres avoient des Nymphes pour meres. Silene nâquit à Malée, ou du moins il y fut élevé, ſelon le témoignage de Pindare, qui s'exprime ainſi : *Silene ce danſeur incomparable, qu'un Citoyen de Malée, heureux époux de la belle Naïs, a eu le bonheur d'élever.* Les habitans de Pyrrhique, ville de Laconie (2) diſoient que Silene ayant quitté Malée, s'étoit retiré chez eux, & ils montroient un puits, ſans lequel ils auroient totalement manqué d'eau, qu'ils croyoient qu'il avoit fait creuſer.

(1) Theog.

(2) Pauſ. in Lac.

Lucien (3) fait ce portrait de Silene : il étoit d'une taille médiocre, gras & charnu. C'eſt ainſi effectivement qu'il paroît ſur les Medailles & ſur les autres Monumens que le temps nous a conſervés (4). Un valet, dans une des Comedies de Plaute, fait de ſon Maître un portrait très-reſſemblant à celui qu'on vient de voir (5), & je ſuis bien trompé ſi l'Auteur n'a pas fait une alluſion maligne à Silene, à qui peut-être le Maître reſſembloit un peu, ainſi que Socrate, tel qu'il paroît ſur quelques pierres gravées. On repréſentoit auſſi Silene monté ſur un âne, preſque toujours yvre, & ayant bien de la peine à ſe ſoutenir : *ti-*

(3) Dans le Conſeil des Dieux.

(4) Voyez Beger Treſ. de Brandeb. & l'Ant. expliq. T. I.

(5) Plaut. in Rud.

DIEUX d'Occident. L. III. C. VII.

tubantem annisque meroque (1), comme le dit Ovide. C'étoit dans cet équipage qu'il suivoit Bacchus, dont il étoit le pere nourricier & le compagnon inséparable, & à qui, selon Diodore de Sicile (2), il communiqua une partie de ses lumieres. Sur toutes les Antiques qui le représentent, il a toujours l'air d'un homme yvre, & qui cuve son vin : & si Virgile le fait paroître dans une de ses Eglogues, c'est comme un homme plein de vin à son ordinaire :

(1) Metam. l. 5.

(2) Liv. 3.

Inflatum hesterno venas ut semper Iaccho.

Telle étoit l'idée qu'on avoit ordinairement de ce personnage, tels étoient les portraits qu'on en faisoit. Cependant d'anciens Auteurs, & très-dignes de foi, en pensoient bien plus avantageusement. Silene étoit, selon eux, un Philosophe profond, dont la sagesse égaloit les lumieres ; & cette yvresse dont on a tant parlé, n'étoit qu'une yvresse mysterieuse, qui signifioit qu'il étoit profondement enseveli dans ses spéculations. Theopompe de l'Isle de Chio, lui fait tenir un discours à Midas, qui est rapporté par Elien (3), sur une Isle qui est située au-delà de toutes les mers, où il y avoit entre autres deux villes, dont l'une étoit

(3) Var. Hist. l. 3. c. 18.

nommée la ville pacifique, l'autre la ville guerriere. Les habitans de la premiere ſans chagrin & ſans inquiétude, couloient des jours heureux, & vivoient pluſieurs ſiécles ; pendant que ceux de la ſeconde, toujours en armes contre leurs voiſins, mouroient preſque tous à la guerre. On ne ſçait de quel pays Silene vouloit parler : étoit-ce des Iſles fortunées, qu'on croit être les Canaries, ou de la célebre Iſle Atlantique, ſur laquelle Platon a tant diſcouru, ou enfin des Hyperboréens qui, ſelon les Anciens, menoient une vie ſemblable à celle des habitans de la ville pacifique ? C'eſt ce que je ne déciderai point (*a*).

Ciceron, Plutarque, & bien d'autres encore, avoient conçu de Silene la même idée, & l'ont toujours regardé comme un homme très-habile, & un grand Philoſophe. Virgile lui fait débiter, dans ſa ſixiéme Eglogue, les principes de la Philoſophie des Epicuriens, ſur la formation du monde, & des êtres qui le compoſent : *Namque canebat uti*, &c.

L'avanture au reſte qui livra Silene à

(*a*) Voyez ſur les Hyperboréens, la Diſſertation de M. l'Abbé Gedoyn, & une autre de moi. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. 7.

DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

Midas eſt ſinguliere, & a donné lieu à bien des fables que je dois expliquer. Ce Prince informé des rares talens de Silene, ſouhaitoit depuis long-temps s'entretenir avec lui. Bacchus qui avoit abandonné la Thrace, où les Bacchantes venoient de déchirer le malheureux Penthée, étoit venu dans la Lydie aux environs du mont Tmolus, où il croiſſoit d'excellent vin. Silene qui rodoit dans le pays, monté ſur un âne, s'arrêtoit ſouvent près d'une fontaine pour cuver ſon vin, & ſe repoſer de ſes fatigues. L'occaſion parut favorable à Midas : il fit jetter du vin dans cette fontaine, & mit quelques payſans en embuſcade. Silene but un jour de ce vin avec excès, & ces payſans qui le virent yvre, ſe jetterent ſur lui, le lierent avec des guirlandes de fleurs, & le menerent ainſi au Roi. Ce Prince qui étoit lui-même initié aux myſteres de Bacchus, reçut Silene avec des grandes marques de reſpect ; & après avoir célebré avec lui les Orgies pendant dix jours & dix nuits conſécutives, & l'avoir entendu diſcourir ſur pluſieurs matieres, le ramena à Bacchus. Ce Dieu charmé de revoir ſon pere nourricier, dont l'abſence lui avoit cauſé beaucoup d'inquiétude, ordonna

à Midas de lui demander tout ce qu'il voudroit. Midas qui étoit extrêmement avare, ſouhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui lui fut accordé. Mais le preſent devint bientôt funeſte à celui qui l'avoit ſouhaité avec tant d'empreſſement. D'abord les expériences qu'il fit le charmerent : il toucha un rameau, des pierres, des épics, tout devint or ; mais auſſi, quand il fut prêt à ſe mettre à table, & qu'il voulut laver ſes mains, l'eau reçut le même changement : enfin le pain, le vin, les viandes qu'on lui ſervoit, devenoient de l'or à meſure qu'il y touchoit ; & il étoit prêt à mourir de faim au milieu de tant de richeſſes, lorſque s'étant adreſſé au même Dieu pour le prier de le délivrer d'un pouvoir ſi incommode, Bacchus lui ordonna de laver ſes mains dans le Pactole, ce qu'il fit ; & perdant cette fatale vertu, il la communiqua au fleuve, qui depuis roule un ſable d'or.

C'eſt ainſi que les Grecs ſe plaiſoient à traveſtir l'Hiſtoire en fables ingénieuſes. Je dis l'Hiſtoire, car c'en eſt une véritable, & quoique j'aye déja parlé aſſez au long de Midas dans l'Hiſtoire d'Apollon, la liaiſon qu'elle a avec celle de Silene m'oblige à y revenir, &

DIEUX d'Occident. L. III. Ch. X.

cela d'autant plus volontiers que j'en avois laissé plusieurs circonstances à expliquer, ou que j'explique ici les mêmes, d'une maniere qui m'a paru plus satisfaisante. Midas, suivant tous les Anciens, étoit Roi de cette partie de la Lydie & de la Phrygie, où coule le Pactole. Herodote (1) qui dit qu'il regna après son pere Gordius, ajoute qu'il envoya de grands presens au Temple de Delphes, & entre autres une chaîne d'or d'un prix inestimable. Ce même Auteur parle ailleurs (2) des Jardins de ce Roi, où il croissoit sans culture des roses d'une grande beauté, & c'étoit dans ces Jardins mêmes, qu'on croyoit qu'avoit été pris Silene. Midas œconome jusqu'à l'avarice, regnoit sur un pays fort riche, & retiroit de la vente de ses grains, de ses vins, & de ses bestiaux, des sommes considerables : voilà sans doute ce qui fit dire qu'il convertissoit en or tout ce qu'il touchoit, jusqu'au pain, au vin, aux viandes qu'on lui servoit. Son avarice changea d'objet, & ayant appris que le Pactole rouloit des grains d'or, il abandonna le soin de la campagne, & employa ses Sujets à retirer l'or de ce Fleuve, ce qui lui procura de nouvelles richesses : c'est là encore le

(1) Liv. 1. c. 14.

(2) Liv. 8. c. 138.

fondement de la fiction qui porte qu'il avoit communiqué au Pactole ſa vertu aurifique.

Au milieu des ſoins que demandoient tant de travaux differents, Midas n'abandonnoit pas les affaires de la Religion, & il fit tant de changemens dans celle des Lydiens, qu'on le regarda, au rapport de Juſtin (1), comme un ſecond Numa. Il ſe ſervoit même, dit-on, pour faire recevoir ces changemens, du ſtratagême qui fut dans la ſuite ſi utile au Roi de Rome : car comme celui-ci publioit qu'il apparnoit de la Nymphe Egerie, tout ce qu'il faiſoit en matiere de Religion, Midas diſoit de même que c'étoit Silene qui l'inſtruiſoit dans les nouveaux myſteres qu'il avoit deſſein d'établir, principalement dans ceux des Orgies ; car ce Prince qui poſſedoit d'excellens vignobles, étoit très-dévot à Bacchus. Quelques Auteurs même (*a*) penſent qu'ayant pris près de la fontaine dont on a parlé, quelque Satyre, c'eſt-à-dire, quelque animal reſſemblant au Singe, il avoit aſſûré que c'étoit Silene, le nourricier & le compagnon de Bacchus, qu'il interrogeoit ſur tous

(1) Liv. 2. c. 7.

(*a*) Voyez les Notes d'Abraham Gronovius ſur le Chap. XVIII. du troiſiéme Livre d'Elien.

Dieux d'Occident. L. III. Ch. X.

ſes deſſeins, à peu près comme on a dit que Sertorius interrogeoit ſa Biche privée; mais, pour parler plus juſte, c'étoit véritablement Silene lui-même qui lui communiquoit une partie de ſes lumieres, puiſqu'il vivoit en même temps que lui, & étoit ſon voiſin, comme on le dira dans la ſuite.

Comme Midas avoit par tout des eſpions, qu'il interrogeoit & écoutoit avec attention, on diſoit qu'il entendoit de loin, qu'il avoit de longues oreilles, comme on dit d'un Roi puiſſant, qu'il a les bras longs; & voilà encore l'origine de la fable qui lui donna des oreilles d'âne; explication plus naturelle encore que celle que nous avons déja donné à la même fiction (1).

(1) Hiſtoire d'Apollon.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire que Midas étoit un Prince puiſſant, & que Silene dont il ſe ſervoit utilement, étoit un profond Philoſophe qui l'aidoit de ſes conſeils dans l'établiſſement de ſes Loix & de ſes Céremonies religieuſes. Peut-être auſſi qu'on n'a dit qu'il étoit un peu yvrogne, ce qui l'a fait paſſer pour le pere nourricier de Bacchus & ſon compagnon inſéparable, que parce que c'étoit lui qui avoit fait recevoir dans la Lydie les Orgies & les

autres Fêtes de ce Dieu. Comme je ſuis en train d'expliquer les Fables qu'on a débitées à ſon occaſion, je crois voir le dénouement de celle qui le faiſoit toujours aller ſur un âne, dans ce qu'a dit Diogene Laërce, lorſque comparant Ariſtote à Silene, il dit que le premier étoit toujours à cheval, & que le ſecond n'avoit qu'un âne pour monture: ce qui veut dire ſans doute que Silene ne faiſoit dans la Phiioſophie que des progrès lents, mais ſûrs; au lieu que l'autre alloit au grand trot, & bronchoit quelque-fois. Celle des oreilles d'âne, ſelon Tertullien (1), nous apprend qu'il étoit doué d'une grande intelligence. Enfin Voſſius (2) explique celle de la Fontaine de vin, dont nous avons parlé, en diſant qu'elle ſignifie ſeulement l'envie qu'avoit Midas de poſſeder Silene, qui ſelon lui étoit Roi de Carie, & devint en effet grand ami de Midas.

DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

(1) Liv. 2. de *Anima*.

(2) De idol. l. 2.

Quelques Auteurs, au reſte, confondent Silene avec Marſyas, ce célebre Joueur de flûte dont on a parlé dans l'Hiſtoire d'Apollon, qui le fit écorcher vif. Ce qui peut donner de la vrai-ſemblance à cette opinion, c'eſt que Marſyas eſt repréſenté comme un Satyre,

DIEUX d'Occident. L. III. C. X.

ainſi qu'on peut le voir dans ſes Images (1) : or les Silenes étoient de vieux Satyres, comme on vient de le dire ; mais ce qui acheve de déterminer en faveur de ce ſentiment, c'eſt qu'Herodote parlant de Marſyas, l'appelle Silene (2). Dès-là les temps conviennent à merveille, & il n'eſt plus étonnant que Midas ait fait ſi grand cas de lui, puiſque ce fut pour avoir jugé en ſa faveur contre Apollon, que ce Dieu lui donna des oreilles d'âne.

(1) Antiq. expli. T. I.

(2) L. 7. c. 26.

Après cela je ne rapporterai ce qu'a dit Bouchart au ſujet de Silene, que comme une de ces conjectures ſçavantes dont ceux qui poſſedent les Langues, veulent à tout propos faire parade. Les Anciens, dit-il, par la Fable de Silene, nous font juger qu'ils avoient quelque connoiſſance du Meſſie, puiſque le nom de ce Satyre vient de *Silo*, que preſque tous les Interpretes entendent de Jeſus-Chriſt (3).

(3) Chan. c. 18.

Silene fut honoré après ſa mort comme un Demi-Dieu, & recevoit les honneurs dûs aux Heros, indépendamment même de Bacchus. C'eſt la remarque de Pauſanias (4), qui parlant du Temple que Silene avoit dans l'Elide, s'exprime ainſi : *Là vous verrez encore un Temple de*

(4) In Eliac.

Silene, mais un Temple qui lui eſt propre & particulier, ſans que Bacchus en partage l'honneur.

CHAPITRE XI.

Des Dieux Lares.

JE dois finir l'Hiſtoire des Dieux de la Terre par celle des Lares & des Penates, qui étoient les gardiens & les protecteurs des maiſons & des biens de la campagne.

On a dit dans le ſecond Volume (1) que chaque homme & chaque femme avoit ſon Genie particulier : il y en avoit auſſi pour chaque maiſon, pour chaque ville, & en general pour toute la campagne ; & pendant que ceux des hommes & des femmes retenoient le nom de Genies, ceux des maiſons étoient appellés *Lares*, & ceux des villes & des lieux particuliers, *Penates*, quoiqu'il ſoit vrai cependant, que ſouvent on confondoit ces derniers les uns avec les autres. (1) Liv. 5.

Comme les Dieux du Paganiſme, de quelqu'ordre qu'ils fuſſent, ne man-

DIEUX d'Occident. L. III. C. XI.

quoient jamais de genealogie, les Lares selon Ovide (1), étoient fils de Mercure & de *Lara*, fille d'Almon. L'indiscrette Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce Dieu lui coupa la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en Enfer. Le triste état où elle étoit, n'avoit pas éteint tous ses charmes; son conducteur en devint amoureux, & en eut des jumeaux qui furent appellés *Lares* (*a*), qui devinrent dans la suite les Gardiens des rues & des chemins. Les inscriptions favorisent le sentiment d'Ovide, puisqu'on en trouve sur lesquelles sont écrits ces mots: *Lar vialis, le Lare des chemins.*

(1) Fast. l. 2.

Cependant comme rien n'ést moins soutenu que les généalogies des Dieux du Paganisme, il se trouve des Auteurs qui donnent *Laronda* pour mere aux Lares; mais ne seroit-ce pas la même personne, sous des noms si approchans? Je ne dirai pas la même chose d'une autre mere de ces Dieux, qu'on nomme *Mania*: aussi confond-on alors les Lares avec les Manes. Les Lares, selon Varron (2), sont les mêmes que les Manes; aussi dit-on qu'ils étoient fils de Mania.

(2) De Lingua Latina.

(a) *Fitque gravis, geminosque parit, qui compita servant; Et vigilant nostrâ semper in æde Lares.* Fast. l. 2.

Feſtus eſt en cela d'accord avec ce ſçavant Romain. Aux Fêtes, dit-il, appellée *Compitalia*, on plaçoit dans les carrefours ſur des poteaux, des figures d'hommes & de femmes, parce qu'on croyoit que cette Fête étoit celebrée en l'honneur des Dieux, qu'on appelloit Lares. Mais une nouvelle preuve que ces Dieux étoient les mêmes que les Manes, c'eſt que ceux-ci étoient auſſi nommés *Larvæ*, d'où les maſques des Anciens avoient pris leur nom. DIEUX d'Occident. L. III. C. XI.

Servius vient encore à l'appui de cette opinion, lorſque ſur le cinquiéme de l'Eneide, il rapporte l'origine des Lares à la coutume où l'on étoit anciennement d'enterrer les morts dans les maiſons, qu'on honoroit enſuite comme ſes Dieux domeſtiques, car il eſt évident qu'alors les Lares étoient les mêmes que les Manes.

Mais ce n'étoient pas ſeulement les rues & les chemins que gardoient les Lares; ils étendoient ce même ſoin ſur les champs, & j'ai pour garant Tibulle:

Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis agri
Cuſtodes, fertis munera veſtra Lares (1). (1) Eleg. 25

Comme ordinairement les chiens ſont les gardiens des maiſons & même des

DIEUX D'Occident. L. III. C. XI.

champs, il ne faut pas s'étonner si Plaute dit que les Lares étoient représentés sous la figure de ces animaux (1) ; du moins est-il sûr qu'ils étoient revêtus de leurs peaux. Remarquons ici que lorsque les enfans étoient dans l'âge où ils quittoient la *Bulle*, ils la pendoient au cou des Dieux Lares, & les Esclaves qui recevoient la liberté, en faisoient autant de leurs chaînes. Petrone qui employe toujours si agréablement l'ancienne fiction, dit que de jeunes garçons étant entrés dans la salle du repas de Trimalcion, revêtus de tuniques blanches, mirent sur la table les Dieux Lares, ornés de Bulles.

(2) In Aul.

Comme l'ancien Paganisme avoit pourvû à tout, on établit aussi des Lares pour les Vaisseaux, qui certainement en avoient autant de besoin que les maisons, & ceux-ci s'appelloient *Lares de la mer*, *Lares marini*. Etoient-ils differens de ces Dieux Pataïques, dont nous avons parlé dans le troisiéme Volume, qu'on mettoit sur la proue des Bâtimens de mer pour en être les Patrons & les Gardiens ? C'est ce que je ne crois pas, puisqu'il y a des Auteurs qui pensent que ces Lares marins étoient Neptune, Tethys & Glaucus : pouvoit-on donner

aux vaiſſeaux de plus puiſſans & de plus fideles Gardiens?

DIEUX d'Occident. L. III. C. XI.

La place la plus ordinaire de Lares des maiſons, ſi nous en croyons S. Jerôme, étoit derriere la porte ; & on étoit perſuadé qu'ils en éloignoient tout ce qui auroit pû nuire, ſur-tout les *Lemures*, Genies qui ne ſçavoient faire que du mal.

Les obligations que chacun croyoit avoir aux Dieux Lares, avoient engagé leurs adorateurs à leur faire de fréquentes libations, & on alloit même juſqu'aux ſacrifices : c'eſt du moins ce qu'on peut tirer d'un ancien marbre, donné par Boiſſard, & dédié par C. Sempronius Piſon, aux Dieux Lares des Empereurs (1), puiſqu'avec les deux figures, l'une d'un jeune homme, l'autre d'un homme plus âgé, on y voit un Autel flamboyant, avec les préfericules, un vaſe, & une patere, &c. Par deſſus cela on ornoit de fleurs & de guirlandes les ſtatues des Dieux Lares, on leur offroit des fruits, on les tenoit propres, & on en avoit enfin un ſoin tout particulier. Il y avoit même, du moins dans les grandes maiſons, un domeſtique uniquement occupé au ſervice de ces Dieux; & Suetone (2) nous apprend que Domitien avoit un

(1) Laribus Augg. C. Sempronius Piſo.

(2) In Domit.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XI.

valet de chambre de cette espece. Cependant il est bon d'observer qu'on perdoit quelquefois le respect dû à ces Dieux, comme dans certaines occasions où la douleur pour la mort de quelque personne chere, l'emporte sur toute autre considération, & alors on les jettoit même par la fenêtre, ainsi que le dit Suetone, dans l'Histoire de Caligula.

Le nom de *Grondiles* qu'on donnoit quelquefois aux Lares, devoit son institution à Romulus, qui les appella ainsi, en l'honneur de la Truye qui avoit mis bas en une seule portée trente petits cochons; & c'est du cri de ces petits animaux, que ce nom étoit tiré.

Outre les noms dont on vient de parler, on leur en donnoit encore d'autres. On appelloit *Lares publici*, ceux qui avoient soin des bâtimens publics; *Familiares*, ceux des maisons de chaque particulier; *Viales*, ceux des chemins; *Compitales*, ceux des carrefours, &c.

Comme il ne faut pas trop s'en fier aux Romains sur l'origine de leurs Dieux, je finirai cet article en remarquant que le mot *Lare*, vient d'un mot Toscan *Lars*, ou *Larte*, qui veut dire, *Chef*, ou Conducteur.

CHAPITRE XII.

Des Dieux Penates.

QUOIQU'IL soit vrai que l'on confondoit quelquefois les Dieux Penates avec les Dieux Lares & les Genies, il eſt ſûr qu'on les diſtinguoit encore plus ſouvent les uns des autres ; & leur diſdiſtinction eſt très-bien marquée dans l'Adieu de Coriolan à ſa mere, à laquelle, ſelon Denys d'Halicarnaſſe (1), il dit : *Adieu, vous Penates, vous Lares paternels, & vous Genies de ce lieu.*

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

(1) Ant. Liv. 8.

Il ne faut pas s'imaginer d'abord, que les Penates formaſſent une claſſe differente de Divinités, puiſqu'au contraire ils étoient choiſis dans chacune d'elles. C'étoit quelquefois Jupiter, plus ſouvent Veſta, ainſi des autres, ſelon la dévotion des particuliers qui en faiſoient le choix. Nigidius, ancien Auteur cité par Arnobe (2), diſtingue quatre ſortes de Penates. Les premiers ſont de la claſſe de Jupiter, c'eſt-à-dire, choiſis parmi les Dieux du Ciel. Les ſeconds, de celle de Neptune, ou des Dieux de la Mer. Les troiſiémes de celle de Pluton ou des Dieux des Enfers.

(2) Adverſ. Gentes.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

Les derniers enfin, pouvoient être pris indifféremment dans la classe de tous les hommes Déifiés. Il faut pourtant avouer qu'on entendoit ordinairement par les Dieux Penates ceux des Samothraces ; mais on doit convenir en même-temps qu'il étoit libre à chacun de choisir ceux qu'il vouloit : aussi avons-nous d'anciennes Inscriptions qui font mention des Dieux Penates & des Dieux Lares de toutes sortes, & même des Empereurs vivans. Il étoit même permis de mettre ses Ancêtres au nombre de ces Dieux ; & c'est ce qui arrivoit le plus souvent.

Les Romains, au rapport de Denys (1) Liv. 10. d'Halicarnasse (1), nommoient indifféremment Penates, tous ces Dieux ; « mais » ceux qui ont rendu ce mot grec, les » ont appellés, les uns des *Dieux paternels*, les autres, des *Dieux originaires* : d'autres encore les *Dieux de possession* : quelques-uns, les *Dieux secrets*, » ou *cachés* ; enfin les *Dieux défenseurs* ; » par où il paroît que chacun a voulu » exprimer quelque proprieté particuliere de ces Dieux, quoique dans le » fond, ils veulent tous dire la même » chose ».

Anciennement il n'étoit pas permis d'avoir de ces Dieux particuliers, ni de

leur adreſſer aucun culte ; mais enfin, non-ſeulement on en ſouffrit l'introduction, mais elle fut encore autoriſée par les Puiſſances ſéculieres. Il y avoit même une des Loix des douze Tables, qui ordonnoit de célebrer religieuſement les ſacrifices des Dieux Penates, & de les continuer ſans interruption dans les familles, de la maniere que les chefs de ces familles les avoient établis. On ſçait, d'ailleurs, que lorſque quelqu'un par l'adoption paſſoit dans un autre famille, le Magiſtrat avoit ſoin de pourvoir au culte des Dieux que l'adopté abandonnoit.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

Si on veut maintenant remonter à l'origine des Penates, je crois qu'elle eſt fondée ſur l'opinion où l'on étoit, que les manes des Ancêtres ſe plaiſoient encore après leur mort à demeurer dans leurs maiſons, où même ſouvent on les faiſoit enterrer, ſi nous en croyons Servius (*a*), & où on gardoit ordinairement leurs portraits dans les lieux les plus reſpectables. Car après les avoir regardés comme des perſonnes illuſtres, on vint peu à peu à leur rendre des hommages & des reſpects ; enſuite on implora leur

(a) Sur ces paroles de l'Eneide, Liv. 6. *Sedibus hinc refer ante ſuis.*

DIEUX d'Occident. L.III. C.XII.

assistance, & on leur établit un culte & des cérémonies. Le passage du Livre de la Sagesse, que nous avons déja cité, Tom. I. où il est parlé de la mort d'un enfant, cher à ses parens, dont le culte enfin s'établit dans la famille, en est une preuve convaincante. Ainsi je crois qu'anciennement les premiers Penates n'étoient que les manes des Ancêtres, comme saint Augustin (1) le prouve sur l'autorité d'Apulée & de Photin; mais que dans la suite on y associa tous les autres Dieux sans distinction.

(1) De Civ. Dei, l. 9. c. 11.

On faisoit les Statues des Dieux Penates, non de Cire seulement, comme le prétendent quelques Auteurs, mais indifféremment de toutes sortes de matiere, même d'argent. On les consacroit dans le lieu le plus secret, qu'on appelloit le *Laraire*, *penetralia*. Là on leur élevoit des Autels, on tenoit les lampes allumées, & on y joignoit des symboles qui marquent toute la vigilance, entr'autres le chien, dont ces Statues portoient souvent la peau sur les épaules, ainsi que les Lares, ou en avoient sous leurs pieds une figure (*a*). Apulée renferme tous les sacrifices des Dieux

(*a*) Voyez l'Harpocrate de Cupper, & l'Utilité des Voyages, par M. Baudelot.

Lares & Penates, en trois mots, *thure, mero, & aliquando victimis ; de l'encens, du vin, & quelquefois des victimes.* Il y avoit pour cela des Autels, tels qu'on peut en voir dans l'Utilité des Voyages, ouvrage de M. Baudelot (1). La veille de leurs fêtes on avoit ſoin de frotter les Statues avec du baume & de la cire pour les rendre propres & luiſantes, & pour pouvoir y imprimer les vœux qu'on leur faiſoit. Cette cire formoit à la longue une croute qui cachoit la matiere dont ces Statues étoient faites ; & c'eſt ſans doute ce qui a trompé les Auteurs, dont j'ai parlé, qui croyoient qu'on ne les faiſoit que de cire.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

(1) Pag. 262.

Anciennement on leur offroit des enfans en ſacrifice, mais Brutus, celui qui chaſſa les Tarquins, changea ce barbare ſacrifice, en un plus raiſonnable, & on ne leur offrit dans la ſuite que du vin, de l'encens, des fruits, & quelquefois des victimes ſanglantes, des agneaux, des brebis, &c. comme on le voit dans Horace, qui invitant ſa Maîtreſſe de venir aſſiſter au ſacrifice qu'il préparoit dans ſa maiſon en l'honneur du Génie, lui marque la maniere dont il en avoit fait les préparatifs (*a*). Tibulle

(a) *Ridet argento domus ; ara caſtis*
Vincta verbenis, avet immolato
Spargier agno.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

de même parle du sacrifice d'une brebis qu'il immoloit aux Dieux Lares champêtres. On couronnoit aussi leurs Statues de festons, d'ail & de pavot, & on y ajoutoit plusieurs autres petites cérémonies qu'il est inutile de rapporter. Il est bon de remarquer seulement que dans les sacrifices publics qu'on offroit aux Penates, on leur immoloit une truye, ainsi que nous l'avons dit dans l'article des Lares, après Varron & Properce (*a*), & on croit que cette coutume avoit été introduite par Enée. C'étoit pendant les Saturnales qu'on célebroit la fête des Dieux Lares & Penates, & il y avoit outre cela un jour de chaque mois, destiné à honorer ces Dieux domestiques. Le zéle alloit même quelquefois jusqu'à en fêter quelqu'un tous les jours, & même plusieurs fois dans le même jour, comme Suetone & Tacite le prouvent par l'exemple de Neron, qui négligeoit tous les autres Dieux, en faveur d'un Penate favori.

Comme non seulement les particu-

(*a*) Liv. 4. Eleg. I. Martial, 14. dit aussi :
Iste tibi faciet bona Saturnalia porcus,
Inter spumantes ilice partus apros.
Ou comme dit Horace Satyr. L. 1. Sat. 3.
. . . . . *Immolet æquis*
Hic porcum Laribus.

liers avoient chacun leurs Dieux Manes ou Penates, mais que chaque Peuple en choiſiſſoit pour veiller à la conſervation de l'Etat, on voyoit dans Rome un Temple conſacré aux Dieux domeſtiques, & on leur avoit marqué un jour de fête qu'on célebroit avec beaucoup de ſolemnité, le deux des Kalendes de Janvier. On y joignoit les Jeux *Compitales*, comme qui diroit des carrefours, parce que les Penates y préſidoient.

Enfin on avoit tant de reſpect pour les Dieux Penates, qu'on n'entreprenoit rien de conſidérable ſans les conſulter: on portoit même quelquefois dans les voyages leurs figures, comme nous l'apprenons d'Apulée : *En quelque endroit que j'aille*, dit-il, *je porte toujours pendant mon voyage la figure de quelque Dieu.* Et apparemment que Ciceron eut peur de fatiguer ſa Minerve favorite, lorſque prêt à partir pour ſon exil, il alla ſolemnellement la conſacrer dans le Capitole.

La figure des Dieux Penates étoit quelquefois la ſimple repréſentation de quelque Dieu, d'un Génie, d'un Heros ou demi-Dieu, ou enfin de quelque Ancêtre célebre: ſouvent c'étoient des

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

Panthées, c'eſt-à-dire, de celles qui portoient les ſymboles de pluſieurs Divinités. On en trouve pluſieurs de celles là dans Spon, dans Cuper, & particulierement dans l'Utilité des Voyages, par Baudelot.

Comme l'homme eſt naturellement curieux, & que l'avenir l'inquiette, il y a apparence que parmi les Dieux Penates il y en avoit qui rendoient des Oracles. On ſçait qu'on n'entreprenoit rien de conſidérable ſans aller à l'Oracle, mais comme les lieux où ils ſe rendoient, étoient quelquefois éloignés; qu'il falloit pour les conſulter bien des préparatifs & bien de la dépenſe, il étoit plus commode d'en avoir chez ſoi, que l'on conſultoit du moins pour les affaires domeſtiques. Il eſt vrai que je n'ai trouvé aucune autorité poſitive, qui nous apprenne ce fait; mais ſouvent une Médaille, une Pierre gravée, nous inſtruiſent de bien des choſes que nous ignorions auparavant. M. le Marquis Cupponi, Correſpondant honoraire de l'Academie des Belles-Lettres, envoya en 1733. à M. de Boze l'empreinte d'une Cornaline antique gravée en creux, qui repréſente un Autel ſur lequel eſt une tête, ou plutôt, un maſque; à côté,

&

& preſque derriere, eſt la figure d'un homme courbé, appuyant ſa tête, comme pour écouter. Sur le devant eſt une femme debout, & au bas de l'Autel, un petit Animal. L'explication qu'on en donne dans le neuviéme Tome des Memoires de l'Academie, convient parfaitement à un Dieu Penate qui rendoit des Oracles. Le Maſque repréſente, ou le Dieu Pan ou Sylvain, ou quelqu'autre: l'homme qui prête l'oreille pour écouter, attend ſa réponſe: la femme qui eſt debout, ſemble être venue pour s'éclaircir ou ſur quelque ſonge, ou ſur quelqu'autre affaire qui l'inquiette: le petit animal, qu'on peut prendre pour un chien, ou pour un cabrit, eſt la victime deſtinée au ſacrifice. On peut voir tout ceci plus au long, dans l'endroit que je viens de marquer.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

Il eſt conſtant qu'il n'y a point eu de Peuple idolâtre, où la ſuperſtition pour les Dieux Penates ait été portée ſi loin que parmi les Romains, quoique preſque toutes les Nations les ayent eu en grande vénération (*a*), comme les Grecs, les Egyptiens, les Pheniciens, les Chaldéens. Il y a apparence que ce culte

(a) *Et toto quippe mundo, & locis omnibus, omnium vocibus, fortuna ſola invocatur.* Plin. l. 11.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

avoit été apporté à Rome par les Phrygiens. Virgile nous apprend qu'Enée eut grand soin d'emporter avec lui les Dieux Penates (*a*), suivant l'ordre qu'il en avoit reçu des Destins par la bouche d'Hector (*b*).

Ces Dieux Phrygiens adoptés avec grand respect par les Romains, que rien ne flattoit tant que l'idée qu'ils avoient de descendre d'Enée & de Venus sa mere, furent placés dans un Temple près du Marché. Voici la description qu'en fait Denys d'Halicarnasse (1). « C'étoit, » dit-il, deux jeunes hommes assis, armés chacun d'une pique, & la sculpture en étoit très-ancienne. Nous avons » encore, ajoute cet Auteur, plusieurs » autres Statues de ces Dieux dans de » vieux Temples, qui sont toutes en » habit militaire ».

(1) Liv. I.

Le feu sacré ou Vesta, qu'emporta aussi avec soi Enée, étoit sans doute le plus distingué des Dieux Penates (*c*), puisqu'après qu'Hector lui eût recommandé ces Dieux, il s'approche lui-même du sacré foyer, & en retira les bande-

(a) *Ilium in Italiam portans, victosque Penates.* En. l. 1.
(b) *Sacra suosque tibi commendat Troja Penates:*
Hos cape fatorum Comites, his mœnia quære. Ibid.
(c) *Sic ait, & manibus vittas, Vestamque potentem*
Æternumque adytis effert penetralibus ignem. Æn. l. 2.

lettes de Veſta, & le feu qui y brûloit. Si nous en croyons Varron cité par Macrobe (1), Dardanus avoit apporté d'abord ces Penates Phrygiens dans l'Iſle de Samothrace, & Enée les transfera enſuite de Troye dans le Pays Latin.

DIEUX d'Occident. L. III. C. XII.

(1) Sat. l. 3. c. 4.

Je dois dire auſſi que les Idoles que Jacob emporta de la maiſon de ſon beau-pere Laban, & que l'Ecriture-Sainte appelle du nom de *Theraphim*, étoient des Dieux Penates, dont le culte paſſa dans la ſuite en Phrygie, de-là en Grece & en Italie; c'eſt-là ſans contredit leur véritable origine.

Ajoutons enfin qu'on croyoit apparemment dans le Paganiſme, que les maiſons n'étoient pas ſuffiſamment gardées par les Lares & par les Penates, puiſqu'on avoit encore d'autres Dieux pour avoir ſoin des portes, des clefs & des gonds, ſur quoi on peut conſulter ce que j'en ai dit en parlant du progrès de l'Idolâtrie (2).

(2) T. I. l. 3.

Fin du Tome IV.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 039923708